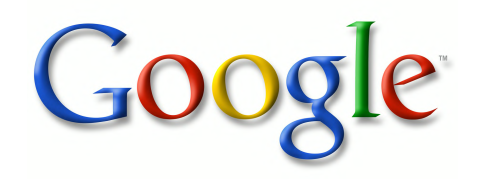
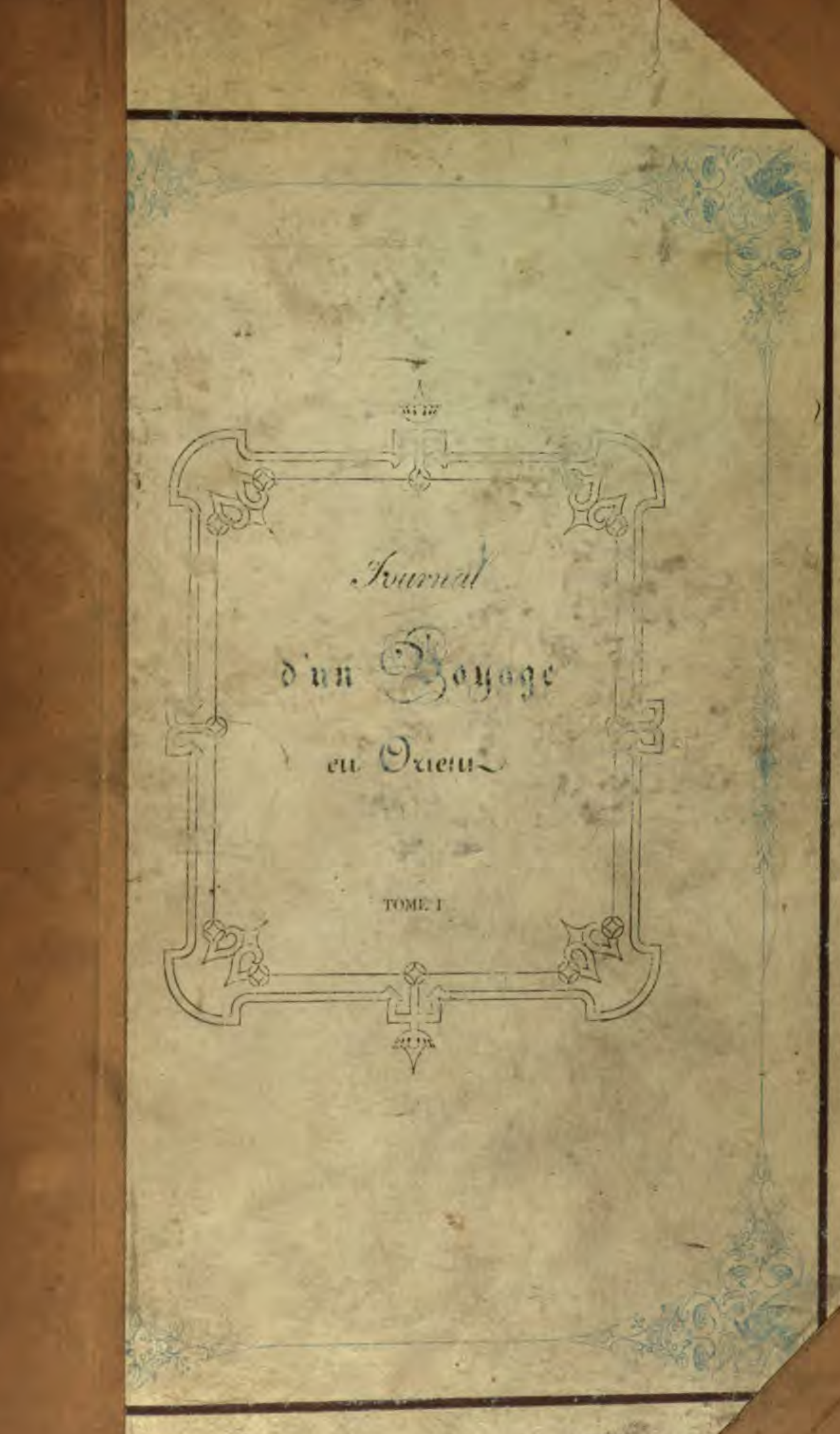



Journal
d'un Voyage
en Orient
TOME I


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN ORIENT

—

TOME PREMIER

1

Se trouve

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

15, QUAI MALAQUAIS

JOURNAL

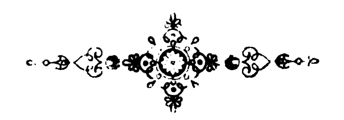
D'UN

VOYAGE EN ORIENT

PAR

LE COMTE JOSEPH D'ESTOURMEL

TOME PREMIER



A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET

9, RUE DE VAUGIRARD

1844


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 - DEC. 1928
OF OXFORD

PRÉFACE.

Ce journal serait probablement resté dans son premier état de feuilles volantes, sans le hasard qu'il courut le 22 juin 1837. Il fit naufrage dans le Danube, au fond duquel je fus bien près de le suivre. Je l'emportais à Vienne, et je venais de m'embarquer à Ratisbonne. Entraînés par la rapidité du courant, nous frappâmes contre le pont de bois de Daunastaf, en face du Walhala, ce Panthéon que le roi de Bavière fait ériger aux grands hommes de l'Allemagne. Le choc fut si violent, que le bateau, en se fracassant, abattit une des piles, dont la chute écrasa une partie des passagers. Ne sachant pas nager, et résigné à subir la dure nécessité de la mort, mon sacrifice était fait; quand Dieu qui m'avait protégé en Grèce contre les palicares, en Syrie contre les Arabes, et qui m'avait ramené de la terre d'Égypte, me sauva encore ici d'un danger bien plus immi-

nent. Au moment où le plancher de la barque se dérobant sous mes pieds, et où l'eau gagnant mon cou, ma voix qui criait comme les disciples : « Seigneur, nous périssons ! » allait se trouver étouffée, un débris flottant s'offrit à ma portée; je parvins à monter dessus et à m'y maintenir. Les secours arrivèrent, et je fus reconduit au rivage, moi vingtième : un moment avant nous étions cinquante !... Tandis que je cherchais à me rendre utile à mes compagnons d'infortune, la pensée me revint du Journal de mon voyage en Orient, enseveli sous l'eau ainsi qu'une partie de mes dessins; cependant lorsque Dieu venait de me faire une si grande grâce, pouvais-je mêler un regret à l'expression de ma reconnaissance? Une nouvelle demande, quand celle pour ma vie venait d'être si miraculeusement exaucée, m'aurait paru presque de l'ingratitude. Mais Dieu ne compte point ainsi avec sa faible créature; il veut bien quelquefois donner sans mesure. Le lendemain on repêcha mon portefeuille, et moins avare que l'Achéron le Danube rendit sa proie. Je parvins à réunir les lambeaux du Journal du pèlerin, et, par un sentiment de reconnaissance que je voudrais voir partager à mes lecteurs, ma résolution fut prise dès lors de le faire imprimer et de le dédier comme un *ex-voto* à Notre-Dame de Bon-Secours. Mais fixé sur le fait de la publication, je ne l'étais point sur son époque; aussi ai-je laissé passer bien du temps, trop peut-être. La Turquie, d'habitude si stationnaire, a changé de face depuis mon passage. Le colosse de Méhémet-Ali s'est trouvé les

mêmes pieds que celui de Nabuchodonosor. Toutefois, mon récit est resté ce qu'il était; je me suis même refusé d'y insérer telle prédiction qui aurait pu faire grand honneur à ma prévoyance. Un inconvénient non moins grave que celui de manquer d'à-propos, c'est d'arriver en serre-file. MM. de Lamartine, Michaud et Poujoulat, le duc de Raguse, le père Géramb, Marcellus, Châteaubriand, surtout, sont dans les mains de tout le monde; que peut trouver encore à récolter un faible glaneur dans le champ où il se traîne à la suite de pareils moissonneurs? Au défaut du texte, peut-être les dessins donneront-ils quelque prix à mes notes, quoique ces croquis ne soient eux-mêmes que des notes. Rarement j'ai sacrifié au pittoresque, j'ai préféré les sites qui présentaient des souvenirs, indépendamment de leur plus ou moins d'agrément. En Palestine, c'est surtout aux lieux consacrés que je me suis attaché; et en Grèce, et sur les côtes de l'Asie, au milieu de la désespérante aridité de ce sol brûlant et brûlé, j'ai oublié en dessinant, et le crayon comme la plume à la main, que j'étais sur le terrain des fables. Je ne me suis pas permis de rien changer, je n'ai pas un embellissement à me reprocher, pas un arbre sur la conscience. Quel paysagiste de profession peut en dire autant? Je n'ai pas la prétention d'avoir fait une œuvre littéraire, encore moins scientifique. Ce n'est pas que je n'eusse pu trouver de l'érudition toute faite et en pacotille. On ne manque pas de dictionnaire où chaque bourgade a sa biographie. J'aurais

pu m'épargner des fatigues, et faire comme d'autres, dont le voyage, moins spirituel que celui de M. de Maistre, s'est aussi par le fait borné à leur chambre, et dont la plume seule a cheminé, *currente calamo*. J'aurais pu... Mais si ce Journal même sans instruire réussit à plaire, sa part sera encore assez bonne. La vie active des voyages convient à mon caractère et à ma santé, et habituellement la disposition de mon esprit était gaie quand chaque soir j'écrivais ces notes.

JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN ORIENT.

I.

PRÉPARATIFS.

Le voyage de la Grèce et de l'Orient avait été un des rêves de ma jeunesse, et je touchais à ma cinquantième année quand le désir s'en réveilla vivement en moi. Souvent, sur la carte, je franchissais du doigt l'étroit passage de l'Adriatique, mais c'était surtout vers Jérusalem que je me sentais attiré de cœur et d'âme. Que me restait-il à voir et à éprouver à Rome? Je l'habitais depuis plus d'un an; ma curiosité était, sinon épuisée, au moins satisfaite, et je commençais à être fatigué de ce qu'on appelle les *fonctions;* elles avaient toutes passé sous mes yeux depuis la mort de Pie VIII et l'avénement de Grégoire XVI. Encore récemment, je venais d'assister pour la deuxième fois aux cérémonies de la semaine

sainte, et, au milieu des pompes de Saint-Pierre et de la chapelle Sixtine, je pensais à la crèche du Sauveur, et je m'agenouillais sur la pierre de son tombeau. Dirais-je que j'avais aussi, pour entreprendre le voyage de Jérusalem, un motif que n'ont pas tous les pèlerins, et que M. Michaud, dans sa correspondance d'Orient, appelle obligeamment des affaires de famille? Je possédais maintenant ce dont j'étais privé depuis vingt années, le loisir, et ce qui m'avait manqué étant plus jeune, l'argent; je me proposai de commencer par la Grèce. Je puisai d'utiles renseignements auprès du chevalier Gell et de M. Dodwell, dont, peu après, les savants et les artistes ont eu à regretter la perte. MM. de Marcellus et Beugnot, qui ont résidé l'un et l'autre à Constantinople, m'aidèrent de leurs bons conseils, et je fus surtout encouragé par le chevalier Prokesch d'Osten[1], dont l'amabilité égale le savoir. Il voulut bien me tracer mon itinéraire. J'allais voyager en père de famille avec deux de mes neveux; j'emmenais un domestique, unique pour une occasion de ce genre, cuisinier, secrétaire, lecteur, factotum à la lettre, et, avant tout, honnête homme. Mais ce qui avait achevé de me décider, ce fut la rencontre que je fis à Rome d'un Grec, familier avec les principales langues

---

[1] Le surnom d'*Osten* (Orient) lui a été donné par l'empereur François.

de l'Orient, et ayant déjà servi de guide et de truchement à plusieurs voyageurs, et notamment au baron de Stakelberg. « Je le crois sûr autant qu'un Grec peut l'être », me dit M. Beugnot en me l'indiquant. Pour plus de garantie, nous fîmes un traité. Je l'insère ici parce qu'il peut être utile à d'autres voyageurs. Je conserve la rédaction de Démétrius : c'est le nom du Grec en question.

CONTRAT

De Démétrius Papadriopulo avec les soussignés, pour un voyage à faire dans l'Orient avec trois personnes.

« Monsieur D. Papadriopulo s'engage à conduire dans toutes les parties de l'Orient, c'est-à-dire dans les îles Ioniennes, le Péloponèse, les îles de l'Archipel, l'Épire, la Macédoine, Constantinople, Smyrne, l'Asie Mineure, la Syrie, Jérusalem, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, etc., les trois voyageurs soussignés, selon leur volonté, en se chargeant de pourvoir à toutes les dépenses journalières, savoir : celles des bâtiments de passage, des chevaux, des chameaux, des barques, en somme, de tous les moyens de transport tant pour les voyageurs que pour les bagages, selon les circonstances et les ressources des différents pays.

« Il s'engage, en outre, à faire les frais de blanchissage, de logement et de la nourriture, le plus convenablement possible, non au-dessous de la médiocrité; d'acquitter tous les pourboire, gratifications, cadeaux qu'on serait dans le cas de donner aux gouverneurs turcs et autres, chez les consuls et leurs agents; et, dans le cas où la prudence l'exigerait, il se chargera de fournir des escortes d'un certain nombre d'hommes qui seraient à sa solde.—En correspondance de ces conditions, les voyageurs soussignés s'obligent solidairement à payer à M. Démétrius Papadriopulo, pour chaque personne, la somme de soixante-sept et demi pièces d'Espagne, soit colonati effectifs, par mois, excluant toute autre sorte de monnaie. — Les soixante-sept et demi colonati se paieront par tête et par avance au premier de chaque mois.—Attendu que M. Démétrius se trouve dans la nécessité de prévoir et pourvoir par avance aux besoins des trois voyageurs, il est convenable que si quelqu'un d'entre eux voulait ou était obligé d'abandonner la caravane et de revenir avant le terme, fixé à cinq mois, en Europe, dans ce cas M. Démétrius aura le droit de prétendre, outre la somme convenue pour les mois courants, à une compensation de frais à la raison de soixante-sept et demi colonati pour chaque voyageur qui quitterait.

« L'exécution de ce contrat commencera le premier jour de l'embarquement en Italie, et sera ponc-

tuellement observée pendant toute la durée du voyage quel qu'il soit, tant pendant les séjours que pendant les marches, et cessera d'exister sitôt qu'on aura purgé la quarantaine dans un port de mer de l'Italie ou de la France qui aura été désigné au retour comme le terme du voyage.

« M. Démétrius Papadriopulo, de son côté, promet de faire tout ce qui dépendra de lui pour rendre pleinement satisfaits les personnages distincts qu'il entreprend à assister dans ce voyage, de manière à acquérir leur bienveillance et protection.

Rome, le 21 mai 1832.

On lit au bas :

« Le présent traité a reçu son accomplissement.

Le Kaire, 6 juin 1833.

« *Signé* D'ESTOURMEL. *Signé* PAPADRIOPULO. »

Si ce marché m'était commode, il était avantageux à Démétrius, et il y trouva d'autant mieux son compte que j'emmenai en quatrième le cadet de mes neveux, qui d'abord n'avait pas dû m'accompagner, car on a pu remarquer que l'accord était conclu pour trois voyageurs seulement. Aussi mon homme promettait-il monts et merveilles. « Méfiez-vous du Grec, me « disaient quelques amis prudents, en me répétant « le vieil adage de Virgile, *timeo Danaos*. Il s'est « engagé par contrat à vous fournir les moyens de

« transport; gare les chevaux de bois! » Je me promettais bien d'y regarder, mais pour me méfier d'un homme qui s'appelait Démétrius Papadriopulo, il me fallait un commencement de preuve. Il m'avait expliqué doctement que ce dernier nom voulait dire fils de *papa*. J'étais flatté d'avoir un intendant de si bonne maison. Je comptais que son zèle ne se ralentirait pas, et, en tous cas, j'avais la ressource de le quitter après les cinq mois révolus.

II.

ROUTE DE ROME A FOLIGNO.

Les provisions pour un voyage d'Orient ne sont pas faciles à faire à Rome; je ne parle point de ces approvisionnements vulgaires dont le soin regardait exclusivement notre entrepreneur; moi, je cherchais surtout des livres et des cartes; celles que j'achetai à la Calcografia Camerale n'étaient guère supérieures, pour la correction et l'exactitude, à ces grands plans qui tapissent le troisième étage des portiques de Saint-Damase au Vatican. Quant aux livres, ce ne fut pas sans peine que je parvins à réunir la Bible, Homère, Pausanias et Tournefort. On m'avait recommandé de me munir d'une selle. Je la fis faire avec un soin tout particulier; on y ajusta un dossier postiche pour pouvoir au besoin s'appuyer et s'as-

seoir de côté, puis un portefeuille, puis une main avec des vis pour tenir un parasol ouvert, enfin tant d'accessoires qu'il me devint impossible de me servir du principal, et que, croyant avoir emporté une selle à tous chevaux, je ne pus même réussir en Grèce à la faire tenir sur un âne. En fait d'inventions, je tirai meilleur parti d'un matelas soufflé que M. Horace Vernet consentit obligeamment à me céder. Ce meuble me fut de la plus grande ressource tant qu'il conserva le vent; et même après, comme l'air dont on le gonflait n'achevait de se perdre qu'au bout d'une heure environ, j'avais le temps de m'endormir mollement, quitte à me réveiller sur la dure le lendemain matin.

Je cherchai à débaucher M. Thorwaldsen et à lui persuader d'être des nôtres. Il en mourait d'envie, mais le moyen avec les grands travaux dont il était chargé, et tous les rois de l'Europe à satisfaire? J'en parlai à M. Wolfenberger, excellent Suisse et paysagiste distingué. L'idée d'un pareil voyage l'enthousiasma et il s'associa à ma caravane.

Nous touchions au jour d'une pénible séparation; déjà nous avions dit un dernier adieu à mon beau-frère qui rentrait en France et retournait dans son archevêché. Je ne devais plus le revoir. Le samedi, 26 mai, au pied de l'escalier de la Trinité-du-Mont, je remis tristement ma chère femme à sa sœur dont j'emmenais les deux fils; puis, reconduit par le vieil

ami de ma jeunesse, nous suivîmes la voie Flaminiène en traversant le pont Milvius qui vit la défaite de Maxence et le triomphe de la Croix. Arrivés au pied du monument de Publius-Vibius Marianus, appelé on ne sait pourquoi le tombeau de Néron, l'ambassadeur et le pèlerin se quittèrent le cœur gros en se rappelant le temps où ils ne se quittaient jamais.

J'avais loué une voiture à Rome pour nous conduire à Ancône, et nos journées étaient distribuées de manière à visiter chemin faisant les sites les plus remarquables que le pays pouvait offrir à notre curiosité; elle trouva à s'exercer dès la première station. Nous laissâmes notre équipage à la Storta, et nous fûmes à travers champs à l'Isola-Farnèse nous enquérir de l'emplacement de Véies. Il n'aurait tenu qu'à moi de reconnaître, dans les allées souterraines qui servent à l'exploitation de la pouzzolane, les mines que fit pratiquer Camille pour se rendre enfin maître de la ville. Les Romains la ruinèrent de fond en comble et plus tard la rebâtirent. Tite-Live nous apprend qu'après l'invasion des Gaulois, quand Rome fut saccagée à son tour, on mit en délibération si l'on n'abandonnerait pas les sept collines pour l'emplacement de Véies. Camille en détourna ses concitoyens. L'épigramme dirigée contre Néron et le Palatin quatre siècles après, fait allusion à cette circonstance : « Rome n'est plus qu'une maison.
« Romains, allez chercher des habitations à Véies,

« si toutefois l'enceinte du nouveau palais n'a pas « déjà envahi Véies même. »

Je vis des tombes étrusques qu'on achevait de détruire. En Italie, trop peu de précautions sont prises pour assurer la conservation des précieux restes de l'antiquité. C'est la même insouciance que chez nous, seulement on a plus à dépenser. Quelques inscriptions, des débris de colonnes et de statues sont épars à l'entrée du petit village de l'Isola. De ce lieu, je me fis conduire, à travers un vallon pittoresque, jusqu'aux fossés qui environnaient la vieille cité, et à l'émissaire creusé dans le roc par ses plus anciens habitants; il servait d'écoulement aux eaux de la Cremera. Nous n'arrivâmes qu'à la nuit à Civita-Castellana entourée de profonds ravins; on les traverse sur un pont d'où l'on jouit d'une belle vue sur le Soracte, qui achevait à peine d'échanger sa robe blanche contre une verte.

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte.

Civita-Castellana, nonobstant ce que j'ai dit plus haut, pourrait bien être l'ancienne capitale des Véiens ainsi qu'on l'a supposé longtemps, et la force de son emplacement rendrait plus probable un siége de dix ans que le site que nous avons visité hier; mais avant mon départ, j'avais consulté, et trouvé d'accord sur ce point, MM. Nibby et Visconty. Ces deux

autorités, souvent rivales, se sont réunies contre Civita-Castellana, et pour le moment, chez les antiquaires de Rome, il est décidé que l'Isola-Farnèse s'appellera Véies; je dis pour le moment, et j'ai mes raisons.

A la sortie de Civita-Castellana, on suit un bel aqueduc qui sert aussi de pont et dont le dessin est dans tous les album. Le pays devient de plus en plus varié jusqu'à Borghetto que le Tibre entoure de ses replis. Nous entrions dans les montagnes, et bientôt nous traversâmes Narni où toute la grandeur romaine se manifeste dans le pont d'Auguste; nous couchâmes à Terni. Le 28, au point du jour, nous étions sur le chemin de la Cascade, par le plus beau temps et sous le plus beau ciel du monde. C'est ici que les expressions manquent ou restent trop au-dessous du sujet, et que l'on se sent pénétré de l'infériorité des chefs-d'œuvre de l'art en présence des grandes scènes de la nature. La principale chute, formée par les eaux du Vélino qui se joignent ensuite à celles de la Néra, n'a pas moins de deux cents pieds et est bien plus remarquable encore par son volume que par sa hauteur. Je me promenai longtemps d'enchantement en enchantement, ne pouvant me lasser de parcourir ces bois et ces rochers au travers desquels l'eau jaillissait sans cesse, tantôt divisée en mille ruisseaux et courant sans bruit parmi la verdure et les fleurs sur un plan légèrement incliné,

tantôt réunie en une seule nappe et bouillonnant et écumant au fond des précipices.

De retour, je fus visiter le jardin de l'évêché; il a conservé la forme elliptique de l'ancien amphithéâtre dont il occupe l'arène; la galerie qui l'environnait est encore en partie sur pied. Je n'ai point vu d'autres monuments à Terni, cette ville n'en a pas besoin pour illustrer son nom; elle a donné le jour à Tacite.

Peu d'heures nous suffirent pour gagner Spolette, dont j'aime la position au milieu des montagnes, et son aqueduc avec ses longs arcs aigus. La ville offre un assemblage de rues tortueuses et escarpées. Çà et là on y rencontre d'anciennes églises, de beaux palais, et l'irrégularité m'en plaît bien davantage que la monotonie de nos tristes villes à damier avec leurs percées symétriques, qu'on est convenu d'appeler des rues *superbes*. Nous faisons maintenant de l'architecture à peu de frais; il ne s'agit que d'abattre. Rasez les vieux quartiers, réunissez malgré eux deux palais qui ne se regardaient pas; emmanchez une rue bien droite à une place bien carrée, et beaucoup de gens s'extasieront, prenant pour le beau le long et le vide. La façade de la cathédrale de Spolette, que je crois du Bramante, est remarquable par cette élégance d'architecture qui caractérise l'époque de la renaissance; elle est ornée d'une mosaïque à fond d'or. Le château est fondé sur d'anciens murs

où l'on retrouve des traces de constructions cyclopéennes : dans la ville, la porte dite d'Annibal ne remonte certainement pas à l'époque du héros carthaginois. On rencontre souvent en Italie de ces arceaux décorés par le ciseau du moyen âge; tantôt ils décrivent un ogive plus ou moins ouvert, tantôt de gracieux pleins cintres. Mais c'est par hasard que le voyageur, en furetant, en fait la découverte; personne ne les lui indique et les itinéraires n'ont garde d'en parler; ils dédaignent de semblables vieilleries, et réservent leur admiration pour les placages en forme d'écrans dont le faux goût du dernier siècle s'est plu à masquer les portails des églises anciennes.

Je fis halte entre Spolette et Foligno, devant un monument curieux.

.... a temple still
Of Smolland delicate proportion keeps, etc.

Le site et le temple ont inspiré à lord Byron des vers où l'on respire la fraîcheur des ondes du Clitume et de ses rivages fortunés.

« Si un zéphire plus suave vient ici caresser votre front, « c'est le génie de cet aimable lieu qui vous l'envoie; si « votre cœur hâte ses battements, tandis que vous contem- « plez cette scène rustique; si la paix qui vous environne, « si cette source vivifiante de la nature purifie et lave en « vous l'aride poussière de la vie, ah! rendez-en grâce à « la fée qui fait sa demeure sur ces rives, remerciez-la « de cette trêve à vos douleurs. »

Plus loin nous trouvâmes Foligno, récemment ravagé par de violentes secousses souterraines; la ville était encore tout étayée. De longues poutres traversaient les rues comme des ponts et liaient les murs entre eux; c'est là que j'eus occasion de remarquer l'avantage des constructions en bois sur celles en pierres dans les localités exposées à de pareils désastres : c'est temps perdu de prétendre lutter contre un tremblement de terre; l'élasticité est la seule résistance à lui opposer. Tandis que les murs les plus solidement maçonnés, les voûtes les plus compactes s'écartent et s'écroulent, le bois tient bon, les soliveaux, les planches, les longs clous qui les joignent cèdent et se prêtent aux oscillations du sol; la souplesse sert mieux que la force. Les Italiens le savent bien.

III.

LORETTE. — ANCONE.

A Foligno, dont une des plus célestes madones de Raphaël a conservé le nom, nous quittâmes la route de Florence pour prendre celle d'Ancône. A Macérata, le plaisir de revoir Louis de Sainte-Aulaire me procura un agréable réveil : nous nous croisions; il quittait Ancône où il venait de se distinguer dans une mission pacifique, et où sa place n'était plus tenable au milieu du bruit des armes et des rumeurs

de l'insurrection. Ce fut pour moi une véritable joie d'embrasser encore ce bon garçon que j'aime comme un fils; je m'en séparai à regret : il tourna vers Rome, et nous vers Lorette. On m'avait annoncé un chemin superbe, un pays magnifique; nous trouvâmes une route neuve et dure, nouvellement cailloutée où l'on allait au pas, et des deux côtés des champs de blé à perte de vue. Jamais semblable indication ne m'a manqué en Italie comme en France; si peu de gens comprennent les beautés de la nature! En revanche, dans les montagnes les plus pittoresques, les habitants vous demandent comment vous pouvez vous habituer à leur vilain pays.

Nous arrivions précisément à Lorette un jour de fête; je rencontrai sur mon chemin bien moins de pauvres que je ne m'y étais attendu. La paresse italienne préfère un repos absolu même à la mendicité; demander, c'est presque travailler. Je ne décrirai pas la Santa-Casa, je respecte la tradition et j'admire l'élégant revêtement de marbre blanc dans lequel le goût de l'architecte a enchâssé ces murs vénérables et masqué leur nudité. La sculpture du xv[e] siècle y a prodigué ses plus délicates arabesques. Lalande décrit ce monument, œuvre du Bramante et du Sansovino, et il ne craint pas de décider qu'il est lourd et médiocre, bien, ajoute-t-il, qu'il soit de l'école de Michel-Ange et estimé comme une des belles choses de l'Italie. Ce qui est vraiment lourd et mé-

diocre, c'est le style de Lalande et son goût en fait d'objets d'art.

Il est curieux de lire à Lorette ce qu'en écrit Montaigne dans son voyage d'Italie; cet esprit sceptique devient crédule à l'aspect de la Santa-Casa; il admet sans hésiter sa miraculeuse émigration; il fait hommage à la Vierge d'un cadre, contenant quatre figures en argent, où le donataire, sa femme et sa fille, se voient agenouillés devant Notre-Dame: « A mes pieds, dit-il, on avoit insculpé sur l'arjant « Michael Montanus Gallus Vasco, Eques Regii « Ordinis 1581. » Mais comme si ce n'était pas assez, Montaigne ajoute qu'il fit ses Pâques à Lorette. Voilà de ces choses sur lesquelles la philosophie du XVIIIe siècle prend difficilement son parti; et notez que ce n'est point là de ces communions *in extremis* que l'affaiblissement des forces mentales peut faire *pardonner* à un agonisant. Le sage Montaigne avait certainement alors l'usage libre et complet de toutes ses facultés. J'aurais vivement désiré retrouver sa pieuse offrande; mais depuis le XVIe siècle, le trésor de Lorette ne s'est pas scrupuleusement conservé intact; tantôt des emprunts forcés y ont été faits, tantôt le défaut d'emplacement et l'abondance des dons a obligé les premiers venus à céder la place aux derniers. C'est ainsi que j'ai vu figurer, dans un des casiers, un vêtement aussi complet que celui qui ornait le convoi de M. de Marlborough, habit,

veste et le reste. Le *custode* nous dit naïvement, en nous faisant remarquer la pièce la plus curieuse de ce singulier *ex voto* : Elle a été portée par une tête couronnée ; mais il ne sut pas bien m'expliquer à quel propos et à la suite de quel péril le roi de Saxe s'en était dessaisi en faveur de Notre-Dame de Lorette.

Nous vînmes ce jour-là coucher à Ancône. Aussitôt arrivé, je cherchai à partir. Toutes les têtes étaient en effervescence. Peu de jours avant, le gonfalonier avait été lâchement assassiné. On avait secoué ce qu'on était convenu d'appeler le joug insupportable du gouvernement du Pape, et les murs étaient couverts d'affiches anonymes. J'en lus une où les puissances de l'Europe étaient très-expressément requises de donner une constitution à la ville d'Ancône. Démétrius passa un marché provisoire avec un patron de barque qu'il m'amena à la chancellerie du consulat. Cet homme jura qu'il partirait sans faute le surlendemain, foi de libéral italien, ajouta-t-il solennellement. Sur un pareil serment, j'engageai mon Grec à s'assurer, par précaution, d'un autre navire ; et ce ne fut pas la précaution inutile, car il en fut du serment du capitaine Tabacchi comme de beaucoup d'autres du même genre.

Ils partiront alors ces peuples belliqueux ,
Et trente jours plus tard , oppresseur et tranquille ,
Le Germain triomphant s'enivrait avec eux
    Au pied du laurier de Virgile.

Comme je n'étais pas venu à Ancône pour faire de la politique, et que je n'aurais pas choisi de préférence celle qu'on y faisait alors, je me rabattis sur la musique. Je ne pouvais prévoir jusqu'à quel point les chants grecs, turcs et arabes, que j'étais destiné à entendre durant mon long voyage, allaient me faire regretter la mélodie italienne et les accents passionnés de madame Boccabadati dans le rôle d'Anna Bolena[1].

J'admirai la noblesse de l'arc antique de Trajan qui s'élève sur le milieu de la jetée; les énormes blocs de marbre dont il est construit ont conservé tout l'éclat de leur blancheur; et les ornements en bronze ont seuls subi le sort commun à tout métal employé par les anciens dans leurs monuments. Je me rappelle à ce propos que, lorsqu'on érigea au milieu de la place Vendôme la colonne triomphale, notre grand peintre Gérard me dit : « On a tort de ne pas la faire en marbre. — Pourquoi? lui demandai-je. — Parce qu'un monument de marbre peut résister aux outrages des hommes comme à ceux du temps, tandis que la destinée du bronze est de passer tôt ou tard dans le creuset. » Et comme il ajoutait que la colonne trajane ne serait pas aujourd'hui sur pied si elle eût été de

[1] « A Boccabadati non si dirà mai : Bocca badate. » Les dilettanti d'Ancône se plaisaient à répéter ce jeu de mots.

métal, je lui dis que je ne pouvais croire que nous vissions jamais des invasions de Barbares à Paris et que notre colonne m'y semblait bien ferme sur sa base. Il hocha la tête. Notre conversation finit là. Napoléon était alors à l'apogée de sa puissance, et trois ans n'étaient pas écoulés que les Cosaques bivouaquaient sur la place Vendôme.

Je me suis souvent indigné à Rome en passant devant ces anciennes églises qu'on a défigurées en y appliquant des façades modernes. C'est le contraire à Ancône. J'ai remarqué plusieurs portails gothiques très-gracieux, tandis que les intérieurs sont ce qu'on peut voir de plus rococo. J'en excepte la charmante église en croix grecque construite à la place et avec les débris d'un temple de Diane, sur la hauteur qui domine la ville.

IV.

TRAJET D'ANCONE A CORFOU.

Le 5 juin 1832 nous mîmes à la voile. J'aurais voulu passer au bord opposé, et visiter à Spalatro les ruines du palais de Dioclétien et l'antique Salone où le maître du monde, désabusé de ses vanités, avait inscrit : *Opes fortunaque valete, inveni portum!* Mais nous étions menacés d'une quarantaine à notre arrivée à Corfou, si nous touchions chemin faisant la

côte d'Illyrie et le territoire autrichien alors sous la maligne influence du choléra. Nous tournâmes donc directement la proue vers l'ancienne Corcyre, et, perdant rarement de vue les rivages d'Italie, nous passâmes le troisième jour entre les petites îles de Tremiti et les neiges du mont Gargan, puis, longeant le golfe de Manfredonia et la belle côte de Bari, nous vînmes devant Brindes. Notre peintre, M. Wolfenberger, oubliant le flegme national, était devenu d'une joie folle. C'était le polichinelle de Naples enté sur un sauvageon suisse. Il imitait, à s'y méprendre, le fameux Salvator Petito qui fait au théâtre de San-Carlino les délices des princes comme des lazzaroni, et s'exaltant à la vue des rivages napolitains, il envoyait les baisers les plus tendres et les saluts les plus bouffons *ai patrii lidi*, à la terre classique du macaroni.

Brindes, où la voie Appia partant du Capitole venait se terminer, était le port de communication habituelle entre l'Italie et la Grèce; les plus illustres Romains s'y sont embarqués, et cette ville jouissait d'une grande prospérité. Aujourd'hui elle est le séjour de la fièvre comme Pestum, Baïa, Ostie et tant d'autres lieux qui faisaient les délices des anciens, et dont *l'aria cattiva* semble s'être emparée de préférence. En remarquant que tous sont situés sur les rivages ou à peu de distance de la mer, il paraît conséquent d'attribuer à des causes tirées de ce voisinage même ces étranges révolutions de climat; mais

jusqu'à présent je n'ai rien trouvé de satisfaisant dans les explications qu'on en donne, et le mauvais air en Italie est resté pour moi un mystère aussi impénétrable que la peste en Orient.

Le 9, le vent nous porta vers la rive gauche, et le 10, au point du jour, nous saluâmes les côtes de la Chaonie et les monts acrocérauniens. Notre navigation devenait de plus en plus agréable; nous voguions à pleines voiles entre les montagnes de l'Épire dont les frimas blanchissaient le sommet, et des petits îlots couverts de verdure. Comme aucun balancement ne se faisait sentir et que notre barque glissait sur les eaux, je me mis à l'œuvre et je commençai à dessiner tout ce que j'apercevais. J'ai rempli ainsi neuf gros cahiers durant mon voyage. J'excitai mes neveux à faire de même, et je ne recommanderais pas seulement le dessin aux jeunes gens comme un agréable passe-temps, mais comme une manière d'apprendre à mieux voir et à mieux goûter la nature, car elle abonde en beautés de détail qu'on ne distingue pas toujours au premier coup d'œil, et dont on ne se rend bien compte qu'en essayant de les retracer. J'ajouterai qu'un grand talent ne me paraît pas nécessaire pour jouir vivement en dessinant le paysage, et le charme que vous y trouvez est indépendant du plus ou moins de perfection avec lequel vous reproduisez votre modèle. Voilà du moins ce que j'éprouve, et je dirai encore que ce plaisir est de tous les âges et ne

s'use point. J'aime le dessin comme à vingt ans; par exemple, avec la disposition que j'ai à me passionner pour ce que je copie, il est heureux que je n'aie point peint le portrait, mais je ne sais pas même faire de petites figures, des bonshommes; j'ignore l'art d'animer mes paysages; aussi madame de Chevreuse disait qu'ils avaient l'air d'avoir été tous dessinés en temps de peste. Ici, la rareté des personnages n'ôtera rien à la fidélité de mes croquis, car je n'aperçois guère d'hommes et encore moins de femmes sur les rivages turcs que nous côtoyons depuis hier. Le 11 nous découvrîmes Corfou, l'ancienne Corcyre, l'antique Schérie, l'île des Phéaciens des temps homériques, et mes yeux cherchaient, pour y pénétrer, l'embouchure de ce fleuve qui ouvrit un asile à Ulysse près de périr. Toute prévention poétique à part, il me paraît impossible de n'être pas frappé de la forme du rocher qu'on aperçoit précisément à l'entrée du port, et sur lequel est construite la citadelle. N'est-ce pas là le vaisseau pétrifié dont il est question aux huitième et treizième livres de l'Odyssée? Homère avait certainement vu cette montagne et remarqué l'arc rentrant que décrit son sommet, lorsqu'il imagina sa fable.

V.

CORFOU. — HOSPITALITÉ ANGLAISE.

Laissant à gauche cette roche singulière et le fort qui la domine, nous entrâmes dans le port et au bureau de la santé. Après les vérifications d'usage, notre admission en libre pratique ayant été prononcée, on nous ouvrit la porte de sortie et nous nous trouvâmes sur le quai. Je n'oublierai jamais l'impression du premier coup d'œil, quand je me vis entouré de tous ces costumes nouveaux pour moi, de ces beaux Albanais si pittoresques avec leur tarbouch écarlate, leur ceinture pleine de pistolets et de poignards à pommeaux et manches d'argent, leur large jupon, leurs guêtres brodées, leur chaussure rouge et à la poulaine, et surtout leur épais manteau d'une éclatante blancheur dont le tissu a l'apparence d'une toison; ce vêtement se retourne selon la saison, et quand le froid se fait sentir on met en dedans les longues barbes de laine que d'ordinaire on laisse pendre extérieurement. Charmé de ce spectacle, nous échangions, mes neveux et moi, des exclamations de surprise et de plaisir, et dans la ferveur de notre curiosité nous suivions ces Albanais comme j'avais suivi les capucins au premier jour de mon entrée en Italie. Ce n'était que tout récemment que

les îles anglaises avaient admis le principe de la libre pratique avec le continent turc. Auparavant Corfou se trouvait doublement victime des précautions sanitaires et également en souffrance avec les deux rives de l'Adriatique; ses habitants avaient beau fermer leur port aux provenances de la Turquie et de la Grèce, ils n'en jouissaient point pour cela d'un accès plus libre dans ceux de l'Italie, et les Napolitains leur faisaient faire la même quarantaine qu'eux-mêmes exigeaient des Albanais. Le gouverneur a donc sagement agi en faisant un choix, quoique ce choix soit pour la peste, puisque de fait il était illusoire d'imaginer qu'on pût empêcher les Corfiotes pour peu que leur intérêt s'y trouvât, de communiquer en cachette avec la terre ferme, dont si peu de distance les sépare : par suite de cette décision le marché de la ville se trouvait aujourd'hui rempli de paysans musulmans, car c'étaient de simples paysans dont la tournure nous semblait si noble et si fière, mais des paysans soldats-laboureurs, au moins aussi familiers avec le sabre qu'avec le soc.

Sir Frédérick Adam, pour lequel j'avais des lettres, venait de quitter le gouvernement des Sept-Iles et de passer dans celui de Madras. Le major-général faisait l'intérim; je trouvai chez le général Woodfort l'accueil le plus honnête. Nous fûmes invités dans son beau palais à un véritable festin britannique sans aucune altération du type national; le dessert fut

précédé de salade et de cornichons, puis incontinent cinq flacons commencèrent leur évolution autour de la table, chaque convive les poussant de proche en proche à son voisin; les dames s'étaient levées avant que le vin circulât, et je n'avais pas manqué de courir galamment après lady Woodfort pour lui offrir mon bras. Sur les exclamations auxquelles donnèrent lieu ma sortie de table et ma politesse incongrue, je revins un peu honteux reprendre ma place au milieu des hommes et des bouteilles. L'état-major est composé de jeunes et élégants officiers, et il est difficile de voir une plus belle garnison; beaucoup de soldats sont Irlandais et catholiques fervents à en juger par leur recueillement à l'église. Le culte grec est naturellement le plus pratiqué à Corfou. Je trouvai les chapelles fort dorées, fort ornées, mais de mauvais goût. Comme Démétrius m'avait parlé théologie pendant la traversée, et qu'il se glorifiait, comme je l'ai dit, de son titre de fils de *papa*, je m'étais figuré qu'il devait être dévot, et je lui demandai s'il n'irait point à la messe, mais il me répondit qu'il la connaissait.

L'île, dont je n'ai parcouru que la moindre partie, est percée de routes tenues comme des allées de jardin; les montagnes sont vertes jusqu'à leur sommet; des oliviers en tapissent les flancs et égalent en hauteur les arbres de nos forêts. Cette terre qu'Ulysse aperçut au milieu des eaux *comme un vaste*

bouclier, est échancrée en mille endroits par le frottement des vagues qui ont creusé une quantité de petits golfes. Chaque tournant de route vous découvre de nouvelles beautés; sans cesse la scène change; souvent elle s'agrandit, et l'horizon se prolonge alors jusqu'au continent de l'Épire. Au milieu de cette campagne si pittoresque, qu'on se représente une petite ville bien blanche, bien propre, avec sa colonie anglaise, sa salle de comédie, ses cafés, ses boutiques, ses promenades, où l'on entend résonner autour de soi les langues orientales, mêlées à celles du nord et du midi de l'Europe, où l'Anglais siffle à côté de l'Italien qui chante, où le Grec fume en paix avec le Turc, et on aura une idée du spectacle que présente Corfou. Sans doute notre voyage nous offrira fréquemment des contrastes piquants, mais il ne faut plus nous attendre à rencontrer le confortable.

VI.

RECHERCHES HOMÉRIQUES.

Aidé des traditions locales et l'Odyssée à la main, je cherchai les traces de son héros dans l'antique Schérie. Notre obligeant vice-consul, M. Gautier, me conduisit au lac de Kalikiopoulo qui communique avec la mer et au milieu duquel un rocher, qu'une petite chapelle couvre presque en entier, a reçu le nom d'écueil d'Ulysse. C'est sur le penchant de la montagne qui l'avoisine, qu'on place les jardins d'Alcinoüs. Il faut bien avouer que rien, dans cette côte couverte d'oliviers, ne rappelle précisément la description du verger royal, pas plus que le lac ne ressemble à ce fleuve dont le héros dans sa détresse se rendit le suppliant, et qui, plus pitoyable que Neptune, l'accueillit et l'abrita dans ses roseaux.

De ce lieu, en se dirigeant vers la ville et en laissant à main gauche le grand chemin qui y conduit, on traverse l'emplacement de Paléopolis, capitale de l'ancienne Corcyre. Là se trouvent des ruines uniques dans l'île et récemment découvertes, ce sont celles d'un petit temple dorique-grec qui m'a rappelé ceux de Sicile. On m'a dit qu'on avait eu la barbarie d'employer une partie de ses matériaux à la construction de la maison de plaisance du gouverneur. Une assez



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. Im. Lemercier Benard et C.

Corfou, Paléopolis. (1)

triste remarque à faire et qui paraît contradictoire avec les progrès de l'esprit humain, c'est que plus un peuple avance dans la civilisation, plus on dirait qu'il prend à tâche de faire disparaître les anciens monuments de ses arts et de son histoire. Certainement la situation morale et matérielle des Sept-Iles tend à s'améliorer sensiblement sous la domination anglaise; mais il n'en est pas moins vrai que, tandis que des sauvages, des Arabes du désert auraient passé devant ce gracieux temple grec sans l'apprécier, sans doute, mais aussi sans le détruire, une administration éclairée n'a pas compris qu'un monument semblable, le seul que Corfou ait conservé de Corcyre, réclamait sa sollicitude, et ajoutait pour le voyageur un vif intérêt de plus à l'exploration de l'île.

Je m'arrêtai longtemps dans ce site et j'y revins plusieurs fois; on y jouit d'une belle vue sur la campagne et la mer. C'est de là qu'il faut dessiner et l'entrée du canal et *le vaisseau pétrifié*, avec la maison de campagne du gouverneur et ses jardins au second plan; pour fond, les monts vaporeux de l'Albanie. (N° 1.)

Le lendemain je dirigeai mes recherches vers une autre partie de l'île. J'explorai le fond du golfe et l'embouchure de la petite rivière qui s'y jette et qui est, m'a-t-on assuré, l'unique dans les environs. Il me paraît plus rationnel de placer ici le lieu de la

scène décrite par Homère. D'abord j'y trouve un fleuve, ce que ne m'a point offert le lac de Kalikiopoulo; des bas-fonds y facilitent l'abordage, et, en adoptant que Paléopolis fût dès ce temps la capitale de l'île, ou en ait depuis occupé l'emplacement, la distance qui la sépare du fleuve est telle qu'elle motivait l'emploi d'un char pour s'y rendre. Ce fut donc là (je n'en veux pas douter) que l'adroit Ulysse, invoquant de loin la pitié de la jeune fille d'Alcinoüs, pour ne pas effrayer sa pudeur par l'aspect de sa nudité, lui fit entendre les plus insinuantes paroles qui soient sorties des lèvres d'un suppliant; et Nausica n'y pouvait être insensible, car, ainsi qu'elle le lui dit, elle savait que les étrangers et les pauvres nous viennent de Jupiter.

Quelques doutes plus graves s'élevèrent en mon esprit en voyant, dans le même chant, que la princesse parle de son île comme d'un lieu séparé de tout commerce avec les humains et à l'extrémité de la mer. Plus tard, elle fait dire aux Phéaciens : Nous n'avons pas de voisins. Cependant j'aperçois à quelques milles de distance les montagnes du continent se confondant presque avec celles de l'île; mais ce sont là de ces difficultés locales auxquelles un ignorant comme moi ne doit pas s'arrêter quand la question est jugée par les doctes, et Corfou est depuis trop longtemps en possession d'être l'ancienne Schérie, pour que la prescription ne lui soit point acquise.



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

2

Buthrotum. Côte de l'Epire.

Imp. Lemercier Benard et C.

J'entrai dans une barque; les caps dont j'étais environné me cachaient l'entrée du canal, et j'aurais pu me croire sur un des plus beaux lacs de la Lombardie. Je fis le tour du golfe, tantôt feuilletant l'Odyssée, tantôt me laissant aller à la rêverie au bruit cadencé des rames. Ici, des méditations plus sérieuses n'auraient pas manqué d'aliments, car Corfou ne se recommande pas moins à l'intérêt du voyageur par les souvenirs de l'histoire que par les traditions homériques. Cette belle et riche nature charma l'exil de Thémistocle; Alexandre bien jeune encore se préparait à Corcyre à ses hautes destinées, et Cicéron et Caton y pleurèrent sur la perte de la république. Quelle île peut offrir de plus nobles souvenirs et les associer aux plus gracieux chants du prince des poëtes? Mais, sur cette mer qui s'ouvre devant nous, il n'est pas de rivage qui n'ait inspiré d'illustres lyres. Traversons seulement le détroit, et les débris de Buthrotum, et les monts qui environnent sa plaine nous rappelleront la plaintive Andromaque, le troisième livre de Virgile et les plus beaux vers de Racine. Là, un autre Xante coule à travers les roseaux, et ce site, d'après ce qu'en dit Le Chevalier, ne contribua pas peu à lui faire reconnaître plus tard celui de la véritable Troie. Le 18 juin, nous quittâmes Corfou et nous abordâmes en deux heures à l'ancienne cité du fils d'Achille, échue, après lui, à un fils de Priam. (N° 2.)

VII.

BUTHROTUM. — SAYADES.

« La veuve d'Hector offrait à sa cendre un sacri-« fice et de tristes et funèbres présents dans un bois « sacré en face de la ville, sur la rive d'un nouveau « Simoïs. Elle appelait Hector. Elle invoquait ses « mânes et baignait de larmes la tombe qu'elle lui « avait élevée, lamentable objet qui nourrissait sa « douleur. » Elle aperçoit Énée, elle reconnaît les armes et les habits des Troyens, et, revenue de son saisissement, tout entière encore à son premier époux, c'est d'Hector qu'elle leur demande des nouvelles, car elle croit parler à des ombres. Puis elle raconte au fils d'Anchise quelle a été sa fortune, et s'informe de la sienne et surtout de la vie d'Ascagne qui devait avoir l'âge d'Astyanax. Je ne rapporterai point la joie des exilés en se retrouvant sur une terre troyenne, les conseils d'Hélénus et la route qu'il leur trace à travers les périls qui les attendent; l'Énéide est dans toutes les mains. Ce fut elle qui nous servit de guide.

Parvenus à l'embouchure du fleuve (de ce moment, je prends les moeurs grecques et donnerai ce nom aux moindres rivières), nous en remontâmes le cours souvent obstrué de roseaux. Nous mîmes

pied à terre près d'un vieux bâtiment devant lequel un groupe de Turcs armés jusqu'aux dents étaient accroupis. Nous reconnûmes l'enceinte de la ville antique ou plutôt de son acropole. Comme le héros phrygien, je cherchais dans cette petite Troie l'image de la grande, et, comme lui, j'aurais volontiers embrassé le seuil de la porte Scée; mais il ne reste de Buthrotum que des ruines informes à travers lesquelles croissent d'épais buissons.

En quittant ce rivage, dont la *mal aria* s'est emparée, nous cinglâmes vers le petit port de Sayades où nous devions trouver des montures et prendre le chemin de Janina. Un vent violent s'était élevé et ballottait notre frêle nacelle. J'y fis peu d'attention; j'avais pour compagnons de voyage Homère, Virgile et Racine, et, en récitant à haute voix au milieu des flots les plus belles scènes d'Andromaque, je me souvenais de l'ennui que, malgré leurs beaux yeux, Mlles Volnais et Bourgoing m'avaient fait éprouver dans ma jeunesse. Le *demissa voce locuta est* de Virgile les avaient perdues, et elles ne faisaient qu'un long soupir du rôle d'Andromaque, le pleurant d'un bout à l'autre sans paraître se douter qu'il était beaucoup plus touchant par lui-même que par leurs larmes. La nuit était noire et froide quand nous prîmes terre; nous entrâmes dans un kan où je me trouvai au milieu de Turcs accroupis sur des nattes, mangeant, fumant et nous contem-

plant en silence; presque tous nos hôtes avaient leur ceinture garnie de longs et pesants poignards à gaînes d'argent et à manches d'ivoire. Les lettrés, que Démétrius appelait *grammaticos*, y ajoutent une écritoire en cuivre luisant d'une forme inusitée pour nous; le godet qui contient l'encre fait corps avec un étui où l'on met les plumes. Cet ustensile pacifique prend ainsi l'aspect d'un petit assommoir et se porte à la ceinture avec les armes. Quant au mobilier du kan de Sayades, point de lits, point de chaises, point de cheminée, point de table, rien enfin de ce qui constitue une auberge, et l'on m'annonce qu'à l'avenir nous n'en trouverons pas d'autrement fournies. En traversant l'Adriatique, nous voici passés dans une autre partie du monde, et ses deux rives offrent entre elles un bien autre contraste que celles du Bosphore à Constantinople. Ici finit vraiment l'Europe avec le catholicisme et la civilisation, et sur cette côte de l'Albanie commencent le campement des Turcs et les domaines du Coran et de la peste. Aussi, la distance est-elle longue par le fait de la rive gauche à la rive droite; car, si quelques heures avec un bon vent suffisent pour l'aller, le retour, quoi qu'on fasse, est de quarante jours. Du reste, en attendant que la peste se modifie, la physionomie turque perd chaque jour de son originalité. D'après un firman de Sa Hautesse parvenu ces jours derniers à Janina, ces Albanais si bien dra-

pés et dont je me plais en ce moment à considérer autour de moi les groupes pittoresques, vont échanger leur large jupon contre des pantalons collants. Cependant, en considérant leur maintien grave et silencieux, et le respect avec lequel ils viennent de se prosterner vers l'orient à l'heure de la prière, je ne les tiens pas encore pour francisés. J'aurai surtout de l'espoir tant que je les verrai manger avec leurs doigts, bien que j'aimasse mieux leur voir nos fourchettes que nos culottes.

VIII.

ROUTE DE JANINA PAR PHILATES.

Neuf chevaux nous portèrent à Janina, cavaliers et bagages. Démétrius avait pris, à Corfou, un valet imbécile qui semblait avoir compté sur nous pour le servir. Dès la première journée, je fus obligé de renoncer à la selle perfectionnée que j'avais fait faire à Rome et dans laquelle j'avais trop sacrifié le principal aux accessoires; elle ne me fut pas plus d'usage que la plupart de ces inutiles nécessaires dont on s'embarrasse en voyage, et qui font, à mon avis, la contre-partie du vers de Voltaire :

Le superflu, chose fort nécessaire.

« Le nécessaire, chose fort superflue. »

Je m'assis sur un matelas placé entre deux malles et je laissai aller ma monture à la grâce de Dieu, parti qu'il faut prendre quand on n'a ni mors, ni bride, ni étriers, ni fouet. Le fatalisme, qui se mêle de tant d'affaires en Turquie, y préside aussi à l'équipement des chevaux; et je suis à comprendre comment, ainsi harnachés, nous ne nous sommes pas rompu le cou après toutes les chutes que nous avons faites. Nous eûmes bientôt gagné le pied des montagnes, et notre première halte eut lieu sous un bosquet d'oliviers à l'entrée d'un joli village, distant de cinq heures de la mer. Des Albanais, armés de pied en cap, nous entourèrent, et j'avais quelque peine à croire que notre dîner pût se passer paisiblement au milieu de cet appareil guerrier; mais en ces contrées, jamais on ne quitte ses armes non plus que ses habits : on mange et l'on dort le sabre au côté, et on semble toujours au moment de partir pour une expédition. Nous n'eûmes toutefois à livrer, à Philates, qu'un combat de politesse. Quelques-uns des notables de l'endroit étaient groupés à peu de distance sur un tertre de gazon : un d'eux voyant que nous faisions acheter des poules, nous en envoya en cadeau, et notre Grec ne vovlant pas être en reste lui rendit magnifiquement des citrons en échange, ce qui engagea la conversation. Peu après, Démétrius vint me confier que le scheik serait flatté de voir l'*étranger,* et je liai connais-

sance en m'établissant les jambes croisées au milieu de l'assemblée, ce qui eut beaucoup de succès. Le scheik nous montra ses bijoux; une large montre d'argent, véritable bassinoire, à trois couvercles : ces montres sont fort recherchées en Turquie, et l'Angleterre s'est emparée de ce commerce. Notre entretien continua ainsi qu'il suit, par l'entremise de mon drogman :

Moi. — Comment s'appelle le village? Je suis charmé de sa situation, de l'aspect des maisons et de la propreté qui y règne, du moins extérieurement.

Le Scheik. — Il s'appelle Philates (il appuya sur ce mot et me le fit répéter plusieurs fois afin que je le prononçasse comme lui), il commence à refleurir, mais il a bien souffert.

Moi. — Par quel événement?

Le Scheik. — Ali-Pacha nous a ruinés; nous nous refusions à payer tribut; il vint comme pour s'expliquer amicalement, puis il nous fit entourer et fusiller par ses soldats.

En ce moment, un beau jeune homme assis à la droite du scheik releva son tarbouch [1], et me montra

---

[1] Le tarbouch, autour duquel on roule le turban, est une large calotte rouge qu'on fabrique à Tunis et aussi à Orléans. Dans le nouveau costume militaire introduit en Turquie et en Égypte, on ne porte plus que ce bonnet sans le châle ou la pièce d'étoffe qui l'entourait et qui faisait la beauté de cette coiffure.

son front déchiré par une terrible cicatrice; il faut être Turc pour emporter une pareille balle après l'avoir reçue. Nos Picards ont certainement la tête moins dure. Le jeune guerrier baissa ensuite son bonnet sans affectation, et cela me rappela qu'en France, M. de Valence s'est coiffé toute sa vie en hérisson pour laisser voir un coup de sabre qu'il avait reçu, je crois, à Jemmapes.

Notre Musulman nous regardait en silence, attendant mes questions; sa belle figure exprimait la noblesse et la simplicité. Il me présenta son cousin, beaucoup plus jeune que lui; il lui passait le bras autour du cou avec une affection protectrice; de son autre main il tenait un chapelet qu'il égrenait entre ses doigts : tous ses gestes avaient de la dignité.

Moi. — Ce chapelet est-il un jouet ou sert-il comme chez nous à la prière?

Le Scheik.—Quelquefois l'un, quelquefois l'autre.

J'apercevais sur les toits de grands oiseaux perchés que j'avais pris d'abord pour des girouettes; il m'apprit que c'étaient des cigognes et qu'on ne leur faisait point de mal, en sorte qu'elles vivaient familièrement avec les hommes. Comme il vit que nous nous levions, il finit par nous dire qu'il aurait souhaité que nous fissions un plus long séjour. « Je pourrai revenir, lui répondis-je.—Alors, répliqua-t-il, en portant la main à son cœur, je vous recevrai, puis je vous reconduirai avec toute ma famille jusqu'à la

première montagne. » La manière dont ces paroles étaient dites et ce simple adieu me touchèrent. Chez nous, la politesse a adopté un langage passionné où l'exagération exclut la franchise; nous ne savons qu'être *désolés* de nous quitter ou *charmés* de nous revoir : nous nous intitulons les très-humbles serviteurs de ceux que nous n'entendons nullement servir, et nous nous accablons de révérences, abaissant le front devant des gens que nous serions bien fâchés qui pussent se croire nos égaux. Dans les pays mahométans, on place, pour se saluer, la main sur le cœur, et ce salut plus sincère et plus affectueux que le nôtre est aussi plus commode. Il me semble que chez les Chrétiens il aurait dû succéder au baiser de paix plutôt que toutes nos courbures d'échine et nos coups de chapeau. Nous nous séparâmes du scheik de Sayades, il ne se dérangea point; un Turc se remue le moins possible, excepté en faisant ses prières. Labruyère a dit : « Le respect, c'est *incommodez-vous* »; est-ce par ce principe que le Musulman s'agite en priant, tandis que nous, nous restons immobiles et recueillis? L'impression que je reçus de ce village mahométan lui fut favorable; des maisons blanches, propres et d'une construction agréable; des habitants à manières graves et hospitalières; des chefs de famille faisant leurs prières en public; un jeune soldat cachant ses blessures ou les montrant sans ostentation. Je me demandais s'il est chez nous beaucoup de vil-

lages qui à la première vue donnent matière à de semblables observations. Les plus misérables de ces Albanais portaient sur eux la valeur de plusieurs habits de nos paysans aisés; on en voyait peu qui n'eussent à leur ceinture les deux inséparables, le pistolet et le poignard montés en argent; un de ces pistolets, que j'achetai quelques jours après, me coûta dix-huit colonati, environ 100 francs de notre monnaie; il est vrai que Démétrius, qui en fixa le prix, était oncle du vendeur, et je puis croire que le traité ne fut pas exempt de népotisme.

Nous arrivâmes le soir à un kan isolé au milieu des montagnes. Ces gîtes, dont le gardien est tenu de vous fournir seulement le couvert, et quelquefois du pain et de l'huile, sont sans doute des hôtelleries bien mal montées; mais, après quelques coups de balai et lorsqu'on trouve des solives au plafond pour suspendre un hamac, on y dort comme ailleurs et quelquefois mieux.

La journée du 20 fut plus fatigante et la route aussi sauvage que la veille et moins pittoresque; nous traversâmes une rivière rapide. C'était l'Achéron; ce nom mythologique se cache aujourd'hui sous celui de Kalamas. La fable grecque a placé son enfer dans l'Épire et la Thessalie; c'est le pays des noirs enchantements et aussi celui où Dodone rendait ses oracles. Sa physionomie convient bien encore à ces scènes de mystérieuse horreur. Des Albanais mar-

chaient devant nous, et, quoique chargés du poids de leurs armes, ils laissaient nos chevaux bien loin en arrière. Le contraste dans les allures de la population des deux rives de l'Adriatique est très-frappant. Les Romains et les Napolitains éprouvent la plus grande répugnance à se servir de leurs jambes. Il est sans exemple pour moi d'avoir rencontré, dans la campagne de Rome, un voiturier qui, quelque pesante que fût la charge de ses chevaux, ne se fît pas encore traîner en sus. Le transteverin et le lazzarone vont en caratelle et en cariboli, tandis que leurs voisins de l'autre rive ne se doutent pas de ce que c'est qu'une voiture. Mes yeux sont surpris de ne plus apercevoir une ornière, et l'on m'assure qu'il n'en existe pas dans tous les chemins de l'Orient. Le pacha d'Égypte possède un équipage, et, pour s'en servir, il a fallu qu'il fît faire une grande route.

Après treize heures de marche, le lac d'Achérusie aux eaux tranquilles et dormantes se déploya à nos regards. Sa nappe s'étend entre la ville de Janina et un long rideau de montagnes derrière lesquelles s'élèvent au loin les sommets poétiques du Pinde.

IX.

JANINA.

En arrivant sur une terre étrangère, tout est sujet d'étonnement; le lendemain les yeux s'habituent, et bientôt nous nous trouvons blasés sur les contrastes. L'accoutumance ainsi nous rend tout familier, comme a dit le bon La Fontaine. Il est si naturel d'aller tout nu, me disais-je le second jour en Nubie. Mais n'anticipons pas; aujourd'hui nous ne sommes encore qu'à Janina. Je remarque d'abord que les contrées soumises à l'islamisme ont, à peu de chose près, la même physionomie. Rien ne ressemble moins à l'Italie que l'Albanie qui en est si voisine; en revanche, une fois le canal de l'Adriatique franchi, vous trouverez certainement beaucoup plus de rapports entre les peuples de la Turquie d'Europe, de l'Asie Mineure et de l'Afrique égyptienne qu'entre les différentes nations de l'Europe civilisée, malgré cette civilisation même qui semble tendre à les confondre. Je vais dire l'effet que me produisit Janina au premier aspect, et sa description m'en évitera d'autres, car qui voit une ville turque les voit toutes. Ce qui me frappa d'abord, ce furent les grands espaces laissés vides et semés de décombres qu'on rencontre fréquemment; j'en de-

mandai la cause. Ici, c'était la guerre; ailleurs, un incendie. Mais qu'une maison tombe fortuitement ou soit violemment renversée, il est sûr qu'on songe peu à la relever, pas même à utiliser ses débris; j'ajouterai que les édifices restés debout n'ont guère meilleure mine que ceux qui sont par terre. Je ne connais pas de gens qui tapissent moins sur rue que les Musulmans. Il y a plus d'architecture dans un village d'Italie que dans toute une province turque. Les portes des maisons sont basses et sans apparence, et rarement les longs murs sont percés de quelques ouvertures; les chambres tirent leur jour des cours intérieures. Ce mystère dont on s'entoure tient aux mœurs publiques. Chacun cherche à cacher ses femmes et son aisance; on craint également de tenter l'œil d'un giaour et la cupidité d'un pacha. Les rues ne sont souvent que d'étroits passages obscurs et voûtés, bordés de murs d'inégale hauteur; point de places régulières, point de promenades publiques, les bazars dont je parlerai plus tard en tiennent lieu. Quelques dômes, quelques minarets, interrompent seuls la monotonie de cet ensemble, et voilà Janina, et voilà toutes les villes de l'Orient, sauf peu d'exceptions. La capitale de l'Albanie n'était en grande partie, quand je l'ai visitée, qu'un amas de décombres et non moins déserte que ruinée, car sa population, qui s'était élevée à 20,000 âmes, se trouvait réduite à 4,000 au plus. Les derniers événe-

ments du règne d'Ali-Pacha avaient amené cette décadence. Ali n'était pas un de ces Osmanlis de la vieille roche croyant à l'infaillibilité du sultan,

Et se piquant surtout du scrupule insensé
De bénir son trépas s'il l'avait prononcé.

Il soutint un siége de plusieurs mois, décidé à ne point tendre volontairement sa tête au cordon.

Nous fûmes visiter M. Zini, négociant grec auquel nous étions recommandés, et nous fîmes connaissance avec les usages locaux. Je vois encore cette grande femme droite et silencieuse, qui, les yeux baissés, nous apporta d'excellentes confitures à la rose, tandis qu'accroupis sur une estrade basse, nous fumions la pipe et humions le café dans des petites tasses d'enfants qu'on présente sur une espèce de coquetier. Les Turcs ne sucrent point le café; les Grecs y font plus de façon; mais chez les uns et les autres on vous le sert avec le marc. Le grain, rarement moulu et seulement concassé et pilé, forme un liquide épais où la dent trouve autant d'occupation que le gosier, et, en vidant ma première *fint-jane* (on appelle ainsi ces petites tasses), je vis qu'il y avait déjà à décompter sur les récits des voyageurs et sur l'excellence du moka prétendu dont ils se disent sans cesse abreuvés. En général, j'ai bu de moins bon café en Turquie qu'à Paris. Presque toujours il vient de l'Amérique, et le café d'Asie s'exporte pour l'Eu-

rope. Je me souviens qu'en Égypte, ayant la fantaisie de rapporter en France quelques livres de pur moka, un négociant du Kaire dont c'était la partie me répondit, en me garantissant la qualité de celui qu'il comptait nous livrer : Je l'attends incessamment de Livourne.

J'allais de surprise en surprise et je m'y complaisais. Heureux les voyageurs badauds! Je plains ceux que rien n'étonne, surtout s'ils en tirent vanité. Dieu vous préserve d'entendre en voyage leur exclamation habituelle : Ce n'est que cela! Combien j'en ai vus et je vais en voir de ces touristes blasés, dont la pâle figure et la conversation plus pâle encore ne savent exprimer autre chose sinon : rien ne me fait, rien ne me plaît; de ces ennuyés ennuyeux qui, s'étant imposé pour tâche tant de lieues à faire et tant de monuments à visiter, s'écrient en sortant du Panthéon ou de Saint-Pierre : encore une église de vue! les dégoûtés sont malheureux. Un d'eux m'avouait naïvement qu'il ne voyageait que pour critiquer, et, entre autres choses, pour compter les sots qu'il rencontrait sur son chemin. Il en oubliait toujours un. A Janina ma première sortie fut pour le bain. Ce sont des Francs, disait-on en nous voyant passer; car si en Italie on appelle Anglais tous les étrangers, en revanche ici tous les Européens sont des Francs. J'avoue que je m'attendais à plus de luxe. Les salles sont d'une simplicité avoisinant la misère. Je m'en expliquai avec le pro-

priétaire qui me répondit : Dieu est grand ! Ce n'était pas le lieu de répondre comme le docteur Magiorani auquel je me plaignais à Rome de la saleté du théâtre de l'Argentine, et qui l'excusait en me répliquant gravement : « Lisez l'affiche, elle vous annonce de la musique ; elle n'a pas parlé de propreté. » On est encore plus exigeant sous ce rapport aux bains qu'à l'Opéra ; et ceux de Janina affectent assez désagréablement la vue et l'odorat ; du reste je fus aspergé, frotté, savonné, étrillé même pour trois à quatre piastres, moins de vingt sous de France : ce qui prouve le bas prix de la main-d'œuvre en Turquie. Cette dernière opération, celle de l'étrille, s'accomplit par l'intermédiaire d'un gant de crin dont on vous râcle rudement la peau. Ces bains sont bons pour les douleurs rhumatismales. Ils rétablissent parfaitement la transpiration, et je les crois très-sains comme régime exceptionnel ; mais, pris fréquemment et longuement, ainsi qu'en usent les Levantins, je doute qu'ils convinssent à nos tempéraments. Au sortir de l'étuve, on vous ramène dans la première salle, qui me parut alors plus que fraîche ; une estrade élevée l'environne. Vous vous étendez sur les nattes et les tapis qui la couvrent, on vous enveloppe de serviettes, et on vous sert le café.

« Tel que vous me voyez, je fais trembler le pacha », nous disait un gros homme, jadis chirurgien à la suite de nos armées, et qui maintenant exerce en

bloc les fonctions d'agent consulaire pour les différentes nations de l'Europe dont il représente, comme il se plait à le répéter, tous les souverains à Janina. Il s'offrit de nous conduire à la cour du pacha; nous étions curieux d'en voir un : celui-ci se trouvait être un jeune seigneur du plus haut rang, fils du grand-visir. Nous nous attendions à beaucoup de magnificence, et il nous tardait de faire connaissance avec le luxe oriental dont Démétrius ne cessait de nous parler. A l'heure fixée, nous suivîmes notre introducteur, qui avait arboré à son chapeau une énorme cocarde noire. « D'où vient, lui dis-je, ayant le choix entre tous les États dont vous représentez les souverains, cette préférence pour l'Angleterre? — C'est que c'est celui qui me paye le plus, me répondit-il, par la raison que les autres ne me donnent rien. » Après avoir ri de son bon mot, il nous mena au palais; véritable écurie où nous n'arrivâmes qu'à travers des tas de fumier; la pièce où l'on nous fit entrer était pleine de cette milice semi-européenne récemment improvisée, dont l'uniforme étriqué donne à ces mêmes Albanais qui, à Philates, me paraissaient si nobles, l'air de véritables *Jean-Jean*. Pour dissimuler leur gaucherie, ils affectaient des manières dégagées; un d'eux fit l'exercice devant nous : je m'assis en attendant le pacha. N'en ayez pas peur, nous répétait notre introducteur, il est doux et ne fait noyer que des femmes, des femmes galantes; c'est

l'usage en Turquie. Ces mots me rappelèrent les atrocités exercées par son prédécesseur, et dont le lac de Janina fut le théâtre. Pouqueville et les notes de *Child-Harold* les ont assez fait connaître. Les lecteurs s'en souviennent plus que les spectateurs; car à Janina la mémoire en est déjà presque perdue. Le jeune pacha, gouverneur de trois provinces, entra; il était vêtu d'un uniforme brun, à revers rouges, et ne semblait Turc que par une espèce de robe de chambre qui lui servait de surtout; il nous fit signe de la main de nous placer sur le divan, où il s'accroupit en croisant ses jambes, l'ordonnance ne l'ayant pas encore défendu, et il nous fit apporter de longues pipes et de mauvais café; puis nous commençâmes une conversation que notre consul à cocarde noire ne contribua pas peu à rendre insignifiante. Ce représentant de tant de rois était de la force d'un certain Geoffroy qui, à Paris, en 1804, faisait voir, devant moi, l'hôtel de Soyecourt à l'ambassadeur turc qui s'était présenté pour le louer; il avait la prétention de se passer d'interprète, et pour expliquer l'usage de chaque pièce, il disait : *nanan*, dans la cuisine, et *dodo*, dans la chambre à coucher; il était convaincu que ce Turc le comprenait; les plus petits enfants entendent cela, me disait-il. C'est ainsi que le consul à Janina s'entretient avec le pacha.

En sortant de l'audience, nous nous arrêtâmes



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 3 Im. Lemercier Benard et C.

Zitza.

devant le tombeau du cruel Ali et la façade d'une mosquée, l'un et l'autre entourés d'immondices comme le palais. Volney raconte qu'il trouva à Ramla en Syrie, l'aga de Gazza établi ainsi au milieu des décombres. « Pourquoi, demanda le voyageur à un de ses courtisans, ne répare-t-il pas du moins sa chambre?—Et si l'année prochaine il est en disgrâce et supplanté, repartit celui-ci, qui lui rendra son argent? » Cette réponse trouve ici son application, car depuis mon passage à Janina, les événements de la guerre ayant amené la disgrâce du grand-visir, son fils n'aura sans doute pas conservé son triple gouvernement.

X.

ZITZA.—DODONE.

UN DINER GREC.

Toutes ces masures m'attristaient; je m'échappai de la ville, cherchant à dédommager mes yeux par la vue des beautés de la nature. Je fus, à Zitza, sur la foi de lord Byron et des gracieuses stances de son pèlerinage :

« Montagne monastique de Zitza, refuge heureux et sacré, » etc.

Ce site (n° 3), quelque romantique qu'il puisse être, me parut inférieur aux vers qu'il a inspirés. Je

n'en trouvai pas moins un plaisir intime à rêver sous ces vieux arbres, à chercher des yeux l'Achéron qui fuit au fond de la vallée, et à laisser les feux du jour s'amortir et s'éteindre, tandis que je relisais le deuxième chant de *Child-Harold* sur ces gazons que lord Byron avait foulés : « Dodone, antique « Dodone, s'écrie-t-il, où est ta sainte forêt, ta fon« taine prophétique et la vallée dont l'écho redisait « les paroles de Jupiter! » Le poëte venait de passer sous les ruines mêmes de cette Dodone qu'il cherchait; mais on lui avait laissé ignorer qu'en gravissant, à sa droite, une montagne qui borde la route de Janina, il aurait trouvé sur son plateau, et sous le nom de *Gardi-Kopulo,* l'enceinte cyclopéenne de l'ancienne cité du maître des dieux. Je la visitai deux fois durant mon court séjour en Albanie, et le hasard seul me la fit rencontrer, car on n'avait garde de me la signaler. On ne peut trop le dire, aussi privé d'indications qu'on l'est dans ces contrées, il faut qu'un voyageur soit toujours l'œil au guet et prêt à se porter vers tout objet qui attire tant soit peu son attention, sans s'inquiéter de la fatigue, et surtout sans demander, si cela en vaut la peine, car, à coup sûr, on l'en détournera. Y a-t-il bien aujourd'hui, dans toute l'Épire et l'ancienne Thessalie, un seul être auquel l'emplacement de Dodone fasse quelque chose? J'y fus attiré par de gros quartiers de pierre qui, considérés d'en bas,



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 4. Imp. Lemercier Benard et C.

Dodone.

pouvaient paraître à un paresseux des roches naturelles; une demi-heure au plus suffisait pour lever mes doutes, mais la nuit me prit comme je parvenais tout essoufflé au pied des murailles. J'y revins le lendemain.

L'enceinte en question, dont une grande partie subsiste encore, doit bien avoir deux milles de circuit, et quelques pans de murs ont conservé une hauteur de douze pieds; les pierres, toutes irrégulières de formes, n'en sont pas moins jointes exactement, quoique aucune n'ait été taillée. Je trouvai des fragments de poterie et de briques; mais ce qui m'intéressa surtout (j'ignorais alors que j'étais sur l'emplacement de Dodone), ce fut la vue dont on jouit sur la plaine et la ville de Janina, le lac d'Achérusie et l'amphithéâtre de montagnes qui borde ses eaux vers l'orient. Elles s'élèvent par étages jusqu'aux plus hautes sommités de la chaîne du Pinde qui en est encore fort éloignée et qui domine toute la Thessalie à distance à peu près égale des deux mers. (N° 4.)

On nous fêta à Janina; M. Zini nous régala d'un festin à la grecque. Vers midi, nous nous embarquâmes et nous nous rendîmes à une petite maison de campagne située dans un îlot au milieu du lac. Les convives s'assirent par terre autour d'un guéridon fort bas enjolivé de petites incrustations en nacre, sur lequel on plaça un plateau, et sur ce plateau tout

l'attirail du repas, qui se bornait à assez peu d'accessoires, les doigts servant de fourchettes et de couteaux, et le pain d'assiettes. Quant au principal, il fut abondant : les viandes, le poisson, les légumes se succédaient rapidement; cela aurait été bon sans l'art du cuisinier, grâce auquel rien n'était mangeable : il avait tout gâté à force de cumin et de safran. Le proverbe : « la sauce fait manger le poisson », n'est pas applicable en Turquie, c'est tout le contraire. Du reste, je me comportai héroïquement, et rappelant à mes neveux l'exemple d'Alcibiade, je l'appuyai du mien. Je me prêtai à tous les usages : je goûtai avec mes doigts à tous les plats; enfin, je me sacrifiai pour des ingrats, car ces perfides Grecs, tout en m'empoisonnant, me reprochaient encore de ne pas manger. Pendant ce régal, on conjurait à la fois contre mon palais et contre mes oreilles. Trois hommes et une femme faisaient une musique enragée, miaulant, glapissant et jouant à tour de bras de la guitare et du tambourin. Pour un Grec, chanter fort bien, ce n'est jamais que chanter bien fort; la femme surtout s'égosillait de l'air le plus triste du monde : cela ressemblait à la musique que nous avions entendue à Ancône, comme Mme Malibran à Ali-Pacha. Le consul finit par leur jeter des pommes. Au dessert, il me demanda de m'intéresser à son sort auprès de mon gouvernement. Je lui répondis diplomatiquement qu'avec le temps il devait

se flatter d'acquérir de l'ancienneté, et que, plus tard, cela pourrait lui donner des titres. Les espérances que je lui faisais ainsi entrevoir ne m'engageaient pas beaucoup; mais enfin, cet avenir le satisfit, et il but à ma santé. Il était gris comme les autres et chantait aussi faux. Après le repas, on nous apporta une aiguière pour laver nos fourchettes, et je dis, en saluant l'assemblée : *Lavabo inter innocentes manus meas,* politesse à laquelle on parut sensible. La danse vint couronner la fête, une danse toute d'attitude, où tant vaut l'homme tant vaut la chose. Ainsi, M. Zini fut parfaitement noble, tandis que Démétrius et le reste de la société me rappelaient les chiens savants.

Je ne pouvais oublier au milieu de ces joies que j'étais sur le lieu même de la catastrophe du terrible Ali. Je me fis conduire au couvent voisin, où il s'était retiré après sa capitulation; il n'avait consenti à rendre sa forteresse qu'après avoir obtenu un firman de la Porte qui l'autorisait à s'embarquer avec ses trésors; mais à peine arrivé dans l'île, il la vit cernée par les soldats du nouveau pacha; leur chef s'avança vers lui en lui présentant un second firman qui annulait le premier. Sans récriminer, Ali le laissa approcher, lui déchargea son pistolet dans la poitrine, et se barricadant dans sa chambre, où il avait fait un dépôt d'armes, il vendit chèrement sa vie. Je visitai cette chambre et le couvent; je pris des vues et des

notes, et à l'approche de la nuit je vins rejoindre le consul que je trouvai entre deux bouteilles de vin, se plaignant que je l'avais laissé le bec dans l'eau. Nous nous rembarquâmes, toujours poursuivis par la musique dont j'ai parlé; nous essayâmes vainement de nous en défaire, elle fut sans pitié et ne nous quitta qu'à notre porte.

XI.

PALÉOCASTRO. — NICOPOLIS. — ACTIUM.

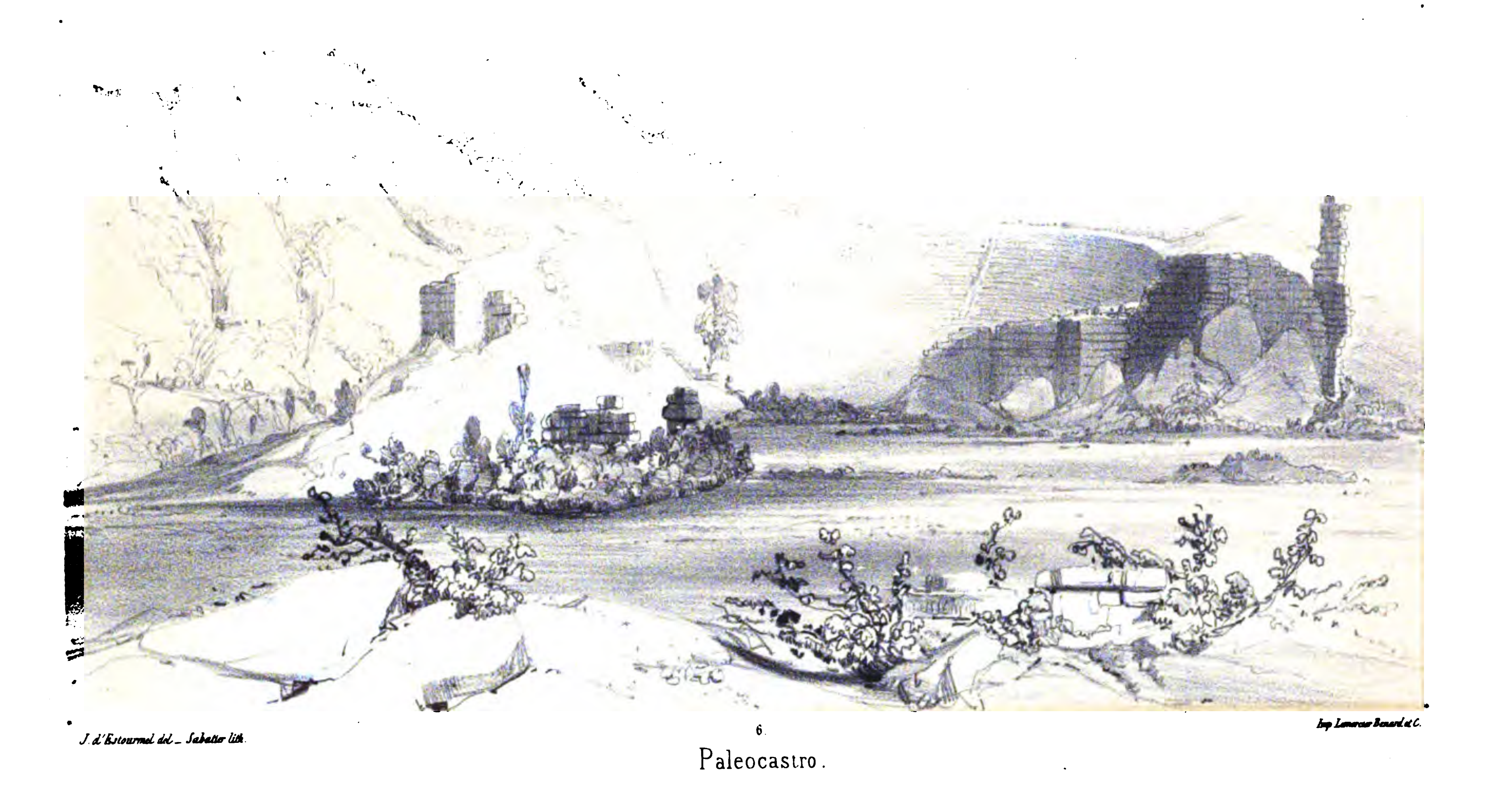
La ville de Janina, malgré ses décombres, est d'un effet agréable quand on la considère du dehors et surtout du côté du lac où les minarets se reflètent (N° 5). Ces tours élégantes sont les clochers des temples musulmans. Le muezzin appelle à la prière du haut des balcons circulaires qui en marquent les étages. « Dieu est grand, Dieu est un, et Mahomet est « son prophète. Venez, prosternons-nous, prions « et adorons. Dieu est puissant, Dieu seul est Dieu. » Ici, plus d'églises, plus de prêtres latins; je n'en retrouvai que deux mois après dans l'Archipel : la population est un mélange de Turcs, de Grecs et de Juifs.

Le 24 juin, nous partîmes pour Prevesa. On m'indiqua trop tard des murailles cyclopéennes à l'extrémité méridionale du lac; le voyage de Pouqueville



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 5. Imp. Lemercier Benard et C.

Janina.



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 6. Imp. Lemercier Benard et C.

Paleocastro.

me manquait pour me guider dans mes recherches. Je n'ai donc pas été à même de vérifier son exactitude; mais je dois croire, vu le long séjour que l'auteur a fait sur les lieux et malgré les sarcasmes de lord Byron, que son premier volume est encore ce qui a été écrit de plus complet sur Janina et ses environs.

Laissant le lac derrière nous, nous tournâmes vers les belles montagnes au milieu desquelles Souli est situé. Après quatre heures de marche, j'aperçus des ruines dont m'avait parlé M. Zini; on les nomme Paléocastro; l'enceinte, en grande partie conservée, m'a paru celle d'un vaste camp. Il occupait un plateau, et, à une des extrémités, se trouve un théâtre (N° 6) où je comptai cinquante rangs de siéges en demi-cercle. Beaucoup sont renversés, mais peu de pierres manquent, et il serait facile d'assembler de nouveau et de recomposer ces gradins qui étaient destinés à asseoir une assemblée nombreuse, puisque le rang le plus élevé a trois cents pas de développement, et le plus bas quatre-vingt-douze. Or, en admettant pour chaque place la largeur d'un pied et demi, nous arrivons à un total de douze mille deux cent quatre-vingts spectateurs. La scène a soixante-dix pas de long, mais le mur du proscenium a disparu; on retrouve seulement les deux culées auxquelles étaient sans doute adossés des logements pour les acteurs, comme j'en ai vu au théâtre de Taormina, en Sicile.

Ce curieux édifice aurait demandé un plus long examen, mais un orage affreux nous força à la retraite. Il éclata si soudainement, que nous fûmes inondés avant d'avoir pu gagner la baraque d'un paysan où nous achevâmes la journée. Le lendemain, nos guides nous déclarèrent qu'il ne fallait pas songer à passer par Souli dont les chemins étaient devenus impraticables; nous prîmes donc la route directe de Prevesa en regrettant de ne pouvoir visiter cette forteresse qui résista pendant tant d'années à Ali-Pacha. Nous marchâmes toute la journée. Au soir, nous nous établîmes dans une belle prairie. Pour la première fois de ma vie, j'allais passer une nuit au bivouac, et c'était précisément l'anniversaire de ma naissance. Le 26 juin, mes yeux en s'ouvrant avant l'aube aperçurent avec volupté au-dessus de ma tête le ciel pur qui m'avait servi de pavillon et dont les étoiles commençaient à pâlir. La journée fut délicieuse. Nous voyageâmes presque continuellement sous de vieux arbres touffus au bord des torrents; mais pas de roses sans épines, et, en Albanie, il n'y a pas un arbuste qui, sous le rapport des épines, ne vaille plus qu'un rosier; mes habits et quelquefois ma peau s'en ressentirent; à part cet inconvénient, je cheminais commodément. Un de nos guides menait après lui, par une corde, mon cheval, qui, avec ses semelles de fer à la mode du pays, avait le pied si sûr que je pouvais en toute confiance réserver mon



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 7. Imp. Lemercier, Benard et C.

Théâtre à Nicopolis.

attention pour la contemplation et au besoin pour la lecture.

A travers les vallées les plus vertes, nous arrivâmes au jour tombant aux ruines de Nicopolis. Reposons-nous ici. C'est la ville d'Auguste. C'est le monument élevé en l'honneur d'Actium, et le trophée est digne de la victoire. Nous dormirons dans cette cité abandonnée, au milieu de ses théâtres, de ses thermes, de ses remparts. A quoi tient la renommée? Si quelques pages de l'histoire échappées aux feux allumés par Omar et compagnie ne nous avaient appris le sort de cette grande journée d'Actium, ce ne seraient pas à coup sûr ces bergers en turban, dont les brebis paissent sous les arcades autour de notre campement, qui nous auraient révélé l'origine de l'antique Nicopolis.

Nous passâmes toute la journée du 27 à parcourir et à dessiner de vastes édifices dont les restes se retrouvent épars dans un espace de plusieurs milles. Cette plaine perdue pour l'agriculture est hérissée d'une forêt de chardons dont la hauteur le dispute à l'épaisseur. On parvient par un frayé à deux théâtres en partie debout, et qui, à une assez grande distance l'un de l'autre, semblent avoir été placés pour se servir mutuellement de point de vue. Le premier (N° 7) est plus pittoresque, le second mieux conservé.

Le soir, à travers de beaux bois d'oliviers, nous

arrivâmes à Prevesa; l'accueil le plus obligeant nous y attendait. Le lendemain, M. Reybaud, notre consul, voulut bien nous conduire dans son canot au champ de bataille d'Actium. Nous nous plaçâmes sur le tertre d'où la reine d'Égypte fut spectatrice du désastre de son amant. Dans cette baie que nous avons sous nos yeux se décida le sort du monde. Plus loin, le golfe d'Ambracie, maintenant d'Arta, s'étend au pied des montagnes. Sur le rivage où nous venons d'aborder commence le territoire du nouveau royaume des Hellènes. Une garnison, sous les ordres d'un Italien qu'on appelle le général Pizza, y est campée. Elle a été forcée d'évacuer, ces jours derniers, la place de Vonizza dont un corps de troupes, envoyé par le nouveau gouvernement de Nauplie, est venu prendre possession. Ces bons Grecs ont été au moment de s'entre-égorger; l'intervention très-opportune de M. Reybaud a empêché l'effusion du sang. Pour ne pas donner d'ombrage au pacha, il n'a emmené avec lui à Prevesa, sur la rive turque, que le général Pizza, dont les soldats sont restés à bivouaquer sur la rive grecque. Il paraît que le désordre est à son comble dans la Morée; « Prenez-y garde, me disait un philhellène de bonne foi; depuis que nos héros se sont faits voleurs de grands chemins, le pays n'est pas sûr. » Je ne tardai pas à le reconnaître à mes dépens.

Le pacha de Prevesa est un Turc de l'ancien ré-

gime qui ne prendra pas de pantalons collants; aussi sa tête est-elle fort compromise. Il est en disgrâce pour s'être imprudemment prononcé contre les innovations. Le sultan l'a relégué à l'revesa où il lui fait de singulières niches : un jour un firman met à sa charge la solde de la garnison; un autre jour on lui prescrit de suffire de sa poche à la subsistance des troupes de marine; à chaque nouvelle avanie il dit Mach-Allah et baisse la tête en attendant qu'on la lui coupe; et c'est le sort qui l'attend inévitablement quand il sera complétement à sec; car il n'en est pas des gouverneurs turcs comme de ces animaux qu'on engraisse avant de les tuer. Je ne compte pas visiter celui-ci. Je ne veux pas ruiner mon Grec auquel il en a coûté cent piastres à Janina pour les gratifications d'usage.

XII.

LEUCADE. — ITHAQUE.

Le 29, nous quittâmes Prevesa par un gros temps; j'arrivai trempé à l'île de Sainte-Maure, l'ancienne Leucade. Maxili, où nous mîmes pied à terre, est une petite ville bien badigeonnée et qui paraît toute neuve; ce n'était pas là ce que je cherchais, et il me tardait d'arriver au promontoire. On nous fit attendre longtemps la patente de santé; quand nous en

fûmes munis, nous nous séparâmes de notre consul qui voulut bien me laisser les intéressants Mémoires qu'il a publiés sur la guerre des Grecs à laquelle il a pris une part active.

L'île, qui jadis tenait au continent, n'en est séparée que par un étroit canal. Nous la côtoyâmes, et, au soleil couchant, nous descendîmes dans une petite anse où nous suspendîmes nos hamacs au milieu d'un bocage d'oliviers. Un monceau de branches sèches que Démétrius avait allumé, éclairait notre bivouac, et le reflet de la flamme sur la pâle verdure des arbres faisait l'effet des feux du Bengale. Je passai une partie de la nuit à errer sur la grève. Les bois, la mer, tout était silencieux. On respirait un air embaumé. Je finis par m'endormir vers le matin; mais, hélas! je suis venu trop tard à Leucade; trente ans plus tôt, quels n'eussent point été mes rêves sur ce poétique rivage! Sapho mourante m'y fût apparue. J'aurais entendu le chant du cygne, et la brise qui souffle du promontoire m'aurait apporté ses derniers accents. Il est triste de vieillir. Dieu veuille pourtant m'accorder encore longtemps ce chagrin-là! Cette brise, si harmonieuse la nuit, nous contraria toute la journée du lendemain en poussant malgré nous notre embarcation au large. Ce ne fut que vers le soir que nous parvînmes au cap appelé communément dans l'île le Saut de Sapho, peut-être parce que les étrangers le demandent sous ce nom. Nous



J. d'Estournel del. _ Sabatier lith.

8

Promontoire de Leucade.

Imp. Lemercier Benard et C.

prenons quelquefois pour des souvenirs restés sur place, les traditions dont d'autres voyageurs, qui nous ont précédés, ont apporté la connaissance. A l'extrémité du promontoire, de gros blocs carrés, épars çà et là, doivent avoir appartenu au temple d'Apollon. J'étais seul en ce lieu d'où je vis le soleil entouré de chaudes vapeurs se plonger dans la mer (N° 8). Bien souvent j'avais assisté à un spectacle pareil sur les côtes de l'Océan, dans une bruyère qui porte aussi le nom de Sainte-Maure, et qui domine la rade de Cherbourg, ou sur les falaises de Beaumont et de la Hague, à la pointe du Cotentin. Comme poésie, il est un peu différent d'apercevoir devant soi Jersey ou Ithaque, et pourtant (quel singulier rapprochement!) toutes deux sont des îles anglaises. L'île d'Ulysse devenue anglaise! Mercure remplaçant Minerve! Ces rêveries m'entretinrent jusqu'à la nuit close, puis je vins retrouver mes compagnons qui soupaient dans le creux d'un rocher à la clarté d'un grand feu. Je m'endormis; je fis d'heureux songes; en me réveillant, ma présence sur le rocher de Leucade m'en semblait un.

Le calme le plus plat nous obligea à recourir à nos rames pour gagner Vathi : qui reconnaîtrait sous ce nom le royaume du fils de Laerte? Faut-il avouer que ce dont nous nous informâmes d'abord en débarquant, ce fut tout vulgairement d'une hôtellerie? D'après ce qu'on nous avait annoncé à

Corfou, nous nous croyions sûrs d'en trouver une, mais pour le coup nous comptions sans notre hôte. Il fallut nous contenter d'une méchante baraque, blanche en dehors, sale en dedans, qui n'avait que les quatre murs, et qu'on nous loua pour trois jours. L'île peut avoir dix lieues de circonférence et huit mille habitants. Le port Vathi est le même qui fut consacré au dieu Phorcys; la nature l'a creusé dans les profondeurs du mont Nérit; l'autre port, appelé par Homère Rethros et séparé de Phorcys par un promontoire, a changé son nom antique contre celui de Squinosa. Il est abrité par le mont Née. C'est là que Minerve, dans l'Odyssée, feint d'avoir laissé son navire loin de la ville.

Vers le sud-est, on trouve le cap du Corbeau et la fontaine Aréthuse où Ulysse fut chercher le fidèle Eumée. Le poëte semble tellement décrire des lieux qui lui sont familiers et y prendre plaisir, qu'on s'explique bien l'opinion de quelques doctes qui lui donnent Ithaque pour patrie, et même l'ingénieuse fiction que M. Le Chevalier a publiée sous le nom d'Ulysse-Homère.

Je m'informai s'il n'existait pas quelque grotte vers l'entrée du port. Je n'avais pas oublié la nymphée où, par les conseils de Minerve, Ulysse, en abordant, cacha les trésors qu'il avait apportés de l'île des Phéaciens. On me conduisit, par des sentiers raboteux, à une roche percée dont l'étroite entrée

promettait peu. Aussi fus-je agréablement surpris quand, après avoir descendu quelques pas, nous nous trouvâmes dans une espèce de rotonde élevée, dont les voûtes et les parois sont tapissées des plus belles concrétions calcaires. Les unes, tombant jusqu'à terre, formaient comme des colonnes qui semblaient soutenir une coupole; d'autres se relevaient en draperies, se gonflaient en forme de toisons, ou représentaient des arbres, des végétaux, enfin mille figures bizarres. Au fond je découvris un étroit escalier tournant et à jour; on aurait dit un de ceux si artistement découpés qu'offrent nos cathédrales gothiques. Un homme y monta avec une torche dans chaque main qu'il secoua à travers les stalactites; alors un jour magique illumina toute la grotte, et il me sembla reconnaître les prestiges décrits par le prince des poëtes: « Et ces métiers taillés dans la « pierre où les belles nymphes travaillaient à tisser « des étoffes de pourpre qui sont la merveille des « yeux. » Je fus brutal pour des enfants qui nous accompagnaient en criant *yes, yes*, et qui croyaient me faire leur cour en me présentant des fragments de ces stalactites qu'ils venaient de briser avec leurs bâtons. Les voyageurs anglais (je parle du vulgaire) sont en général grands casseurs, et encouragent la dévastation en la payant. J'ai eu souvent occasion de le remarquer en Italie.

Le lendemain nous étions sur la route de la fon-

taine Aréthuse, maintenant appelée Corace ainsi que le rocher qui l'avoisine. Nous suivîmes pendant une heure un grand chemin construit selon toutes les règles de l'art, et où je ne découvris pas la trace d'une ornière, ce qui, à Ithaque, ne prouve rien en faveur du système de Mac Adam. J'arrêtai ma monture et je considérai cette chaussée avec des yeux d'amateur et d'ancien préfet. D'après le procédé de Mac Adam, on n'emploie que des pierres cassées fort menues qui, se liant entre elles, finissent par former comme un mur couché impénétrable à l'humidité. La différence de ce système avec celui que nous suivons en général en France consiste dans la préparation du lit de la chaussée que nous encaissons encore avec de très-grosses pierres, bien que l'expérience ait prouvé qu'elles font l'effet d'enclumes sur lesquelles viennent se broyer les couches supérieures pressées par le poids excessif de nos voitures de roulage. Ce poids est tel que je doute que les chaussées de Mac Adam y pussent résister mieux que les nôtres, et, sous ce rapport, l'introduction en France des roues dites à la Marlborough a précisément été à l'inverse de son but. En donnant la faculté d'augmenter considérablement la charge des voitures, elle a plus nui aux chemins qu'elle ne leur a servi, et ce n'est peut-être pas la seule institution anglaise que nous ayons faussée en nous l'appropriant. Nous suivîmes donc, comme je le disais,

cette grande route sans ornières, et nous passâmes aussi quelques ponts sans rivières; puis, prenant à gauche à travers des côtes escarpées, nous parvînmes avec difficulté à un enfoncement dans les rochers où nous trouvâmes une fontaine dont le site rappelle le dessin gravé dans l'atlas de M. Le Chevalier, à peu près comme la Beauce ressemble à la Suisse. Assis au bord de cette eau limpide qui remplit à plein bord une citerne formée naturellement par une cavité du rocher, nous jouîmes d'une belle vue sur la mer, les îlots dont le canal est semé, la côte d'Acarnanie, et plus loin celle du Péloponèse. A travers cet horizon vaporeux, nos yeux croyaient entrevoir l'entrée du golfe auquel la victoire de don Juan d'Autriche donna le nom de Lépante, et dont Corinthe occupe le fond. « Allez, dit Minerve à « Ulysse assis sous un olivier près de cette grotte des « nymphes où nous étions hier, allez trouver votre « fidèle Eumée; ses troupeaux paissent le gland sur « la roche de Corace près de la fontaine Aréthuse. »

XIII.

EXCURSIONS DANS L'ILE.

PALAIS D'ULYSSE.

De retour à la ville nous traversâmes le port Vathi dans un batelet que nous amarrâmes près d'un moulin, puis montant la côte à travers laquelle serpente un grand chemin non terminé, nous fûmes reconnaître le port Rethros où Pallas quand elle prend la figure de Menthes, roi des Taphiens, raconte qu'elle est abordée; elle l'indique au bout de l'île au pied du mont Née couronné d'une épaisse forêt; le site est beau : les lointains surtout sont admirables.

Le 3, une barque nous mena à Oxoi; c'est le côté de l'île que j'apercevais du promontoire de Leucade; nous prîmes terre après une navigation de près de trois heures, et nous fûmes surpris de trouver, dans une baraque au bord de la mer, des chambres propres avec des lits et des divans. Nous étions recommandés au propriétaire qui nous mena obligeamment à l'*Antiquita*, qu'il appelait la *Scuola d'Homère*, comme à Naples on décore, sans savoir pourquoi, quelques débris sous le Pausilippe, du nom d'École de Virgile. Le pays est assez cultivé, bien que toujours très-rocailleux. « Je n'emmènerai pas vos chevaux



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. | 9 | Imp. Lemercier

Ithaque. Chapelle St. Michel.

« à Ithaque, dit Télémaque à Ménélas, il n'y a ni « pâturages ni plaines où l'on puisse faire des courses; « elle n'est propre qu'à nourrir des chèvres, et pour- « tant elle m'est plus chère que les contrées où l'on « élève des chevaux. » Nous passâmes près d'Oxoi, qui compte environ trois cents maisons, et plus loin, sur des rochers qui dominent le fond de la baie d'Ophalis, nous reconnûmes un tombeau antique en gros blocs inégaux, qui depuis avait été converti en une chapelle, dédiée à saint Athanase; on voit en ce lieu des restes de murs cyclopéens, ainsi que beaucoup de fragments de briques et de vases en terre cuite. Nous côtoyâmes le golfe jusqu'à la chapelle Saint-Michel, à Missarouno, dont le site est remarquable (N° 9); de là nous fûmes reprendre notre barque, et un vent favorable nous reconduisit rapidement dans le port de Vathi.

M. Wolfenberger nous avait effrayés de l'impossibilité physique et morale, c'était son expression, d'arriver jusqu'à la cime de la montagne où se trouvent les débris de constructions cyclopéennes connues dans l'île sous le nom pompeux de palais d'Ulysse; mais, comme j'avais remarqué que notre peintre, en véritable Suisse, ne montait jamais les rochers qu'à pic, dédaignant l'art de tourner les difficultés, je me résolus à tenter l'aventure en employant les voies obliques. Une barque nous conduisit au pied du mont, et je commençai à le gravir peu à peu en biaisant et

je fis trois dessins pendant que Creton, mon fidèle Eumée, me lisait l'Odyssée. Dans tous trois, des débris de murs cyclopéens occupent les premiers plans, mais les lointains diffèrent. La première vue (N° 10) m'offrait une portion de l'entrée du port actuel, le canal et les îles Échinades par lesquelles Télémaque se dirigea à son retour de Pylos pour éviter l'embuscade dressée par les prétendants à l'île d'Astéris; la deuxième, Leucade et son promontoire; la troisième, Céphalonie. Ces ruines, dites du palais d'Ulysse, occupent précisément la partie la plus étroite de l'île qui forme un isthme très-élevé. On peut y aborder également par le port Phorcys, au levant, et, au couchant, par le canal du côté de Céphalonie, et, dans toute l'île, nulle situation ne semblait sans doute plus indiquée pour la construction d'une forteresse. Dans mon opinion, la ville d'Ithaque se serait groupée à l'entour du mont dont l'Acropolis occupait la crête, et cette disposition est en général celle des anciennes cités. Ce plateau, sur lequel j'écoutais en ce moment les récits d'Homère, aurait donc été arrosé du sang des prétendants. Rien de plus terrible sans doute que ce carnage raconté avec tous ses détails au XXe chant de l'Odyssée; mais la bonne Mme Dacier, par ses singuliers commentaires, trouve le moyen d'en égayer le récit et de nous donner la petite pièce après la tragédie. J'en citerai deux exemples. Le poëte représente les amants



J d'Ortenvust del. Sabatier lith.

Imp. Lemercier, Benard et C

10

Palais d'Ulysse. Iles Echinades.
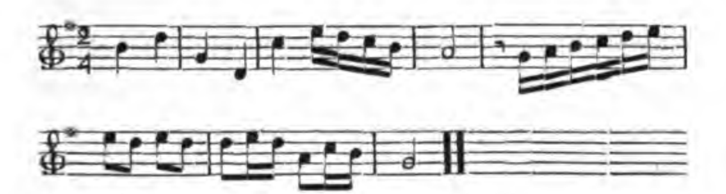
de la Reine se livrant à la débauche, puis tout à coup frappés par de noirs pressentiments. « Déjà, « dit-il, le rire paraissait contraint sur leurs lèvres; « de la chair des victimes il jaillissait du sang sous « leurs dents, et les yeux de ces hommes superbes se « remplirent de larmes involontaires, car le deuil « avant-coureur de la destinée qui les attendait avait « pénétré au fond de leurs âmes. » Bitaubé remarque qu'il y a dans le texte : Ils riaient avec une bouche d'emprunt, c'est-à-dire d'un ris d'emprunt, d'un ris forcé. Cette expression se retrouve dans plusieurs auteurs anciens, et n'a pas besoin d'autre explication; mais voilà celle que Mme Dacier a imaginé de lui donner : Ils riaient, dit-elle, à gorge déployée; et elle ajoute en note : comme des gens qui riraient avec une bouche d'emprunt qu'ils n'appréhendent pas de fendre jusqu'aux oreilles, parce qu'en général on n'épargne guère ce qui appartient aux autres. Peu après, Ulysse, ayant éprouvé son arc, donne en ces mots à son fils le signal du carnage : « Télémaque, mes forces n'ont donc encore « reçu aucune atteinte, et je n'ai pas mérité les dédains « de ces chefs et les mépris dont ils m'ont couvert; « mais voici le moment de leur apprêter le festin « du soir à la face du soleil. » On voit bien que cet apprêt de festin n'est qu'une sanglante ironie, mais Mme Dacier n'entend pas raillerie. « Ulysse, dit-elle, « excite ses ennemis à souper pendant qu'il est encore

« jour, car il trouve avec raison qu'il lui sera plus « avantageux de les attaquer à table, et s'ils avaient « soupé aux lumières ils n'auraient eu qu'à les souf- « fler, Ulysse se serait trouvé bien embarrassé. » Je ne crois pas que Mathanasius, dans son fameux chef-d'œuvre, ait rien imaginé de plus burlesque que ces explications.

Vers le soir, je quittai ce lieu après y avoir passé une des plus intéressantes journées de mon voyage. La descente me parut plus pénible que la montée. Je glissais à chaque pas sur des herbes desséchées par l'ardeur du soleil. Enfin je retrouvai ma barque, le port Vathi, la cité moderne et notre mauvais gîte qui me fit regretter de n'être pas resté à coucher dans le Palais du Roi Le lendemain, quand nous remîmes à la disposition du propriétaire ce qu'il appelait sa maison, où nous avions passé quatre nuits aux quatre vents, en société avec tout ce qu'il y a de bêtes et d'insectes domestiques à Ithaque, depuis la poule jusqu'à la puce, on nous demanda un prix d'auberge de pays civilisé en nous appelant *milordi*. Après les souvenirs de l'Odyssée, ce que j'ai trouvé de plus agréable ici, ce sont les figues et le vin. Ce dernier a le goût du muscat de Chypre, et les figues, grosses comme des poires, distillent le sucre et le miel.

Le 5 juillet, vers dix heures du matin, nous mettons à la voile, et nous allons, comme Ulysse, cher-

cher les aventures. L'absence complète de vent nous décide à longer la côte où nous peignons des rochers d'une couleur admirable. A la nuit le vent se lève enfin, et nous voguons vers l'entrée du golfe de Corinthe, tandis qu'un habitant d'Ithaque, qui nous accompagnait à Missolonghi, nous fait entendre un chant grec dont la phrase harmonieuse diffère complétement des miaulements qui nous ont poursuivis sur le lac de Janina. Voici la musique, les paroles et la traduction italienne :



GREC.	ITALIEN.
Σ' εἶδα κι' ἔχασα τὸν νοῦν μου,	Nel tempo che vi ho visto,
Λόγια δύο νὰ σοῦ εἰπῶ	Ho perso la mia mente.
Κοντα ςάσου λιγουλάκι,	Restate un poco, restate
Μήπως καὶ τὰ ἐνθυμηθῶ.	Forse che la ricorderò.
Καὶ αὐτὸ τὸ χειλαράκι	E quella dolce labbra
Τὸ ζαχαροζυμωτὸν	Che è fatta con zucchero.
Σμίξαι το μὲ τὸ δικό μου	Unitela con mia
Γλυκάνε το, κι' εἶν πικρό.	Faccendola d' amaro dolce.
Μὴ θαῤῥῆς κι' εὐμορφιά σου	Non credete che la bellezza
Εἶναι πάντα μιᾶς λογῆς,	Sta sempre lo stesso.

GREC.	ITALIEN.
Τὰ νὰ μαραθῇ, νὰ πέσῃ Σὰν τὰ λούλουδα τῆς γῆς.	Fra poco deve cadere Come i fiori di terra.
Μὴ θαῤῥῇς κι' ἐγὼ ποτέ μου Ἔχω νά σ' ἀλησμονήσω	Non credete che io mai Ho di abbandonarvi.
Στρατηγὸς κι' ἂν καταντήσω Ἢ καὶ σκλάβος ἂν πιασθῶ.	Generale se mi farò O se mi prenderanno schiavo.

Je finis par m'endormir étendu sur mon matelas soufflé, le front levé vers les astres. A onze heures du soir, le ciel paraissait encore bleu, et les étoiles, semées dans ce champ d'azur, jetaient une clarté extraordinaire. Une nuit sous le ciel de la Grèce est plus lumineuse que certains de nos jours.

XIV.

MISSOLONGHI.

Nous passâmes près des îles Cursolaires. A gauche du détroit, on commence à apercevoir Missolonghi à fleur d'eau, et d'immenses pêcheries bordent son rivage fangeux qui tremble sous les pas; nous changeâmes alors d'embarcation, et un bateau plat nous traîna à travers la vase jusqu'aux premières maisons. On y respire une odeur de marécage dont la santé des habitants ne paraît pas affectée; nul lieu cependant ne semble réunir davantage toutes les



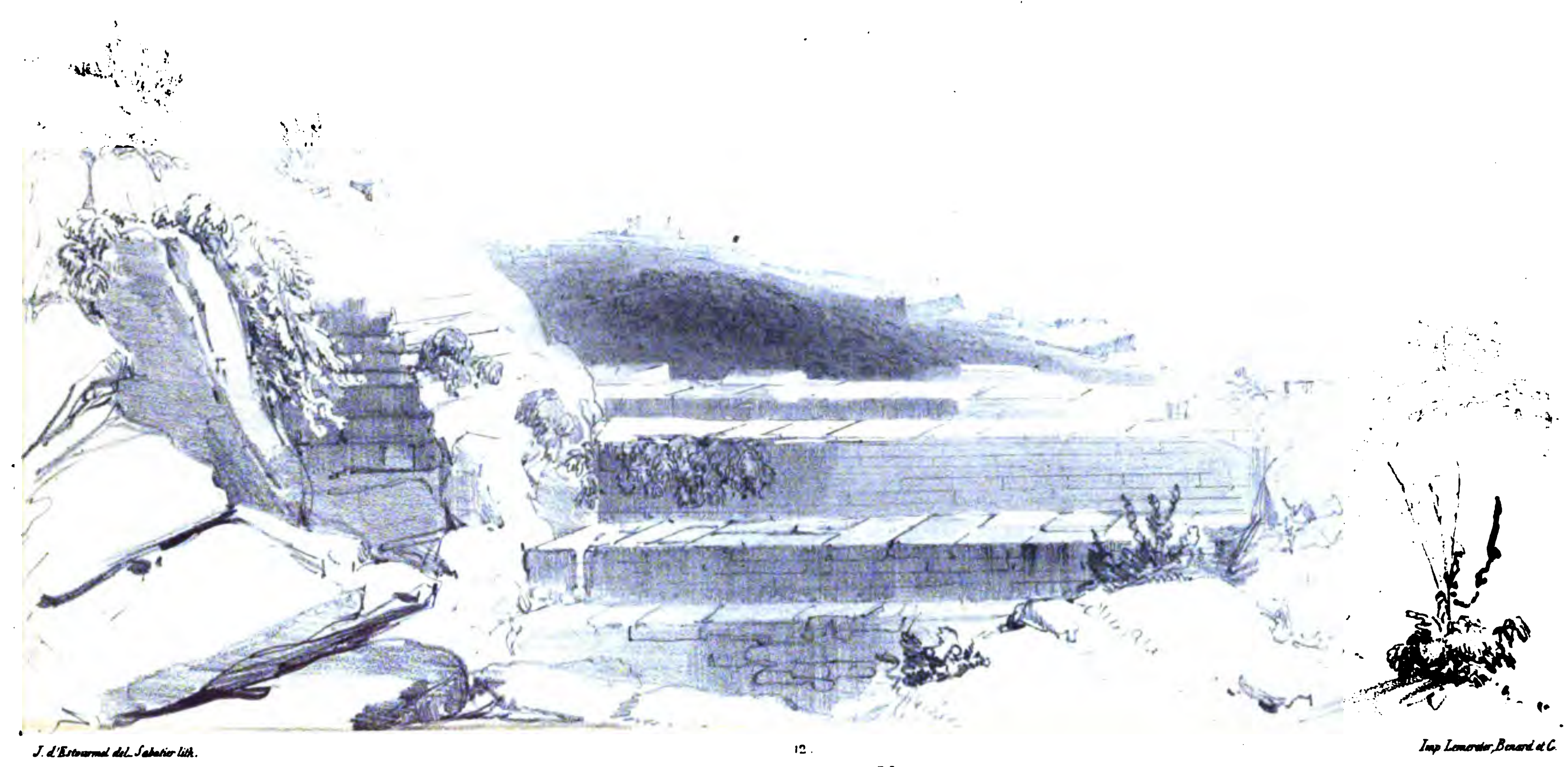
J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 11. Imp. Lemercier Benard et C.

Ici mourut Byron.

conditions d'insalubrité. La ville, naguère ravagée de fond en comble et qu'on rebâtit peu à peu, n'offre en ce moment que quelques constructions jetées çà et là. C'est à cette place où je m'arrête avec tristesse, auprès du port, au milieu de ces débris écroulés et noircis, que le cœur du plus grand poëte de l'Angleterre a cessé de battre (N° 11). Sa maison a disparu pendant le siége, de même que le cénotaphe qu'on lui avait élevé. Une fatale destinée semble avoir poursuivi au delà du trépas le sombre Child-Harold. Sans doute ces pierres éparses et calcinées par le feu m'en disaient plus qu'une fastueuse inscription, et les images de la destruction, une cité saccagée, un pays incendié ne messiéent pas comme monument funéraire au chantre de Manfred et de Lara; mais il est pénible de penser que la Grèce moderne n'en a point d'autre à consacrer à ses défenseurs; que la tombe de Byron, une tombe si récente, est déjà violée, et que ce sol, si hospitalier jadis, n'exerce même plus aujourd'hui son droit d'asile envers la mort.

On me parla de murs anciens, d'un château-fort à quelque distance. Je m'y rendis en traversant une campagne brûlée par le soleil, après l'avoir été par les Turcs. Les troncs d'oliviers sont consumés jusqu'à leurs racines, de même que les maisons ont été détruites jusqu'à leurs fondations. Un escadron de palicares nous accompagnait pour nous faire hon-

neur. Démétrius, né à Missolonghi, était le cousin de tout ce monde. Nous passâmes des torrents desséchés, bordés de lauriers-roses en fleur, puis peu à peu, à l'horizon, nous vîmes grandir de longs murs qui couronnaient le penchant d'un mont, et qui, de loin, nous apparaissaient d'abord presque à fleur de terre; leurs pierres inégales étaient assemblées sans ciment, mais si exactement qu'à peine laissaient-elles distinguer leurs joints, et dans quelques endroits, ces murailles, qui n'embrassent pas moins d'une grande lieue de circuit, sont encore d'une hauteur de quinze à vingt pieds et d'une épaisseur de six. De trente pas en trente pas, elles sont flanquées de tours carrées, dont les angles ont conservé la rectitude d'une construction neuve. Cependant cette ville date peut-être de trente siècles; j'aurais cru que c'était l'ancienne Calydon, si d'Anville ne la plaçait pas sur une rivière. Les sommets inégaux de deux petits monts sont enclos dans son enceinte. Nous y remarquâmes un large soubassement qui a pu faire partie d'un temple, des portions de frises et d'entablements, et un seul fût de colonne. Près d'une des portes un théâtre, dont quelques gradins subsistent, est adossé au rempart; le mur du proscénium n'offre pas la triple arcade à jour usitée dans les constructions de ce genre, et une tour a pris la place du grand arc du milieu. Un peu plus loin, une vaste citerne est creusée dans le rocher et partagée par des



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 12. Imp. Lemercier, Benard et C.

Ville antique près de Missolonghi.

murs parallèles, en quatre allées, qui communiquent par des portes en ogive; ces réservoirs sont tapissés de figuiers, de clématites et de plantes rampantes (N° 12). Voilà ce qu'une promenade de quelques heures, à la chaleur la plus ardente d'un soleil de juillet, me fit reconnaître à travers ces ruines. Après les avoir explorées, nous fûmes rejoindre notre escorte, qui nous attendait au pied de la côte; elle me ramena à Missolonghi où Démétrius traita ses nombreux parents. Je m'abstins de prendre ma part de la réjouissance, qui se prolongea fort avant dans la nuit. J'en avais déjà assez de ces longs repas sans femmes, où l'on chante faux et où l'on mange avec ses doigts; Louis m'y remplaça et prit, en s'enivrant, une leçon de sobriété. Le lendemain, il avait bu tant de mauvais vin, qu'il trouvait l'eau excellente. Parlez-moi de l'expérience pour corriger de ce dont elle dégoûte. A la fin de ce festin, Démétrius se sépara du valet qu'il avait emmené de Corfou. Il le congédia à grands coups de poing, mais toujours en l'appelant Adelphé, qui signifie frère. Le canon, qu'on entendit le soir et qu'on tirait de l'autre côté du golfe dans la direction de Patras, jeta l'inquiétude parmi nos Grecs. Celui chez lequel j'étais logé attendait, avec anxiété, des nouvelles pour tenter le voyage de Nauplie : je ne rejetai pas sa proposition de nous escorter avec ses hommes d'armes, mais je persistai à me rendre préalablement à Patras, où je comptais

recueillir chez les agents consulaires des renseignements certains sur l'état actuel du pays. Nous traversâmes rapidement le golfe en admirant les belles montagnes qui bordent son embouchure; les rayons du soleil couchant les peignaient des plus vives couleurs, quand nous touchâmes la terre du Péloponèse. Patras est, nous dit-on, rempli de gens armés, mais nous n'en avons pas vu d'autres depuis que nous avons touché l'Albanie. Par précaution, nous passâmes la nuit dans la barque, et au jour nous nous fîmes conduire chez notre consul; il me conseilla la voie de la mer pour nous rendre à Nauplie par Corinthe, en nous disant qu'on était moins inquiet depuis deux jours, bien que les troupes fussent en présence. Celles envoyées par le nouveau gouvernement étaient campées à deux lieues de Patras. Le commandant du château refusait de le leur rendre; mais il semblait convenu tacitement que chacun garderait sa position, et qu'on attendrait, sans hostilité, la prochaine arrivée du jeune souverain que la Bavière envoie à la Grèce. Aujourd'hui, rien de plus embrouillé que les affaires, et de moins amical que les rapports des divers chefs entre eux; mais la seule apparition du roi, assure-t-on, fera cesser toutes ces difficultés et tranchera le nœud gordien. Je lui souhaite l'épée d'Alexandre. Nous avons recueilli, chez le consul, le calembourg suivant, qui est certainement un modèle dans ce mauvais genre :

J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

15

Imp. Lemercier

Patras. Croquis interrompu.

On prétend que, pour garantir le bonheur de ses sujets, il faut coton, soie, fil et laine.

XV.

PATRAS.

10 *Juillet.* Je ne crois pas qu'on puisse avoir un procédé plus turc que celui dont les Grecs de la garnison viennent d'user envers moi. On m'avait recommandé de ne pas m'aventurer dans la campagne de crainte des mauvaises rencontres, et j'avais pensé ne pouvoir mieux faire que de rester à portée du château et protégé par ses sentinelles. J'étais assis sur une éminence avec Roger, le jeune Palama, fils de notre hôte, et un neveu de Démétrius. Je dessinais paisiblement (N° 13) lorsqu'une balle vint m'apprendre, par son sifflement, combien le poste était périlleux; un pied plus bas, je la recevais dans le crâne. Nos guides, remarquant qu'on nous recouchait en joue de dessus les remparts, crièrent et firent des signes, et me pressèrent de me rendre de suite à ce singulier appel pour prévenir une seconde mousquetade. Quand nous fûmes sous la tour, qui était couverte de soldats, un colloque s'engagea, dont on me traduisit la substance. Ce coup de fusil signifiait qu'il ne fallait pas dessiner. Or, cette bicoque, qui ne tiendrait pas contre deux boulets,

était, tout récemment encore, occupée par nos troupes qui, certes, n'auraient pas besoin pour la reprendre du secours de mon croquis. Que la garde fût venue m'arrêter, comme la chose m'est arrivée l'an dernier au château Saint-Erme, à Naples, rien de plus naturel; mais le procédé vraiment féroce, c'est de tirer à balle et en visant sur un homme paisible et désarmé, avant de lui avoir fait la moindre sommation : les Iroquois n'en agiraient pas autrement. Si le consul l'avait voulu, nous serions allés en dire notre avis au commandant; mais il n'y parut pas disposé : il fit seulement quelques observations au général Tzavella, qui se borna à lui répondre qu'il n'était pas prudent de dessiner aux environs du château, ce dont je me tenais déjà pour convaincu. Démétrius, qui nous rejoignit le lendemain de Missolonghi, parut affecté en apprenant l'accueil que j'avais reçu de ses compatriotes, en mettant le pied dans la Morée. Une heure après, je le vis arriver avec un petit corps d'armée, qui remplit notre chambre. C'était, me dit-il, un général et sa suite, qui venaient me faire offre de service. Comme je commençais à connaître mon homme, et qu'il avait son intérêt à ce que je ne me dégoûtasse pas du voyage, la pensée me vint que sa députation, le général en tête, pouvait bien être les matelots de notre barque, qu'il aurait fait endimancher. J'avais affaire à un fin Grec, très capable de me jouer la

scène de Covielle avec M. Jourdain. J'appris que mon coup de fusil n'était pas le premier exploit en ce genre de la garnison. La femme du consul anglais, à laquelle je fus rendre visite, me dit qu'on avait tiré plusieurs fois du château, sur une fenêtre qu'elle avait laissée éclairée le soir. Depuis plus d'un mois, elle et son mari allaient coucher, pour leur sûreté, à bord d'une frégate anglaise en croisière devant Patras. Le consul me parut peu prévenu en faveur des Grecs. Son opinion est que les chefs finiront, si l'on n'y met ordre, par se partager le pays. Ce sont de véritables condottieri. Voilà pourtant les Solons et les Socrates pour lesquels tant de gens se passionnent chez nous. Tant il est vrai que le libéralisme a ses niais comme l'absolutisme, et qu'en ce genre les partis ne se doivent rien les uns aux autres. Dirai-je cependant quelle était l'impression que je recevais ici en entendant nos philhellènes, maintenant dégrisés, exalter les Turcs aux dépens des Grecs, et briser l'idole qu'ils adoraient naguères. Je me rappelais ce vers du plus raisonnable de nos poëtes :

La vérité n'a point cet air impétueux.

Je trouvais que la réaction était trop violente et passait les bornes, qu'il n'était pas juste de reprocher aux palicares de nous être trompés sur leur compte, et parce que nous avions trop attendu d'eux, de venir leur faire un tort des exagérations de notre

propre jugement; le mécompte provient de notre fait plus que du leur. Byron verse le sarcasme sur un honnête négociant français qui lui disait à Athènes que les Grecs d'aujourd'hui étaient encore la même canaille que du temps de Thémistocle. L'expression paraît risible. Il est vrai pourtant que la canaille est en effet restée ce qu'elle était alors, et que malheureusement elle continue d'être en majorité; mais, au milieu des vices des modernes Hellènes, il faut reconnaître qu'ils ont les avantages de leurs inconvénients. L'intelligence et la finesse ne leur manquent certes pas, et il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit. Je ne vois donc point qu'il y ait lieu de désespérer de la régénération des Grecs. Seulement on a eu tort en s'imaginant qu'on la trouverait toute faite. Je reviens à Patras: son rivage, que les montagnes qui l'abritent au midi devraient garantir du terrible *siroco*, est souvent en proie à toute la fureur de ce vent qui ferme alors aux navires l'accès du détroit appelé les petites Dardanelles. En comparant les deux expositions de Missolonghi et de Patras, on aurait peine à s'imaginer que ce soit dans la première de ces localités qu'il faille chercher la salubrité. En effet, tandis qu'on la trouve sur un terrain bas et fangeux, environné d'eaux croupissantes, la *mal aria* exerce ses ravages sur la côte élevée du Péloponèse. On doit croire que ce fléau n'y existait pas lorsque

Auguste choisit le site de Patras pour construire, à la place de l'ancienne cité ruinée de son temps, une ville nouvelle qu'il embellit des dépouilles de Calydon, et qui balança dans ses affections sa chère Nicopolis. Pausanias parle en détail de l'antique colonie qui existait déjà du temps de la guerre de Troie, et dont l'usage barbare de sacrifier à Diane une jeune fille et un jeune garçon fut aboli par Eurypyle. La nouvelle Patras florissait à l'époque d'Adrien, et l'on est surpris de la quantité de temples et de statues qu'elle renfermait, et dont Pausanias donne la description. Une troisième ville succéda à celle-ci dans le moyen âge, et naguère encore elle était populeuse et commerçante; mais aujourd'hui, saccagée et désertée par la plupart de ses habitants, elle n'a d'espoir pour se relever que dans l'administration paternelle du général Tzavella que je viens de rencontrer sur le port entouré de ses sbires, et qui a toute l'encolure d'un corsaire de mélodrame. Le consul nous promena au milieu des ruines antiques et modernes; malheureusement les premières sont loin de prévaloir, et quelques pans de murs romains furent tout le résultat de nos recherches. Malgré le triste état de ce triste village, car Patras ne mérite plus que ce nom, l'agrément de sa situation le recommanderait encore aux voyageurs, s'il était possible de s'écarter un peu aux environs; mais mon coup d'essai m'avait dégoûté.

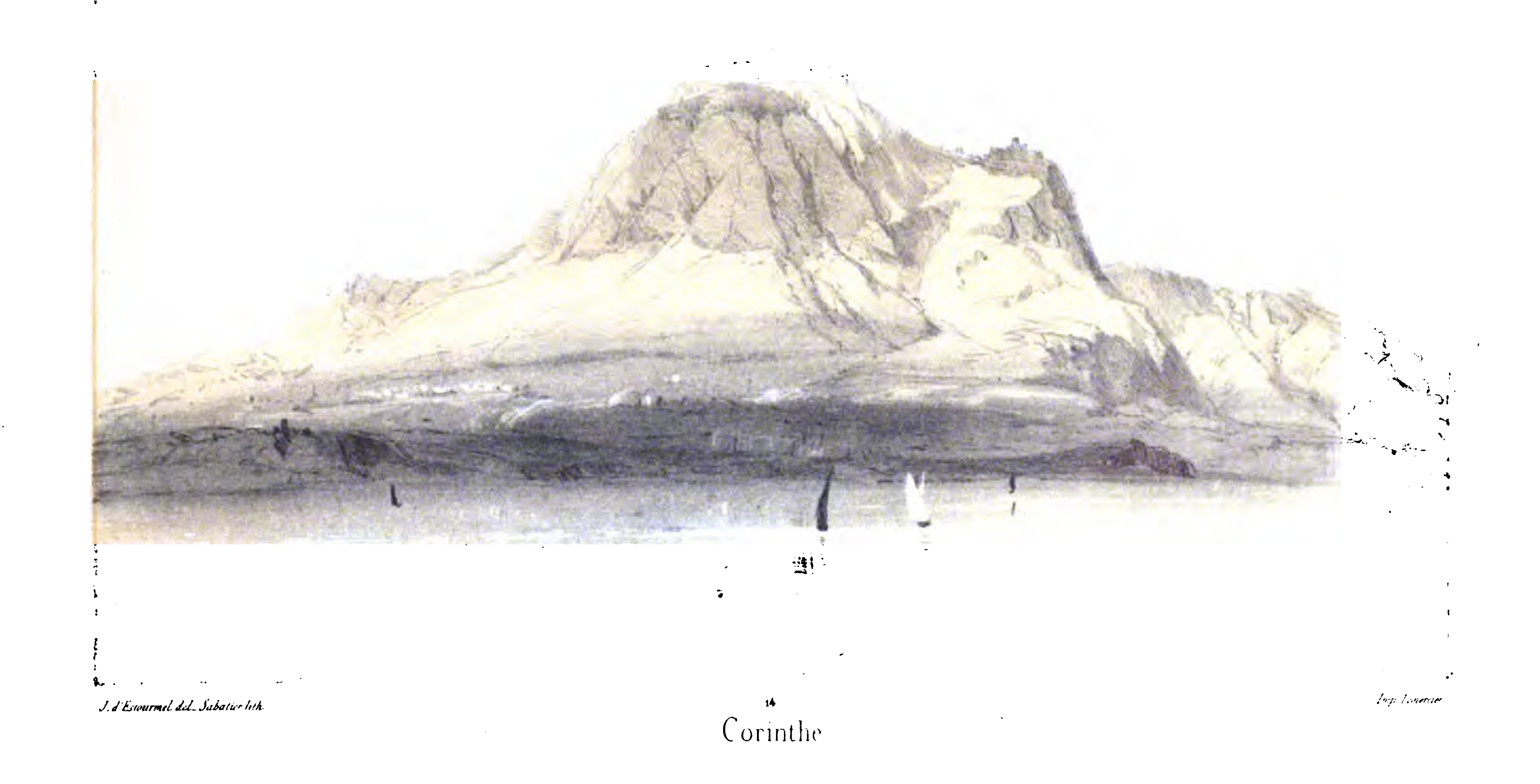
Nous mîmes à la voile le 12 juillet au matin, décidés à tenter le passage des petites Dardanelles sous le feu du siroco; mais nous reconnûmes bientôt notre faiblesse en présence d'un pareil obstacle, et nous fûmes contraints de nous replier honteusement. Rentrés dans le port, après quelque hésitation sur la voie que nous devions choisir, et ayant cherché inutilement à nous procurer les huit chevaux qui nous étaient nécessaires pour nous rendre par terre à Nauplie, Démétrius loua une barque pontée plus solide et en même temps plus légère que celle qui nous avait amenés de Sainte-Maure; c'était un véritable mistic, et Dieu sait le métier qu'elle avait fait avant de prendre d'honnêtes gens à son bord.

Nous partîmes le 13 dans la nuit. Une embarcation frétée par notre hôte de Missolonghi et plusieurs habitants de ces parages allant en députation à Nauplie, nous suivait. Nos marins savaient leur métier et connaissaient bien le défilé où ils allaient s'engager; ils s'y introduisirent adroitement, et vinrent à bout de le franchir malgré le vent contraire qui s'engouffrait dans l'étroit canal. Les deux châteaux de Morée et de Romélie gardent ce passage comme Sestos et Abydos celui des grandes Dardanelles. Nous vînmes au jour sous Lépante où je pensai à Michel Cervantès plus qu'à don Juan d'Autriche. Si le boulet qui, dans cette bataille, brisa la main d'un pauvre et obscur soldat eût frappé sa tête, nous n'aurions

pas le chef-d'œuvre des romans. Lépante, où je regrettai de ne pouvoir descendre, occupe la place de l'ancienne Naupacte. A force de bordées, nous parvînmes le soir à Vostitza auprès de laquelle l'antique Agium était situé. Pausanias parle d'une source abondante qui jaillissait au bord de la mer. Nous la retrouvâmes telle qu'il l'a décrite ; elle alimente jusqu'à dix fontaines qui s'écoulent à l'entour d'un immense platane. C'est l'abreuvoir de tout le pays, et la double fraîcheur de l'ombrage et des eaux, la beauté du golfe et des montagnes qui pressent ses contours, font de ce lieu la plus agréable relâche pour les navigateurs. Nous avions besoin de cette récréation, car la journée avait été pénible, le vent contraire, le soleil brûlant. La coupe et la mâture de notre mistic concouraient également à le rendre incommode ; long et mince, il se dandinait sur les flots, de l'arrière à l'avant, et ses voiles, d'une hauteur démesurée, favorisaient ce balancement que les marins appellent tangage, et qui porte encore plus au cœur que le roulis. Il fallut pourtant l'endurer toute la journée du 14, mais la vue des rivages de l'Achaïe, le golfe de Salone et le poétique Hélicon encourageaient ma patience. L'Achaïe porte ce nom par usurpation. Ses premiers habitants s'appelaient Ioniens, et leur territoire comprenait douze villes, division qu'ils conservèrent quand ils émigrèrent sur les côtes de l'Asie Mineure, ainsi que le mentionne Hérodote. Il est

remarquable que les sept îles voisines de l'Achaïe gardent encore leur dénomination primitive d'îles ioniennes, tandis que l'Ionie continentale a, depuis tant de siècles, changé de place et passé dans une autre partie du monde. Il y a une observation semblable à faire pour l'Éolie; elle s'étendait sur la côte d'Asie, entre l'Ionie et la Troade, et les îles éoliennes se retrouvent bien loin de là, entre la Sicile et Naples. C'est encore ainsi que, de nos jours, une province d'Angleterre porte le nom de Gaule ou Galles, tandis qu'en France notre Bretagne a conservé l'ancien nom de l'Angleterre.

Le 15, à notre réveil, nous découvrîmes un rivage où j'aperçus des chameaux errants en liberté, spectacle nouveau pour moi; ils avaient été abandonnés par l'armée égyptienne. Plus loin, derrière quelques masures, s'élevait une haute montagne à double cime, couronnée d'une vaste forteresse dont les Vénitiens ont enté les murs sur des fondations grecques. Nous arrivions à Corinthe (N° 14).



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 14 Imp. Lemercier

Corinthe

XVI.

CORINTHE.

Corinthe avait atteint son apogée. Les chefs-d'œuvre des arts, les trésors de tout genre qu'elle renfermait, le disputaient aux richesses du Parthénon et du temple de Jupiter à Olympie, quand les Romains la détruisirent de fond en comble. Plus tard, restaurée par eux, elle reprit une partie de sa première splendeur. Hérode Atticus, cet illustre citoyen, bienfaiteur d'Athènes, le fut aussi de Corinthe; il en reconstruisit le théâtre à ses frais; mais Alaric, aussi barbare que Mummius, vint tout saccager de nouveau, et aujourd'hui la ville, qui, sous la domination vénitienne, acquit encore depuis quelque importance, est plus dévastée que jamais. J'y descendis plein de l'espoir qu'au défaut d'une récolte abondante, notre curiosité trouverait au moins à glaner parmi ces ruines que nous apercevions devant nous. Mais s'il est une terre, en Grèce, où il faille en entrant laisser toute espérance, c'est la triste et désolée Corinthe. Quel changement! jamais grandeur aussi déchue n'avait affligé mes yeux. Les murs, à demi renversés, portent l'empreinte d'un ravage récent; ses habitants ont fui; quelques soldats errent au milieu de ses débris, en cherchant à

piller, et dans cette solitude, qui semble maudite, sept colonnes (Chandler en trouva douze) d'ordre dorique, demeurées debout et qu'on croit avoir appartenu au temple de Neptune, témoignent seules que, dans un autre temps, il fut des Dieux pour Corinthe. On nous montra aussi les vestiges presque effacés d'un amphithéâtre taillé dans le roc, puis nous montâmes à l'Acropolis, de la sommité duquel on découvre tout l'isthme, les deux mers et un vaste horizon. Nous avions sous nos yeux l'emplacement de cette cité si florissante, l'extrémité de son golfe, et derrière, les cimes du Cithéron qui nous dérobaient Platée et Thèbes, à gauche l'Hélicon, et dans le lointain le Parnasse voilé par les nuages. A droite sur l'autre golfe, Athènes et Salamine. Derrière nous, Argos, Mycènes et Nauplie; c'était sur cette dernière ville que j'avais projeté de me diriger en abordant en Grèce, mais la prudence ne me permettait plus d'exposer mes neveux à un trajet aussi périlleux. La guerre, nous assure-t-on, est commencée d'hier. Les fils de Colocotroni ont porté les premiers coups. Une troupe de bandits s'est aussitôt campée entre Corinthe et la capitale, pour intercepter le passage. Tournons donc nos yeux vers Athènes. Allons chercher des rivages plus hospitaliers et nous réfugier chez les Turcs. Pauvre Grèce dégénérée, à peine sortie d'esclavage, quel usage tu fais de ta liberté!

16 *Juillet*. Nous nous sommes mis à couvert dans une maison abandonnée. Ceux qui nous y avaient précédés ont brûlé les portes et les fenêtres. Les planchers restent encore, brûlez-les, nous répond-on, quand nous demandons du bois pour faire cuire notre riz. Des curieux, des soldats, nous visitent; nous les recevons assis sur nos malles, pour que la tentation ne leur prenne pas de les ouvrir. Nous sommes convenus de ne pas nous séparer, et la nuit de dormir l'arme au bras; cependant Démétrius retrouve des connaissances, il nous les amène. Il environne la maison de sentinelles. Mais, pensais-je, qui nous gardera de nos gardes? Enfin, une nuit, deux nuits se passèrent sur un continuel qui-vive, et je finis par m'y habituer et à ne plus rêver qu'à la fontaine Pyrène. Les uns me la montraient sur l'Acrocorinthe, et j'ai plus de foi en cette tradition; les autres m'indiquaient dans la basse ville un petit réservoir de construction gothique. Pausanias parle d'un nombre considérable de fontaines; j'en ai retrouvé plusieurs dont de grandes herbes et des débris de marbres et de briques entravent le cours. Des colonnes gisent encore sur le sol. Une, en vert antique, m'a servi de siége, sur la cime de l'Acropolis. Ces marbres, quelques médailles, les sept colonnes debout d'un temple inconnu, voilà ce qui reste des pompes d'une ville où Vénus nourrissait dans son sanctuaire plus de mille prêtresses, pour

les appeler d'un nom honnête; qui fut le théâtre des fureurs de Médée et des voluptés de Laïs. On n'en peut approcher sans avoir à craindre également et la fièvre empestée et l'anarchie sanguinaire; il faut pour s'y promener s'entourer d'une escorte; pour y dormir, solder une garnison, et, sous ce rapport, on peut dire encore aujourd'hui qu'il n'est pas donné aux pauvres d'aller à Corinthe. Nous en partîmes le 17, avec une bande de nos protecteurs, et moi bien convaincu qu'ils allaient nous voler; quand je vis qu'ils n'en faisaient rien et que nous approchions du port où nous devions nous embarquer, je rendis grâce à Dieu, qui a inspiré à saint Paul, dans cette même Corinthe, ces paroles à notre usage : « Nous « sommes pressés, mais nous ne sommes point acca« blés; nous éprouvons de grands obstacles, mais « nous n'y succombons point. » Et commentant ce texte, ne soyons pas injustes envers le sort, dis-je à mes neveux, une balle m'aurait cassé la tête à Patras si j'avais été debout, j'étais assis. Aujourd'hui les bandits nous guettent dans les défilés de Némée, comme jadis le lion; nous nous en tirerons moins glorieusement qu'Hercule, mais nous ne serons pas dévalisés même par nos amis que voici, et au lieu de Nauplie, nous verrons Athènes. Remercions Dieu de tout, remettons-nous-en à la Providence, ce grand pilote, et même un peu au hasard, qui se charge si bien de réparer parfois les mécomptes de notre pru-



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

Imp. Lemercier.

15

Cenchrée

dence. Cependant le nom de Colocotroni revenait sans cesse dans la conversation très-animée de nos soldats; celui de Miltiade n'a certainement pas plus retenti dans ces parages. Tout en chevauchant, je ne pouvais détacher mes regards des monts que je découvrais dans le lointain, à gauche de la route. La Thébaïde était là. OEdipe et sa race lassent quelquefois les spectateurs à Paris, mais en face du Cithéron, ils reprennent tous leurs avantages. Je cherchais aussi cette muraille dont les Péloponésiens entreprirent de fermer l'isthme, pour se retrancher contre l'armée du grand roi, qui venait d'occuper l'Attique. Je ne vis que des buissons de lauriers-roses en fleur. Ces gracieux arbustes tapissent les torrents dont seuls, dans cette saison brûlante, ils marquent les lits. Nos palicares nous assuraient que nous traversions des fleuves, peut-être les mêmes que jadis les Perses desséchèrent en les buvant. Hérodote dit : que le plus grand de la Thessalie ne suffit que médiocrement à désaltérer leur armée. Cela vient assez bien à l'appui de tant de *potamos* que nous enjambons journellement. L'hyperbole est grecque d'origine. Vers le milieu du jour nous atteignîmes le bord de la mer (N° 15). D'antiques fondations s'aperçoivent encore sous les flots, mais plus de temples de Vénus, d'Esculape et d'Isis; plus de statue de Neptune, et je demande en vain la fontaine bouillante et salée qui

tombait d'un rocher, et à laquelle on avait donné le nom de Bain d'Hélène.

Cenchrée était le port de Corinthe sur la mer Saronique, comme Léchée sur l'autre golfe. C'est une admirable position commerciale, l'entrepôt naturel de l'Asie Mineure avec l'Europe, de la Grèce avec l'Italie. « Je vous recommande, écrivait saint « Paul, notre sœur Phébée, diaconesse de l'Église, « qui est au port de Cenchrée. » Aujourd'hui, une seule maison grecque forme la colonie chrétienne.

Le port réunit encore quelques caïques; nous en louâmes un, et vers minuit nous partîmes à la rame. Étendu dans la barque, je me livrais à mes rêveries; Rome, pensais-je, toute grande ville qu'elle est restée, a besoin du prestige de ses souvenirs, j'ai souvent eu occasion de le reconnaître pendant plus d'un an de séjour que je viens d'y faire. Que faudra-t-il donc dire de la Grèce? Hormis son ciel et quelques rares débris, ôtez-lui la brillante parure dont la revêt notre imagination, quelle désolante nudité! Nous venons de voir Corinthe, trouverons-nous mieux à Athènes? Argos est un repaire de brigands; à peine si l'on sait la place où fut Sparte. Cependant, j'avance avec joie au milieu d'arides rochers, parce qu'ils s'appellent le Pinde et le Cithéron. C'est ici qu'il faut vivre exclusivement avec le passé, sous peine d'être accablé sous le poids du présent; de ne trou-

ver que les plus tristes réalités; une terre sans eau, sans verdure; une canicule brûlante; des insectes dévorants et Colocotroni. Mais laissons nous aller à cette brise de terre, qui vient de se lever et qui favorise notre navigation. Le firmament a allumé toutes ses étoiles. Évitons les rochers scyroniens que nous avons à notre gauche, les brigands les infestent encore; Thésée leur a donné pourtant de sévères leçons, ils sont incorrigibles. Une roche en promontoire saille au milieu des flots. Ino s'en précipita avec Mélicerte, mais ne les demandons pas sous ces noms aux nymphes de ces grottes; c'est Leucothoé et Palémon, que la Grèce a divinisés.

Il est jour. Cette île que nous longeons est Salamine, le royaume d'Ajax, la patrie de Solon. Deux fois elle fut le refuge des femmes et des enfants des Athéniens, quand ils abandonnèrent leurs murs de pierres pour ceux de bois que leur avait préparés la prévoyance de Thémistocle. Nous y reviendrons; mais aujourd'hui, le moyen de nous arrêter! *Athenas esse, quas adeas.*

XVII.

LE PIRÉE.

ATHÈNES HORS DES MURS.

« Songez que vous êtes envoyé dans la province d'Achaïe, cette pure et véritable Grèce en laquelle on estime qu'ont commencé la civilisation, les lettres, l'agriculture même. Vous aurez la plus grande vénération pour les dieux et pour les fondateurs de cet empire; vous respecterez leur ancienne gloire et leur haute antiquité; vous les honorerez à cause des exploits mémorables qui les ont immortalisés; car ils n'ont pas besoin pour relever leur renommée, des faits imaginaires et supposés que leur attribue la fable. Souvenez-vous enfin que c'est vers Athènes que vous dirigez vos pas. »

(*Lettre de Pline à Maxime, nommé proconsul en Grèce.*)

Nous abordâmes au Pirée, Porto-Leone, où l'on chercherait vainement le lion de marbre qui lui valut ce nom, et qui décore aujourd'hui l'entrée de l'Arsenal à Venise. Je reconnus les trois ports; quelques pans de la muraille qui les joignaient à celui de Munichie et une des tours qui défendaient l'enceinte subsistent encore, mais plus de temples, plus d'agora, plus de théâtre. Tous les monuments de ce magnifique faubourg d'Athènes ont disparu. C'est sur le promontoire qui regarde Salamine, qu'une simple pierre recouvrait les os du grand homme qui

remplit ces lieux de sa gloire. Car nous lisons que les restes de l'illustre exilé furent rapportés de Magnésie, par ses enfants, à la terre de la patrie. Nous suivîmes, pendant une heure environ, les traces de la longue muraille projetée par Thémistocle et exécutée par Cimon, puis détruite sous la tyrannie des Trente et relevée par Conon. Nous traversâmes un bois d'oliviers. Nous passâmes devant une citerne; je cherchais vainement la trace des monuments indiqués par Pausanias, et qui, de son temps, bordaient la route. Mais hélas! C'est Athènes elle-même que bientôt il me faudra chercher. Nous venons d'entrer dans la ville et je la cherche, je la demande au milieu des décombres sous lesquels elle est ensevelie. Tout à l'heure, je m'informais des tombes d'Euripide et de Ménandre que Pausanias place près de cette porte. A présent, c'est le tombeau d'Athènes même qui s'ouvre devant moi. Elle y repose tout entière, la vieille cité de Minerve; et ses débris et ceux de la moderne Sétine y sont confondus comme les ossements d'une mère et d'une fille dans un même sépulcre; depuis huit années assiégée, saccagée, prise et reprise, amis et ennemis ont également concouru à la faire telle que la voici sous mes yeux. Non, je ne puis dire quelle fut ma première impression en me trouvant en présence de cette Athènes, qui avait été mon rêve, la passion de ma jeunesse, et en la trouvant dans un tel état! l'aspect de

ces ignobles masures, là où mon imagination me présentait des temples et des palais, flétrit tellement toutes mes illusions que je baissai la tête et me laissai conduire par mon Grec, sans plus vouloir rien regarder autour de moi.

La maison où Démétrius nous installa et qu'on était en train de rebâtir, appartenait à Mme Vitali, veuve d'un médecin d'une bonne famille du pays. Nous y trouvâmes à peine le plus strict nécessaire. Mais de la galerie à jour où je pendis mon hamac, je découvrais une partie de l'Acropolis, l'Aréopage, le Pnyx, le temple de Thésée. Ces noms me remirent un peu le cœur : dois-je dire aussi qu'il est difficile de voir deux plus jolies Athéniennes que Mlles Vitali?

Avant de considérer Athènes dans son état présent, rappelons-nous ce qu'elle fut successivement; son apogée sous Périclès, sa renaissance sous Adrien. Ou plutôt, car je n'ai pas ici la prétention de faire un cours d'histoire, citons brièvement quelques faits.

Les trois plus grands ennemis d'Athènes avaient été, jusqu'à ces derniers temps, Xerxès, Sylla et Alaric; tous trois la saccagèrent à l'envi. Elle renaquit de ses premières cendres, plus florissante que jamais. Périclès la remplit de merveilles, et pour juger seulement de celles que renfermait la citadelle il suffit de dire qu'Héliodore avait consacré

quinze livres entiers à en faire l'énumération. Sylla ruina la ville de Périclès. Cependant, il semblait donné à ce trésor d'être inépuisable, puisqu'un siècle après, nous voyons Tibère en enlever encore des statues en grand nombre. Adrien vient plus tard, et Athènes lui doit une nouvelle splendeur. Cependant au quatrième siècle, dans l'*Ordo nobilium* d'Ausone, nous ne la trouvons plus classée que la douzième de l'empire à la suite de Trèves et d'Arles. Peu après les Barbares débordent. Athènes est la proie des Goths, qui n'y laissent qu'un monceau de débris, et Synésius la compare alors au squelette d'une victime dont le feu a dévoré les chairs. Son nom même ne tarde pas à disparaître. Pendant sept siècles entiers, il est comme perdu dans l'oubli. Il reparaît ensuite; mais la ville d'Adrien, tantôt turque, tantôt vénitienne aux XIVe et XVe siècles, semble se terrer de nouveau, et on en vient à mettre en doute, à nier même son existence; lorsqu'à la fin du XVIe siècle, un voyageur allemand la retrouve et la recommande à l'attention des curieux. Kraus, ce savant allemand, cite le témoignage d'un Grec, qui, en lui parlant d'Athènes, la comparait aux restes informes du squelette d'un animal mort depuis longues années; employant précisément la même image que Synésius; ce qui semble indiquer que l'état des ruines n'avait guère empiré et que, sauf la décrépitude, la ville du XVIe siècle était encore celle du VIe.

Cependant il faut remarquer que, malgré le témoignage de Synésius, ainsi renouvelé et corroboré mille ans après lui, plusieurs des monuments d'Athènes étaient restés dans un état extraordinaire de conservation, notamment le Parthénon; et à ce propos, il est bien affligeant de comparer le statu quo dans lequel dix siècles d'abandon l'avaient laissée avec l'état où deux cents ans ont suffi pour la réduire, depuis que les pays civilisés se mêlent de ses affaires.

Maintenant voyons Athènes telle qu'elle est. Sans doute en y entrant j'étais loin de rêver la ville de Thésée, de Périclès ou d'Adrien; mais peu au fait des événements de la dernière guerre, je pensais trouver encore l'Athènes hospitalière de Chandler et de M. de Châteaubriand, où Byron datait ses lettres du couvent des Franciscains; l'Athènes enfin dont, pendant quarante ans, notre Fauvel a fait les honneurs à l'Europe savante. J'ai dit combien fut amère pour moi la perte de cette illusion.

Le 20 juillet, je commençai mes explorations en la compagnie du seul Pausanias. Le cœur encore oppressé, je gagnai la campagne. J'avais devant moi le mont Hymette, et, à ma gauche, le mont Anchesme qui a la forme d'un cône. A peine étais-je hors des murs que je m'arrêtai à la vue de seize élégantes colonnes corinthiennes vers lesquelles je m'empressai de me diriger; elles appartenaient, dit-on, à un temple fameux dédié à Jupiter Olym-

pien, commencé par Pisistrate, dépouillé par Sylla, puis réparé et fini par Adrien. J'ai lu que ce temple rivalisait de grandeur avec celui de Jérusalem. Si, en effet, il fallut sept siècles pour terminer sa construction, la comparaison n'a rien de désobligeant pour Salomon. Dans le siècle dernier, un derviche, nouveau stylite, s'était perché sur deux colonnes de cet édifice, ou plutôt sur le reste d'entablement qu'elles supportent; on aperçoit encore la petite niche qu'il habitait, et dont le vide répondait tout juste à sa capacité.

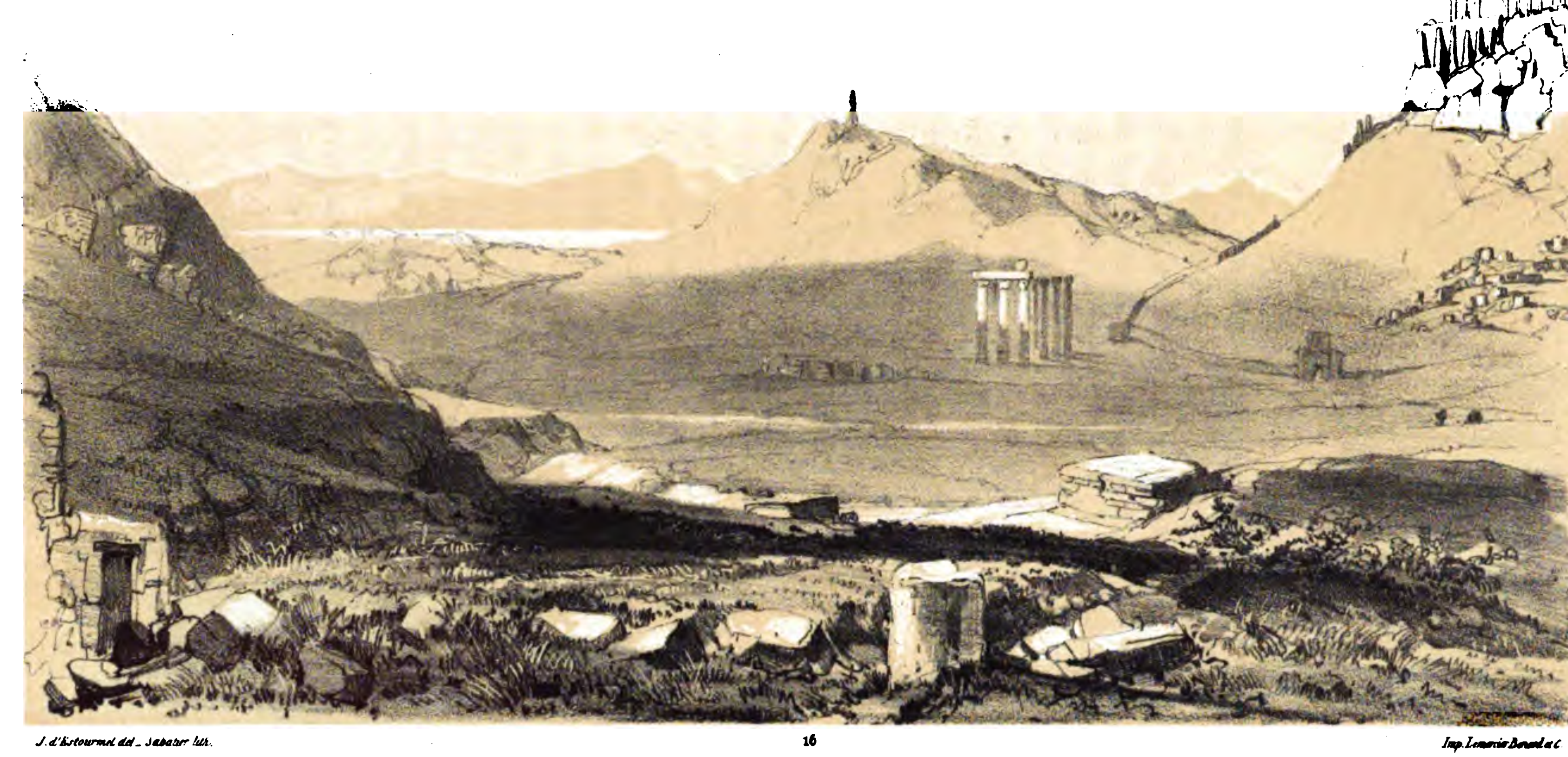
Je ne décrirai en détail aucun monument; il me serait trop facile de trouver mon travail tout fait; après Pokoke, Spon, Chandler, Leroi, Stuart et Fauvel, que reste-t-il à mesurer, que reste-t-il même à dire? Mais les mêmes objets peuvent frapper diversement notre attention, et nous intéresser par des côtés différents.

Près de cette belle colonnade, j'aperçus, engagée dans le mur de la ville, la porte qui séparait, ainsi que le témoignent ses deux inscriptions, l'Athènes de Thésée de l'Athènes d'Adrien. En Italie j'aurais admiré la noblesse de cette arcade impériale, mais ici j'étais plus exigeant; je voulais du dorique-grec. Pourquoi alors, pourrait-on me dire, ne pas aller tout droit à la citadelle? Mais les délicats tiennent en réserve les meilleurs mets, et j'apaisais d'abord ma grosse faim avec les monuments romains.

XVIII.

SUITE D'ATHÈNES HORS DES MURS.

Au milieu de l'aridité de la plaine, quelques rares buissons dénonçaient à l'œil les sinuosités cachées d'un ruisseau; j'y portai mes pas et j'eus bientôt enjambé l'Ilyssus. Si l'on m'accuse d'attenter aux illusions de ceux qui se sont fait un fleuve de ce filet d'eau bourbeuse, j'ai Strabon pour complice; en parlant des eaux de l'Éridanus, dont un poëte vantait la pureté, il affirme qu'elles ne sont même pas présentables à des bestiaux; or l'Éridanus se confondait avec l'Ilyssus. En remontant ce lit desséché, je me trouvai entre les deux culées d'un pont antique dont l'arc s'est écroulé. Il communiquait de la ville avec le stade auquel il faisait face; c'est ce stade dont la magnificence d'Hérode Atticus dota ses concitoyens; il épuisa une carrière de marbre pour cette splendide construction; les deux massifs qui la terminaient subsistent encore; on y remarque, comme aux tombeaux des environs de Rome, ces dalles saillantes qui probablement servaient à assujettir les marbres dont la maçonnerie était revêtue. A gauche, au fond de ce cirque pédestre, un passage souterrain conduit dans la campagne et vers une chapelle ruinée, appelée Strarsomenos-Petion, où je



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 16 Imp. Lemercier Benard et C.

Athènes et ses déhors vers l'Orient.

ramassai des morceaux de mosaïque. De cet endroit (N° 16), on découvre beaucoup d'emplacements fameux : les temples du Panthéon, de Jupiter Olympien et la porte d'Adrien. Plus loin, les rochers où étaient creusées les prisons de l'Aréopage dont on distingue les trois entrées ; puis la colline de Musée, les côtes de Phalère et de Munichie, et, dans le lointain, la mer et l'île d'Égine. D'une espèce de loge où je montai on se rend mieux compte de l'ensemble du stade. On avait choisi, pour l'établir, une petite vallée semi-circulaire. Les siéges se trouvaient naturellement adossés par étages aux collines qui l'environnaient ; comme des éboulements ont eu lieu, il est probable qu'en déblayant au pied on trouverait des restes des premiers gradins dont on n'aperçoit pas vestige dans l'état actuel.

Revenant sur mes pas et longeant l'enceinte de la citadelle, je montai à la colline de Musée, couronnée par une ruine qu'on a appelée longtemps l'arc de Trajan ou d'Adrien, et qu'une inscription a fait reconnaître pour la sépulture de Philopapus. Pausanias désigne, sans le nommer, ce personnage sous l'épithète d'*illustre Syrien*, appartenant à la famille royale d'Antiochus que Pompée relégua à Athènes. Le tombeau est d'un beau style romain, et les sculptures rappellent celles de l'arc de Trajan à Rome. Il est singulier qu'on ait varié sur l'historique de ce monument, puisqu'il est aussi clairement désigné

dans Pausanias; mais ce qui l'est plus encore, c'est un savant commentaire par lequel un érudit dont le nom m'échappe, s'étayant de la dénomination d'*illustre Syrien* et du nom que porte la colline, a entrepris de prouver que Musée n'était autre que Moïse, et que c'est là sa sépulture, restée ignorée jusqu'à ce jour, et qu'on chercherait inutilement dans la terre de Moab : *et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in presentem diem.* En matière archéologique, j'ai vu des ignorants de bon sens raisonner plus pertinemment que certains savants de profession. Sur le mont Lycabetus, voisin du Musée, je trouvai des degrés d'escaliers, des puits et des sépulcres dont le plus entier est celui auquel on donne le nom des Cimons. Là, une chapelle grecque est consacrée par une tradition qui se rapporte à saint Denis, et je regardai cette masure avec intérêt en songeant que l'opinion de quelques docteurs fait de l'Aréopagiste, converti à la foi chrétienne par saint Paul, le premier apôtre de notre vieille France.

A droite, à peu de distance, on rencontre un grand rocher où quatre chambres sont creusées, et qu'on suppose avoir été les prisons de l'Aréopage (N° 17). Si, en effet, la scène si grandiose décrite dans Phédon eut ces lieux pour théâtre, quel souvenir à Athènes serait plus fait pour émouvoir? Trois de ces chambres se succèdent de front et ont chacune leur entrée vers l'orient. La première, dont le pla-



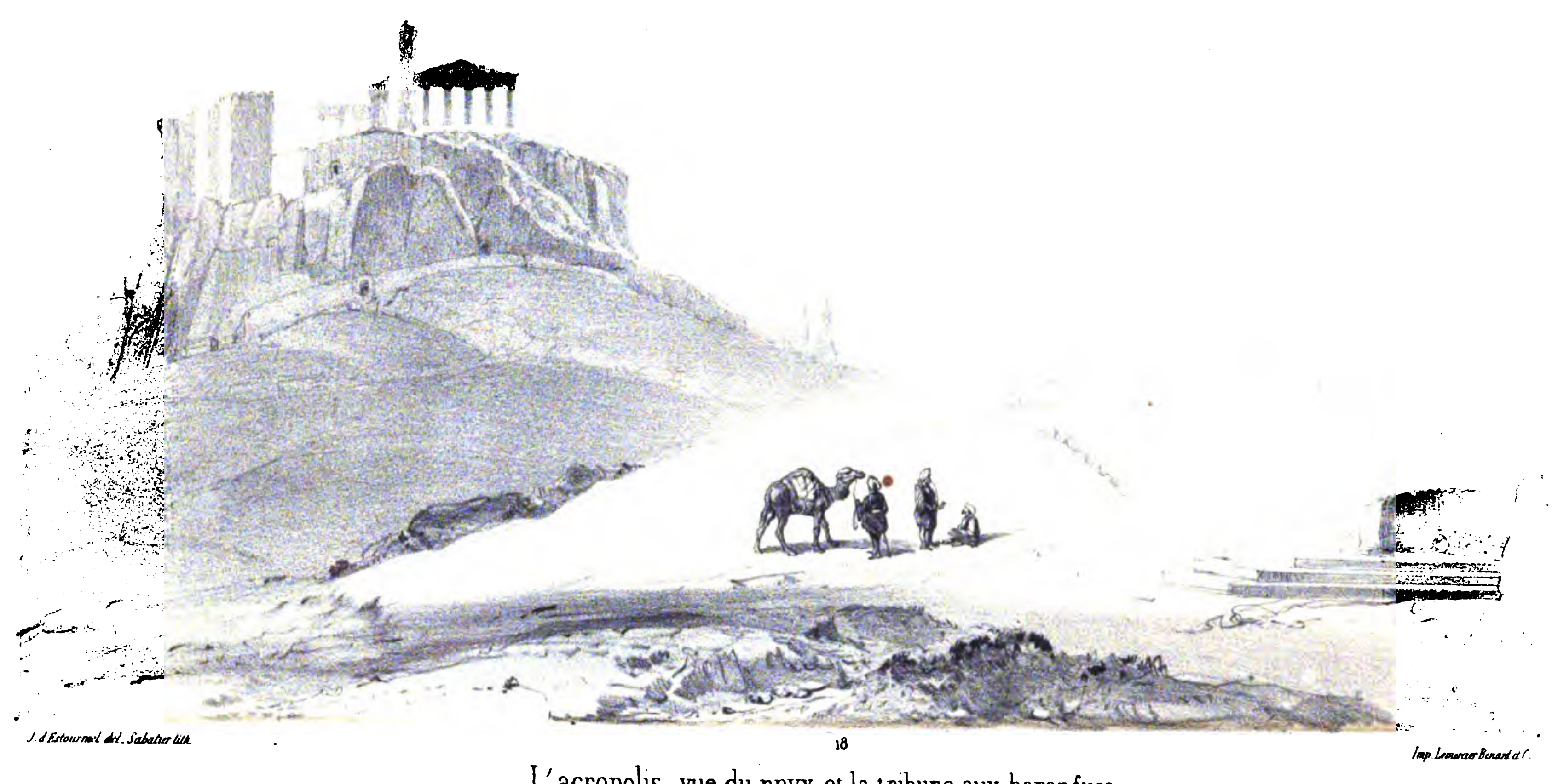
J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 17 Imp. Lemercier

Prison de Socrate

fond est taillé en forme de toit, communique, par une ouverture pratiquée dans un angle, avec une petite rotonde qui va en se rétrécissant vers le haut, et se termine par un trou rond comme celui qui servait à descendre les condamnés dans la prison Mamertine à Rome; la seconde chambre ouvre dans la troisième. Cette dernière est parfaitement carrée. Au-dessus et à côté des portes, on remarque de petites niches de différentes grandeurs; ces espèces de tablettes m'avaient intrigué, quand, l'an dernier, j'en vis les rochers couverts dans la nécropole de Syracuse; d'après ce que j'ai appris depuis, il paraîtrait qu'elles servaient à déposer des offrandes votives. D'autres entaillures indiquent, par leur position, que des poutres y avaient été placées, sans doute pour appuyer quelque construction en avant du rocher. Deux raisons me semblent militer en faveur de l'opinion qui fait de ces grottes la prison de Socrate : d'abord la forme particulière de celle qui rappelle si précisément une prison contemporaine, puis le voisinage de l'Aréopage. En les quittant, je me dirigeai, à travers le *cœlé* ou le creux, vers ce fameux tribunal. Le mont où il était situé est aujourd'hui divisé par un mur d'enceinte qui part du pied du château. C'est à cette place que les meurtriers étaient déférés par l'archonte à une juridiction mystérieuse et terrible, dont l'origine se perd dans la nuit des temps et des fables, et dont la fin n'est

pas moins inconnue. C'était là qu'à la face du ciel se prononçaient des arrêts sans appel qui atteignaient même les dieux.

De l'Aréopage, je passai au Pnyx où le peuple tenait ses assemblées. Je pris grand plaisir à considérer un monument qui, travaillé dans le rocher même, porte son authentique avec lui. En effet, on peut varier d'opinion sur la position de la grande place, de l'Agora, du Pœcile : ces seize colonnes corinthiennes pouvaient appartenir au Panthéon d'Adrien comme au temple de Jupiter; mais, pour la tribune aux harangues, rien n'est laissé à la controverse; la voilà bien telle qu'elle est décrite et que nous nous la sommes figurée, tournée vers la campagne, ainsi que le voulurent les trente tyrans; car, avant eux, elle regardait la mer. Le Pnyx, encore aujourd'hui, est reconnaissable dans toutes ses parties. Un long rocher de douze pieds de hauteur, coupé à pic, forme un angle très-ouvert, un accent circonflexe, dont la tribune occupe le sommet; au-devant s'étend une vaste terrasse soutenue par un mur demi-circulaire, en grande partie enterré; les blocs qui le composent, inégaux dans leurs dimensions, sont la plupart taillés à pointes de diamant; la tradition la plus reculée attribue cette construction gigantesque aux Amazones, comme dans notre nord les paysans appellent pierres des fées les dolmens et les menhirs druidiques. La tribune est en-



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 18 Imp. Lemercier Benard et C.

L'acropolis vue du pnyx et la tribune aux harangues.

tourée d'un gradin qui pouvait servir de siége. On y monte par neuf marches interrompues, après les trois premières, par un palier de sept pas de large sur treize de long. De cette éminence, en se tournant vers l'orient, on a à sa droite le Musée, à sa gauche l'Aréopage, et devant soi le côté occidental de la citadelle (N° 18).

Au pied du Pnyx, en entrant dans la ville, nous trouvons le temple de Thésée. De tous les monuments athéniens, c'est à la fois le plus entier et le plus ancien, et sa conservation à travers tant de vicissitudes ne me paraît pas moins fabuleuse que l'histoire du héros qui en fut le dieu; je n'ai pas le dessein de la raconter ici; je me borne à rappeler qu'à cinquante ans il enleva Hélène, ce qui le rend presque contemporain de la guerre de Troie. Huit siècles après, Cimon fait transporter ses os à Athènes, et lui dédie ce temple non moins vénéré que le Parthénon dont il est la miniature. Les seize métopes de sa frise représentaient les exploits du héros. En examinant ce type du dorique-grec, je m'étonne de l'idée qu'ont eue les modernes de donner le nom de *pestum* à cet ordre d'architecture, et de le consacrer exclusivement à décorer les portes de nos prisons, quand les anciens le réservaient pour les sanctuaires de leurs dieux. Le temple de Thésée est maintenant à l'abandon; en faisant le tour de son portique, je remarquai avec inquiétude l'état mena-

çant d'une des colonnes angulaires. Un de ses tambours est éclaté en plusieurs morceaux qu'un cercle de fer maintient à peine; une secousse un peu forte, et tout un côté de l'édifice va céder et s'écrouler après une résistance de vingt-trois siècles. Si quelque chose doit attirer la sollicitude du jeune prince de Bavière aussitôt son avénement au trône de Thésée, c'est sans doute la restauration du temple dédié à son illustre prédécesseur.

XIX.

MONUMENTS DANS L'INTÉRIEUR D'ATHÈNES.

L'ACROPOLIS TELLE QU'ELLE ÉTAIT.

J'ÉTAIS à Athènes depuis plusieurs jours, et chaque matin je remettais au soir, et le soir au lendemain, ma visite au Parthénon. Sans cesse errant dans la plaine le long de l'Ilyssus, ou sur les hauteurs du Musée, de l'Aréopage et du Pnyx, je jouissais de loin de la perspective de ces temples qui remplissaient la citadelle, et dont les ruines, vues à distance, donnent encore une idée de leur ancienne splendeur. Je reculais le moment de les contempler de plus près; je pressentais ce que j'allais trouver, ou plutôt ce que j'allais perdre. Enfin je me décidai, et, pour cette fois, sur les observations de Démétrius



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 19 Imp. Lemercier

Mosquée à Athènes, restes du Pœcile.

qui m'assurait que Pausanias avait vieilli, je consentis à prendre un cicerone plus moderne; il s'appelait Pittaki : ce génitif me séduisit. Je vais avoir affaire, me disais-je, à un sage et un savant, et je dois ajouter qu'en effet mes entretiens avec M. Pittaki ne m'ont rien appris contre sa sagesse. Nous nous mîmes en route, et, traversant la rue du Bazar, nous laissâmes à gauche la mosquée dont le portique élevé et à jour est d'un effet agréable, puis l'édifice antique qui y est attenant et qu'on appelle les colonnes d'Adrien (N° 19); les uns en font le temple de Jupiter Olympien et les autres le Pœcile où Zénon enseignait les stoïciens, et où était originairement placée la fameuse bibliothèque qui, fondée par Pisistrate, enlevée par Xerxès et restituée par Séleucus-Nicanor, fut enfin transportée à Rome par Sylla.

Nous passâmes sous le portique dorique qui probablement servait d'entrée à l'Agora ou marché public, et près duquel une pierre encore debout porte une longue inscription relative au droit à percevoir sur la vente des huiles. Je ne cessais de questionner M. Pittaki qui m'embarrassait un peu par son extrême civilité. Ayant entendu Démétrius vanter mon érudition, il s'était figuré que je connaissais Athènes mieux que lui, et s'obstinait à me céder le pas et à marcher derrière moi; j'eus toutes les peines du monde à lui persuader que la politesse d'un

guide, comme celle d'un sapeur, consiste à passer le premier. Hélas! c'est bien en effet d'un sapeur que nous aurions eu besoin pour nous frayer la voie au travers de tant de décombres amoncelés. Nous fîmes une pause devant la tour dite d'Andronicus; les huit vents sont sculptés sur les pans de son octogone. Pausanias n'en parle pas, mais elle est mentionnée dans Varron et dans Vitruve. L'intérieur n'est plus habité par les derviches tontons que Byron y vit prendre leurs pénibles ébats. Nous passâmes devant une horloge dont lord Elgin a gratifié la ville, ce qui rappelle ces traits de charité qu'on lit dans la vie de Cartouche; puis, nous élevant peu à peu, nous vînmes devant la grotte qui servit de retraite à Pan, lorsqu'il inspira aux Perses, à Marathon, cette vaine et subite terreur qui depuis a gardé son nom. Dans des temps plus reculés, cette même grotte de Pan avait été le théâtre des amours furtifs d'Apollon et de l'exposition de Creüse; car, en Grèce, il n'y a pas un creux de rocher qui n'ait sa fable. A quelques pas, sous la première porte, une inscription votive se retrouve sur le pilier de droite, et, à gauche, une haute muraille, construite avec d'antiques matériaux, fut, nous dit-on, l'ouvrage des Français au temps des croisades. Nous traversons une deuxième porte, puis une voûte que gardent des sentinelles turques accroupies au milieu des fragments de statues et de bas-reliefs. Un de ces

soldats devient notre conducteur imposé ; ce tribut de quelques piastres est le seul auquel il faille s'assujettir pour obtenir l'autorisation de parcourir et de dessiner la citadelle. On ne s'en tire pas à si bon marché à Patras, et l'on a vu ce qu'il pensa m'en coûter. Bientôt nous dominons sur les ruines de l'Odéon d'Hérode Atticus situé au penchant du mont, et qui probablement avait pris la place de celui de Périclès dont il ne reste plus vestige ; le premier Odéon, monument de la victoire remportée sur les Perses, avait été couvert avec la mâture de leur flotte, et construit dans la forme de la tente du grand Roi. Les Rapsodes, dont nous est venue l'expression de rapsodies si peu digne de son origine dans le sens où nous l'employons, y chantèrent les vers d'Homère. En continuant à monter, nous passons sous deux autres portes et nous parvenons aux Propylées. Avant de les franchir et de porter nos regards sur ce qui fut le Parthénon, je veux m'asseoir sur un débris et recueillir mes souvenirs.

L'Acropolis, comme position militaire, n'a pas changé, et n'offre de nos jours, ainsi que du temps des Perses, qu'un côté accessible, celui de l'ouest, tourné vers le Pirée. Des temples ont de tout temps couronné son sommet. Xerxès livra aux flammes l'Hécatompédon, dont le nom indiquait les dimensions; le Parthénon le remplaça. Périclès en fut l'ordonnateur, Phidias l'orna, et l'on peut juger par la

statue de la patronne, de la magnificence du temple, puisque les ornements en or de cette Minerve d'ivoire représentaient une valeur de trois millions de notre monnaie. Périclès fit élever dans l'intérieur de la citadelle deux autres temples; l'un était celui de Pandrose, fille de Cécrops; l'autre, appelé l'Érecthéum, fut dédié à Minerve et à Neptune réconciliés, et l'on y brûlait l'encens sur l'autel de l'oubli. Ce dernier temple était double, chaque sanctuaire avait son péristyle séparé, et, quand on voulait les distinguer, on donnait à l'un le nom de Neptune Érecthée, à l'autre celui de Minerve Polliade. Ces édifices sacrés, et les Propylées qui en étaient comme le vestibule, appartenaient tous à la plus belle époque de l'art, à cette administration de Périclès, dont j'ai lu dans Plutarque que de son temps encore les monuments suffisaient seuls pour expliquer toutes les merveilles que l'on racontait d'Athènes, de son ancienne puissance, de son ancienne richesse. Témoignage qui, pour le remarquer en passant, démontre que la dévastation opérée par Sylla était loin d'avoir été complète. Sans doute elle fut bien surpassée par Alaric, mais pourtant, et c'est le cas de reconnaître la vérité de l'image employée par Synésius, que j'ai rapportée plus haut, le squelette d'Athènes subsistait et n'avait perdu que ses chairs, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, enfin tous les ornements dont il

était revêtu. L'architecture qui, dans cette comparaison, peut exactement s'assimiler à la charpente du corps, était demeurée sur pied, avec la justesse et le grandiose de ses proportions. Les Propylées s'étaient ainsi conservés jusque vers le milieu du XVIIe siècle, et le Parthénon, en 1676, était encore un monument complet, et, d'après le témoignage de Spon et Wheler, la plus belle mosquée de l'univers. Heureux pour Athènes et pour nous, si elle fût restée dans cette obscurité tutélaire dont la protection remplaça pour elle celle de Minerve, et qui lui servit de sauvegarde pendant tout le moyen âge. Depuis qu'elle a reparu sur la scène du monde, n'a-t-elle pas marché à plus grands pas vers son complet anéantissement, que lorsqu'elle se débattait sous la torche des Xerxès et des Alaric? Fatale destinée! les Vénitiens ont plus nui à l'Acropolis que les Goths; en 1687, ils la canonnèrent à boulets rouges, et l'explosion d'une poudrière renfermée dans le Parthénon en fit sauter la voûte. C'était un événement du même genre qui, moins de cinquante ans avant, avait ruiné les Propylées. Les Vénitiens gagnèrent à ce bombardement de posséder la citadelle pendant quelques mois, puis les Musulmans y rentrèrent, et l'on voit ce que ce changement de domination si court a coûté aux arts. Ce qui eut lieu alors vient précisément de se renouveler aujourd'hui.

Dans ce triste exposé, je n'ai parlé que des dévas-

tations commises à main armée; celles d'un autre genre n'ont pas été moins funestes. Le fronton du Parthénon représentait l'assemblée des Dieux, la flatterie y avait introduit plus tard Adrien et l'impératrice. Eux seuls sont restés; on n'en a pas voulu; les autres figures ont toutes disparu, et l'on en accuse Morosini, qui, dit-on, causa leur destruction en essayant de les enlever. Depuis, on sait ce qu'a fait lord Elgin; maintenant, voyons l'état actuel.

XX.

L'ACROPOLIS TELLE QU'ELLE EST.

> « De quelle douleur amère n'est-il pas pénétré en ne voyant partout que ruines et désolation. Il part tout émerveillé de ce que l'histoire lui apprend de ces lieux jadis si célèbres, il les cherche avec avidité et demeure comme anéanti à l'aspect de tant de désastres et du délaissement absolu où il les voit réduits. Comment après un pareil mécompte pourrait-il éprouver cette extase et cet enivrement dont les anciens ne pouvaient se défendre! »
>
> (*Voyage de Chandler.*)

JE traversai les Propylées, construits en marbre pentélique comme tous les édifices de l'ancienne Athènes. Ses cinq arcades sont démolies ou bouchées, et il est impossible de retrouver dans les restes défigurés de ce monument, l'élégant dessin de son architecture. Je laissai à ma droite la haute

tour carrée élevée dans le moyen âge sur l'emplacement du temple de la Victoire sans ailes, d'où Égée se précipita, trompé par les voiles noires du navire qui lui ramenait son fils. J'étais alors parvenu au sommet de l'Acropolis, et juste en face du Parthénon, où je me vis environné et le passage obstrué par les plus ignobles décombres; des ruines récentes faites à mains d'hommes, et au travers desquelles apparaissaient quelques colonnes, dont les cannelures si nettes étaient éclatées en mille endroits et déchiquetées par les balles; à ce spectacle déplorable, la tristesse à laquelle j'avais été en proie lors de mon entrée dans Athènes, se renouvela plus vivement, je ne voulus plus rien regarder; je m'assis sur les marches ma tête entre mes mains, pendant que mon Pittaki déployait toute sa faconde, et que le soldat turc et un jeune Grec qui nous suivaient, ayant pris pour but une colonne, lui lançaient des débris de marbre, comme ces sauvages qui jouent à la boule avec les têtes de leurs victimes. Non, je ne crois pas avoir passé de ma vie une heure plus mélancolique. J'avais dit au janissaire de me chercher quelques fragments de sculpture, il m'apporta un boulet, un boulet de marbre! Voilà le parti que les combattants ont tiré du plus beau temple du monde, voilà ce que le génie de la destruction leur a inspiré, de faire avec les colonnes tombées des projectiles pour abattre les colonnes

encore debout ! mais qu'importe après tout, que le Parthénon soit exploité en moellons ou en boulets ! Chandler, il y a soixante ans, le regardait comme destiné à disparaître entièrement. Si dès lors, le temple, l'église, la mosquée n'étaient plus qu'une carrière, lord Elgin a-t-il eu tant de tort de choisir parmi ces pierres et d'extraire à temps les plus belles? Ah ! lord Byron lui-même l'embrasserait aujourd'hui s'il voyait comme moi la dévastation de ces lieux ! voilà donc ce qu'à Corinthe l'on appelait la paix d'Athènes : allez à Sétine, me disait-on, là ce n'est pas comme en Morée, vous trouverez un calme profond. Hélas ! ce calme est également dû aux vainqueurs et aux vaincus, et maintenant qu'ils en ont fait une solitude, ils disent que la paix y règne ! Dans quel état, bon Dieu ! est réduit ce pauvre peuple, qui dès les temps les plus reculés avait élevé un autel à la Pitié, et qui depuis les Héraclides jusqu'à Julien ne cessa d'y sacrifier à cette déesse; elle a bien mal écouté leurs vœux ! il n'y a pas eu de pitié pour la triste Athènes.

Je rentrai chez moi avec la fièvre; un médecin vint m'examiner; à son profil antique, à sa longue barbe blanche, je crus voir Esculape en personne. Le docteur Avramiotti jouit dans la ville d'une réputation d'habileté; quant à l'expérience, ses quatre-vingts ans y ont pourvu; il me fit boire, à petits traits, d'une infusion de graines de lin, et quand

l'accès fut tout à fait terminé, il dit qu'il fallait envoyer chercher un épicier pour me saigner. Cette idée d'épicier, pour un pareil office, me rendit ma gaîté, et je fis au docteur, du fond de mon hamac, un mauvais calembourg sur le grand seigneur. Mais j'en fus pour mes frais d'esprit, le vénérable Avramiotti n'entendant pas le français. Son épicier vint; au fait, pourquoi un épicier ne saignerait-il pas comme un barbier? Je tendis ma main à celui-ci, car ce fut à la main qu'il me saigna. Déjà je l'avais été de cette manière en Italie, et je la trouve très-commode; un gant vous tient lieu de compresse. Jamais je n'avais imaginé en France qu'on pût saigner à la main, et j'aurais encore moins pensé que cela dût m'arriver à Rome et à Athènes, et cette dernière fois par le ministère d'un épicier.

A peine remis sur pied, je dirigeai ma course au nord vers l'Académie et le village de Colonne. Ces noms retentissent encore à l'oreille, mais ce n'est qu'un vain son. Pas le moindre vestige monumental, rien qui puisse vous faire distinguer si vous êtes dans la plaine d'Athènes ou dans celle de Vaugirard. Quel contraste offre cette route que je viens de parcourir avec l'itinéraire qu'en trace Pausanias! plus de temple de Diane, plus de tour de Timon. Je cherche en vain la tombe de Platon, celles de Périclès, de Thrasybule et de tant de héros morts pour la patrie. Les Dieux d'Athènes se sont en allés, pas un

débris n'est resté sur le sol, la poussière même des ruines s'est envolée. L'Académie n'a conservé que son nom; ce nom, emprunté à un particulier obscur, qui ne se doutait guère de combien de doctes corporations il allait devenir le patron. La nature a partagé le deuil des arts. Plus d'allées ombragées, plus de platanes, plus de frais ruisseaux. Les oliviers y sont aujourd'hui plus clair-semés que n'étaient alors les statues. Ce plateau aride et nu partage à peu près par moitié le trajet des murs actuels d'Athènes au lit desséché du Céphise. Avant d'arriver à ce fleuve sans eau, j'avais rencontré une éminence qui a gardé le nom de Colonne; c'est là que l'OEdipe-Roi trouva enfin un terme à ses maux, et peut-être cette petite chapelle en ruine a-t-elle pris la place du temple des Furies.

Recevez, accueillez votre OEdipe à genoux;
Soixante ans de malheurs ont paré la victime.

En retournant à la ville, des dalles enlevées à un aqueduc souterrain qu'elles recouvraient me laissèrent apercevoir de belles eaux courantes, dont on semble ne plus vouloir tirer parti. Chandler, voyageur consciencieux et qui, dans ses descriptions d'Athènes, ne sait point couvrir la nudité et parer la misère, remarque que, depuis que les courants artificiels ont cessé d'arroser les environs de la ville,

ces lieux sont devenus plus stériles et plus dépouillés qu'ils ne le furent jamais. C'est ainsi que je les ai trouvés.

XXI.

SUITE DES MONUMENTS D'ATHÈNES.

Le calus était fait; je retournai au Parthénon. Je parcourus ses ruines, ses colonnades toutes tachetées des marques blanches que les balles y ont laissées. Un bas-relief élevé reste encore dans le vestibule; probablement on parviendra à l'atteindre et à le briser. Sur la façade qui regarde la ville, de belles têtes de lions servent de gouttières; ce sont des boulets tout trouvés pour le premier siége. La dévastation de l'Érecthéum et du Pandroséum n'a rien à envier à celle du Parthénon; pourtant une cariatide est encore debout, et rien n'est plus curieux sans doute à retrouver ici, puisque c'est pour ce temple même de Pandrose que ces colonnes-statues furent inventées. Elles soutiennent d'une main un fardeau sur leur tête et représentent les captives de Caria, ville du Péloponèse, ruinée par les Grecs après la guerre contre les Perses, en punition de sa défection. Les petits temples en question étaient des modèles du *joli* grec. On y trouvait le style ionique dans toute sa mollesse et sa grâce. C'est dans un des

derniers bombardements que la ruine de l'Érechthéum fut consommée. Un palicare y avait logé sa famille et, pour garantir le toit de toute atteinte, il l'avait fait terrasser. Cette précaution excita l'émulation des assiégeants, qui n'eurent pas de cesse qu'ils ne fussent parvenus à abattre d'un coup de canon la colonne angulaire du temple. Double sujet de s'applaudir, car ils réussissaient à la fois à détruire un admirable monument et à écraser sous ses ruines de pauvres petits enfants. En gravissant de débris en débris, je vins jusqu'à pouvoir toucher du doigt les moulures délicates dont un reste de plafond est encore orné. J'en remarquai de fraîchement mutilées, et Pittaki, auquel je m'en plaignis, me raconta qu'il avait surpris de jeunes étrangers, qui s'amusaient à les briser à coups de baguette. Il intervint en leur criant : « Eh! messieurs, voulez-vous donc « casser ce que lord Elgin n'a pas emporté? » Un de ces jeunes gens devint fort rouge et voulut se fâcher, mais ses camarades l'emmenèrent; et l'on dit ensuite à Pittaki que c'était un parent du noble pair.

Je longeai le côté méridional du Parthénon, et je m'approchai de deux colonnes qui s'élèvent en dehors de l'enceinte de la citadelle, sur la croupe du rocher; elles portaient jadis des trépieds et dominaient le théâtre de Bacchus, dont à peine aujourd'hui on peut reconnaître l'emplacement; il était

consacré à ce dieu, parce que les plus anciennes pièces ont été composées à l'occasion des vendanges. C'est sur cette scène que les tragédies de Sophocle et d'Euripide furent d'abord représentées. Les théâtres des Grecs n'étaient pas alors prostitués aux jeux honteux et cruels dont plus tard les Romains leur inspirèrent la passion et jusqu'à la fureur. Au-dessus des deux colonnes, une nymphée est taillée dans le rocher; transformée plus tard en chapelle sous le nom de Notre-Dame-de-la-Grotte, elle est maintenant abandonnée. De cette hauteur, j'apercevais au-dessous de moi, dans la ville, la petite rotonde connue sous le sobriquet de Lanterne de Démosthènes. J'y descendis; elle était engagée naguère dans le mur d'enceinte du couvent français où tant d'illustres et savants voyageurs rencontrèrent une bienveillante hospitalité. Les uns racontent qu'elle servait à coucher un domestique, qui à peine y devait trouver la place de s'étendre ; les autres, que le supérieur l'avait consacrée à un oratoire. Maintenant, par le plus heureux hasard, elle est restée debout au milieu des décombres déserts du monastère des franciscains; une fouille faite récemment a mis au jour la base carrée sur laquelle posait la lanterne; on ignore quelle a été primitivement sa destination; on peut croire seulement, d'après les sculptures de la frise et une inscription conservée sur l'architrave, qu'elle fut érigée par la jeunesse d'une des tribus

d'Athènes, nommée Achamantide, à l'occasion d'un prix remporté dans des joutes. Six colonnes soutiennent l'entablement. Rien n'est plus élégant comme coupe et plus délicat comme travail.

Je terminerai cette revue succincte des monuments de l'ancienne Athènes en remarquant que, hormis le Parthénon, dont les proportions sont imposantes, tous les autres m'ont semblé d'une petitesse extraordinaire; je m'étais longtemps figuré les monuments grecs grands et simples, tandis qu'ils sont au contraire petits et ornés : de véritables bijoux pour la taille comme pour le fini. L'Acropolis, qui renfermait plusieurs temples et tant de richesses de détail, peintures, statues, décors de tout genre, n'est qu'une longue butte, qu'une de nos cathédrales du moyen âge couvrirait presque en entier.

Dans un des murs ruinés qui avoisinent la lanterne de Démosthènes, je remarquai un gros morceau de marbre vert antique qui avait été employé comme matériaux; il était là dédaigné, sans valeur. C'était le cas de dire comme la fable :

Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

Je priai Démétrius de ménager cette substitution avec le propriétaire; mais lui, qui connaissait bien ses chers compatriotes, ne me laissa pas ignorer que, si j'avais la pensée d'entrer en marché pour ce bloc,

les voisins et tout le quartier voudraient avoir leur part *du trésor*, et qu'on pourrait bien m'en demander un millier de sequins : « Mais ce sont donc des juifs ! m'écriai-je. — Du tout, me répondit-il tranquillement, car il n'y en a pas à Athènes, on n'en souffre aucun. » Il me fut bien démontré que c'était par jalousie de métier. Je lui dis de faire pour le mieux, que le propriétaire fût juif ou Grec. Le lendemain le marbre était en ma possession ; Démétrius avait simplifié la négociation et s'était borné à venir le soir avec une barre de fer pour arracher le bloc, et un baudet pour l'emporter.

Il avait plu le 1er août pendant une heure environ, ce qui était un événement. L'air était agréablement rafraîchi et comme parfumé ; passé le premier accès de mélancolie et de fièvre, mon âme avait fini par s'ouvrir aux impressions qu'il est impossible de ne pas ressentir dans un pays où l'on vit autant sous le charme des noms et des souvenirs ; seulement j'avais soin de tenir les yeux baissés sur mon livre quand je marchais dans les rues, et d'éviter les habitants qui me parlaient de Colocotroni. En agissant ainsi, j'en étais venu à considérer Athènes avec les yeux d'Atticus, qui, d'après ce qu'en rapporte Cicéron, jouissait bien plus encore du séjour de cette ville illustre par la mémoire de tant de grands hommes qu'elle a produits, que par la vue des monuments somptueux

et des merveilles des arts qu'elle renfermait de son temps.

Quinze jours se passèrent ainsi en rêveries et en promenades sur les rivages de l'Ilyssus, de l'Éridan et du Céphise, fleuves aujourd'hui desséchés, mais où la poésie coule à pleins bords. Je remplis de dessins un livre entier, et j'en joins ici deux (Nos 20 et 21) qui, avec les précédents, donnent les quatre côtés de l'Acropolis. La beauté des lignes dédommage à peine de l'aridité du sol; mais je ne me serais pas permis d'y ajouter un buisson. Le 3 août, ayant reçu une réponse que j'attendais de M. Rouen, notre ministre, résidant à Nauplie, je me décidai à me rendre par mer dans cette capitale actuelle de la Grèce. En sortant d'Athènes, je m'acheminai à pied et solitairement par le bois d'oliviers qui borde le chemin du Pirée. Je cherchai à reconnaître la direction de la grande muraille. J'en suivis les fondations malgré de fréquentes solutions de continuité, et quand je parvenais à renouer mon fil, j'éprouvais une joie véritable, comme si j'avais retrouvé une grande pensée de Thémistocle, oubliée depuis vingt-deux siècles.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 20 Imp. Lemercier, Benard et C.

La Citadelle d'Athènes, coté du Nord.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. — 21 — Imp. Lemercier, Benard et C.

Accropolis côté du midi Parthenon, Odéon d'Herode.

XXII.

SALAMINE.

Notre barque n'était point pontée, c'était une vraie coquille de noix; mais dans une aussi belle saison, elle suffisait. Mon hamac fut bientôt tendu, et je me réveillai au jour dans le port de Salamine où l'on me menaça d'une quarantaine; cependant l'autorité du gouverneur décida notre admission; c'était un Grec tout à fait francisé, qui nous parla de Paris, où il avait fait ses études; il me proposa de monter à cheval et de faire une excursion dans l'île. Il s'exprimait si facilement dans notre langue qu'il me faisait l'illusion d'un compatriote; aussi lui parlai-je assez librement des siens. Cependant un de nous ayant poussé la distraction jusqu'à se permettre l'épithète de voleurs de grands chemins, à propos des palicares, je m'empressai de l'interrompre, en observant que l'expression était d'autant plus impropre que jusqu'à présent nous n'avions pas trouvé un seul grand chemin en Grèce. Le gouverneur n'y mit pas de susceptibilité et, continuant de nous guider à travers champs, il nous mena sur l'emplacement de l'ancienne capitale, et à l'embouchure du port où s'engagea la fameuse bataille. Je relus sur place le

discours qu'Hérodote met dans la bouche de Thémistocle.

« Quand les hommes forment des projets raison-« nables, ils en voient naître de bons résultats; « mais lorsqu'ils se proposent des entreprises qui « n'ont point d'apparence de raison, les Dieux se « retirent d'avec eux, et comme s'ils appréhendaient « de se rendre coupables des événements fâcheux, ils « résistent aux desseins des hommes et leur refusent « leur assentiment. » Cela est un peu plus sage que le fatalisme dont le dogme règne maintenant dans ces contrées. Xerxès délibère de son côté; les rois de Tyr et de Sidon opinent les premiers après lui. Artémise est la seule dont l'avis s'élève contre la bataille : « Considérez, dit-elle au roi, que les gens « de bien peuvent avoir de mauvais serviteurs, tandis « que les méchants en ont de bons. Ainsi, vous êtes « le meilleur de tous les princes et vous avez de très-« mauvais auxiliaires, tels que les Égyptiens, les « Cypriens et d'autres, dont vous ne pouvez tirer « aucun service. » Le roi applaudit à cet avis et suivit l'autre. Cependant les Grecs s'opiniâtrant à se retirer vers le Péloponèse, Thémistocle, qui voulait en finir et qui trouvait l'occasion bonne, prend le parti hardi de faire avertir les Perses de leur dessein. Ceux-ci s'empressent de barrer le passage. Ils occupent Psytalie, petit îlot entre Salamine et le Pirée, et bloquent la flotte grecque. Aristide, alors

exilé, vient d'Égine avertir Thémistocle, son ennemi, de la manœuvre nocturne des Perses, et celui-ci lui confie sa démarche de la veille. Aristide entre au conseil, prévient les chefs qu'ils sont enveloppés, et tous se décident alors à vendre chèrement leur vie : c'est ce qu'attendait Thémistocle. La lutte commence : Phéniciens contre Athéniens, à la pointe qui regarde Éleusine et l'occident; et Ioniens contre Lacédémoniens, vers le Pirée et l'orient. Les Perses sont enfoncés par les Éginètes et les Athéniens, parce que les Grecs gardent exactement leurs rangs, tandis que les Barbares combattent sans ordre et sans jugement; la plupart ne savaient pas nager. Xerxès avait placé son trône à pieds d'or sur une éminence appelée OEgaleos, que nous apercevons sur l'autre rive.

Nous venons d'entendre Hérodote, écoutons maintenant le gouverneur de Salamine; il me proposa, voyant le plaisir que j'y prenais, de renvoyer les chevaux qui nous avaient amenés de Colouri à Ambelaki, de monter dans une barque et de suivre, sur le détroit qui sépare l'île du continent de l'Attique, les mouvements des deux flottes. J'acceptai avec empressement. Tandis que nous traversions ainsi un des plus fameux champs de bataille de l'antiquité, « Remarquez, nous disait le gouverneur, la manœuvre habile des Hellènes. Après avoir combattu vers l'entrée du port, à notre droite, ils engagent

par une feinte retraite dans ce canal où nous venons d'entrer toute l'armée ennemie; puis, gagnant de vitesse, le gros de leur flotte tourne derrière l'île, vers ce cap que vous voyez devant nous, au couchant, où la direction et le rapprochement des deux côtes peut faire croire à l'œil trompé qu'on est au fond d'un golfe; puis, tandis que leur arrière-garde tient bon et défend le passage, et que les Perses, auxquels l'espace manque, sont obligés de former des files et s'embarrassent dans leurs manœuvres, le principal corps d'armée, qui a fait rapidement le tour de l'île, arrive inopinément sur les derrières de la flotte ennemie et l'enferme. » Cette explication est plausible, et si Hérodote ne la donne point, il ne dit rien non plus qui la contredise; on doit croire que la flotte des Perses était immense, et qu'il fallait un très-grand espace pour la manœuvrer librement. Les Grecs, bien moins nombreux, comptaient trois cent quatre-vingts navires sans les barques.

Avant d'en finir avec la bataille de Salamine, je me permettrai une remarque qui ressort des faits rapportés par le père de l'histoire. Elle tend à excuser un peu ces pauvres Hellènes de nos jours, puisqu'elle prouve que leurs mauvaises inclinations leur viennent de leurs devanciers. Thémistocle, en cas de revers de fortune et pour se ménager l'appui de Xerxès, ne manque pas de le faire avertir qu'on ne le poursuivra pas et qu'il lui en a l'obligation; voilà

pour la loyauté grecque. Passons à leur modestie : après la bataille, chaque capitaine est invité à écrire sur l'autel de Neptune, à Corinthe, le nom des deux guerriers auxquels l'honneur de la journée doit être décerné. Chacun inscrit son nom le premier et celui de Thémistocle le second. Maintenant voyons leur humanité : Mardonius envoie proposer aux Athéniens retirés à Salamine de se soumettre; un d'eux est d'avis d'accéder à cette proposition, on le met à mort; passe pour cela, mais on lapide aussi sa femme et ses petits enfants. Les Grecs modernes feraient-ils mieux sur ces trois points?

Au retour de notre campagne, le gouverneur resta à souper à notre bord; il m'intéressa surtout par quelques détails qu'il me donna sur lord Byron à la mort duquel il avait assisté, et qu'il appelait toujours le général. Il avait, nous dit-il, un jardin de fleurs qu'il se plaisait à soigner. Un Albanais se présenta pour y entrer; il tenait un jeune enfant par la main, et c'était précisément le fils du brave Marco-Botzari. Certainement le général aurait eu plaisir à l'y recevoir, mais son aide de camp rebuta brutalement l'enfant et son guide, et finit par battre ce dernier. On ne lève pas impunément la main sur un Albanais; celui-ci déchargea son pistolet sur l'officier qui tomba mort. Lord Byron fut désolé de cette aventure. Pendant plusieurs jours il resta enfermé; à sa première sortie, il prit un bain;

il était mal disposé; une fièvre pernicieuse se déclara, et il fut bientôt sans espoir. Je le vis mourir. *Ah! my dear Grecia!* fut sa dernière parole.

XXIII.

ÉGINE.

Le 5 août j'entrai dans le port d'Égine en passant devant l'unique colonne du temple de Vénus qui soit restée debout (N° 22). Chandler en vit deux avec leur architrave il y a soixante-sept ans, et vingt-huit au temple de Jupiter où je n'en trouvai plus que vingt-trois. Si l'on faisait un relevé des pertes de ce genre depuis cent ans, le résultat en serait désespérant, car on pourrait, en prenant un terme moyen, assigner l'époque où tout aura achevé de disparaître. On ne connaît même plus, à Égine, l'emplacement du théâtre et du stade. Nous visitâmes le Musée dont la création a été une des œuvres de prédilection du président Capo d'Istria; il contient beaucoup de fragments recueillis dans l'île et dans les environs. Quelques-uns sont d'un travail très-précieux. La collection de vases est nombreuse, mais classée avec peu d'intelligence.

Le lendemain, nous nous rendîmes au mont Pannellénium, distant d'environ trois heures de la ville (N° 23). Là, nous pûmes contempler une vue ad-



J. d'Estourmel del. - Sabatier lith. 22 Imp. Lemercier Benard et C.

Egine, temple de Vénus. Côte d'Epidaure.



Im. Lemercier, Benard et C.

23

Temple de Jupiter à Egine.

mirable des côtes de l'Attique, et les vingt-trois colonnes doriques, reste des soixante qui décoraient le temple de Jupiter; ce monument semble s'être renversé sur lui-même par l'effet de quelque commotion souterraine. L'air de la mer a fort endommagé la pierre dont il était bâti, et la main de l'homme n'a pas manqué d'ajouter à la destruction en fouillant profondément dans l'épaisseur des colonnes pour en arracher le métal qui joignait les divers tronçons. De ce temple, dont l'effet est très-pittoresque, vous découvrez à votre gauche, de l'autre côté du canal, les côtes d'Éleusis et de Salamine, les ports du Pirée, de Munichie, celui de Phalère, proche duquel était le tombeau et la métairie d'Aristide, la citadelle d'Athènes et les monts Pentélique et Hymette; puis, à votre droite, le prolongement des côtes de l'Attique jusqu'au cap Sunium. La situation de l'île d'Égine s'accorde bien avec l'expression de Périclès qui l'appelait la taie de l'œil du Pirée. Quant à son sol, nous savions déjà par Strabon combien il est pierreux et infécond.

Les Éginètes, séparés seulement des Athéniens par un détroit facile à franchir, devaient en être naturellement ou les alliés les plus intimes, ou les rivaux les plus obstinés. Des statues de bois d'olivier qu'ils enlevèrent à leurs voisins furent la première cause de rupture. Ils firent à cette occasion des sacrifices d'un genre particulier. Hérodote dit que dans cette solennité il

était permis, recommandé même, d'injurier le sexe. J'imagine que l'épithète de vieille femme n'y fut pas épargnée. Les Athéniens vinrent reprendre de force leurs statues, et, ne pouvant les lever de leurs bases, ils essayèrent de les tirer avec des cordes, mais ces figures se mirent à genoux. « Chose étrange, ajoute le bon Hérodote, que je ne saurais croire, mais que je rapporte parce que d'autres le croiront peut-être. » Dans la guerre qui se déclara entre les deux peuples, l'armée athénienne éprouva un tel désastre qu'un seul homme resta pour en apporter la nouvelle. Les femmes le tuèrent à coups d'épingles. Depuis, il paraît positif qu'on leur interdit de s'en servir dans leur toilette, et que ce fut à cette occasion que leur costume, qui jusqu'alors avait été dorien, fut échangé contre l'ionien. Les Éginètes, au contraire, décrétèrent qu'à l'avenir leurs femmes porteraient des fibules plus longues de moitié. J'ai cherché vainement de ces fibules à Égine; il me semblait curieux de vérifier leur dimension qui serait venue là à l'appui d'un fait historique; mais je n'ai pu recueillir, en objets antiques, que des fragments de vases d'une poterie très-épaisse; les alentours du temple de Jupiter en sont jonchés. Ils ont conservé l'éclat de leur beau vernis rouge ou noir, mais sans aucun dessin. Je ne sais si des fouilles en ce lieu pourraient encore être fructueuses après les richesses déterrées par M. Cockerel, qui font le plus bel

ornement du musée de Munich; ces admirables statues représentent, pour la plupart, des guerriers combattant, probablement des héros d'Homère, et ont été restaurées par Thorwaldsen.

Un repas homérique termina nos explorations. Démétrius égorgea un mouton et le fit rôtir sur le seuil du temple. Puis il distribua les chairs de la victime qu'il accompagna de libations de vin et de lait. Les héros mangèrent et furent rassasiés, et, remontant sur leurs ânes, ils retournèrent à la ville où notre première rencontre fut celle d'une noce. Un violon et un joueur de mandoline marchaient gravement en tête. La gravité me paraît être l'attribut exclusif des virtuoses grecs; à Janina, à Égine, partout où j'ai eu le plaisir, ou, disons mieux, l'occasion d'en entendre, j'ai été surpris de leur voir prendre la musique aussi au sérieux. Cette disposition avait du reste gagné toute la noce. Le marié, d'un âge mûr, avait l'air très-mélancolique, pas plus pourtant que sa jeune femme qu'une troupe de matrones poussaient par derrière en la pressant à l'étouffer. Le vieux père fermait la marche de la façon la plus piteuse. Quand il eut conduit sa fille éplorée jusqu'au seuil de la demeure de l'époux, il nous regarda tous avec l'air d'être enchanté que cela fût fini. Je m'informai vainement aux gens de la noce du tombeau de Phocus indiqué par Pausanias. Toutes les fois que j'ai demandé à un Grec quelques

renseignements sur une antiquité de ce genre, il n'a jamais manqué de me conduire au cimetière turc.

Au lever de la lune, nous ouvrîmes la voile et nous nous éloignâmes d'Égine, la première ville en Grèce qui ne nous eût point attristés de ses décombres, ni laissé, en la quittant, l'idée de la désolation. Le quai où l'on s'embarque est assez bien bâti, et de nombreux promeneurs lui donnent un aspect animé.

Au point du jour, nous nous trouvions vis-à-vis des blanches maisonnettes d'Hydra échelonnées sur la roche aride qui forme tout le sol de l'île. J'aurais voulu y descendre, mais la mauvaise réputation des Hydriotes effrayait nos mariniers qui craignaient d'amener la brebis parmi les loups en introduisant leur paisible caïque au milieu de ces redoutables mistics. Nous rasâmes pareillement le rivage de Spezzia, et, toujours favorisés par le vent qui se plut à nous suivre dans le contour du fer à cheval que notre barque décrivait depuis Égine, nous passâmes rapidement du golfe d'Athènes au fond de celui d'Argos. Le soir, nous découvrions devant nous les rochers de la Palamide qui, comme la déesse Cybèle, ont des tours sur leur front et portent des couronnes de créneaux A la nuit, nous nous arrêtâmes devant Nauplie ou Napoli de Romanie, comme on l'appelle vulgairement, et, le 8 août au matin, nous cherchions gîte dans la capitale du nouveau royaume des Hellènes.

XXIV.

NAUPLIE.

Je fus fort aise de retrouver M. Rouen « Vous avez sagement fait, me dit-il, d'éviter nos grands chemins ; non-seulement on vole, mais on assassine journellement aux portes mêmes de Nauplie ; ce qui n'empêche pas l'Assemblée nationale d'y tenir ses séances. Dans celle d'aujourd'hui elle a décrété que le Sénat était supprimé, et demain probablement ce sera le tour de la commission du gouvernement. On est en complète anarchie, et si les nouvelles extérieures n'étaient pas aussi satisfaisantes, si le Roi n'était pas annoncé avec des troupes, de l'argent et appuyé du concours des puissances, c'en serait fait pour longtemps du repos de la pauvre Grèce. Mais tous ces gens si indépendants se mettront à genoux devant les écus quand ils en verront ; en attendant, ne risquez pas les vôtres qu'ils vous enlèveraient avec moins de façon. Renoncez pour le moment au voyage de Morée, et remettez-le à l'époque que je crois assez prochaine où le Roi sera installé. »

M. Rouen me donna les journaux de France des six dernières semaines. Je ne voulais pas les regarder et j'avais raison. Leur lecture me fit le même effet que le premier aspect des décombres d'Athènes. Je vis que

les troubles continuaient et que le peuple chez nous, parmi les droits qu'il réclame, n'avait point encore acquis le seul et unique que lui reconnaissait M. de Bonald, le droit d'être gouverné. Des vers de M. de Lamartine, où il annonçait son projet de départ pour l'Orient, me dédommagèrent du récit des émeutes, et, par un singulier hasard, au moment où j'en finissais la lecture, l'auteur entra dans ma chambre. Il arrivait de Marseille par Malte. Son projet n'avait pas été d'abord de toucher les côtes de la Grèce qu'il réservait pour son retour; puis le désir lui avait pris de jeter au moins un regard sur Athènes. De là, il voulait se rendre le plus promptement possible à Beyrouth, et se reposer un mois ou deux sous les cèdres du Liban. Cependant la rapidité de sa course et la longueur de ses stations étaient subordonnées à la santé de sa fille que la mer fatiguait beaucoup. Il avait loué, pour tout le temps de son voyage qui devait durer plus d'un an, un navire qui lui offrait à souhait les commodités désirables, et il naviguait ainsi doucement en famille avec femme, enfant, trois amis dont un médecin, son cuisinier, ses gens, un fond de cale bien et dûment approvisionné, et jusqu'à du bétail, et des chèvres pour fournir le lait du déjeuner. Quels cris furieux n'aurait pas poussés la Némésis en le voyant s'acheminer en si confortable équipage vers les électeurs de Jéricho! C'était ici un bien autre luxe que celui du tilbury. Cette ren-



J. J. Estienne del. Sabatier lith. — 25 — Imp. Lemercier, Bénard et Cie.

Chambre des Députés à Nauplie



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 24 Imp. Lemercier, Benard et C.

Golphe de Nauplie, côte d'Argos.

contre si agréable et si inopinée me fit former le projet de passer de conserve en Syrie avec M. de Lamartine.

11 *Août.* J'éprouve le supplice de Tantale en face du royaume de son petit-fils. Je me suis fait descendre sur un îlot au milieu du golfe (N° 24). J'ai devant moi Tyrinthe et Argos; on m'assure même que je vois Mycènes; mais avec les bandits qui parcourent la campagne la prudence interdit toute idée d'excursion. A peine si l'on peut franchir les portes et s'aventurer jusqu'au lieu où les représentants tiennent leurs assemblées, et qui n'est guère à plus d'une portée de carabine des dernières maisons. Il y a quelque chose de singulièrement pittoresque dans cette réunion des États-généraux de la Grèce sous un hangar en plein vent, si près de la capitale d'Agamemnon (N° 25). J'assiste aux séances; je ne comprends pas ce que disent ces honorables députés, mais cela m'est de même arrivé quelquefois avec les nôtres, quoique plus familier avec la langue. La plupart de ceux-ci ont renoncé à leur beau costume pour prendre l'habit franc, et c'est encore une révolution, et, on peut le dire, la seule décadence qui manquât à la Grèce, que d'adopter volontairement nos culottes sans y être forcés comme en Turquie.

M. Rouen a formé chez lui un musée d'objets curieux recueillis dans les tombeaux. Son salon rap-

pelle les élégances parisiennes, et il trouve le moyen de faire faire bonne chère à ses convives et d'avoir du beurre frais. C'est un véritable tour de force dont je lui témoigne mon étonnement, et il convient lui-même qu'il est aussi difficile de faire de la cuisine en Morée que de la diplomatie. Je rencontre chez lui le général Trézel et le prince Caradja. Je fais connaissance avec M. Gropius, consul d'Autriche, dont le goût pour les antiquités m'avait été signalé autrement que par les notes de *Child-Harold.* Mais j'ai surtout grand plaisir à trouver à Nauplie M. l'amiral Hugon avec la famille duquel j'ai eu de fréquents rapports lorsque j'administrais le département de la Manche.

Nous apprenons un affreux désastre arrivé à Missolonghi : la garnison de Vonizza a surpris la ville et l'a saccagée. Ses habitants ont trouvé dans leurs propres compatriotes moins de pitié encore que chez les soldats d'Ibrahim. Notre hôte a tout perdu, et le toit sous lequel il nous avait abrités est réduit en cendres. Décidément M. Roques avait raison. Ces gens-ci sont bien la même canaille que du temps de Thémistocle, moins Thémistocle, et, ce qui devient très-inquiétant pour nous, c'est que cette canaille remplit les rues de Nauplie et menace d'y faire la loi. On s'attend à un mouvement. Nos troupes, qui se réduisent à un régiment, bivouaquent sur la place devant nos fenêtres. Elles sont fort exaspérées contre

les palicares et l'on a peine à les contenir ; d'un autre côté, on entend ceux-ci dire tout haut que, sans les Français, il y aurait un beau coup à faire, et que leurs camarades ont eu tant de piastres par tête de l'expédition de Missolonghi. Il est à craindre qu'ils ne mettent le feu à la ville. Voilà où l'on en est en Grèce [1]. Il faut bien reconnaître que si le diable

---

[1] 3 juin 1836. Je viens de lire un discours prononcé hier par M. de Lamartine à la tribune de la Chambre, éloquent et noble comme toutes les inspirations de son auteur ; j'y remarque le passage suivant :

« Il n'y a pas quatre ans que j'étais en Grèce, que mes yeux se « mouillaient de larmes en voyant les Grecs généreux qui alors se « disputaient les palmes des dieux au lieu des subventions des « trois puissances. Je me souviendrai toute ma vie de l'émotion « que j'éprouvai en assistant à une séance du parlement grec ; la « Grèce alors n'avait point de trône, point de cour, point de « palais. Le parlement grec se tenait sous un hangar. Les repré- « sentants arrivaient à cheval comme des hommes prêts à passer « de la parole au combat. Alors les gestes, les expressions me rap- « pelaient toute l'antiquité ; il y avait là des scènes qui respiraient « les temps héroïques et forçaient l'admiration, etc., etc. »

Voici ma variante au texte ci-dessus : Il n'y a pas quatre ans, j'étais à Nauplie précisément à cette séance dont parlait hier l'honorable orateur. Je voyais les Grecs se disputer, par la guerre civile, ce que la guerre étrangère avait encore laissé à dévaster dans ce malheureux pays. Je me souviendrai longtemps de l'impression que me causa leur chambre des représentants où les motions absurdes se succédaient, et où le pillage était tellement à l'ordre du jour que Nauplie en fut menacée par les bandits que ces députés amenaient à leur suite. Il en serait résulté l'incendie de la ville

emportait tout ce monde-là, on ne serait pas en droit de crier au voleur. Et l'on veut me persuader que, lorsque le Roi viendra et par le seul fait de son arrivée, l'ordre se rétablira, que la scène changera comme une décoration au coup de sifflet! Moi, je dis que c'est le Roi qui sera sifflé. Je ne puis me figurer qu'on passe ainsi subitement de l'anarchie à la monarchie. Je ne comprends pas la tranquillité en Grèce sans un désarmement général; et le moyen de l'opérer? Le palicare se passera du boire et du manger, mais jamais d'un long fusil en bandoulière.

---

sans l'attitude ferme de nos soldats qui avaient en haine autant qu'en mépris les héros grecs, et qui brûlaient de leur donner une bonne leçon. Quant à la partie pittoresque, les dignes députés qui rappelaient les temps héroïques à M. de Lamartine, me faisaient à moi l'effet de caricatures ignobles, la plupart affublés de nos fracs et se dandinant et se prélassant dans ces ridicules vêtements qui leur seyaient encore bien plus mal qu'à nous; enfin leur extérieur avait toute l'élégance et la noblesse que nous sommes à même de reconnaître dans les Turcs qui nous arrivent aujourd'hui à Paris, à commencer par les ambassadeurs depuis qu'ils ont adopté le costume franc. Je n'ai donc rien vu qui forçât l'admiration, mais beaucoup de gens disposés à forcer les portes et les serrures et à violer et voler; ce qu'ils venaient de faire à Missolonghi, et ce qu'ils reprochaient tout haut à nos troupes de les empêcher de renouveler à Nauplie.

Voilà pourtant comme des gens également consciencieux peuvent recevoir des impressions diamétralement opposées dans la contemplation des mêmes objets. Tant mieux du reste pour le lecteur; de cette manière les voyageurs ne se répètent pas.

Pour lui, les nécessités de la vie, c'est d'avoir dans une ceinture déchirée, des pistolets et des coutelas. Sa joie de tous les moments, c'est de décharger ses armes et d'envoyer en l'air des balles qui lui retombent sur le nez ou sur ceux des passants. Tous les Orientaux aiment comme des enfants le bruit de la mousqueterie, mais ils n'imagineraient pas de s'amuser à tirer à poudre; la balle est de rigueur dans leurs jeux; ils s'en servent comme de bourre. Il n'entre pas dans leur intelligence de prévoir un accident, ni dans leur sensibilité de s'en affecter le moins du monde; aussi, Dieu sait ce qui en arrive! Voyant les rues et le faubourg de Napoli encombrés de tant de gens de guerre, je me demandais de quoi ils vivaient, où ils logeaient, quelles étaient leurs ressources; mais ces honnêtes gens sont de l'école de leur philosophe Bias : ils portent tout sur eux; ils ont leur fusil. Que ferait un Grec de ce qui nous semble nécessaire et commode? Est-il bien à Paris, dans tous les magasins du Palais-Royal, excepté chez Lepage, un seul objet à leur usage? Mais du bruit avant tout, et ce qui en fait le plus. On prétend qu'au commencement de la guerre, lorsque le Comité leur eut envoyé un peu d'argent, la première commande qu'ils firent en armes et en munitions portait cent fusils et deux cents tambours.

M. et Mme de Lamartine sont prêts à partir pour Athènes; ils n'y feront qu'un court séjour, et je me

décide à y retourner en même temps qu'eux. Un brick de guerre les escorte jusqu'à Rhodes; l'amiral Hugon a mis également notre caïque sous sa protection, et m'a muni de lettres pour les commandants de tous les bâtiments de sa station. Il est impossible de se montrer plus obligeant, et, ce qui ne l'est pas moins, c'est d'ajouter toujours qu'il acquitte envers moi la dette de son pays natal. Ce sont de ces compliments qu'on ne fait plus guère que dans l'Archipel aux préfets de la Restauration.

XXV.

RETOUR A ATHÈNES. — PHYLÉ.

GROTTE DES LAMPES.

Dans une rue de Nauplie on me fit remarquer sur la muraille des traces de balles. C'est à cette place que Capo d'Istria avait succombé sous les coups des assassins. Bien que les Grecs regardent un pareil événement comme une mort naturelle, ils commencent à rendre quelque justice aux qualités de leur défunt président qu'ils méconnaissaient de son vivant. Faut-il que la Mort soit toujours ainsi la médiatrice obligée entre les yeux ingrats et la mémoire reconnaissante! Les Grecs anciens se retrouvent encore là. Décidément je ne serai pas fâché de quitter les

modernes; j'en ai suffisamment. Démétrius, depuis qu'ils ont pillé Missolonghi, convient qu'ils ont leurs défauts. Il n'en vient pas moins de m'apporter les états de service d'un palicare de ses amis pour que je les lise, et, bien mieux, pour que je les atteste. « Mais, Démétrius, quelle idée? — Seigneur comte, je leur ai dit, pour vous faire bien venir et moi aussi, que vous étiez membre du comité grec de Paris; une petite ligne, cela ne vous engage à rien. Dites seulement que vous avez connu Basilius, que vous avez vu ses brevets et qu'il était capitaine. » Pour m'en débarrasser, j'écrivis que le porteur m'avait justifié de ses grades par brevets d'invention. Il fut pénétré de reconnaissance et me quitta pour aller demander de l'avancement.

Le 15 août, nous nous préparâmes à mettre à la voile. C'était une de nos quatre grandes fêtes, mais nous ne pûmes entendre la messe; il n'y avait pas un seul prêtre latin à Nauplie pour tout le corps diplomatique catholique et pour notre garnison de terre et de mer. A la nuit, nous quittâmes la rade, et, le 16 au matin, nous entrions à Hydra. Cette petite ville qui, vue de la mer, est si blanche et paraît si propre, perd beaucoup à être examinée de plus près. J'y fis emplette, pour deux écus, d'une belle médaille en argent de l'ancienne Chalcis. Les marins d'Hydra sont de francs pirates, vocation vers laquelle les Hellènes se sont toujours sentis portés depuis les

Argonautes; et, à ce propos, je suis convaincu que ce fameux navire *Argo* était un mistic plus léger encore que ceux des corsaires d'aujourd'hui, puisque je viens de lire que les gens de l'équipage le transportaient au besoin sur leurs épaules. Souvent, dans l'antiquité, nous voyons les Grecs fortifier leur camp en formant une ligne de circonvallation avec leurs vaisseaux qu'ils tiraient à terre. On dirait que c'est en ce moment la destination du nôtre, tant il est immobile. Le calme le plus plat nous a gagnés. Impossible de nous rapprocher de la goëlette de M. de Lamartine; impossible même de bouger. A la nuit le vent se leva enfin, mais diamétralement contraire, et la mer devint si grosse que nous fûmes tous malades. Le lendemain nous eûmes à lutter toute la soirée contre une affreuse bourrasque. Nous finîmes par en triompher, mais nous couchâmes sur le champ de bataille, ce qui, en mer, gâte bien une victoire. Il me tardait de mettre pied à terre. Enfin nous atteignîmes le Pirée. Je m'acheminai aussitôt vers Athènes, et, au lieu de suivre la voie la plus courte, je pris à droite, avant d'arriver au carrefour de la Citerne, et je montai sur la cime d'un tumulus qui renferme les cendres de l'Amazone Antiope. Quand ces phalanges féminines assiégèrent la ville de Minerve, elles occupaient les hauteurs du Lycabetus et de l'Aréopage où campèrent plus tard les Perses et enfin les Vénitiens. C'est de là que furent tirés, en



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 26 Imp. Lemercier

Ruines de Phylé dans l'Attique.

1687, ces boulets rouges si fatals aux Propylées et au Parthénon; mais aussi quelle idée turque, de faire des magasins à poudre de semblables monuments! Le soir je rentrai dans Athènes avec plaisir. Cette fois je savais au juste ce que j'allais y trouver, et mon imagination n'était plus exposée à de pénibles mécomptes.

Une page de *Child-Harold* me décida à tenter la course de Phylé. Le bey nous donna quatre soldats. Après deux heures de marche, nous quittâmes la plaine, peu avant le village de Casia, et nous entrâmes dans des montagnes agréablement ombragées d'arbres verts de plusieurs espèces. Nous suivîmes ainsi la route de Thèbes jusqu'à Phylé. Cette forteresse exactement décrite dans le voyage de M. Dodwell, dont j'avais emporté un extrait, occupe le sommet d'un mont bordé de précipices. Les murailles et plusieurs tours rondes et carrées subsistent encore en partie; elles sont construites en belles pierres régulièrement taillées en parallélogramme; la vue est admirable, les premiers plans verts et boisés, plus loin des rochers pittoresques, et dans le lointain l'Acropolis, le mont Hymette et la mer (N° 26). Cependant quelle que soit la beauté de ce paysage, il m'est difficile de m'expliquer comment lord Byron entend la comparaison qu'il en fait avec l'arrivée de Constantinople. De Phylé, nous vînmes coucher à un ermitage suspendu comme un nid

d'aigle à un rocher sur le bord d'un ravin profond, et le lendemain, à la petite pointe du jour, nous nous rendions à une nymphée, consacrée à Pan, que M. Gropius, pendant mon séjour à Nauplie, m'avait indiquée et qui se trouve mentionnée dans Élien et dans Ménandre. Nous ne pûmes y arriver qu'en nous laissant glisser de roche en roche, jusqu'au fond d'un précipice; l'entrée est reconnaissable par plusieurs niches de diverses formes entaillées dans la pierre. Ici, il est bien évident qu'elles étaient destinées à placer des offrandes. Quelques inscriptions devenues illisibles s'y aperçoivent encore; à force de m'amincir, je pénétrai dans une cavité où nous ne vîmes aucun débris de lampes; déjà nous étions revenus sur nos pas avec assez d'humeur d'avoir acheté si peu de plaisir par tant de fatigue, et en ce moment M. Gropius n'était guère mieux dans mes papiers que dans ceux de lord Byron, quand, ayant sondé un autre orifice encore plus étroit, nous nous trouvâmes inopinément introduits dans une salle haute et spacieuse, toute tapissée de stalactites, qui descendaient de la voûte en forme de draperies et traînaient jusqu'à terre. Nous entendions les débris de terre cuite craquer sous nos pieds, et quelques recherches (nous nous étions munis d'une pioche) nous firent bientôt découvrir, non pas une lampe entière, mais de nombreux fragments, quelques-uns couverts de jolies mou-

lures. M. Gropius est possesseur de plusieurs centaines de ces lampes. Il pense qu'elles avaient servi à illuminer la grotte, lors des fêtes du dieu. On en avait trouvé un bien plus grand nombre, et la terre en cache certainement encore. Nous fîmes une assez longue station dans cette curieuse nymphée; puis, pourtant, il fallut songer à regagner le couvent où nous avions renvoyé nos montures, quand, le matin, les sentiers presque à pic étaient devenus tout à fait inaccessibles pour elles. Un caloyer, qui nous avait accompagnés, nous proposa de tenter la voie la plus directe, et, comme je la cherchais des yeux, j'aperçus mon moine en l'air, qui, d'une main, nous faisait signe de le suivre, tandis que de l'autre il se tenait à des espèces d'échelons entaillés dans le roc, et où il posait alternativement ses mains et ses pieds. Les récriminations n'auraient servi à rien, il fallait sortir de ce gouffre. Nous exécutâmes donc perpendiculairement, l'un après l'autre, cette périlleuse ascension, non sans envoyer le dieu Pan à tous les diables. A peine montés, il fallut descendre, puis remonter; enfin, ce ne fut qu'en m'aidant des pieds, des mains, des coudes, des genoux, que je parvins, en deux heures, à regagner l'ermitage par cette *voie la plus courte;* et pour me reposer, je n'eus que le temps de remonter à cheval, afin de rentrer de jour dans Athènes. J'y trouvai M. de Lamartine, arrivé de l'avant-veille, et décidé à se rembarquer le len-

demain de bon matin. J'avais encore quelques affaires à terminer; nous nous donnâmes rendez-vous au Pirée, ou pour plus sûr à Rhodes, et j'employai le reste de ma soirée et la matinée du 22 à l'acquisition de divers objets rares, en terre cuite et en verre, recueillis dans les tombeaux. J'en emportai pour 24 écus, et je ne fis pas un mauvais marché, vu le prix ordinaire de ces curiosités, beaucoup plus chères en Grèce qu'en Italie et en Sicile. Je cherchai inutilement une statue à acheter dans une ville où leur nombre était tel, qu'il formait, dit un ancien, comme une seconde population immobile au milieu de la première; car bien qu'à Athènes on changeât souvent leur nom, comme à Rome on changeait leur tête, et que Pausanias ne dissimule pas que Miltiade et Thémistocle étaient devenus un Romain et un Thrace, les statues n'en devaient pas moins se rencontrer à chaque pas, quand on songe qu'on en érigea trois cent soixante rien qu'au seul Démétrius de Phalère. M. Fauvel avait réuni, en sculptures et en objets d'art, une précieuse collection que tous les voyageurs modernes ont admirée. Elle a disparu dans la dernière guerre, et on n'en a retrouvé que quelques débris épars sous les ruines de son habitation; mais j'ai assez parlé de toutes ces scènes de désolation et de vandalisme, j'ai assez gémi sur les invasions des Barbares de nos jours. Je ne veux pas me faire le Jérémie de la

Grèce, surtout quand je vois que ceux qui devraient le plus s'en affliger en prennent si bien leur parti et sont au besoin prêts à recommencer. Je ne forme qu'un vœu en m'éloignant de la cité de Minerve, c'est que la déesse regagne ici son ancienne influence, qu'elle dirige la nouvelle administration, et qu'après avoir été adorée sous tant de dénominations différentes, une Minerve Bavaroise trouve aussi sa place au Panthéon d'Adrien. Quant aux antiquités, qu'on se hâte, tandis que le ravage de ces lieux rend la chose possible, avant que le squelette dont parlait Synésius ait achevé de tomber en poussière; qu'on se hâte, dis-je, de profiter de la ruine de la ville moderne pour retrouver ce qui reste de la ville ancienne, pour mettre à jour, par une fouille générale, les fondations et le sol primitif dans toute son étendue. Une recherche ainsi entreprise en grand peut richement indemniser de la ruine actuelle, mais il est instant de s'en occuper avant que la reconstruction des habitations y vienne apporter obstacle. Il faut que l'administration allemande fasse pour Athènes ce que sans doute le gouvernement napolitain ferait pour Herculanum si demain Portici était renversé par un tremblement de terre; certainement on ne le rebâtirait pas à la même place, ou au moins on y regarderait bien avant. Chandler dit avoir vu à Athènes un grand nombre d'églises, une infinité de chapelles ou ora-

toires, des couvents d'hommes et de femmes, plusieurs mosquées, plusieurs bains publics; n'est-il pas naturel de penser que la plupart de ces édifices avaient pris la place de ceux qui, dans l'antiquité, correspondaient aux mêmes usages? N'est-ce pas ce que nous remarquons sans cesse dans d'autres lieux, notamment pour les églises? Celles des Grecs, dès les premiers temps du christianisme, ont été de petite dimension, et, sous ce rapport, les fondations des temples antiques leur convenaient et se trouvaient toutes placées pour servir à asseoir des murs nouveaux. Il n'y a plus d'espoir à Athènes que dans ce que cache la terre, et peut-être recèle-t-elle des trésors. Citerai-je ma faible expérience? Je me souviens d'avoir fait déblayer dans les Vosges les restes d'un mur construit dans les premiers temps de la barbarie. Toutes les assises des fondations étaient formées de pierres tumulaires et de fragments de statues. Ce mur traversait le cimetière d'une ville antique et on avait pris à même les matériaux parmi ses monuments. N'est-ce pas ainsi qu'après le passage des Goths on aura dû opérer à Athènes?

Ces pensées, ces rêves si l'on veut, m'avaient retenu longtemps sous le péristyle du temple de Thésée, quand, sur sa face septentrionale, derrière la neuvième colonne, j'aperçus gravé le nom de l'abbé Delille. Cette inscription, qui déjà a presque l'intérêt d'une antiquité, me tira de ma rêverie; je me rap-

pelai vivement les sentiments que, dans ma jeunesse, j'avais voués à cet excellent homme, et le charme que je trouvais dans ses entretiens. Par une transition poétique, mes souvenirs me reportèrent de l'abbé Delille à M. de Lamartine ; il sera parti, me dis-je. Plus de cinq heures se sont écoulées depuis que

Le soleil se levant au sommet de l'Hymette
Du temple de Thésée illumine le faîte.

Le chantre de Socrate mourant aura quitté le Pirée. En effet, nous ne l'y retrouvâmes plus ; il nous avait attendus deux heures, puis, commandé par le vent de terre, il avait appareillé en se dirigeant vers Rhodes. Nous n'étions pas destinés à nous revoir avant la France.

XXVI.

THERMIA. — NAXOS.

La nuit nous prit près du cap Sunium, qui sert habituellement d'embuscade aux pirates. La prudence nous interdisait d'y descendre, et l'obscurité ne nous permit même pas d'apercevoir les ruines de son temple. Nous rasâmes les côtes de l'île de Zea, l'ancienne Céos, la patrie de Simonide, et, le matin, la violence du vent nous obligea à relâcher dans une anse de l'île de Thermia dont les eaux minérales n'ont conservé qu'une faible part de leur ancienne

renommée. Nous montâmes à une ruine appelée Hébreo Castro. Le tombeau et le therme de marbre que Tournefort y indique ont disparu ainsi que toute autre trace de magnificence. Trois voûtes en ogive revêtues de stuc sont creusées dans un rocher et semblent avoir servi de réservoir aux eaux. Démétrius fit faire une fouille par les marins du bord, qui ne produisit que quelques débris sans intérêt. Des pans de murs et une citerne se rencontrent encore près de la sommité du mont. Je ramassai un débris de vase revêtu d'un beau vernis et où d'élégants feuillages étaient représentés. Nous mangeâmes des raisins exquis dans une petite chapelle abandonnée ; puis je fus à la recherche de quelques objets d'antiquité qu'on venait de me vanter et que je devais trouver dans un village distant d'une heure environ, mais on ne m'y montra que quelques médailles communes et une petite tête de philosophe que j'achetai. De ce village, pour retourner à bord de notre goëlette, nous prîmes par une bourgade qui est aujourd'hui la capitale de l'île et qui n'offre rien de digne d'intérêt. Thermia, ainsi que le remarque Tournefort, ne produit aucun bois propre à brûler. De grosses touffes d'une mousse épineuse dont le sol est hérissé en tiennent lieu. Quelques rares vallées sont plantées de belles vignes et d'arbres fruitiers, et l'on a tiré des montagnes pelées le meilleur parti possible en y pratiquant des ter-

rasses en escalier avec des murs de soutenement qui aident à retenir le peu de terre qui s'y forme. On obtient ainsi quelques récoltes. J'eus lieu de remarquer les manières hospitalières des habitants. J'entrai dans plusieurs maisons qui annonçaient une certaine aisance et où je fus accueilli sur ma bonne mine qui pourtant n'était pas des meilleures. Il est vrai que Démétrius était là pour me faire valoir. Tantôt j'étais un milord de Corfou, tantôt un monsignor de Rome, mais toujours membre du comité grec. Au détour d'un chemin, une femme nous arrêta pour nous offrir des raisins de sa vigne. Elle en refusa le paiement en nous disant d'un ton tout à fait homérique : « C'est un devoir de faire part aux étrangers de ce que la fortune nous accorde et de les traiter de son mieux. » La nuit et le jour suivants nous fûmes tellement ballottés, et je m'en trouvai si mal à mon aise, qu'apercevant, le 25 août, à l'aurore, la belle île de Naxos, je dis au capitaine de m'y descendre, dussé-je y rester abandonné comme Ariane. En débarquant, nous trouvâmes un des démogérontes qui nous offrit ses services en très-bon français. Comme je lui en témoignais quelque surprise, il m'apprit que ses ancêtres faisaient partie de la colonie latine établie à Naxia, lorsque cette île fut érigée en duché, dans le XIIIe siècle, par Marc Sanudo. « Nous sommes encore environ quatre cents, me dit-il, et bien que la population grecque s'élève

à dix ou douze mille, nous possédons le quart des propriétés; nous descendons pour la plupart de nobles familles vénitiennes; Tournefort s'est un peu moqué de notre vanité, et il n'a pas tout à fait tort. Nous occupons encore le château où jadis nous dominions en maîtres. Toutes nos maisons sont situées dans son enceinte, et nous n'y laissons établir aucun Grec. Du reste, nous partageons avec eux l'administration : ainsi le gouverneur turc a auprès de lui un conseil composé de deux Latins et de deux Grecs; il est fâcheux d'être obligé de dire que nous vivons moins bien avec ces derniers qu'avec les Turcs. Souvent ils ont cherché à nous inquiéter, mais l'influence française nous a de tout temps protégés. Aussi, comme vous le voyez, nous apprenons votre langue par reconnaissance. »

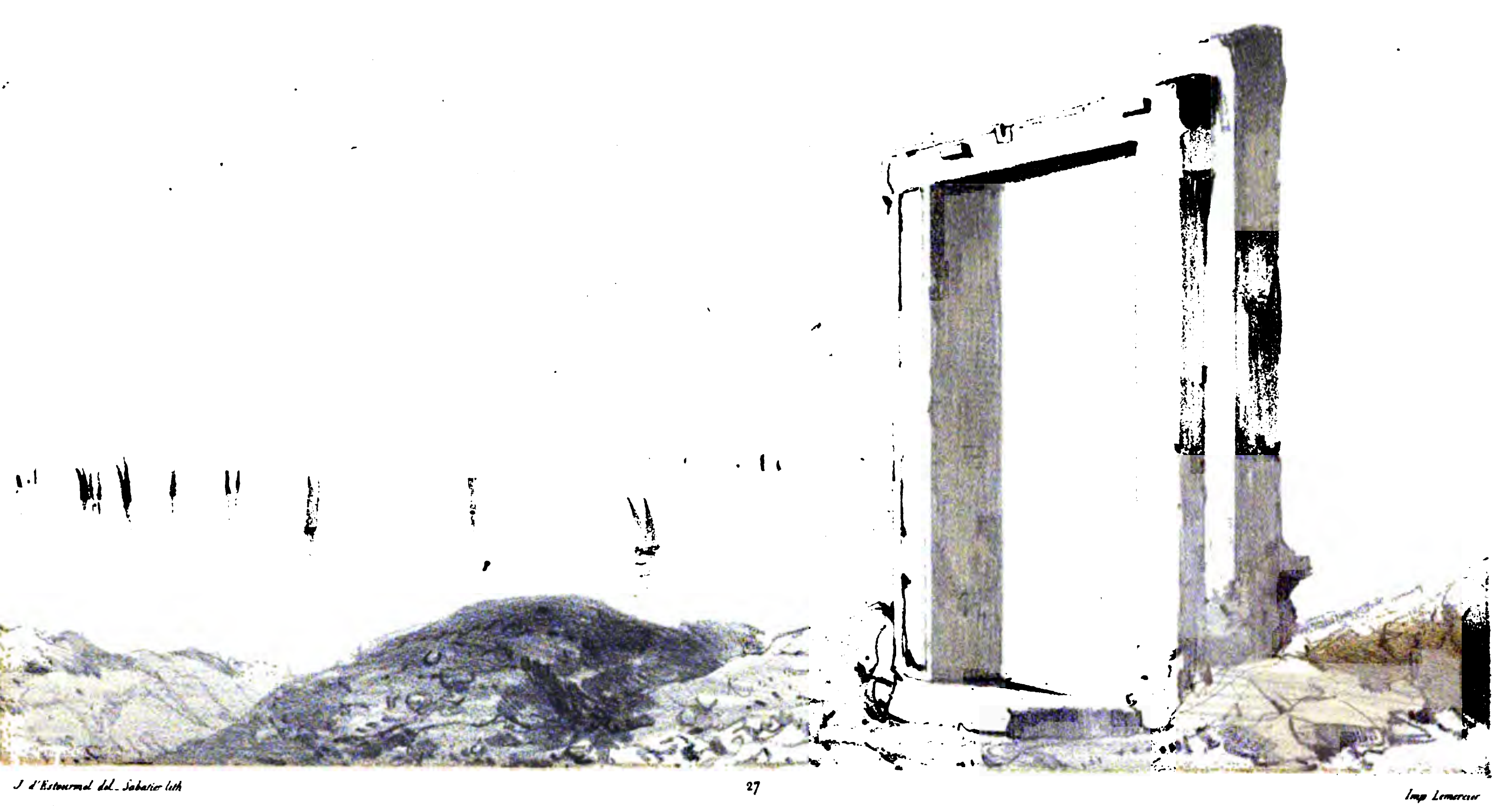
Nous fûmes proprement logés dans la maison d'un jeune prêtre qui avait étudié à la Propagande à Rome. Il nous mena faire visite au couvent des Lazaristes : le supérieur se trouvait être un Artésien de la petite ville de Bapaume; il me parla de mes parents, de mon habitation en Picardie, d'une fête qu'on y avait donnée à M. le prince de Condé en 1788. Le bon père me rappelait là le plus ancien souvenir de ma petite enfance. L'autre religieux était du département de l'Aveyron; nous nous y étions vus, en 1815, quand j'en fus nommé préfet; il me citait des actes de mon administration. C'était

une chose à la fois fort singulière et fort douce pour moi de me trouver, dans l'île de Naxos, assis entre un ancien voisin et un ancien administré. Ils me menèrent aux vêpres à la cathédrale, véritable église de village; mais je me crus à Saint-Pierre de Rome en y voyant un archevêque, quoiqu'il siégeât sur un trône de bois. C'est un vieillard de haute taille, d'une noble figure, et qui ressemblerait fort au portrait de Pie VII, s'il coupait ses moustaches. Nous le suivîmes dans son palais aussi modeste que sa cathédrale. Ce digne prélat nous parla de Rome avec attendrissement. Il y avait reçu l'éducation ecclésiastique. Notre conversation se prolongea assez longtemps. Il nous apprit que Naxos est actuellement l'unique archevêché de la Grèce, et qu'il avait succédé à Rhodes quand cette île devint la conquête des Turcs. Les évêchés suffragants sont : Syra, Santorin et Tinos. Tous les Latins de l'île apprennent chez les Lazaristes le français et l'italien. Il y a aussi un couvent d'Ursulines pour l'éducation des jeunes filles.

Les agents consulaires ont tous leur demeure dans le château. Nous visitâmes celui de France, M. de Lastic; il est de la noble maison de ce nom qui a donné un grand-maître aux chevaliers de Rhodes. Il nous conta qu'un de ses ancêtres, voyageant dans l'Archipel, devint épris d'une jeune personne appartenant à la première noblesse de Naxos. Ses parents envoyèrent leur consentement au mariage, à la condition

que la nouvelle épouse suivrait son mari en France. Mais peu de jours après la célébration, M. de Lastic mourut, laissant sa veuve grosse. On pense bien que le père et la mère de cette jeune femme la décidèrent facilement à ne pas abandonner sa terre natale pour un pays et une famille qui lui étaient inconnus. C'est ainsi qu'une branche de Lastic s'est trouvée naturalisée dans l'Archipel. Elle y jouit de tous les droits civiques, car un fils du consul est en ce moment député à l'assemblée nationale de Nauplie.

On nous mène à une antique citerne, construite en partie de gros blocs de pierres provenant des ruines de l'ancienne ville. D'après la tradition, ce serait en ce lieu que l'ingrat Thésée aurait laissé sa triste Ariane endormie sur le rocher. Pour moi, je n'hésite pas à placer cette scène sur l'emplacement de l'ancien temple de Bacchus. Il s'élevait au bord d'un écueil qui sort des flots à peu de distance, et il en reste un débris remarquable, une porte formée de trois longues pièces de marbre blanc (N° 27). Je n'y abordai que le lendemain et avec difficulté à cause de la furie des vagues. De là on jouit d'une belle vue sur la ville construite en amphithéâtre et sur une plaine qui s'étend derrière, et dont la fécondité est prodigieuse, puisqu'elle rapporte jusqu'à trente pour un; des montagnes ferment l'horizon; à droite, on découvre la mer et l'île de Paros.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 27 Imp. Lemercier

Porte du temple de Bacchus à Naxos.

En contemplant cette perspective, je regrettai M. Wolfenberger et ses pinceaux ; nous nous en étions séparés à Athènes. Il ne comprenait pas le genre d'intérêt qui m'attirait vers la Palestine, et il préféra rester en Grèce. Démétrius lui aurait volontiers donné un successeur en notre compagnie. Il en avait de toutes les nations à me proposer, et en leur faisant une remise du quart sur le prix auquel j'avais fait avec lui mon abonnement, il y trouvait encore son compte. Je me refusai à ses instances ; je redoutais de m'adjoindre tels compagnons dont la société m'aurait gâté mon voyage, de ces gens qui vont droit devant eux sans regarder, ou regardent sans voir, qui ne se mettent en route que pour arriver, ne se soucient que d'avancer, et semblent toujours disputer le prix de la course ; j'en ai connu qui venaient me demander, lorsque j'étais en douce rêverie et disposé à m'oublier agréablement quelque part, quand partons-nous ? que faisons-nous ici ? Eh mon Dieu ! étais-je toujours tenté de leur répondre, que ferez-vous ailleurs ? Le bon M. Wolfenberger n'était pas de ces coureurs-là. Au contraire, il s'établissait volontiers partout où il trouvait à exercer ses pinceaux et à manger du bœuf, seul goût prononcé que je lui aie connu. C'était un homme facile à vivre, ayant la candeur allemande, et cette précieuse naïveté qui est un don bien rare de l'esprit quand elle n'en est pas l'absence.

Le 26, je ne pus décider nos marins à mettre à la voile. Démétrius avait eu le tort de les prendre à la journée; tort pour nous, car pour lui cela l'arrangeait à merveille, puisqu'il était lui-même payé au mois. Je commençais à m'apercevoir des inconvénients du genre de marché que j'avais contracté; cependant, ce ne fut qu'en Syrie qu'ils devinrent vraiment sensibles, puis insoutenables. Ici le patron de ma barque recevait deux écus par jour de notre Grec, qui en touchait près de dix; et à ce prix, l'un et l'autre trouvaient beaucoup de convenance à me faire faire à petites journées le tour de tous les écueils de l'Archipel. Enfin, nous nous rembarquâmes le 27, le patron prétendant que je lui faisais manquer la plus grande fête de la Panagia, et moi l'assurant que l'Assomption était passée depuis longtemps. Nous avions raison tous les deux, le calendrier grec étant en retard de douze jours sur le nôtre. La nuit, mes traîtres prirent leur revanche : comme ils trouvaient le vent trop bon et que nous allions trop vite, ils baissèrent toutes les voiles, et nous livrèrent ainsi en panne à l'agitation des vagues et au balancement le plus désagréable. Puis ils nous jurèrent le matin que la nuit avait été affreuse, et le patron commença un récit de tempête, que Démétrius, au fur et à mesure, nous traduisait en italien, en levant les yeux au ciel.

XXVII.

RHODES.

Ces retards nous firent manquer à Rhodes M. de Lamartine, qui, après y être resté trois jours, en était reparti la veille de notre arrivée. Nous y touchâmes le 28, vers midi. En découvrant cette île charmante, je ne dirai pas que mon attente fut surpassée ; car ce que j'attendais et ce que j'ai vu n'ont aucun rapport. Mon œil encore attristé de la nudité du sol de la Grèce, pouvait-il se flatter de rencontrer une si belle et si riche végétation! Toute l'enceinte d'Athènes ne m'avait offert que trois palmiers; ici ils croissaient en nombreux bouquets, couronnaient les hauteurs et formaient une ceinture verte autour des murs de la ville; mais ce fut surtout cette ville même qui m'étonna. Le moyen âge est resté à Rhodes avec tout son appareil guerrier, ses tourelles, ses créneaux, ses ogives, ses armoiries. Nous possédons chez nous quelques maisons de ce genre; mais une cité tout entière, c'était un spectacle complétement nouveau pour moi. Le port où nous descendîmes est bordé de quais en grande partie ruinés, et de longues murailles hérissées de meurtrières; une belle et haute tour carrée, crénelée, flanquée à son sommet de quatre tourillons,

s'élève au-dessus des autres fortifications. (N° 28). Lors du siége, elle s'appelait la tour Saint-Nicolas, et elle fut vaillamment défendue par un Castellane. Une fois les portes franchies, on pénètre à travers un assemblage de maisons bâties en pierre, à petites croisées carrées, à portes basses et cintrées, avec des trottoirs qui ne laissent entre eux qu'une voie étroite. Quelques rues, mieux percées, forment le quartier noble, le faubourg Saint-Germain de Rhodes. Une d'elles, la plus droite et la plus large, a conservé le nom de rue des Chevaliers; elle traverse la ville, aboutissant d'un côté à la mosquée, près de la porte du port, de l'autre à l'ancienne église patronale de Saint-Jean. Les hôtels qui la bordent sont tels qu'ils étaient à la fin du xve siècle, dont la plupart portent la date. Seulement, quelques balcons fermés ont été ajoutés aux fenêtres pour empêcher le jour et surtout les regards de s'introduire du dehors dans l'intérieur des chambres. Des créneaux, de petites tourelles, des gouttières en pierres s'avancent en saillie sur les façades; de longs câbles sculptés marquent la séparation des étages. Dans l'architecture, des noms se sont conservés qui maintenant ne représentent plus rien. Qu'est-ce, dans nos maisons modernes, qu'une *croisée* autour de laquelle règne un *cordon?* un assemblage de vitres et des moulures à l'entour. Mais les anciennes croisées représentaient exactement une croix, comme leur nom l'indique. La



28

Port de Rhodes, tour de St Nicolas

Imp. Lemercier



J. d. Estourmel del. – Sabatier lith. 29 Imp. Lemercier

Rhodes, la maison aux sept écussons

forme en fut adoptée à l'époque des croisades, et ce qu'on appela alors un cordon est bien réellement ce câble que je retrouve ici dans les encadrements.

Ce qui contribue surtout à l'ornement, c'est la profusion d'armoiries en pierre ou en marbre blanc, qu'on aperçoit jusque sous les toits; quelquefois on voit réunis jusqu'à sept de ces écussons (Nº 29). La croix de l'ordre est partout, mais jamais seule; la croix ancrée des d'Aubusson lui est accolée sur toutes les portes et les lieux les plus apparents, preuve évidente que la ville fut en grande partie reconstruite après le premier siége. On rencontre aussi fréquemment nos fleurs de lis. Les maisons ainsi décorées présentent à l'œil un blason complet, souvent avec des devises et des inscriptions en caractères gothiques. Mais au milieu de tant d'objets curieux, le voyageur éprouve un grand désappointement par l'impossibilité de se procurer à Rhodes le moindre renseignement. Les nobles hôtes de ces demeures n'ont laissé personne après eux, et cette colonie chevaleresque en levant son camp a emporté son histoire avec elle. Allez donc demander aux Turcs ce que fut Rhodes autrefois? Ils ont trouvé des maisons vides et s'y sont logés sans plus de façon, oubliant même d'enlever de dessus les murailles ces croix qui semblent encore les défier. Félicitons-nous de leur indifférence, c'est à elle que nous devons la singulière conservation de cette glorieuse cité, dont il n'est pas

exact de dire, ainsi que l'affirme l'abbé de Vertot, « qu'elle n'était plus qu'un monceau de pierres et de terre » quand elle fut rendue à Soliman en 1522. Les dates de 1492, 1503, 1520, qui se retrouvent inscrites sur plusieurs hôtels, et ces croix et ces écussons en si grand nombre sont là pour démentir l'historien. Il faut même bien reconnaître que si leur existence témoigne en faveur de la défense du grand-maître d'Aubusson, il n'en est pas de même pour celle de Villiers de l'Isle-Adam; car enfin la plupart de ces armoiries, postérieures au premier siége, ont survécu au second, et les Turcs, assez insouciants pour les laisser subsister, à coup sûr ne les auraient pas refaites.

Aucune sentinelle ne veille sur les remparts de Rhodes; seulement, sous ses trois portes, quelques soldats sont assis et fument, leurs fusils derrière eux, appuyés aux murs. C'est ainsi qu'on monte la garde en Turquie, même quand la flotte égyptienne est en vue. Les fossés sont larges et profonds. Tout à l'entour règne une longue suite de cimetières hérissés de pierres levées, de dalles de marbre blanc, fichées en terre, couvertes d'épitaphes et quelquefois terminées par la grossière imitation d'un turban. On m'a dit que les Turcs n'étaient point dans l'usage de renouveler les fosses dans leurs cimetières : il s'ensuit naturellement que, pour la petite ville de Rhodes, les morts envahissent déjà sur les vivants d'aussi grands espaces qu'à Paris.

Je fus témoin d'une scène singulière dans un de ces asiles de la mort, comme j'allais m'y promener, le lendemain de mon arrivée. Je trouvai une douzaine de femmes enveloppées de voiles blancs et agenouillées; elles avaient apporté des vêtements d'hommes dont elles couvraient les tombeaux, tournant et retournant ces habits, les étendant, puis les frappant comme on frappe avec le battoir le linge à la lessive. Arrêté à quelques pas, je les examinais avec attention; ma présence ne parut pas les gêner. De temps en temps elles levaient les mains, les croisaient sur leur tête, les appliquaient vivement sur leurs genoux, en accompagnant ces démonstrations d'une espèce de récitatif qu'elles psalmodiaient en se succédant, en sorte que ce chant lamentable ne fut pas suspendu un seul instant pendant près d'une heure que je restai en observation. Ces femmes avaient quitté leur masque; quelques-unes étaient jolies autant qu'on en pouvait juger à travers les larmes dont leur visage était inondé, car elles pleuraient bien réellement, quoique leurs mouvements parussent tous réglés et cadencés, et que, dans son désespoir, aucune ne manquât à la mesure. J'appris que c'étaient des Juives, qui, à jour fixé, viennent ainsi pleurer leurs morts, et je me rappelai ce passage de Jérémie : « Faites venir les pleureuses; en« voyez chercher celles qui sont les plus habiles; « qu'elles se hâtent de pleurer sur nous avec des cris

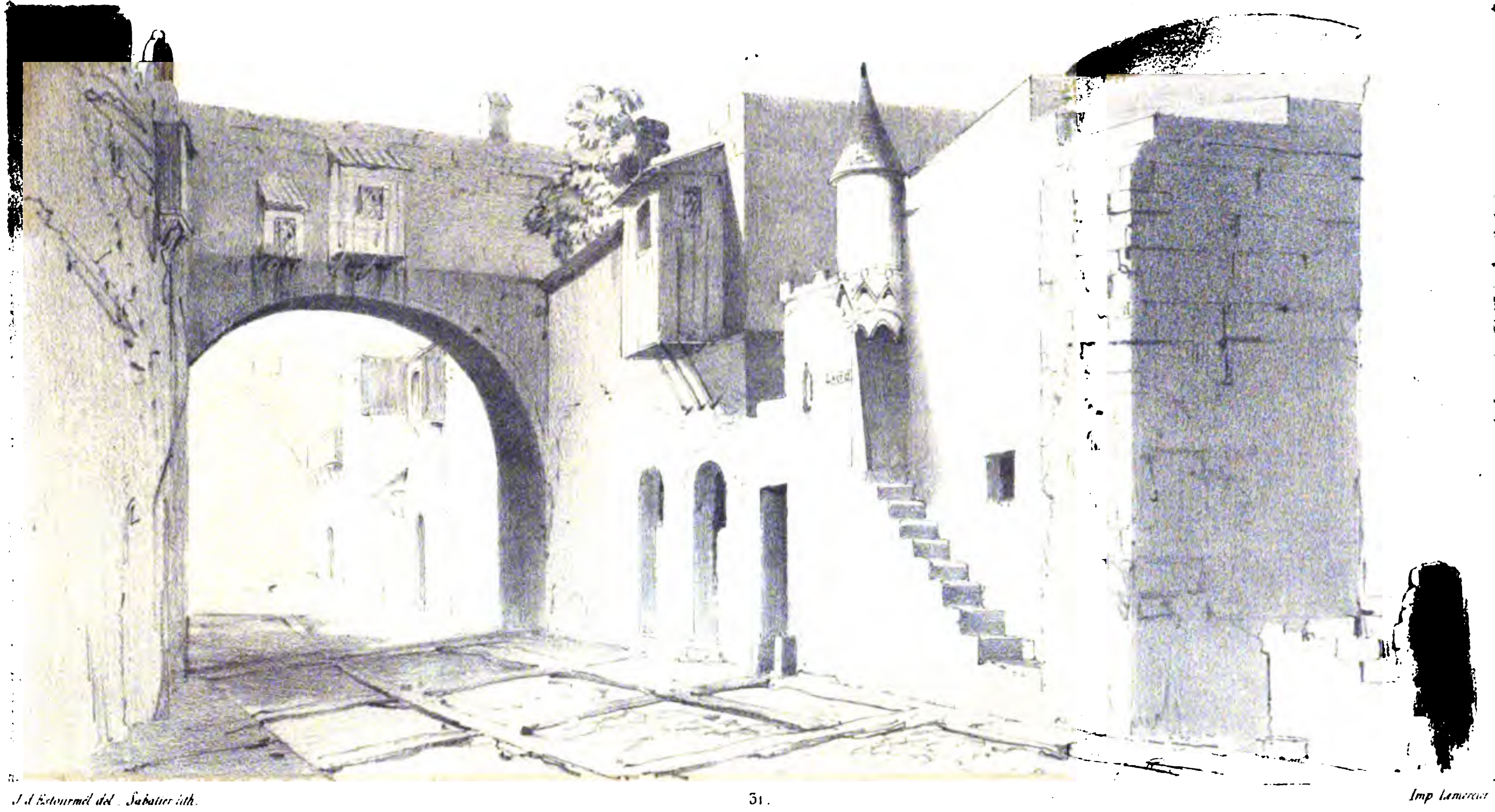
« lamentables, et qu'il sorte des paupières des ruis-
« seaux de larmes. »

Les Musulmans ne souffrent point que nous habitions sous les mêmes toits qu'eux et même dans leur voisinage. Leur jalousie nous refuse le même air qu'à leurs femmes. Les Francs, au coucher du soleil, doivent sortir de la ville. Quelquefois j'oublie les heures, assis sur le trottoir dans la rue des Chevaliers. J'entends une voix qui me tire de ma rêverie en m'appelant *capitaine;* c'est le titre le plus honorable que les Orientaux trouvent à donner aux *giaours*. On me fait signe qu'il est l'heure. Alors je plie mon bagage, mes crayons et mes livres, et je m'en retourne à mon faubourg en traversant les poternes du port et le grand chantier où la lenteur des charpentiers turcs s'exerce sur quelques carcasses de navire qu'ils réussissent parfois à radouber. Nous occupons une maison dans le *Péra* de Rhodes, village ouvert et paisible près de la ville guerrière et fermée. Ce quartier franc a son église, et se compose de plusieurs longues rues bordées de petites maisons presque toutes semblables : un seul étage, une cour intérieure, trois ou quatre pièces ouvrant sur cette cour et meublées à l'orientale, c'est-à-dire le plancher pour s'asseoir et se coucher; notre demeure est ainsi faite. Le loyer coûte soixante paras par jour, environ dix sous de France; le prix de la nourriture est à l'avenant, et le lait, les œufs,



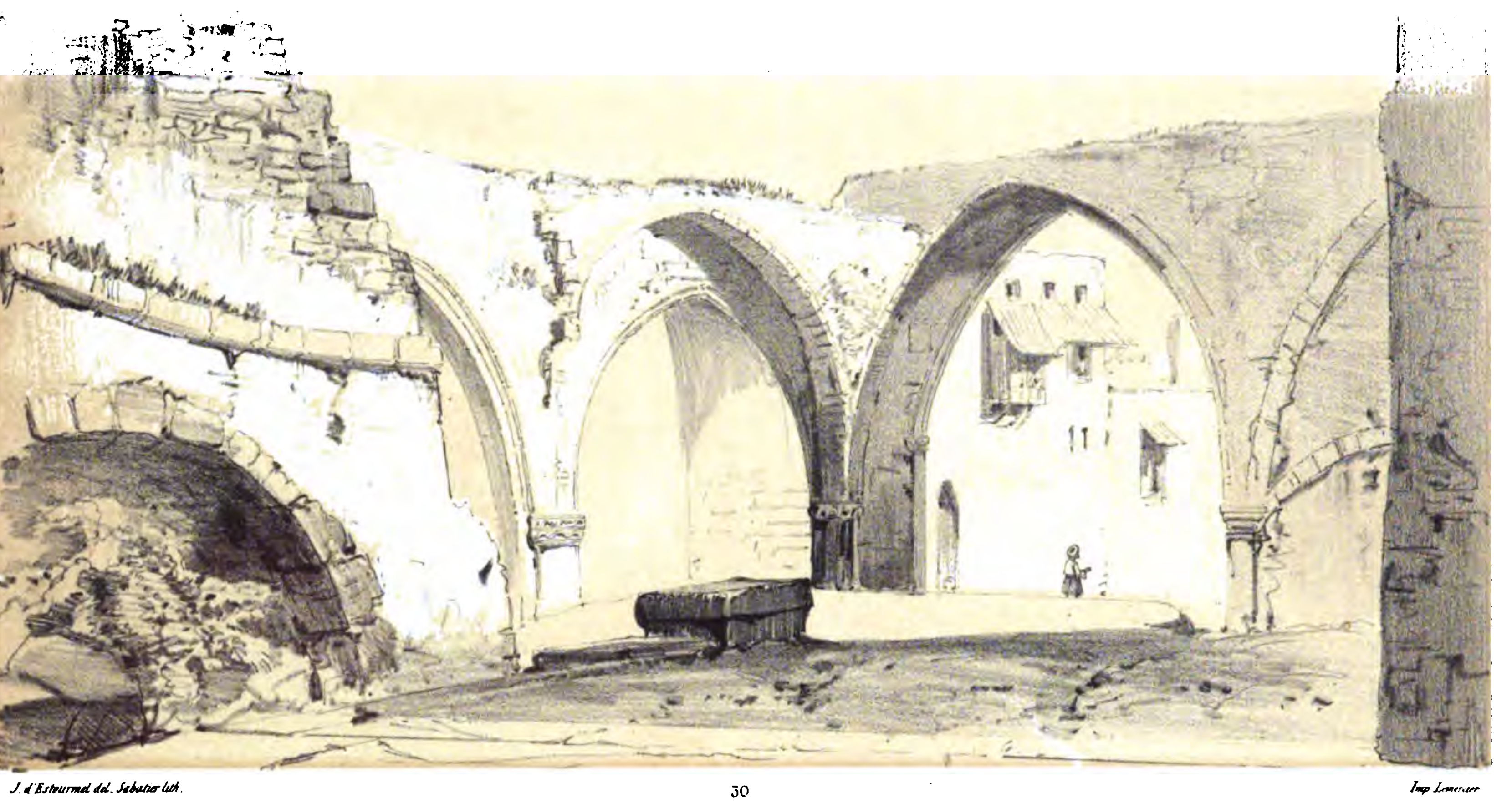
J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 32 Imp. Lemercier

3e vue de la rue des Chevaliers, maison du grand Prieur, l'Hospice.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 31. Imp. Lemercier

Rhodes . deuxième vue de la rue des Chevaliers.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 30 Imp. Lemercier

Rhodes, Parvis de l'église Saint-Jean, entrée de la rue des Chevaliers.

le mouton, les poules, le riz surtout ne nous manquent pas. Chaque jour je brave le soleil dans ma chère rue des Chevaliers, à l'ombre de ses pignons élevés; j'en ai fait mon cabinet de travail : j'y porte mon écritoire et ma palette, j'écris ces notes, je dessine les maisons, et les trois vues ci-jointes (N°s 30, 31 et 32) donnent la rue dans toute sa longueur. Ma pensée se plaît à réinstaller dans ces demeures leurs premiers habitants, ces hommes de fer en dessus, en dessous, en dedans, et dont le cœur, le corps et l'armure semblaient fondus ensemble et d'un même métal. La rue est presque déserte. Quelques Turcs passent rarement et gravement auprès de nous sans jamais s'arrêter; les enfants m'importunent un peu par leur babil. Roger jouerait bien avec eux, mais il est contrarié de ne pouvoir s'en faire entendre. « Mon oncle, me dit-il, « quelle diable de langue leurs parents leur laissent « parler ! » La seule chose à laquelle mes yeux ont peine à se faire, c'est à ces troupes de chiens décharnés qui parcourent les rues, sans domiciles et sans maîtres. Souvent, lorsque je furette sous ces voûtes sombres et désertes, cherchant à découvrir de nouveaux écussons, j'entends gronder près de moi et j'aperçois, brillants dans l'ombre, les yeux courroucés d'une lice qui vient de mettre bas; je m'étais d'abord figuré que ces chiens demi-sauvages devaient être charmants, et je me promettais de

choisir un des plus distingués, de me l'attacher et de le ramener en France; mais je ne rencontre que d'ignobles animaux qu'on croirait tous nés de la même mère, à poil fauve, à regards obliques, enfin de vilains mâtins ayant l'air de loups affamés; je renonce à les apprivoiser, et en vérité ils n'en valent pas la peine. Il y a certains indépendants qu'il faut laisser pour ce qu'ils sont.

Ces globes de marbre et de granit que j'aperçois à chaque pas dans les rues, à demi enterrés, sont d'énormes boulets restes des munitions de guerre des Chevaliers, et nécessairement faits aux dépens des monuments de la ville grecque. J'ai remarqué quelques bornes de forme cylindrique, ornées de guirlandes et de têtes de bœufs, et dont le haut est creusé en forme de coupe. Je voulus prendre des renseignements, mais, je l'ai déjà dit, rien de plus inutile à Rhodes que les questions. Les Turcs ne vous entendent pas, et le peu de Grecs qui savent l'italien vous répondent : *Chi sa?* en levant les épaules. Notre consul, c'est une justice à lui rendre, n'en sait pas plus que les autres; il se contente de me dire que je trouverai à Smyrne toutes les ressources que je puis désirer. Comme il revient souvent sur cette assurance, je le fais s'expliquer et je reconnais que les ressources dont il entend parler sont les comestibles de tout genre dont le bazar de Smyrne est abondamment pourvu.

XXVIII.

ENVIRONS DE RHODES.

VISITE AU BEY.

On m'avait signalé, à deux lieues environ, des ruines qu'on appelle le vieux Rhodes. La route en est agréable. Nous suivîmes longtemps le rivage, nous dirigeant vers le sud-ouest; nous cheminions entre de gros arbres touffus, chênes verts, oliviers, figuiers, tels que je n'en avais pas rencontré depuis l'Italie. Puis nous traversâmes un joli village dont les maisons sont en pierres, et presque toutes uniformément ornées d'une petite tourelle à cul-de-lampe délicatement sculptée. Ce genre de construction dénote la demeure féodale, et je croirais volontiers que les Chevaliers avaient ici leurs maisons de campagne, *ma chi sa?* Au milieu de tous ces tourillons, nous nous arrêtâmes devant une église gothique dont le parvis est orné d'un très-joli pavé en petits galets noirs et blancs formant divers dessins. On y psalmodiait des litanies à la Panagia avec force salutations qui se correspondaient depuis l'autel jusqu'à la porte de la rue. Je ne connais rien de révérentieux comme l'office grec. Plus loin, sur une éminence, nous trouvâmes l'emplacement d'une

ancienne ville, quelques restes de tours et un couvent ruiné. On peut conjecturer, par les débris de marbre et de poterie, et quelques gros blocs de pierre pareils à ceux qu'employaient les anciens, que le sol a porté successivement des constructions antiques et du moyen âge.

5 *Septembre*. Nos assiduités dans la rue des Chevaliers commencent à donner des inquiétudes aux bons Musulmans : nous grimpons sur les murs ruinés, nous dessinons les remparts, nous avons toujours les yeux levés vers les fenêtres, et l'on ne peut imaginer que ce soit uniquement pour regarder des écussons; si nous n'en voulons pas à l'ordre public, nous troublons au moins la paix des harems; puis la flotte égyptienne n'est qu'à trente milles, et une des autorités de la ville a dit que nous pourrions bien être quelques mamelucks de Méhémet-Ali, comme s'il s'en était réservé! Tels sont les cancans de Rhodes. Le bey nous fait prier de nous rendre à son palais; quel palais! Nous attendons qu'il ait fini son dîner; quel dîner! A travers la porte, nous l'apercevons mangeant par terre du riz à pleines mains, et, devant lui, un grand esclave noir qui chasse ses mouches. Quand celui-ci eut fini d'émoucher et le gouverneur de dîner, nous fûmes introduits; on nous présenta la pipe et le café, et le bey avec des manières de bonne compagnie me fit dire par le drogman que quelques personnes avaient pris de l'in-

quiétude de nous voir dessiner, et que pour être à même de les rassurer si elles venaient de nouveau lui exprimer leurs craintes, il avait été bien aise de faire connaissance avec nous et avec nos dessins. Nous les lui montrâmes aussitôt; il les regarda pour la forme, et ajouta qu'au besoin il nous donnerait un soldat de sa garde pour nous accompagner et nous protéger; il s'enquit à Démétrius des nouvelles de l'Attique, en ajoutant que le pays pourrait bien finir par regretter les Turcs. On voyait qu'il avait peine à se persuader que Sétine dût jamais être la capitale d'un royaume grec, et il aurait dit volontiers, mais moins poétiquement que M. Hugo :

Oui, nous te reprendrons, ville aux dômes d'azur,
Molle Sétiniah, qu'en leur langage impur
Les Barbares nomment Athènes.

Le soir, comme je traversais le chantier, je me sentis frappé par derrière : c'était un matelot de la flotte qui trouvait plaisant de me donner du plat de sa main sur la nuque. Ne voulant pas être en reste de familiarité, je le pris à la gorge et le jetai à la renverse; ce qui ne causa aucune rumeur. Je m'en fus après cet exploit, et, en y réfléchissant, je restai convaincu que mon adversaire était ivre, et que ses camarades s'étaient dit que ce transgresseur de la loi avait mérité d'être renversé par le giaour.

J'expliquai ainsi modestement et la facilité de mon triomphe et celle de ma retraite, au lieu de me glorifier de la vigueur de mon bras. Dieu confond les superbes. Le capitan-pacha n'est pas superbe. Pendant que les Égyptiens tiennent la mer, il est depuis deux mois, à trois lieues de Rhodes, au fond du golfe de Marmarissa ; on annonce pourtant qu'il va en sortir. Si les flottes se rencontrent, chacun prendra sa droite : c'est leur manière de s'aborder.

8 *Septembre.* Depuis que nous sommes dans les États turcs, nous avons repris les habitudes catholiques auxquelles il nous avait fallu renoncer en Grèce. Aujourd'hui deux cordeliers nous ont dit la messe et ont prêché en italien ; ils m'ont fait voir dans leur chapelle un marbre armorié où l'image de la Vierge est sculptée et peinte ; une tradition miraculeuse, qu'ils ne peuvent pas bien m'expliquer, s'y rattache.

Le soir, nous allons visiter un navire autrichien qui arrive des côtes de la Macédoine, et dont le capitaine rapporte une cargaison de médailles. Il en a près de trois cents, toutes en argent et la plupart bien conservées. Nous en achetons une certaine quantité, et elles ne nous reviennent pas l'une dans l'autre à plus de 50 sous de France. Les Alexandre n'y manquent pas. J'apprends à cette occasion que du vivant de ce grand conquérant aucune pièce

n'avait été frappée à son effigie : toutes celles de son règne représentent un Hercule, et celles de son père, Philippe, un Bacchus; ce ne fut qu'après qu'il eut été divinisé et sous un de ses successeurs, que sa figure prit place sur les médailles.

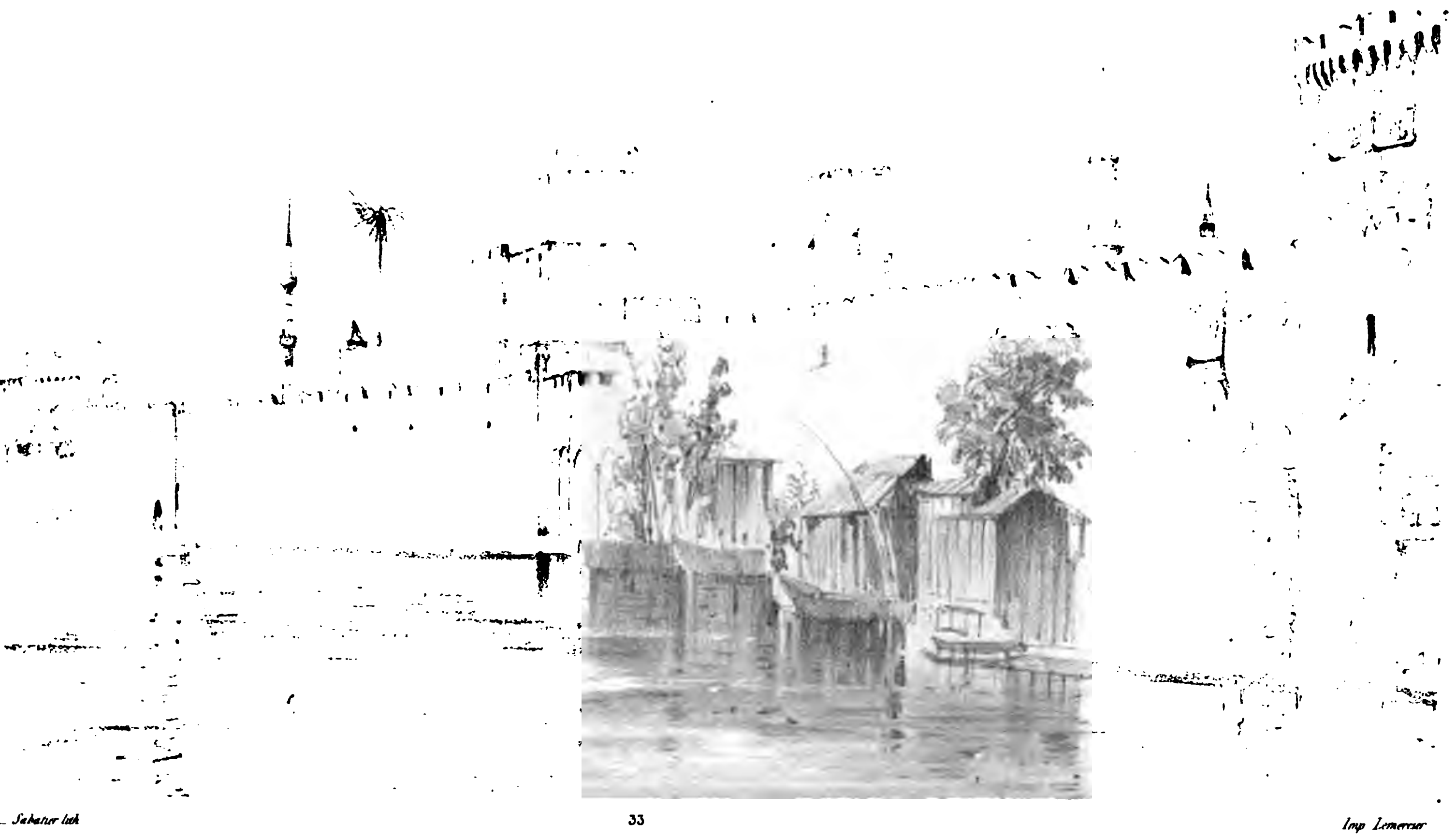
XXIX.

LE COLOSSE.

MAISON DE PLAISANCE D'UN BEY.

Roger, dont je suis presque parvenu à faire un antiquaire, avait, sans songer à faire une pointe, commencé son journal par cette phrase : Rhodes a joui dans les temps anciens d'une réputation colossale. Nous demandions à tous les Rhodiens modernes des nouvelles de leur géant de bronze; les plus savants ont confondu son histoire avec celle du siége, et M. Philippe, notre hôte, se rappelait d'avoir entendu dire dans sa jeunesse que le grand-maître avait fait passer la flotte turque entre ses jambes. Comme les traditions s'altèrent! On m'avait indiqué d'abord deux rochers à fleur d'eau près du phare, comme ayant servi de fondations au colosse; mais il paraît qu'il faut décidément chercher son emplacement entre les deux tours carrées et crénelées qui bordent le quai, avant d'arriver aux cafés,

près de la porte du port (N° 33). L'intervalle qui sépare ces tours est rempli par un mur élevé, et on a bouché un grand arc à plein cintre qui semble, si l'on veut, figurer encore l'écartement des jambes de la statue. Derrière ce mur, on trouverait, m'a-t-on assuré, quelques restes des piédestaux; mais les Turcs n'y laissent point pénétrer. La ville ancienne s'étendait sans doute le long du littoral jusqu'aux rochers qui sont derrière le faubourg des Francs; témoin les morceaux de marbre, de stuc, de terre cuite dont le sol est jonché, et je puis dire qu'à l'appui de cette opinion je rentre chaque soir à la maison les poches pleines de preuves sous le poids desquelles je suis accablé. Avec quelques coups de pioche, j'ai fait revenir à la surface de la terre des fragments de lampes et de vases. J'aime ce rivage, j'y viens souvent jouir d'un admirable spectacle; je vois le soleil se coucher dans le sein, non de Thétis, mais de Vénus, précisément derrière le promontoire de Gnide, à la côte d'Asie, dont mes yeux suivent au loin le prolongement. Le ciel se charge alors de vapeurs rougeâtres, le vent du nord s'élève et souffle avec une extrême violence, et la mer courroucée bondit et jette son écume à la face des rochers. Tout porte ici l'empreinte d'un grand bouleversement dont la nuit des temps a dérobé la connaissance à l'homme : on peut même croire que le sol de Rhodes a été primitivement joint au continent.



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 33 Imp. Lemercier

Quai de Rodes _ emplacement du Colosse.

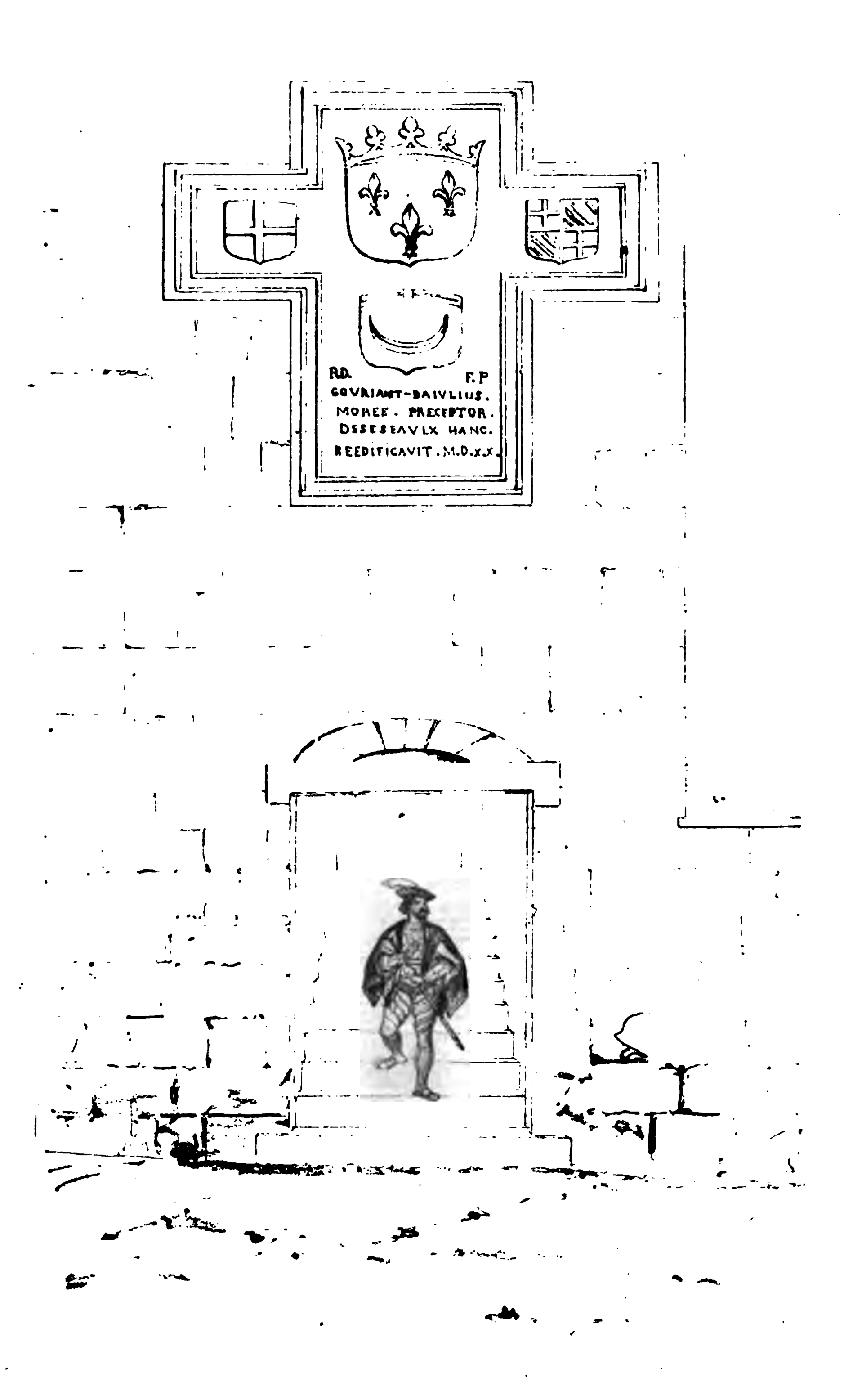
Quelquefois je cherche un refuge contre la chaleur dans des baignoires de pierre que le flot a creusées. A l'entrée de cette grotte, à mi-côte, je place la scène du combat à outrance de Dieudonné de Gozon, non sans me rappeler ses dragonières [1]. Je suis de plus en plus enchanté de Rhodes. « Que serait-ce si vous l'aviez entendu! » disait Eschines, dans cette même île, quand on y lisait en sa présence la harangue de Démosthènes qui l'avait fait exiler d'Athènes. Que serait-ce si vous aviez vu Rhodes! suis-je aussi tenté de dire, chaque fois que j'entreprends de donner une idée de cet agréable et curieux séjour. Il faut l'avoir habité, il faut avoir vu ce ciel, cette mer, ces palmiers, mais surtout la rue des Chevaliers. Heureuse ville de n'avoir eu pour habitants que des Turcs et point d'architectes! Placez ici quelqu'un de ces derniers, et fiez-vous à lui du soin des *embellissements*. C'est une plaie que ces habiles gens qui veulent mettre du leur à la place de l'ancien ; un véritable fléau comme les médecins et les avocats qui vivent de nos infirmités et de nos querelles. Malheur au vieux rempart, à la tour crénelée qui se rencontre sur leur chemin! Ils les flétriront de l'épithète

---

[1] Près des ruines du château de Gozon, dans le département de l'Aveyron, on montre encore un bois, appelé les Dragonières, où, suivant la tradition, le chevalier exerçait ses dogues contre le mannequin du monstre dont il délivra l'île de Rhodes.

d'inutiles. Il faut qu'ils abattent, qu'ils alignent jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à coups de règle et d'équerre à faire un damier d'une ville du moyen âge Peu leur importe qu'elle perde sa physionomie, ses souvenirs, son histoire. Donnez-leur Rome, ils commenceront par niveler les sept collines. Livrez-leur Rhodes, et vous verrez le beau plan d'alignement qu'ils vont tirer au travers de toutes ces demeures des Chevaliers dont chaque jour nous allons cherchant les armoiries à travers un dédale de ruelles; aujourd'hui je trouve renfermés dans un grand encadrement formant la croix et parfaitement sculptés, les lis de France, l'écusson de l'ordre, et deux autres avec une inscription indiquant qu'un bailli de Morée reconstruisit cet hôtel, en 1520, deux ans justement avant l'expulsion des Chevaliers (N° 34). Cette inscription a pour moi un intérêt de souvenir; elle me rappelle le manoir de mes pères dans une autre partie du monde et la chambre appelée, à Suzanne, chambre du bailli, où j'ai passé mon enfance, et où je lisais, au haut du portrait de mon oncle, ce même titre de bailli de Morée.

Le portail du palais du grand-maître, que je n'ai pu franchir, est flanqué de deux grosses tours (N° 35). Un harem occupe l'intérieur. Je trouvai des difficultés d'un autre genre, mais aussi invincibles, pour m'introduire dans l'Arsenal dont je donne ici une vue extérieure (N° 36). Je fus plus heureux



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 34 Imp. Lemercier

Maison du Bailli de Morée à Rhodes.



J. d'Estournel del. Sabatier lith.

35

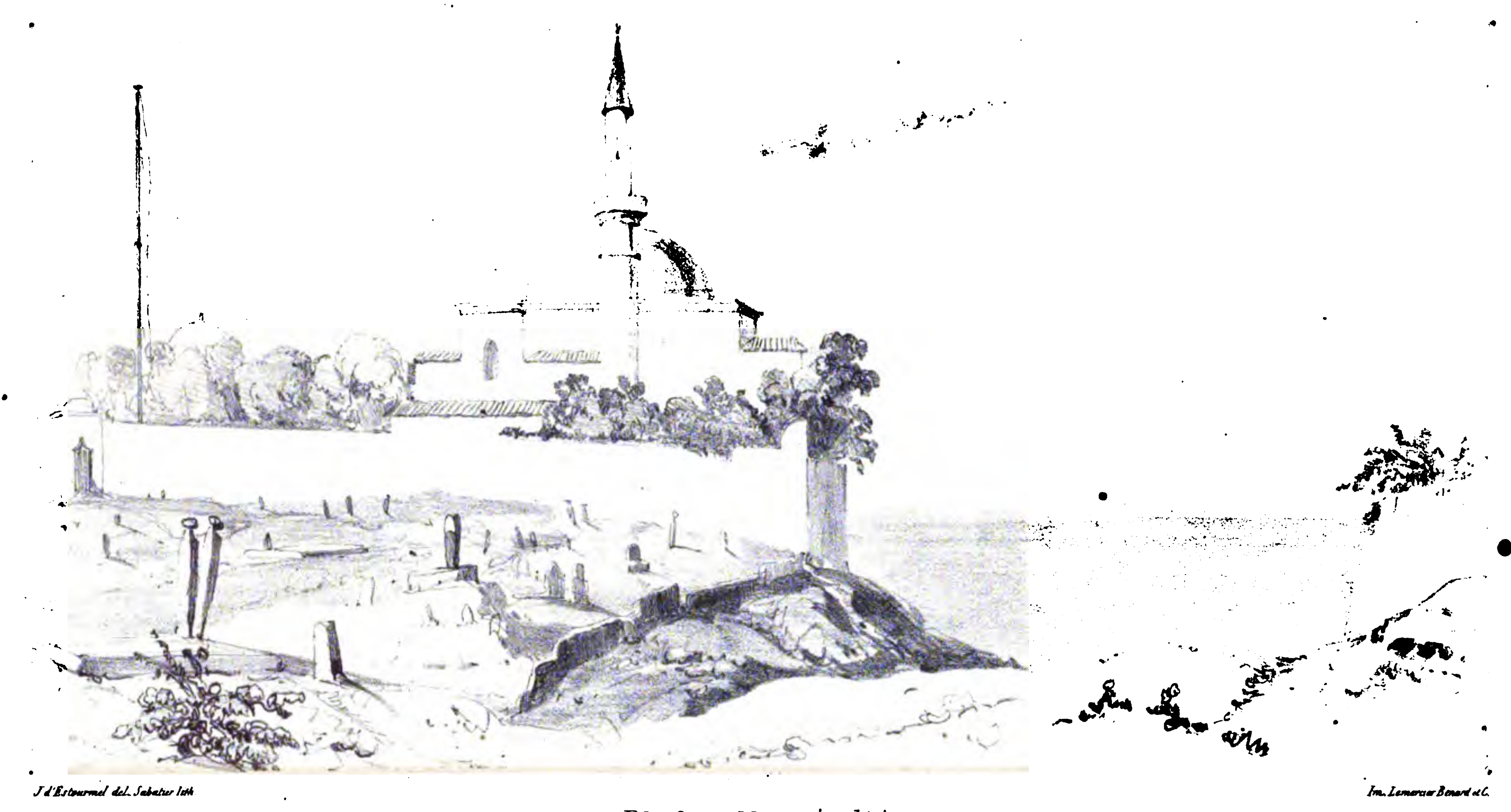
Imp. Lemercier.

Palais du grand-maître à Rhodes



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. | 36 | Imp. Lemercier.

Rhodes. l'Arsenal



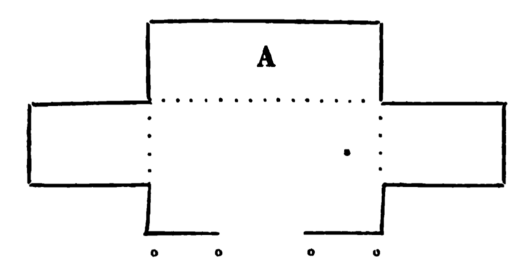
J. d'Estourmel del. Sabatier lith.   Im. Lemercier Benard et C.

Rhodes, Mosquée d'Amurat. (37)

pour un autre hôtel situé au bout du bazar, près du port; on me laissa pénétrer dans une grande belle salle voûtée, soutenue par des colonnes, et qui m'a rappelé celle dite des Chevaliers que naguère je faisais réparer au mont Saint-Michel.

Ce matin, au moment où le soleil, s'élevant derrière les montagnes qui bordent le golfe de Macri, en dorait d'un trait de lumière les contours qui, pendant le jour, restent voilés par la vapeur, je vis sortir de la mosquée d'Amurat (N° 37) une troupe de cavas armés de leurs longues cannes à pomme d'argent. Ils formaient l'avant-garde du pacha de Satalia qui vient de faire sa prière avant de s'embarquer pour se rendre dans son nouveau gouvernement. Il a exercé précédemment les fonctions de bey à Rhodes. Son successeur, celui qui m'a reçu si courtoisement, l'accompagne pour lui faire honneur. Pendant qu'il s'achemine vers son vaisseau, des passants viennent lui baiser les mains. Il est suivi d'une quinzaine d'officiers dans leur costume semi-européen. Les Turcs ne peuvent se figurer à quel point cette friperie leur messied; les jeunes surtout ont l'air de ces conscrits de régiments dont Charlet et Bellanger ont si bien saisi la caricature. Ils étouffent dans leurs redingotes, et se croient l'air martial parce qu'ils portent la livrée, un collet et des poches rouges sur un habit bleu. L'idée me vient de demander à visiter la maison que le pacha de

Satalia vient de quitter. Elle est située hors la ville, dans notre voisinage. Quelques piastres m'en facilitent l'accès. Nous aboutissons, par une longue treille, à un grand kiosque entre deux vergers, où divers arbres, figuiers, citronniers, grenadiers, dattiers, ont poussé pêle-mêle. Un bassin et quelques fleurs occupent le devant de l'étroit péristyle dont le fronton saillant est supporté par de légères colonnes. Une seule et vaste pièce remplit toute la capacité du bâtiment, plus agréable que commode. C'est un carré enclos d'une balustrade avec deux bas côtés, conforme au trait suivant et qui figure à peu près la



croix grecque. Il est percé de nombreuses fenêtres et entouré de sofas. La partie A forme une estrade élevée d'un pied; plusieurs fontaines y entretiennent la fraîcheur. Des officiers du pacha, esclaves noirs, esclaves blancs, rangent l'appartement et se disposent à suivre leur maître. Un d'eux nous conduit à un autre pavillon précédé d'une salle de verdure, où

je remarque une roue à godet qui sert à élever l'eau dans un réservoir et à la répandre dans divers canaux. Une pièce boisée, chambre à coucher des gens, communique dans celle du patron, et le décor de cette dernière est pareil à ce que nous avons déjà vu partout, une estrade avec quelques coussins; du reste, absence complète de meubles et point de lit à demeure; une natte, un tapis qu'on étend le soir en tiennent lieu; quelquefois un matelas pour les plus douillets. Cette maison, avec les vergers qui en dépendent, est à vendre pour le prix de dix-huit cents piastres, cinq à six mille francs de France. J'eus la velléité de l'acheter au nom de ma femme, car c'est de cette manière seulement qu'un Franc peut devenir propriétaire en Turquie, et mes neveux riaient de l'étonnement de leur tante quand elle viendrait à apprendre qu'elle possédait une demeure dans l'île de Rhodes; mais je crois que s'il avait fallu l'habiter, elle aurait trouvé la plaisanterie fort mauvaise.

Le soir je fus dans les cafés sur le port, et j'y terminai ma journée en examinant comment un Turc y passe la sienne. Sauf la bière, je retrouvais à peu près les habitudes flamandes dont Anvers, il y a trente ans, offrait le spectacle à ma jeunesse : même silence, même fumée; je m'arrange assez bien de la profonde quiétude de tout ce monde et de celle où il vous laisse. Chez nous, indépendamment de la

police du gouvernement qui est curieuse par état, chaque oisif a son petit espionnage à part. Une foule de gens vivent sur les portes et aux fenêtres, et leur existence est de regarder; vous ne pouvez rien faire incognito; tous les yeux sont braqués sur le pauvre étranger; on le dévisage, quand on ne l'interroge pas. Ici, ces bons Turcs s'enfument les uns les autres sans s'embarrasser que vous ayez fait huit cents lieues pour les venir voir. Quand ils ont suffisamment obscurci l'air, sans avoir troublé la paix publique par la moindre question, ils s'en vont dans leurs maisons sans fenêtres retrouver leurs femmes invisibles. C'est ici que la vie privée est vraiment murée. Chez nous elle est vitrée; on voit à travers; on sait ce que chacun dit et fait; on le savait même avant la liberté de la presse. Mais, en outre de ce calme inhérent au caractère musulman, quelle garantie de tranquillité ne trouve-t-on pas dans l'absence à peu près complète de ce qui ailleurs tend le plus à la compromettre? Quels plus grands sujets de désordres que ces trois passions dans lesquelles se résument les goûts et souvent les vices de la jeunesse? Ici, je remarque qu'aucune d'elles n'est officiellement admise dans la vie sociale. Le vin? on n'en boit pas, ou seulement en cachette. Le jeu? j'ai vu jouer une seule fois, et c'était aux échecs. Les femmes? je voudrais bien qu'on m'en laissât voir une par curiosité. Le duel n'est pas non plus dans

les moeurs du pays. C'est avec tout cela, ou plutôt sans tout cela qu'on vit si paisiblement à Rhodes. Les plaisirs comme nous les concevons sont si peu à l'usage des Turcs, et la nonchalance les domine à un tel point, qu'un d'eux, assistant à un bal chez des Francs, s'étonnait de la peine qu'ils se donnaient. « Ils sont bien bons, disait-il, de se fatiguer ainsi, pouvant faire danser leurs domestiques qui sont à se reposer dans l'autre chambre. »

XXX.

PREMIER ET DEUXIÈME DÉPART POUR SMYRNE.

Le 9 septembre je partis avec le dessein de me rendre à Smyrne. Ayant traversé le canal, nous prîmes terre pour la première fois sur le continent de l'Asie, à l'entrée du golfe de Marmarissa. Les montagnes qui le bordent sont boisées et en partie cultivées. Je ne rencontrai qu'un seul habitant, un berger, avec un fusil, au lieu de houlette, qui gardait un troupeau de moutons, dont les queues en forme de raquette pendaient jusqu'à terre; cette queue, large et plate, n'est qu'une pelote de graisse sans tendons, et tous les moutons du pays l'ont ainsi faite. J'en ai goûté. Quelques voyageurs assurent que c'est un morceau délicat; il me paraît juste d'ajouter,

pour ceux qui aiment la chandelle. J'ai souvent entendu révoquer en doute certains récits de Paul Lucas, qui de fait paraissent incroyables; ainsi il affirme que ces queues pèsent jusqu'à soixante livres et qu'on attelle au derrière de l'animal un petit chariot pour l'aider à la porter. L'idée de ces moutons traînant leur queue dans une brouette peut paraître singulière; mais si c'est une invention, Paul Lucas n'en a pas le mérite, car Hérodote rapporte le même fait. Pour moi, j'ai vu la queue, mais je n'ai pas vu le chariot.

Au lever de l'aurore, nous jouissions, dans la baie de Marmarissa, du spectacle curieux d'une flotte turque mettant à la voile. Nous nous empressâmes d'aborder le brick français *l'Actéon*, commandé par M. le capitaine Levaillant, pour lequel j'avais une lettre de l'amiral Hugon; il appareillait, se disposant à suivre le mouvement de l'escadre, près de laquelle il était détaché en observation. Nous regardâmes défiler successivement les trente-deux navires du capitan-pacha. Plusieurs, construits en Angleterre et en Amérique, se faisaient reconnaître par la légèreté de leur marche et l'élégance de leur coupe. Nous les suivîmes quelque temps, puis un vent violent et contraire s'étant élevé, le mal de mer me gagnant et notre embarcation me paraissant très-incommode, je pris le parti de rentrer dans le port de Rhodes, et de retourner passer

la nuit dans notre hôtel à 10 sous de loyer, qui n'était pas près de trouver de nouveaux occupants. Son propriétaire parut charmé de nous revoir. Notre Grec était amusant avec ce bon M. Philippe. Il lui brisait la nuit ses balustrades, en y attachant son hamac, et le lendemain je l'entendais qui lui faisait remarquer le dégât, en disant : « Je suis bien aise que vous constatiez l'état où nous trouvons vos meubles, pour que vous ne croyiez pas ensuite que c'est M. le comte qui les a cassés. » M. Philippe le constatait en effet, et s'excusait de ne s'être pas aperçu de l'accident avant notre arrivée.

Le lendemain, un navire ragusain nous reçut à son bord pour la somme de 25 colonati; il avait quatre canons, chargés à tout hasard. Je dis un second adieu, que pour cette fois je croyais être le dernier, à ma chère rue des Chevaliers, aux tours crénelées, aux palmiers et aux minarets de Rhodes. Le soir, le ciel se couvrit de nuages menaçants, et le vent se leva avec une violence telle, que mon hamac, suspendu à la traverse du grand mât, était dans un branle perpétuel. Je ne pus fermer l'œil un instant : Grand enfant que je suis, me disais-je pendant cette nuit noire et blanche, d'être venu en Asie à près de cinquante ans prendre pour lit une escarpolette; je mérite bien d'être bercé par la tempête! On m'avait proposé un matelas sous le pont; mais je ne pouvais me résoudre à y descendre, à cause de l'odeur qui

s'exhalait de la cale chaque fois que le mouvement du navire agitait les eaux croupies de la sentine. On avait beau la vider toutes les vingt-quatre heures au moyen de la pompe, l'infection restait la même; et j'ai souvent rencontré ce fâcheux inconvénient sur d'autres bâtiments.

Nous doublâmes le cap Crio, le rivage de Gnide, qui me parut si désolé que je regrettai moins de ne pouvoir y descendre. Le 13, nous nous trouvions entre l'île de Cos Stancho et Boudroun, l'ancienne capitale de la Carie, décrivant lacets sur lacets et faisant de droite et de gauche beaucoup de chemin sans avancer. Comme le ciel était pur et que je ne souffrais pas de la mer, je prenais mon parti de ce retard, et je me plaisais à considérer ces rivages de l'Asie Mineure, aussi célèbres pour le moins, chez les poëtes et les historiens, que ceux de l'Attique et du Péloponèse. « L'Ionie, dit Hérodote, possède les « villes les mieux situées que nous ayons vues jamais, « soit que l'on regarde à la pureté de l'air ou à l'as- « siette des montagnes, qui n'est ni trop basse ni trop « élevée. A Milet, la première de ces villes, les habi- « tants parlent le même langage que ceux de Mius « et de Priène, qui font partie de la Carie; à Éphèse, « Colophon, Lebède, Théos, Clasomène et Phocée, « toutes villes de Lydie, l'idiome est différent; il « l'est aussi à Érythrée et dans l'île de Chio; enfin « les Samiens ont leur langue particulière. »

On voit, par ce passage, que les Ioniens formaient une association de douze villes, et qu'on y parlait quatre langues différentes; ce qui peut nous paraître étrange, quand nous considérons le peu d'étendue de leur territoire. Après les Ioniens venaient les Doriens, qui tenaient six villes : Lynde, Jalysse, Camire, Cos, Gnide et Halicarnasse; enfin les Éoliens en occupaient douze autres sur le même continent, dont Smyrne, qu'ils cédèrent plus tard aux Ioniens.

13 *Septembre*. Le vent redouble, nos voiles se déchirent; nous ne pouvons tenir la mer plus longtemps, il faut aborder. Nous avons le choix entre la patrie d'Hippocrate et le royaume d'Arthémise. Nous optons pour ce dernier, et nous nous jetons dans la petite baie de Petesch, sur le continent de l'Asie; elle est environnée de montagnes et agréablement bordée d'arbres fruitiers. Un sentier battu et très-fréquenté longe le rivage, et, sous un dôme de verdure disposé à cet effet, des Turcs fument et prennent le café. Nous faisons comme eux, et notre Grec ne tarde pas à captiver l'attention du groupe par les nouvelles qu'il invente au besoin. Les rayas de cette côte sont misérables, chaque jour de nouvelles taxes les écrasent; ils appellent de leurs vœux Ibrahim et son armée, et un gros Turc, commis aux vivres, que nous avons à bord, fait chorus avec les mécontents. Le Grand-Seigneur, à l'entendre, ne peut

tenir contre Méhémet-Ali. « Et comment, s'écrie-t-il, n'exciterait-il pas contre lui le courroux du Prophète? il boit du vin! » Notez que maître Mustapha est ivre du matin au soir, et quand je lui en fais l'observation, il répond : Que c'est au souverain à se priver pour son peuple, que ce qui est permis à ses sujets lui est défendu, et que Mahmoud, quoique entouré de transgresseurs de la loi, doit se conserver comme une tradition vivante des doctrines de l'islamisme dans toute leur pureté. Voilà le principe théologique de beaucoup de vrais croyants que j'ai rencontrés. Ils vont jusqu'à contester à leur sultan le droit de fumer, tellement inhérent à l'homme en Turquie. J'appris à cette occasion que l'usage de la pipe y date seulement du commencement du XVIIe siècle, et la proscription à laquelle le tabac fut d'abord en butte n'aura pas peu contribué à en propager le goût. A Constantinople, vers cette époque, un fumeur obstiné ayant été saisi en flagrant délit, fut condamné à être promené dans toutes les rues de la ville avec sa pipe passée au travers de ses narines. Je me demande à quoi pouvaient s'occuper les Turcs quand il leur était interdit de fumer? C'était certainement alors le peuple le plus désœuvré de l'univers. Je sais quelle clameur je vais soulever contre moi, mais j'avoue que je n'ai jamais pu m'expliquer ce besoin impérieux pour tant de gens de jeter de la fumée par la bouche comme un tuyau de cheminée;

c'est pourtant le plaisir, je dirais l'occupation, je dirais même la vie de la moitié, peut-être, du genre humain. Et que faisait-on donc avant qu'on ait eu cette singulière imagination? et que faisaient les anciens, qui n'ignoraient pas l'art de vivre, et auxquels pourtant la pipe était inconnue? Goût bizarre que, contre l'ordinaire, les grands ont chez nous emprunté des petits. Chose agréable, disent les fumeurs, quand on ne sait que faire, et qui les amène à ne plus savoir faire autre chose. L'usage du café, aussi général en Orient que celui du tabac, ne date guère de plus loin; mais dès le principe il prit un grand développement; la nature semble l'indiquer comme tonique dans les pays chauds. Sandys, un savant anglais appliqué à rechercher parmi les modernes la trace des usages anciens, a émis l'opinion que cette liqueur, qu'il voyait boire aux Grecs fréquemment et à petits traits dans de petites tasses, pourrait bien être le brouet noir des Spartiates. *Chi sa?*

XXXI.

BOUDROUN. — HÉBRÉO CASTRO.

Pendant que le navire se ravitaille, nous allons visiter Boudroun. L'aspect du port et celui de la ville sont également pittoresques. A l'entrée de la baie, un vaste château gothique, hérissé de tourelles, occupe la saillie d'un cap. Je ne sus qu'après, et lorsque je pus me procurer quelques livres, que cette forteresse était l'ouvrage des chevaliers de Rhodes, sous le magistral de Philibert de Naillac, qui s'établit sur cette pointe de la Carie, après en avoir chassé une garnison de Tartares laissée par Tamerlan. Ce château, appelé Saint-Pierre, était extrêmement fortifié; il fallait forcer sept portes avant de parvenir au corps de la place, et sur la dernière on lisait ces paroles du psaume : « Si Dieu ne défend pas la ville, la garde veillera vainement à ses portes. » Cette position était très-importante pour les Chevaliers, parce qu'elle les rendait maîtres du canal, dont ils barraient le passage aux corsaires. On nous dit que c'était dans cette rade de Boudroun qu'Ibrahim-Pacha avait rallié en 1824 la flotte de soixante-trois vaisseaux qu'il conduisait en Morée, et qui venait d'éprouver un échec devant Samos; il se présentait alors en allié

et même en sujet sur ces mêmes rivages où le voici à la veille de revenir en conquérant.

En entrant dans les chantiers du port, nous longeâmes un mur qu'on achevait de construire avec des matériaux antiques, qu'on extrayait à mesure de la terre. Deux Turcs bien drapés, et qui semblaient inspecter les travaux, étaient assis gravement sous un kiosque à jour; nous nous plaçâmes près d'eux sans façon, et bientôt la *fint-jane* qu'on me présenta de leur part me fit connaître que j'étais accueilli en hôte. Sous des arcs en ogive, qui servent de portique à une longue maison d'assez bonne apparence, nous trouvâmes des fragments de frises et de colonnes, avec une inscription sur une large pierre qui servait de banc. Pendant que nous les examinions, nous entendîmes une voix qui nous appelait impérativement à travers une fenêtre sans vitres. C'était le gouverneur en personne qui nous engageait à monter chez lui; il n'y avait pas moyen de décliner une pareille invitation. Nous trouvâmes un Turc de formes assez vulgaires. Démétrius lui dit que nous étions des milords français; il voulut voir nos dessins, et les regarda attentivement l'un après l'autre, et toujours à l'envers. Puis nous prîmes congé de son Excellence, et je ris encore en me rappelant l'embarras du pauvre Roger, rasant les murs à reculons pour dissimuler certain désordre de sa toilette, auquel il n'avait même pas pour remédier l'expédient qu'Har-

pagon indique à Brindavoine, le cérémonial nous obligeant à garder notre chapeau sur la tête en présence du bey de Boudroun. Un de ses cavas nous mena voir une longue inscription gravée sur un tombeau, puis un peu plus loin nous dessinâmes six colonnes doriques à demi enterrées, avec leurs chapiteaux et des portions d'architraves (N° 38). Les cannelures sont légèrement indiquées; des débris à la suite font reconnaître l'ancienne prolongation de cette colonnade; derrière sont quelques pans de murs antiques en terrasses parfaitement construits, et plus loin nous en découvrions d'autres qui se prolongeaient jusqu'au sommet du mont, en suivant les plis du terrain : c'était évidemment l'ancienne enceinte de la ville. Nous aurions pu employer utilement le reste de la journée à explorer ces environs, mais le vent commençait à souffler, et le capitaine avait parlé de remettre à la voile l'après-midi; nous n'avions que le temps de revenir en hâte. J'eus regret, quand j'appris en arrivant l'ajournement de notre départ.

Le 15 au matin, voyant que le capitaine Cavallo ne faisait aucun préparatif pour appareiller, je voulus aller à la recherche des ruines d'Halicarnasse, qui m'avaient été indiquées près du cap Pétéra. Nous stationnions précisément entre ce cap et Boudroun. Les habitués du café en plein vent nous procurèrent des montures; mais je ne fus pas médiocre-



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. — 38. — Imp. Lemercier, Benard et C.

Boudroun, le château St Pierre.

ment désappointé quand, voulant me mettre en selle, je me trouvai en l'air sur deux traverses de bois entre lesquelles il me fut impossible de m'emboîter et de trouver place. J'en essayai plusieurs, qui toutes offraient le même inconvénient; et voilà les selles aujourd'hui en usage dans la voluptueuse Ionie. Nous trouvâmes beaucoup moins gênant d'aller à pied et de donner nos chevaux à nos guides; ils nous conduisirent ainsi à une montagne à près de trois heures de distance, où nous vîmes les ruines d'un château gothique appelé Hébréo Castro, mais pas vestige d'antiquité grecque.

De retour dans le havre, nous trouvâmes un navire que le gros temps avait forcé de chercher un refuge près du nôtre; il avait un harem pour cargaison : c'était celui d'un seigneur turc, qui l'emmenait d'Alep à Constantinople. Toutes ces sultanes prenaient l'air sur le pont; la traversée leur avait fait oublier l'étiquette, et une d'elles, soulevant son voile à la dérobée, nous laissa entrevoir qu'elle était laide. Du reste, cette infraction n'eut pas de suite; les noirs qui gardaient ces dames eurent bientôt improvisé une baraque en planches et en toile à la proue du bâtiment, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Nous quittâmes, le 16 au matin, la baie de Petesch. Le siroco avait succédé à la tramontane. Nous faisions huit milles à l'heure, et notre navire sem-

blait voler sur cette mer qui a conservé le nom d'Icare et où nos voiles ne nous trahirent pas comme ses ailes. Je me promenais gaîment sur le pont, faisant le tour du grand mât et du gros Mustapha. C'était le seul exercice que je pusse prendre dans cet espace étroit. Du reste, les distractions ne nous manquaient point. Ici, pas un rocher qui ne garde des souvenirs; pas un rivage qui n'ait ses gloires. A notre droite, celui de Milet, la plus florissante des colonies grecques de l'Asie, est arrosé par le fleuve Hermus. Plus haut, l'on trouvait Prienne et le promontoire de Mycale, fameux par sa bataille navale, et où les douze villes d'Ionie avaient dédié à Neptune le temple appelé Panionion, où elles sacrifiaient en commun. A notre gauche, une île projette au loin sur les eaux l'ombre de ses noirs rochers. Ce fut là que l'Esprit-saint inspira prophétiquement le disciple que Jésus aimait. « Moi, Jean, « qui suis votre frère et qui ai part avec vous à la « tribulation, au royaume, et à la confiance en « Jésus-Christ, j'ai été dans l'île nommée Pathmos « pour la parole du Seigneur et pour le témoi« gnage. » J'aurais donné beaucoup à notre intraitable capitaine pour qu'il me fût permis de descendre une heure seulement au milieu de ces écueils. Endurcies par l'âge contre les poétiques illusions, mes oreilles se sont fermées sur le rocher de Leucade aux derniers sons de la lyre de la muse de Lesbos;

mais il me semble qu'à Pathmos j'aurais entendu le retentissement des sept trompettes, et, mieux encore, les douces paroles de l'apôtre qui appelait ses disciples mes petits enfants, et qui ne cessait de leur répéter : « Aimons-nous, mes bien-aimés, car « l'amour et la charité viennent de Dieu. » Cependant nous passâmes, rapidement emportés par le vent du midi, et bientôt, ainsi que je le lisais en ce moment dans l'Apocalypse, « Toutes les îles s'enfuirent « et les montagnes disparurent. »

XXXII.

CHIO. — SMYRNE.

VISITE A M. FAUVEL.

Nous vînmes mouiller dans le port de Chio dont les ruines récentes attestent les fureurs des Turcs, et expliquent, sans les justifier, les barbares représailles dont les Grecs ont souillé leur cause. Nous trouvâmes la population groupée sous un bazar provisoire et à l'entour de quelques échoppes où l'on vendait du café et du tabac. Partout ce ne sont que décombres. Chez nous, après un désastre semblable, le premier soin serait d'en effacer les traces; quelques journées de travail suffiraient; mais ce n'est pas ainsi qu'on procède en Turquie; on n'a même

pas pris la peine de déblayer l'allée qui traverse le bazar où le pied heurte à chaque pas, Tous les habitants avaient fui; un huitième seulement a reparu. Ils campent au milieu des démolitions de leurs anciennes demeures dont pas une n'est restée intacte. Ces maisons étaient bien bâties, et les pierres de diverses couleurs employées dans leur construction devaient leur donner un aspect agréable. Du reste, plus de vestiges d'antiquité. Il faut aller chercher au loin, dans l'intérieur de l'île, quelques restes d'un temple, et je ne vis de curieux à Chio qu'un colonel turc en habit vert-pomme.

Nous abandonnâmes notre navire ragusain, son capitaine Cavallo et le gros Mustapha; ils vont chercher la peste à Stamboul. Une petite barque nous transporta dans le golfe de Smyrne, où nous voguâmes toute la journée du 18 entre les îles Vourla où florissait l'antique Clasomène qu'Alexandre unit au continent par une jetée, et la terre d'où partirent les Phocéens pour venir fonder Marseille. Plus loin, vers le nord, je découvris les côtes de l'île natale de Pittacus et de Sapho. Je dessinais tous ces rivages, assis à la turque sur le pont, charmé de respirer un air tiède et parfumé sous cet admirable ciel, et ne demandant à la voile qui nous abritait qu'un peu d'ombre pour être aussi satisfait que Diogène avec son soleil.

Smyrne est bien située, au fond d'un golfe très-

vaste et environné de montagnes; malheureusement ces montagnes sont nues et la mer est bourbeuse. Le coup d'œil du port avec la quantité de vaisseaux qui y affluent de toutes les parties du monde, pourrait être magnifique s'il y avait un quai. Mais on ne voit, le long de la marine, que quelques mauvais débarcadères, et la vague vient battre jusqu'au pied des maisons occupées par les magasins des négociants. Pendant que Démétrius cherchait des logements, je fus parcourir la ville. On m'avait un peu trop vanté cette *fiora di Levante*. Tournefort, qui ne donne jamais dans l'exagération, se contente de dire que les rues y sont mieux percées et mieux pavées, et les maisons mieux bâties que dans les autres cités de terre ferme. Depuis l'époque de son voyage, nous sommes devenus fort difficiles et même trop. Les rues les plus larges, les façades les mieux alignées, satisfont à peine nos exigences symétriques. Or, si le quartier des Francs et le bazar de Smyrne, en 1701, semblaient à Tournefort inférieurs en élégance et en régularité à la rue Saint-Denis et au Palais-Marchand, qu'on juge de ce que cela doit être aujourd'hui en comparaison du Palais-Royal et de la rue de Rivoli. Ici, une de nos voitures trouverait à peine ses aises dans toute la largeur de ce qu'on appelle la Grande-Rue, et malheur au passant qui se rencontre en face d'un chameau dans les allées du bazar; il n'a d'autre expédient, pour s'en garer, que de lui passer

sous le ventre. Les bains, un peu plus spacieux qu'à Athènes et qu'à Janina, ne présentent ni plus de luxe, ni plus de commodité, et, dans la molle Ionie, on vous étend sur le pavé pour vous frotter, et sur une planche pour vous sécher.

Nous trouvâmes chez Mme Maracini, à côté du Consulat de France, un logement fort propre et même des lits, ce qui est de luxe en Orient sans être le luxe oriental, ce luxe par excellence que Démétrius s'obstine à exalter au-dessus des pompes de Rome sans pouvoir nous expliquer en quoi il consiste. Notre hôtesse, dont l'extérieur se recommandait plutôt par la force que par la grâce, joignait à une mise très-recherchée la taille et la tournure d'un homme. Ses démêlés avec la Contemporaine tiennent une longue place dans les récits de cette dernière qui la représente assez gaîment en grande tenue à cinq heures du matin, sur le pas de sa porte, achetant du poisson avec des gants blancs. Du reste, sa table était bonne; on y servait en neuf heures de temps trois repas : le café au lait à huit heures, un déjeuner solide à midi, et le dîner à cinq heures; le tout pour vingt piastres par tête (cinq francs trente centimes de notre monnaie), compris le logement qui consistait en un grand salon et deux petites chambres.

Ma première visite fut pour M. Fauvel. Il me tardait de faire connaissance avec cet homme intéres-

sant que j'avais si vivement regretté de ne plus trouver à Athènes; ses quatre-vingts ans ne lui ont rien ôté de sa vivacité, seulement il se répète un peu et il faut le ramener de temps en temps à la question dont il ne demande pas mieux que de s'écarter; du reste ses digressions sont pleines de charme et d'instruction. M. Fauvel, établi à Smyrne depuis que la Grèce est devenue inhabitable, s'y trouve dans une position assez pénible. Sa retraite n'est pas fixée. Ses ressources personnelles s'épuisent, et la gêne menace un fonctionnaire si recommandable, et qui, pendant tant d'années, a fait les honneurs d'Athènes à tout ce que le monde savant y envoyait de voyageurs. Le Gouvernement s'expose à ce que l'Angleterre fasse une pension alimentaire à notre ancien consul. Il est vrai qu'il ne l'accepterait pas. Je l'ai entendu s'en expliquer très-patriotiquement, et cette délicatesse le rend plus intéressant encore.

On distrait facilement les chagrins du bon M. Fauvel en les promenant dans son ancienne résidence. Nous y fîmes de longues excursions facilitées par un plan en relief qu'il a lui-même modelé. A chacune de nos stations, je sentais plus vivement combien un pareil guide m'avait manqué sur les lieux, et le vide que son absence y laisse. Nous fîmes lentement le tour de son Athènes en terre cuite. L'aimable vieillard discutait avec une vivacité de jeune homme, n'épargnant pas, dans ses digressions critiques, les

savants de l'Institut et les antiquaires de profession. Il traita même de charlatan son ami Pouq... qui lui fait tenir de si beaux discours dans son voyage en Grèce; mais en revanche il parlait avec tendresse de MM. Barthélemy et Delille, et certes ce n'était pas leur soutane qui recommandait, auprès de notre philosophe voltairien, ces deux illustres abbés. Il fallut me résigner à briser ce que j'avais adoré. Du premier bond de son doigt sur notre plan en relief, en partant du temple de Thésée, M. Fauvel me dérangea l'Aréopage que je m'étais fait d'après Chandler. Il le plaça derrière le Pnyx, au-dessus de la Tribune aux harangues; il m'y montra les creux où l'on mettait les lampions qui éclairaient ses séances nocturnes, et les deux siéges de l'accusateur et de l'accusé placés dos à dos, et dont l'un saille un peu plus, comme le remarque Pausanias. « Comprenez-vous, s'écriait-il tout en poursuivant sa démonstration, la niaiserie d'un traducteur qui prend des siéges en pierres brutes pour des siéges d'argent, parce qu'il n'a pas su lire son texte? » De l'Aréopage, nous passons au Lycabetus, puis devant la prison de Socrate que M. Fauvel tient pour authentique. Nous visitons la colline de Musée, la tombe de Philopapus, et, continuant à circuler entre l'Acropole et l'Ilyssus, nous nous reposons à l'entrée du Stade. « J'en ai vu, me dit mon guide en soupirant, briser le dernier gradin. On l'avait dé-

terré la veille, mais un Grec peut-il conserver un jour entier un marbre sans le mutiler! En voyant ces débris : « Malheureux! lui dis-je, vous détruisez ce qui fit la gloire de vos ancêtres.—Bon, me répondit-il, vous dites cela parce que vous voulez que tout l'argent soit pour vous; vous en trouvez dans ces vieilles pierres, et vous savez lire dessus les écritures qui vous l'indiquent.—Bien, mais tous les marbres que vous avez brisés, y avez-vous trouvé de l'argent? —Non, vraiment. Vous les auriez pris s'ils en avaient eu; vous ne nous laissez que ceux où il n'y a plus rien.—Alors ne les cassez donc pas s'il n'y a plus rien.—Ah! mais c'est pour voir.—Convenez, du moins, que vos pères auraient été aussi bêtes que vous si, voulant cacher leurs trésors, ils avaient imaginé d'écrire dessus une indication pour les voleurs. »

M. Fauvel n'est pas philhellène; il ne s'en est jamais caché. Peut-être, dans son intérêt, n'a-t-il pas assez dissimulé ses préférences pour les Turcs, et s'est-il expliqué trop hautement sur ce qu'il appelle la honteuse victoire de Navarin; mais notre ancien consul joint la franchise lacédémonienne à l'atticisme athénien, et il est difficile de ne pas reconnaître qu'ici son autorité acquiert un grand poids par plus de cinquante années d'expérience. La conversation retombait fréquemment sur ce chapitre, et à l'épithète de honteuse j'ajoutais celle de

funeste. On verra, disions-nous, ce qu'il reviendra à la France d'avoir détruit la marine d'un allié au profit d'un ennemi. Un pareil fait ne peut manquer de porter avec lui sa moralité, et, sur les trois puissances qui y ont participé, deux ne seront certainement pas longtemps à s'en repentir. Dans la chaleur d'une sortie violente contre les héros grecs modernes, M. Fauvel renversa du pouce une partie de la colonnade du temple de Jupiter Olympien. Cela le ramena à son sujet. « N'allez pas vous imaginer, me dit-il, que ces quinze colonnes aient jamais appartenu à un autre monument qu'au Panthéon d'Adrien. Et comment voulez-vous qu'un temple commencé par Pisistrate, continué par les Grecs et terminé seulement par les empereurs, porte ainsi le caractère d'une ruine uniquement romaine?—Mais, observais-je, si la portion construite par Adrien, et qui est la plus nouvelle, est la seule qui se soit conservée; cela n'est-il pas possible? » Mon guide, sans me répondre, m'entraîna au pied du mont Anchesme, à travers le Cynosarge et le Lycée. Ces deux colonnes minces et blanches, dont l'une est à mi-côte et l'autre près de la fontaine, à la porte de la ville, indiquent la portée d'une flèche lancée par un aga turc qui pensa qu'une tel exploit méritait bien un monument. Enfin, terminant le tour des murailles, nous fîmes une pointe sur l'Académie avant de rentrer en ville; mais Athènes et même l'Attique ne pouvaient nous contenir. Une

transition rapide nous amena à Delphes. « Quand j'y vins la première fois, me dit notre intéressant narrateur, j'y fus médiocrement reçu; les habitants m'assurèrent que les visites des étrangers leur portaient malheur. Je leur montrai le voyage de Spon et Wheler.—Vous les avez accueillis, leur dis-je, quand ils sont venus vous voir, il y a une centaine d'années.—Eh bien! répliquèrent mes Delphiens, c'est précisément depuis ce temps-là que rien ne nous réussit. Cependant nous ne nous refusons pas absolument à vous laisser promener dans les rochers, mais nous allons d'abord consulter l'ermite qui demeure ici près, et nous verrons ce qu'il décidera. Heureusement que la réponse fut favorable, seulement on m'interdit d'écrire et de dessiner. On sautait sur mes crayons dès qu'on les voyait sortir de ma poche, et, quand j'examinais une inscription, on allait s'asseoir dessus. Je parvins pourtant à découvrir l'antre de la Pythie; mais cet ermite qu'on consulte comme un oracle là où Apollon rendait les siens, n'est-ce pas singulier? » J'en convins, et la chose me sembla en effet des plus curieuses. Dans un autre endroit un paysan fit aussi de tradition, à M. Fauvel, la même histoire qu'on avait racontée seize siècles avant à Pausanias.

Cette première visite fut longue, et je ne manquai pas de la renouveler à peu près tous les soirs.

XXXIII.

SÉJOUR A SMYRNE.

Nous fûmes reçus par notre consul fort agréablement, pour me servir de l'expression de Tournefort en parlant de l'accueil que lui fit en son temps le résident de France. La conversation de M. Chalais me fournit plusieurs renseignements curieux sur l'administration des Turcs. Leur régénération, commencée par les turbans et les culottes, semble s'être arrêtée en si beau chemin. Le système des monopoles prévaut plus que jamais. Dernièrement on imagina d'accorder à un traitant ou à un favori un droit exclusif sur les raisins, en sorte que les vignerons se trouvaient forcés de vendre à un même individu tous les produits de leurs vendanges, sans en détourner un seul grapillon. Dieu sait après cela quel vin on aurait bu à Smyrne! Mais les gourmets se révoltèrent; il y eut insoumission déclarée et obstinée, et le bey voyant qu'on lui résistait céda selon l'usage. Ce gouverneur ne manque d'ailleurs aucune occasion de pressurer ses pauvres administrés. Tout est ici arbitraire et vénal. Il commence par prélever la dîme sur les produits agricoles, cela lui est dû et il n'y a rien à dire; mais ensuite viennent les taxes extraordinaires et ce qu'on appelle les avanies, qui n'ont point de bornes. Le consul me cita un village

très-renommé à cause de l'excellence de son territoire, et que chaque année, à l'époque de la récolte, on écrasait de subsides; la population tout entière s'est enfuie, et cette vallée va maintenant rester en friche, singulière conséquence de son excessive fécondité. C'est ainsi qu'en ce pays le gouvernement tue à plaisir la poule aux œufs d'or; mais cela lui est bien égal, Dieu est grand et Mahomet est son prophète. On se soucie aussi peu de la disette en Turquie que de la peste et du choléra; l'un et l'autre règnent en ce moment à Constantinople, et l'on se garderait bien de prendre à Smyrne, qui n'en est qu'à huit journées de caravane, la plus légère précaution. Au demeurant, les Francs paraissent, à cet égard, presque aussi résignés que les Turcs; l'apathie est un mal qui se gagne. Hier le corps d'un matelot, mort de la peste à bord d'un bâtiment, a été jeté à la mer, on l'a vu flotter dans la rade, et quand j'en parle on me répond : « Ce vaisseau venait de Stamboul. » Sur mes questions, on m'explique que la peste n'est considérée comme fâcheuse à Smyrne que lorsqu'elle arrive d'Alexandrie; et l'expérience, en effet, démontre que la contagion qui se propage des contrées méridionales vers le nord a un tout autre caractère et est bien autrement funeste que lorsqu'elle suit la marche inverse. Pour moi, qui n'en ai pas l'habitude, je ne me sens disposé à m'accommoder d'aucune peste, pas même de la plus

bénigne; aussi je fais chercher un bâtiment pour nous emmener au plus tôt en Syrie.

Quand la peste (celle d'Alexandrie) est bien authentiquement déclarée à Smyrne, les Turcs n'en vaquent ni plus ni moins à leurs affaires; mais dans le quartier franc chacun commence alors à se garder de son mieux; on s'isole, on se barricade, personne ne sort. Quelques pourvoyeurs, et ce sont ordinairement des gens qui ayant eu précédemment la maladie se croient à l'avenir à l'abri de ses atteintes, viennent déposer aux portes des maisons la viande et les légumes dans des baquets pleins d'eau. Le pain rassis peut se manger sans danger; il n'en est pas de même du pain chaud et nouvellement manipulé. Pendant les premiers jours on entend un feu roulant de mousqueterie : c'est une guerre à mort qu'on livre aux chats qui, par leur nature, sont grands entremetteurs de peste; ils la reçoivent et la conservent dans leur fourrure, et la traînent ainsi après eux, la déposant par le contact dans tous les lieux où ils passent. Quel inconcevable fléau! Vous vous êtes séquestré de tout commerce humain, les liens de famille sont rompus, vous vous privez des consolations de l'amitié; mais vous n'avez pu mettre votre maison à l'abri du passage d'un chat, qui seul cause le désastre dont seul il n'est point atteint; car il est, m'a-t-on dit, sans exemple que cet animal ait jamais pris la peste qu'il communique.

M. Robert Vernoni, élève vice-consul à la mission de Sardaigne, me donna d'utiles notions sur les pays que j'allais parcourir; il me prêta des cartes de d'Anville et une traduction italienne de l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand; il me fit aussi trouver des livres à acheter chez un négociant, M. Sarret. Des livres en Orient sont aussi précieux à rencontrer que de l'eau dans le désert. Je me procurai le Voyage de Bruce, Volney et le roman de *Mathilde*, de Mme Cottin. On trouve à Smyrne des ressources de tous genres, et le consul de Rhodes ne m'avait rien exagéré. On me parle beaucoup des plaisirs de l'hiver, des redoutes, des bals, des spectacles d'amateurs. La société doit être fort agréable, si les femmes sont aussi aimables qu'elles m'ont semblé jolies; mais c'est de quoi il m'a été impossible de juger, ne les ayant vues qu'à leur fenêtre, où elles se montrent volontiers parées dès le matin d'une large et haute coiffure en gaze bouffante, et drapées dans de longs cachemires; on dirait qu'elles se plaisent à constater l'usage de leur liberté à la face du soleil et du quartier turc, où l'on n'aperçoit aux balcons et sur les visages que des grilles et des masques. Certes, c'est un gracieux spectacle que tant de jolies femmes blanches et en toilette qui se tiennent à toutes les heures du jour appuyées sur le devant de leurs croisées, comme des vases de fleurs; et une des rues principales de Smyrne n'a pas volé son nom en s'appelant la rue des Roses.

XXXIV.

LE CHATEAU.

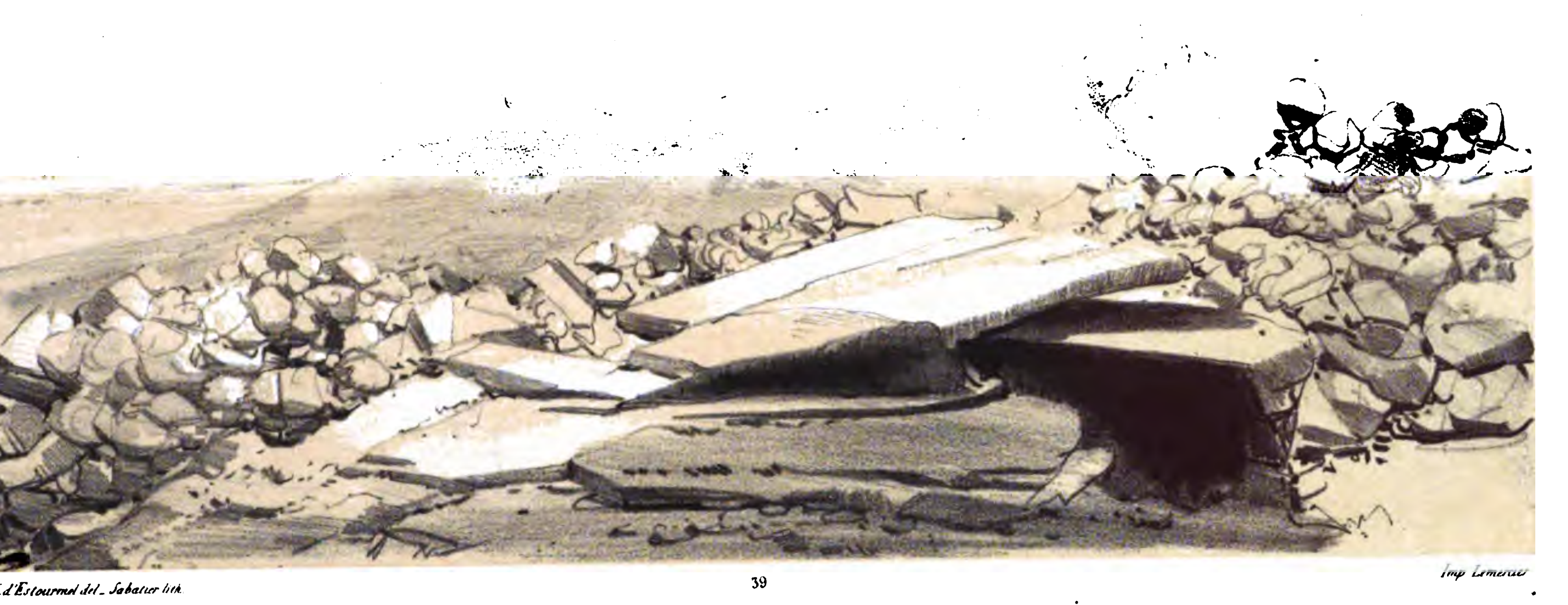
TOMBE DE TANTALE. — GROTTE D'HOMÈRE.

Un gothique château occupe une des crêtes du mont Pagus. Près de sa porte, la tradition populaire veut reconnaître dans un buste mutilé le portrait de l'Amazone Smyrna, fondatrice de la première cité de ce nom : car trois villes ici se sont succédé. Au-dessous de cette figure, un sarcophage en marbre blanc a été récemment dégagé du mur dans lequel il était encastré. On reconnaît dans la construction du château l'emploi de débris antiques; il fut bâti par Jean Ducas, lequel était, je crois, beau-frère d'Alexis Comnène, et venait de reprendre la ville sur les Infidèles, tandis que les Croisés assiégeaient Jérusalem; elle retomba au pouvoir des Turcs dans le commencement du XIVe siècle, après avoir été reconstruite presque en entier en 1220 par Ange Comnène. En 1345, les Chevaliers de Rhodes firent sur ce rivage un établissement. Cependant Smyrne avait changé plusieurs fois de maîtres quand Tamerlan la ravagea; pour combler l'entrée du port, il avait ordonné à ses Tartares d'y jeter chacun une pierre. Entre le château et la ville on rencontre à mi-côte une voûte et

quelques massifs de maçonnerie, seuls restes d'un des plus beaux théâtres de l'Asie. Pour me consoler de sa destruction, on me dit à notre table d'hôte qu'il était question de construire à Paris un amphithéâtre à la romaine pour les fêtes publiques. Je ne serais pas surpris qu'on l'ensanglantât bientôt; le peuple élevé à l'école de nos drames doit être mûr pour les combats de gladiateurs. Je lisais tout à l'heure, car ici on reçoit des gazettes, l'éloge suivant, qu'une d'elles fait du personnage de l'affreuse Théroigne de Méricourt, la plus hideuse de nos harpies révolutionnaires, qu'on vient d'introduire sur la scène. « Cette « figure de jeune femme, dit *le Figaro,* enluminée de « débauche, de sang, de fard et d'amour, nous semble « une heureuse création. » Je cite textuellement, et je demande ce que peuvent devenir des mœurs publiques façonnées par de tels drames prônés par de tels journaux,

26 *Septembre.* M. Fauvel monte avec moi sur le belvédère en planches qui domine la terrasse de sa maison, et de là, m'indiquant du doigt, sur le haut d'un mont fort escarpé, les vestiges d'un temple qu'il croit avoir été celui de Cybèle, et plus bas un tumulus qu'il appelle la tombe de Tantale, il m'inspire le désir d'aller les visiter. Une barque me transporte rapidement de l'autre côté du golfe, et, après avoir gravi la montagne, qui doit être un rameau du Sipylus, je trouve la ruine ou plutôt l'emplacement du

temple. L'autre monument est remarquable. Nous le rencontrons plus bas, en descendant vers l'échelle où l'on débarque quand on se rend de Smyrne au village de Bournabat. Échelle, en langue levantine signifie port. Je crois ne l'apprendre à personne, mais j'avoue que je l'ai ignoré longtemps. Le tombeau devant lequel nous sommes arrêtés n'a pas moins de trois cents pieds de circuit, et est entièrement composé de pierres brutes qui, primitivement, s'élevaient en forme de cône (N° 39). Le sommet s'est affaissé. La base est entourée par un mur de soutenement. Les sécousses souterraines, dont ces montagnes portent des traces multipliées, ont dû causer l'éboulement de la plus grande partie des pierres de ce tumulus cyclopéen; au centre, on a découvert une chambre sépulcrale dont la voûte forme un arc aigu, comme l'ouverture supérieure du monument d'Agamemnon, à Mycènes. L'ogive se retrouve très-rarement dans l'architecture des anciens; mais cet exemple, que j'ai sous les yeux, prouve qu'ils ne l'ont point ignoré, et qu'ils avaient reconnu la force de résistance que présente l'arc aigu pour supporter la pression des masses les plus pesantes. J'ai rencontré assez fréquemment de ces tombes coniques en terre et en sable; partout elles affectent la même forme, sur les côtes de Normandie et de Brétagne, comme sur celles de la Grèce et de la Troade; mais la tombe de Tantale est la pre-



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 39 Imp. Lemercier

Tombe de Tentale, près de Smyrne

mière que j'aie vue entièrement construite en pierres. A cette occasion, M. Fauvel me rappela le tombeau de l'Amazone Antiope, qu'il a fait fouiller près d'Athènes : il y trouva des ossements sur des lits de charbons, qui appartenaient à divers animaux, et qui étaient encore assez reconnaissables pour pouvoir donner, comme il dit, le menu du repas que firent les prêtres à l'enterrement de la mère du sauvage Hippolyte. Pourtant j'y aurais moins de foi que dans celui du prêtre d'Isis, à Pompéia, qui fut pris sur le fait par l'irruption des cendres, et qui a été retrouvé récemment à côté de ses poulets, tenant table depuis dix-huit siècles. Dans le tumulus d'Antiope, beaucoup de débris de poteries étaient mêlés aux ossements, mais pas un vase n'est resté entier; n'en peut-on point augurer qu'on les brisait après la cérémonie du festin? Nous disons encore : point de bonne fête sans verres cassés; et si le même usage se pratiquait jadis, si l'on brisait les pots aux bonnes fêtes des anciens, ne serait-ce pas l'explication la plus naturelle de tant de fragments de poterie qu'on déterre journellement à l'entour des temples et des sépultures?

Pendant que je suis en train de chercher la solution de quelques-unes de ces questions que la mystérieuse antiquité nous a laissé à éclaircir, un de ses plus obscurs problèmes revient naturellement à ma pensée en foulant le sol de Smyrne. Cette ville, ainsi

que bon nombre d'autres, se glorifiait d'être la patrie d'Homère, et soutint vivement cette prétention qui émut toute la Grèce. Les modernes y mettent moins de susceptibilité; et je ne pense pas que Zoïle, qui paya de sa vie ses Critiques de l'Iliade, courût aujourd'hui grand risque au milieu des palicares, à moins qu'il n'eût de l'argent dans ses poches. Ce fut à Smyrne qu'eut lieu ce barbare auto-da-fé. A présent, pas un de ses habitants ne s'inquiète si le prince des poëtes, surnommé Mélésigénès, est né en effet sur les bords du fleuve Mélès, qui, d'après Strabon, coulait le long des murailles de la ville. Cette indication paraît précise, et pourtant la source et le cours du Mélès ont donné lieu à presque autant de polémique que l'origine et la vie d'Homère. J'ai déjà fait la remarque qu'en Grèce on honore tous les ruisseaux du nom de fleuve. Quand vous demandez le nom du moindre filet d'eau : Potamos, vous répond-on. Soit; mais Potamos, qui? Potamos. Hermus? Potamos Mélès? Non, Potamos tout court. Vous n'en tirez pas autre chose; de l'eau s'appelle un fleuve, sans plus d'explication. Ce fut donc à M. Fauvel que je fus demander le Mélès, et ce que je cherchais autour de la ville, sur la foi de Strabon, il me le montra, du haut de son toit, de l'autre côté du golfe, à deux heures de distance. « Mais Strabon? lui dis-je. — Strabon parle de l'ancienne ville, là-bas, où sont ces arbres, à droite du tombeau de Tantale,

sur la plage où l'on débarque pour aller à Bournabat. — Mais pourtant, objectai-je encore, en appelant à mon secours toute mon érudition d'emprunt, on peut croire que c'est de la Smyrne projetée par Alexandre et construite par Antigone et par Lysimachus, que Strabon veut parler. Il le dit même positivement; il ajoute que c'était de son temps la plus belle ville de l'Asie; que le Mélès coulait le long de ses murs, et qu'on y rendait une espèce de culte à la mémoire d'Homère. Or, la ville occupait nécessairement alors le sommet et le penchant de ce mont Pagus où l'on a retrouvé tant de débris et où nous voyons encore les traces du Cirque et du Théâtre. J'ai lu cela dans les livres mêmes que vous m'avez prêtés. — Vous l'avez lu, à la bonne heure, me répliqua le bon M. Fauvel, en véritable antiquaire; mais il ne s'agit pas de ce que vous avez lu, il s'agit de ce que je vous dis. Allez sur les bords de mon Mélès à moi, et vous y trouverez la véritable grotte des Nymphes où Homère a écrit ses poëmes. » J'y courus aussitôt en disciple soumis, et cette excursion me fit connaître le joli village de Bournabat, où les notabilités de Smyrne ont leurs maisons de campagne. Une heure plus loin et dans un site sauvage, je trouvai la grotte ou plutôt les grottes des Nymphes, car il y en a plusieurs dans le même rocher, sur la sommité duquel un sépulcre est taillé; auprès, je reconnus le lit d'un torrent, presque à sec dans cette

saison (N° 40); c'est le Mélès de M. Fauvel. Reste à savoir si c'est bien celui d'Homère, celui au bord duquel Crithéis lui donna le jour. Ces cavités sont peu profondes, et n'auraient rien de remarquable sans la tradition qui s'y rattache; mais si elle est exacte, si Homère, si tous ces dieux dont son cerveau fut l'Olympe ont habité ici avec lui, la grotte devient un temple et le plus vénérable de tous ceux de la Grèce antique.

Cependant il faut bien reconnaître la vérité d'une remarque de Strabon, c'est que nulle part, dans ses vers, Homère n'a parlé ni du Mélès, ni même de Smyrne. Chose assez singulière, le voile qui couvre son existence s'est étendu sur un autre poëte de la même ville qui a traité le même sujet, et dont le livre a été retrouvé, je crois, au XVIe siècle, par un cardinal, dans la bibliothèque d'un couvent, à Otrante. Quintus, on est convenu de l'appeler ainsi, se borne à dire qu'il fut inspiré par les Muses tandis qu'il paissait son troupeau, près de Smyrne, à trois portées de voix du fleuve Hermus; mais il ne fait connaître ni son nom, ni l'époque où il a continué l'*Iliade*.



J. d'Estourmel del. – Sabatier lith. 40 Imp. Lemercier.

Grotte d'Homère près de Smyrne.

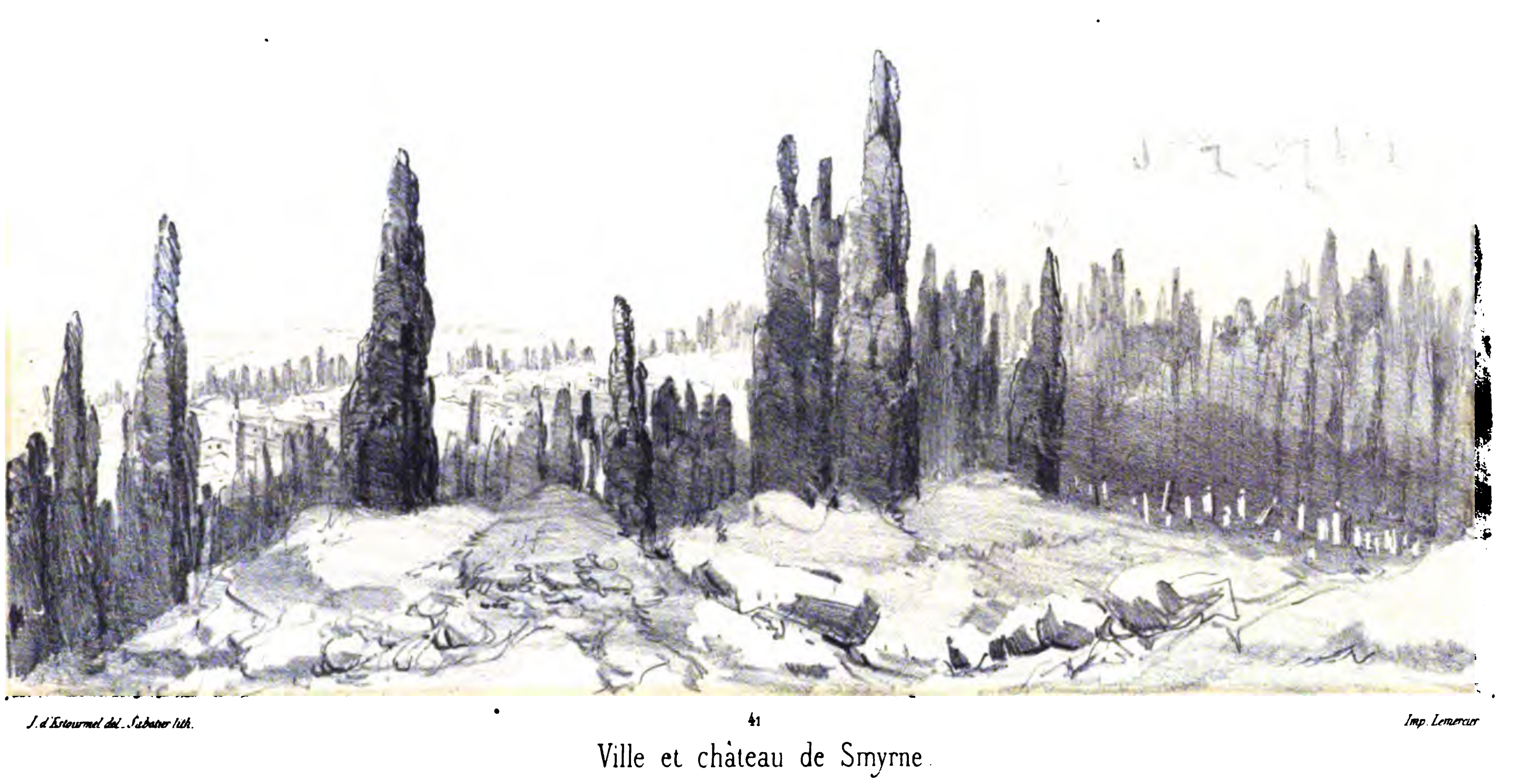
XXXV.

LES TROIS VILLES DE SMYRNE.

UN INCENDIE. — LE PONT DES CARAVANES.

Pour en finir avec les diverses opinions contradictoires touchant la position de Smyrne, je ferai remarquer que cette ancienne colonie des Éphésiens a trois phases bien distinctes. La Smyrne éolienne, devenue plus tard la conquête des Ioniens, dans l'association desquels elle fut agrégée, avait été fondée environ un siècle et demi après la guerre de Troie, et fut détruite par les Lydiens. Elle s'étendait dans l'anse le long de l'échelle actuelle de Bournabat, et il n'en reste aucune trace. Le tombeau de Tantale semble marquer la place de sa nécropole. La seconde Smyrne fut rêvée par Alexandre-le-Grand, endormi sur le sommet du mont Pagus. Les Euménides, dont le temple était voisin, lui en marquèrent la position, et deux de ses successeurs réalisèrent ce songe. L'emplacement de cette ville, la reine de l'Ionie, et si florissante du temps de Strabon, ne peut donner lieu à aucune contestation. C'est la Smyrne grecque et romaine. Elle recueillit les habitants de la première ville dispersés dans les montagnes. La Smyrne du moyen âge prit peu à peu la place de celle-ci, en

s'étendant le long de la mer (N° 41). Smyrne, aujourd'hui, paraît pauvre sous le rapport des antiquités, et pourtant il est reconnu qu'aucune ancienne cité n'a plus fourni aux cabinets des curieux, et je pourrais donner une longue énumération des objets d'art précieux qui ont été recueillis sur ce sol maintenant épuisé. Mais à quels fléaux n'a-t-il pas été en proie! Les tremblements de terre et tous les conquérants barbares y ont marqué leur passage. Aujourd'hui, Smyrne a surtout à se garder de la peste et de l'incendie. Justement, à ce propos, une pompe vient de passer sous nos fenêtres; quelques Francs s'empressent autour d'elle. Le feu est dans le quartier des Turcs, et on va leur porter secours en dépit du fatalisme. J'y cours aussi; je suis curieux de voir comment se gouverne un incendie en Turquie. J'y trouve un grand nombre de spectateurs, spectateurs à la lettre; quelques-uns, pourtant, apportent de l'eau dans des vases qui, pour la capacité, ne diffèrent guère de leurs *fint-janes*. Former une chaîne? une idée aussi compliquée ne leur viendrait jamais. Faire la part au feu? cela serait plus turc; mais l'on réserve ici le despotisme pour les habitudes quotidiennes, et, dans les occasions extraordinaires, la Providence prend seule la conduite des affaires. C'est par une conséquence de leur résignation qu'ils laissent faire les chiens de chrétiens qui veulent les secourir. En ce moment l'incendie approche des bazars,



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 41 Imp. Lemercier

Ville et château de Smyrne.

et si une fois la première étincelle y pénètre, je défie bien qu'on vienne à bout de garantir cet immense amas de balles de coton, de toiles, de paillassons, où le bois sec est ce qu'il y a de moins inflammable; l'intelligence et la bravoure des pompiers de Paris n'y réussiraient même pas. Cependant, à peine si on semble se douter dans la ville qu'elle est menacée du plus grand désastre. On se contente de démeubler tranquillement les maisons les plus voisines. Ce calme, du reste, a bien son bon côté, et on pourrait en tirer un excellent parti si on savait le diriger. Chez nous, j'ai vu les inconvénients de l'excès contraire. Dans de pareilles bagarres, chacun veut se faire valoir et paraître. On se presse, on se heurte, on dispute; on perd le sang-froid, la première des sauvegardes en toute espèce de dangers. Je me suis trouvé dans beaucoup d'incendies. J'ai encore présente la terrible catastrophe du bal du prince de Schwartzenberg, en 1810. Je vis commencer le feu, et quelle que fût sa rapidité, je suis convaincu qu'aucun accident n'aurait eu lieu si chacun avait gagné la porte au petit pas, sans se troubler ni se hâter, et qu'il en serait de même en toute occasion semblable. Quelques minutes ne suffisent-elles pas pour évacuer la salle de spectacle la plus remplie, quand la retraite s'opère avec ordre?

A la nuit je finis par me retirer comme les autres, laissant les maisons brûler à l'abandon. Avant de me

coucher, je demande des nouvelles du feu : on n'en sait pas. C'est dans l'autre quartier, me répond-on. Plus tard j'appris pourtant que la pompe des giaours venait de rentrer victorieuse.

Je vais souvent me promener au pont des Caravanes, situé à l'entrée de la ville, sur la route de Constantinople. Les rues qui y conduisent sont fréquemment coupées par les plus sales cloaques. La boue est ici en permanence, et tellement acclimatée, qu'elle y brave même les ardeurs de la canicule. On peut juger jusqu'à quel point il faut que l'air soit intercepté dans ces étroits passages, pour que son action seule ne suffise pas pour sécher des bourbiers sous le 38e degré de latitude. Une arche, de construction antique, est jetée sur le Mélès de Strabon, qui, large ruisseau en cet endroit, devient après les pluies un rapide torrent. Placez-vous sur une estrade en planches qu'on a perchée à dix ou douze pieds de terre, sur les branches d'un énorme platane, et vous jouirez d'un tableau mouvant très-pittoresque. Les caravanes se succèdent presque sans interruption sur le pont qui porte leur nom. J'y ai compté, en moins d'un quart d'heure, plus de cent chameaux arrivant ou partant. Ces deux longues files suivent leur direction en sens inverse l'une de l'autre, comme les wagons sur un chemin de fer; seulement l'allure ici est grave et cadencée; l'animal domestique participe de la nature de son maître. Un petit âne précède la

J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

42

Imp. Lemercier

Pont des Caravanes à Smyrne.

caravane, comme les petits tambours qui marchent en tête de nos compagnies de grenadiers. Viennent ensuite ces grands chameaux haut jambés, se mouvant lentement, posément, et se balançant de l'arrière à l'avant, ce qui produit l'effet du tangage, jusqu'à causer, dit-on, le mal de mer à leur cavalier. Des troupeaux d'oies se pressaient entre leurs jambes et semblaient les parodier, se dandinant comme eux et allongeant leur cou. Ces deux animaux ont de l'analogie dans leur maintien et leur démarche. Le quadrupède représente assez bien une oie bossue à quatre pattes, et, sans l'autruche, à laquelle la dénomination d'oiseau-chameau a été dévolue par les naturalistes, l'oie aurait pu y prétendre. Toutes ces bêtes circulaient entre de vastes cimetières couverts de cyprès élevés et touffus, sur la verdure noire desquels se détachent des milliers de pierres tumulaires. Elles sont rapprochées au point qu'on a peine à s'ouvrir un passage à travers tant de sépultures; et en considérant ces rangs si pressés et la mort si prompte à remplir les moindres vides, la belle pensée de Bossuet revient naturellement à la mémoire (N° 42)..

A l'entrée du pont, du côté de la ville, des figures animées contrastent avec ce tableau sévère, car, à quelques pas de ces asiles de la mort, un café est sans cesse rempli de gens de toutes robes, parmi lesquelles prédominent celles des dames. Elles s'éta-

blissent là pour voir passer, ce qui me paraît être leur occupation favorite; et leur toilette pimpante et leur coiffure en ailes de moulin font une singulière opposition avec ces pierres sépulcrales et ces sombres cyprès.

La route de Constantinople, à la sortie de Smyrne, m'a rappelé les nôtres; c'était le seul souvenir de ce genre que mes yeux eussent rencontré depuis Ithaque. La voie est pavée et bordée des deux côtés d'un mur à pierres sèches, où l'on retrouve souvent employés de jolis fragments de sculpture antique. J'ai suivi ce chemin pendant une demi-lieue environ, jusqu'à de belles et abondantes sources d'eaux chaudes qui s'échappent d'une antique fondation qu'on appelle les bains de Diane. Sans le secours d'un plan que m'avait communiqué M. Fauvel, j'aurais eu peine à reconnaître l'enceinte demi-circulaire des thermes ou du temple dont j'avais sous les yeux les restes informes. Quant à la rivière, car ces sources, dès leur naissance, en forment une abondante et limpide, j'en ferais volontiers mon fleuve d'Homère, comme terme moyen entre Strabon et M. Fauvel. Ce serait le Mélès du juste milieu. Et véritablement, en assignant cette position au fleuve, il se trouve à peu près à distance égale du torrent desséché de l'ancienne ville et du filet d'eau de la nouvelle.

XXXVI.

ROUTE D'ÉPHÈSE. — AÏASOLUK.

Qui ne croirait que tout le monde ici sait le chemin d'Éphèse, connaît la distance à parcourir? Les uns pourtant nous parlent de vingt heures, les autres de douze; Démétrius dit qu'il faut huit jours. Nous verrons bien. Je le laissai à Smyrne. Je n'en étais pas à m'apercevoir de sa complète inutilité comme cicerone. Dans ces pays qu'il avait souvent parcourus, il ne reconnaissait que les auberges quand il y en avait, et il n'y en avait guère; toutes ses notions géographiques se bornaient à la carte gastronomique des lieux. « Connaissez-vous bien Éphèse, Démétrius? — Oui, j'y ai mangé des alouettes avec M. de Stackelberg et bu du vin de Chio avec M. Dodwell. » Impossible d'en tirer d'autres éclaircissements. Ses citations historiques étaient de la force de celles d'un curé de la Beauce, que j'ai connu à Louville dans ma jeunesse, et qui avait vécu dans la société philosophique du XVIIIe siècle; quand nous l'interrogions sur Voltaire : « Il avait, répondait-il, un habit marron, mais moins foncé que celui que j'ai vu à M. Rousseau, qui portait la veste et la culotte pareilles. » Ses observations étaient toutes de cette nature. Je laissai donc Démétrius fumer à son

aise et se quereller avec Mme Maracini, et j'emmenai un autre Grec qu'il venait de prendre à son service, et qui m'était plus commode parce qu'il était franchement domestique.

Le 29 septembre, nous remontâmes le Mélès de Strabon en chevauchant à travers les cailloux qui remplissent son lit, puis nous le laissâmes à notre droite dans un ravin qui nous séparait du château, et au fond duquel nous apercevions les arcs ogives d'un vieil aqueduc. Après cinq heures de marche, nous nous arrêtâmes pour dîner au bord d'une eau courante qui traversait le chemin, et, cinq heures plus loin, nous prenions gîte pour la nuit.

Rien n'étonne, les premiers jours, les yeux d'un badaud d'Europe comme ces caravanes de chameaux cheminant d'un pas si réglé. Je viens de compter, tout d'une file, cent vingt et un de ces quadrupèdes chargés de figues et de raisins; ces fruits secs sont une richesse pour le commerce de Smyrne. Cinq hommes à cheval ouvraient la marche; ils étaient comme encaissés dans d'épais manteaux d'une espèce de feutre blanc, qui descendaient carrément bien au-dessous de leurs étriers. Ils ressemblaient ainsi à des coffres de momies. Leur tête seule conservait sa forme; après cette avant-garde venait un âne monté par un chamelier, puis dix chameaux, et ainsi de suite, chaque dizaine se trouvant séparée de la suivante par un surveillant et sa monture qui formaient comme les *pater* de ce



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 43 Imp. Lemercier

Château et Acqueduc d'Aïasoluk

long chapelet. Nous rencontrâmes cette caravane dans une plaine arrosée par le Caystre. Nous avions, à main droite, la chaîne du Galésus derrière laquelle florissait jadis la ville de Colophon où l'on recueillait l'espèce de résine qui a conservé le nom de colophane. Nous passâmes sur un pont construit avec d'antiques débris, et, laissant à droite la rivière, nous arrivâmes bientôt à la roche sur laquelle s'élève le château d'Aïasoluk, où je vis des sépulcres taillés à mi-côte; un peu plus loin un long aqueduc portait à la forteresse les eaux d'une montagne voisine (N° 43).

Le village se compose de quelques maisons éparses au milieu de décombres anciens et modernes. Je ramassai, sous les pieds de mon cheval, un marbre portant une inscription grecque. J'en remarquai plusieurs autres intercalées dans un mur à pierres sèches, à droite du chemin. Une d'elles a vingt trois lignes. Devant le café où nous nous établîmes, un grand sarcophage et des débris de colonnes se trouvent confondus avec les marbres tumulaires d'un cimetière moderne. Il est évident que la coutume des Turcs d'enfoncer en terre, auprès des sépultures, des plaques de marbre façonnées à leur mode et souvent couvertes de passages du Coran écrits en lettres d'or, a dû occasionner la destruction de précieux restes de l'antiquité, et que des colonnes et des piédestaux auront souvent été sciés pour cet usage.

Nous ne sommes encore ici que dans l'Éphèse moderne, c'est-à-dire à Aïasoluk; l'ancienne ville commence à une demi-heure plus loin vers la mer, qui évidemment a reculé de plusieurs milles. Le port a disparu, les terres charriées par le fleuve l'auront comblé, ainsi qu'une grande partie de la vallée où s'étendait la cité. D'après une tradition grecque, c'est en ce lieu que saint Jean a écrit son Évangile, et le nom même d'Aïasoluk semble être une corruption des mots ἅγιος λόγος, qui signifient la parole sainte. L'histoire de cette nouvelle Éphèse présente de longues lacunes. On ignore l'époque de sa fondation, et ce n'est que vers la fin du XIVe siècle qu'on lui voit acquérir une certaine importance, et devenir la résidence des princes sarrasins qui possédaient l'ancien royaume de Carie; cependant j'ai peine à croire que les monuments dont les ruines se trouvent encore à Aïasoluk ne remontent pas à une époque antérieure. Nous savons que les Goths ravagèrent Éphèse. C'est vers ces mêmes temps que Justinien y construisit une église, où Nestorius fut condamné par un concile dans le Ve siècle; cette église, la tradition la place à Aïasoluk; elle fut dédiée à saint Jean, ce qui s'accorde avec l'étymologie que je viens de rapporter. On peut donc croire que dès ce temps la ville de Diane commençait à être abandonnée pour celle du saint apôtre, qui avait droit à toutes les préférences des Chrétiens. Sans



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 44 Imp. Lemercier

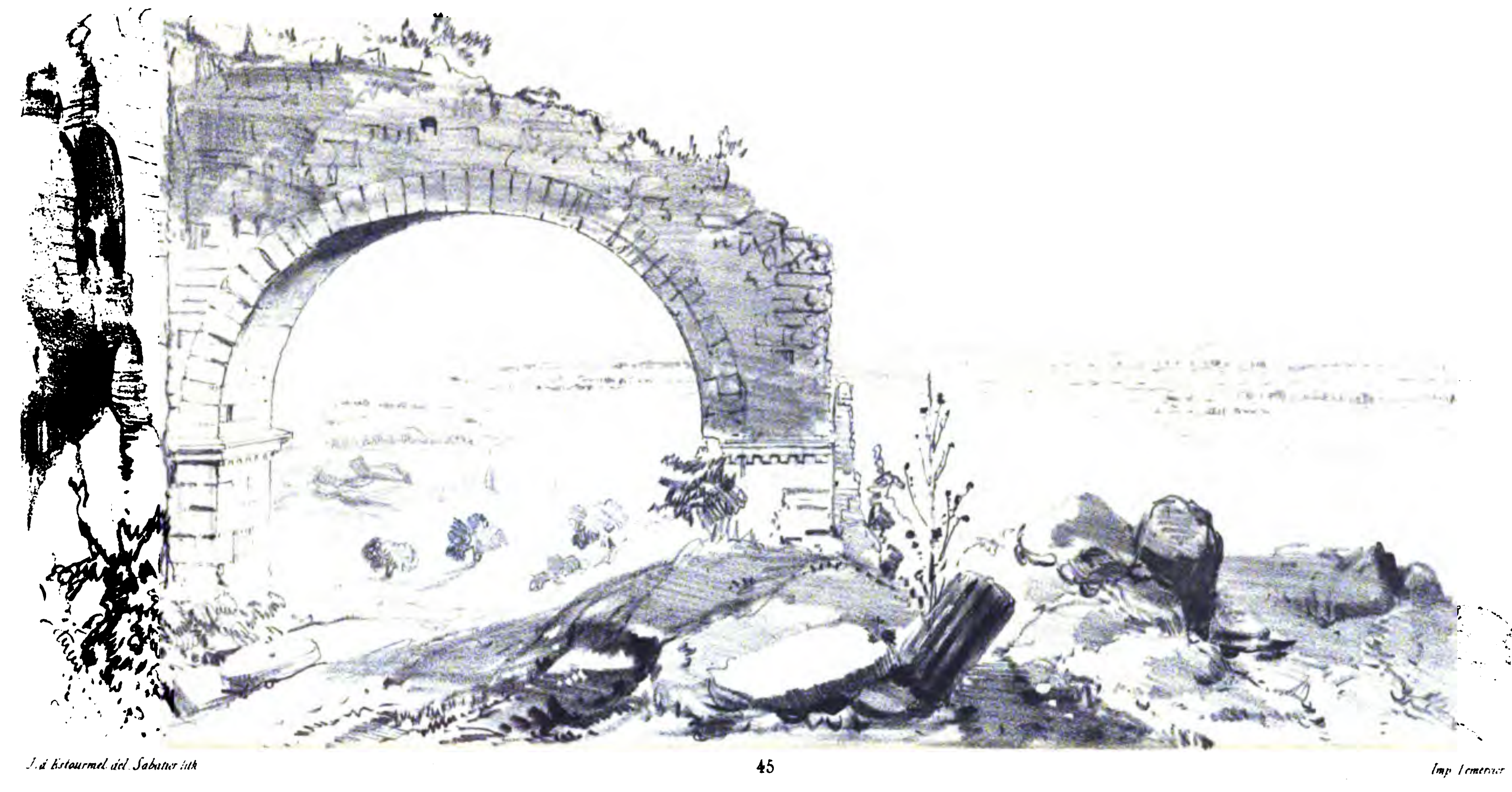
Porte du château d'Aiasoluk

doute ils furent les plus empressés à enlever les débris des temples païens, pour en bâtir Aïasoluk, aujourd'hui aussi ruiné et presque aussi désert qu'Éphèse.

En montant au château, nous passâmes sous une arcade en marbre blanc qu'on appelle la porte de la Persécution, et dont les matériaux ont été empruntés évidemment à la ville antique (N° 44). A quelle date au juste peut-on rapporter cette construction? Je n'en sais pas plus à cet égard que les voyageurs qui m'ont précédé. A Rome, j'ai dessiné des portes qu'on attribue à Bélisaire, et je retrouve ici dans la forme des ouvertures pratiquées dans le mur de droite et dans l'ensemble du monument, des rapports identiques avec ces portes romaines. De jolis fragments de frises se remarquent encore au-dessus du cintre; mais quant aux trois morceaux de sculpture dont Tournefort a donné la gravure, un seul, depuis lui, est resté sur place: c'est celui qu'il indique comme le meilleur et qui représente une bacchanale d'enfants. Il paraît que c'est au bas-relief du milieu que la porte a dû son surnom; il représentait Achille traînant après son char le corps d'Hector. L'érudition et la critique ne sont pas le fort des Grecs modernes; ils auront fait du fils de Priam un martyr chrétien; et c'est ainsi qu'on est convenu d'expliquer ce nom de porte de la Persécution. Du reste, ce bas-relief enlevé récemment a été détaché du mur avec tant de maladresse, qu'une

figure y est restée, justement celle d'Hector; si c'est un Grec qui a commis cet acte de vandalisme, on pourrait croire qu'il a respecté l'effigie du martyr.

La porte en question, bien que le choix même des matériaux employés à sa construction dénote une époque de décadence et témoigne de la barbarie de son architecte, n'en est pas moins d'un effet très-agréable. Le château auquel elle sert d'entrée est encore environné de ses murailles crénelées; mais dans l'enceinte ce ne sont que ruines confuses et sans intérêt; l'aqueduc qui y portait les eaux est construit comme la porte en matériaux antiques, parmi lesquels j'ai remarqué sept inscriptions assez longues et en beaux caractères, sans parler de plusieurs autres qui ne contiennent que quelques mots. Tournefort n'a pu les copier, faute d'une échelle pour atteindre à leur hauteur. Dirai-je que l'extrême exactitude dont a fait preuve ce judicieux voyageur dans ses descriptions des îles de l'Archipel, semble l'avoir abandonné à Éphèse; il confond l'ancienne cité et la nouvelle; à peine s'il y trouve quelques débris clair-semés, et rien de remarquable; cependant les ruines des deux villes sont assurément distinctes, curieuses, et surtout abondantes.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 45 Imp. Lemercier

Porte à Ephèse.

XXXVII.

ÉPHÈSE.

Je fus chercher l'antique Éphèse dans la plaine, entre les marais du Caystre et la longue chaîne du Corésus, en me dirigeant du château d'Aïasoluk vers un autre appelé la Prison de Saint-Paul. A l'entour du mont Pion ou Prion, qui était jadis entièrement enfermé dans l'enceinte de la ville, je rencontrai à chaque pas des voûtes, des massifs de pierres d'une dimension extraordinaire, des colonnes, enfin une quantité de fragments curieux d'architecture. Au bout du Stade, je remarquai d'abord la porte décrite par Tournefort. J'en pris un dessin fidèle (N° 45), et je ne crois pas que Claude Lorrain ait jamais terminé l'horizon de ses paysages par de plus belles lignes que celles que présentent ici les montagnes et la mer vues de dessous cette arcade. *Accenso rensi et Asiæ* : ces mots sans suite, et dont Tournefort a cherché vainement à se rendre compte, se trouvent répétés séparément sur deux marbres enchâssés dans cette construction. D'autres fragments s'y remarquent encore, et notamment à la clef de la voûte, un petit bas-relief représentant Hercule appuyé sur une massue, et un autre, où l'on distingue un génie ailé à cheval et un serpent roulé autour

d'une palme. Des têtes de lions ornent cette porte, dont le cintre paraît antique; mais pourtant, quand on considère le tout attentivement, il est impossible de ne pas reconnaître que de tels matériaux proviennent d'autres édifices, aux dépens desquels celui-ci, comme la porte de la Persécution, auront été construits dans le Bas-Empire. Ce sont donc des ruines de ruines que j'ai en ce moment sous mes yeux. Celles d'un temple voisin, que Tournefort ne mentionne point, sont très-reconnaissables. On lit au chapitre XIX des Actes des Apôtres le récit de l'émeute excitée contre saint Paul par une classe nombreuse d'ouvriers, dont l'industrie s'exerçait à fabriquer de petits temples d'argent à l'imitation de celui de la déesse, comme nous voyons encore à Rome des marbriers et des fondeurs vivre de la vente qu'ils font aux étrangers des temples ruinés du Forum. Ce fut à ce théâtre que ces mécontents se portèrent pour accuser l'Apôtre, qui, de son côté, voulait s'y rendre pour s'expliquer; mais ses amis l'envoyèrent prier de ne point paraître. Par suite du grand danger qu'il courait, Paul quitta la ville et la quitta sans retour; car plus tard, lorsque en revenant de Macédoine il repassa par l'Asie Mineure, on voit qu'il évite de prendre terre à Éphèse et qu'il convoque les prêtres de cette église à Milet, pour leur adresser verbalement ses dernières exhortations, sachant, ainsi qu'il le leur dit, qu'ils ne

reverront plus son visage. « Veillez, ajoute-t-il, et souvenez-vous que jour et nuit pendant trois ans je n'ai cessé d'avertir chacun de vous avec larmes »; puis en terminant il leur rappelle que jamais il n'a été à charge à personne, et que lui et ceux qui l'accompagnaient ont vécu du travail de leurs mains. Ces paroles sont intéressantes à recueillir : elles donnent la durée du temps que l'Apôtre passa à Éphèse, et elles marquent d'une manière précise que ce temps se partageait entre la prédication et un travail manuel; en sorte qu'en fournissant abondamment aux disciples la nourriture de l'âme, il ne leur demandait pas même en échange celle du corps. C'est aussi aux Éphésiens convertis qu'il rappelle particulièrement les devoirs mutuels et la sainteté du mariage, dont ces Ioniens voluptueux semblaient encore plus portés à s'écarter que les autres Gentils. Je relus cette épître et le passage des Actes, sur l'emplacement du temple de la grande Diane. Le nom de la déesse est complétement oublié à Éphèse, quand celui d'Aïasoluk rappelle encore le Verbe fait chair prêché par saint Jean.

En continuant de faire le tour du mont Prion, qui, d'après le témoignage de Pausanias, n'était qu'un immense bloc de marbre blanc, je reconnus un second théâtre bien plus petit que le premier; puis plusieurs ruines inexplicables, une entre autres qu'on a prise tantôt pour le Gymnase, tantôt pour le

temple de Diane, dernière conjecture à laquelle son nom turc de Palais des Vierges a pu servir de fondement. Je ne découvris point de traces d'amphithéâtre; cependant on voit rappelé dans la première épître aux Corinthiens que saint Paul fut livré aux bêtes à Éphèse. Une partie du mont Prion était consacrée aux sépultures, et saint Jean et Timothée y mêlèrent, dit-on, leurs cendres à celles de tant d'illustres païens. On me fit remarquer une grande voûte, jadis revêtue de stuc, sous laquelle la tradition a placé l'aventure merveilleuse de ces six dormants, qui ayant commencé leur somme du temps de la persécution, le prolongèrent jusqu'au règne de Théodose. Cette légende grecque était bien digne par son absurdité de devenir turque, aussi Mahomet s'en est-il emparé; seulement il ne paraît pas certain du nombre des dormeurs. « Ils pouvaient, dit-il, être trois et leur chien, cinq et leur chien, sept et leur chien » : ceci est extrait textuellement du dix-huitième chapitre du Coran. Je ne vois pas bien ce que le chien de plus ou de moins ajoute à la probabilité du fait. D'après son compte, ils auraient dormi trois cent sept ans.

Je dors en vous contant la chose seulement.

Au-dessous du château d'Aïasoluk, je visitai une mosquée abandonnée dont j'espérais peu, d'après la tiédeur avec laquelle en parle Tournefort. J'entrai

d'abord dans une vaste cour entourée par un mur de marbre blanc; une fontaine à bassin octogone en occupe encore le milieu; mais le cloître qui régnait autour a disparu. Je pénétrai dans le sanctuaire, fort délabré, et défiguré surtout par les constructions qui y ont été maladroitement ajoutées. Ce n'est pas le premier monument de ce genre que je rencontre ayant encore moins souffert par les retranchements que par les additions. Cette mosquée, qui pourrait bien avoir pris la place de l'église bâtie par Justinien, formait à peu près la croix grecque; il y reste quatre superbes colonnes de granit, dont deux du plus beau rose oriental. Le Baptistaire de Constantin, à Rome, n'en offre pas de plus intactes. Une coupole élevée couronne ce sanctuaire; mais ce qui surpasse en délicatesse tout ce que je connaissais jusqu'ici d'architecture sarrasine, ce sont les moulures et les divers dessins sculptés en creux qui encadrent les portes et les croisées en dedans et au dehors de ce grand bâtiment; ces ornements, que le ciseau a profondément fouillés dans le marbre, sont d'une finesse de travail extraordinaire. On monte par un perron à la principale porte, pratiquée dans un enfoncement semi-circulaire; les inscriptions y sont prodiguées; leur lecture fournirait sans doute sur l'époque précise de cette construction des indications curieuses pour l'histoire de l'art. M. de Nercia, drogman du consulat et savant orientaliste, compte venir ici à cette

intention, et a bien voulu me promettre de me communiquer le résultat de ses rcherches.

XXXVIII.

RETOUR A SMYRNE. — DÉPART.

Il me serait facile de donner un historique de la ville d'Éphèse, et je n'irais pas loin pour le trouver tout fait. Je rappellerais qu'Alexandre, né le jour même où Érostrate brûla une des sept merveilles du monde, proposa aux Éphésiens, lorsqu'il fut dans tout l'éclat de sa gloire, de rebâtir le temple, pourvu que son nom en décorât le frontispice, et que ceux-ci, qui voulaient réserver exclusivement leur encens pour leur ancienne patronne, s'en tirèrent en lui répondant qu'entre dieux il ne convenait pas de s'élever des autels. Jeciterais aussi cet édit par lequel on ordonna d'oublier le nom d'Érostrate, genre de prohibition qui ne pouvait manquer d'obtenir le résultat que nous lui connaissons. Je nommerais Apelles et Parrhasius, les deux plus grands peintres de l'antiquité, et tous deux nés à Éphèse; on verrait figurer ensuite les implacables ennemis du nom romain, Annibal et Mithridate; enfin j'arriverais peu à peu à Tamerlan, qui, après la terrible défaite de Bajazet à Angora, en l'an 1401, employa un mois à piller la ville et ses environs, ce qui semble prou-

ver qu'alors elle était redevenue riche et florissante. Mais pourquoi faire des livres avec des livres? Toute mon érudition d'emprunt n'apprendrait rien aux gens instruits, et les ignorants peuvent puiser aux mêmes sources que moi. Quant au temple qui remplaça celui consumé par l'*immortel* Érostrate, et au perfectionnement duquel on travailla pendant plus de deux siècles, j'ai su que ses immenses richesses surpassaient toutes les expressions que je pourrais employer pour les décrire; qu'elles furent spoliées par Néron et transportées à sa maison d'Or. J'ai su que l'édifice était d'ordre ionique, long de quatre cent vingt-cinq pieds, large de deux cent vingt. Qu'on ne me demande rien de plus, à moins qu'on ne veuille que j'ajoute que le culte de la Diane polymamma y avait été emprunté primitivement des Égyptiens; que sa statue en bois la représentait toute couverte de mamelles, ainsi que son nom l'indique, et que ses prêtres étaient tous eunuques, ce qui ne laissait pas que de leur être de quelque secours pour l'observation de l'un des voeux qu'on exigeait d'eux. Cependant, si je ne crois pas devoir copier ce qui se trouve dans tant de livres, je ne puis non plus quitter Éphèse sans donner du moins mon opinion de témoin oculaire au sujet de l'emplacement du fameux temple, question qui a occupé tous les voyageurs. Dans ma pensée, je l'érige à peu de distance et au couchant du théâtre. Je n'ai, j'en conviens, d'autres raisons à

faire valoir que l'abondance et surtout la richesse des fragments dont j'ai trouvé la terre jonchée en cet endroit; mais un pareil indice m'a rarement trompé. En effet, un monument ne s'efface jamais complétement du sol qui l'a porté, et au défaut de ruines plus significatives, sa position peut encore être reconnue et son ancienne magnificence constatée par la qualité des débris que sa chute a laissés sur place; ainsi parmi ces débris, il est évident que le serpentin, le porphyre, les marbres rares et variés et surtout la mosaïque, ont appartenu à de plus somptueux édifices que la pierre et la terre cuite. Souvent, à Rome, quelque mêlés qu'aient été les marbres dont les champs sont semés et que la charrue retourne chaque année comme elle ferait ailleurs de vulgaires cailloux, j'ai goûté sur le Cœlius et l'Aventin, un plaisir de rêveur et d'antiquaire à rebâtir en idée les anciennes maisons qui couvraient ces monts. Selon les matériaux, j'appréciais le degré de luxe de l'habitation, voire la qualité du maître. Si les morceaux d'un pavé de serpentin extrait des carrières de Sparte, ou le granit rose apporté à grands frais des extrémités de l'Égypte se multipliaient sous mes pieds, j'étais dans la demeure d'un dieu ou d'un consul, tout au moins d'un préteur; quand les riches débris disparaissaient, c'est que je venais de sortir du temple ou du palais, et le marbre blanc que je rencontrais alors sans mélange de matières

plus riches, me révélait l'aisance sans le faste, l'*aurea mediocritas*, chère au sage voluptueux; plus loin, le petit espace jonché seulement de briques m'indiquait les foyers d'un vieux Romain de la république, et j'en choisissais de préférence l'emplacement pour y relire les premières Décades de Tite-Live. Mais revenons à Éphèse. Depuis, j'ai eu la satisfaction d'apprendre qu'en assignant à son temple le site où je viens de le réédifier, je me trouvais d'accord avec des autorités beaucoup plus sûres que la mienne.

Le soir, après un repas frugal, de mauvais pain trempé dans de mauvais café, nous nous éloignâmes de cet amas de ruines, jadis une des merveilles de l'Asie, et maintenant habitées par la fièvre, la misère et les loups. Certes, c'est aujourd'hui qu'Héraclite rencontrerait à chaque pas, dans sa ville natale, de justes sujets de larmes.

Il était tard; nous ne fîmes d'autre rencontre sur la route que celle d'une femme que nous surprîmes démasquée, buvant à une fontaine, et qui, ne retrouvant plus sous sa main la visière de l'espèce de casque dont sa tête était enveloppée, tira à la hâte sa pantoufle de son pied pour s'en faire un éventail. Qu'on vienne nous dire après cela que la coquetterie est innée chez le sexe [1]. J'ai souvent eu occasion de le remar-

[1] Il y a diverses manières de comprendre la pudeur. Une dame

quer; le mouvement que fait une femme turque en abaissant son voile quand elle rencontre un homme, est aussi naturel que peut l'être chez nous l'action de Galatée si gracieusement décrite par Virgile.

Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

Ici, la femme n'aspire pas à plaire à d'autres yeux qu'à ceux de son seigneur; elle chérit ce que nous appelons sa servitude; expression qui n'est pas exacte, car, soumise à son époux, elle gouverne le harem, et, sous ce rapport, elle est encore la maîtresse au logis.

Nous n'arrivâmes que fort tard à un petit cabaret enfumé où nous couchâmes pêle-mêle, catholiques, schismatiques, juifs, mahométans. Sur quinze personnes il y en avait de quatre religions et de trois parties du monde.

Le lendemain, nous étions de bonne heure à Smyrne après treize heures de marche assez rapide. Le soir, nous fûmes au bazar faire des emplettes.

---

créole racontait un jour, devant moi, que lors d'un incendie à Saint-Domingue, se sauvant toute nue et n'ayant trouvé qu'un mouchoir sous sa main, forcée de faire un choix, elle avait préféré couvrir son visage; ce qui rendit ce récit assez ridicule, c'est que son mari, M. de la J***, ajouta que heureusement plusieurs de ses amis avaient reconnu sa femme et l'avaient aidée à s'échapper. Je ne sais pourquoi cette histoire me revient à l'occasion de la pantoufle de mon Éphésienne.

Les tapis de Turquie ont conservé chez nous leur ancienne réputation. On en fabrique ici de très-jolis qu'on appelle tapis de prière ; leur mesure n'excède pas en général dix-huit à vingt pieds carrés ; si l'on en voulait de plus ample dimension, il faudrait les commander exprès et plusieurs mois d'avance, mais ils reviendraient fort cher, car j'ai payé de cinquante à soixante francs des devants de lit et de cheminée. Les grands tapis, beaucoup plus communs, mais très-épais et très-chauds, se vendent au pic, qui est à peu près notre demi-aune ; le prix varie de quatorze à dix-huit piastres (trois francs cinquante centimes à quatre francs de France). Ainsi, pour quatre cent cinquante francs, on peut tapisser proprement et chaudement un salon de soixante pieds de tour ; on ne trouverait certainement rien de pareil chez nous, le payât-on le triple. J'achetai quelques étoffes, des pipes, de l'essence de rose et force pantoufles qui, en ce pays, servent de souliers et ne sont pas d'un bien bon usage ; mais, comme on en a à choisir à quarante sous la paire, on peut se donner le plaisir de renouveler fréquemment sa chaussure. Pour trente-six francs vous vous procurez une pipe en cerisier de grandeur raisonnable, c'est-à-dire de votre taille, avec son bout d'ambre. Je me munis d'un habit complet consistant en trois vestes couleur carmélite, richement brodées. J'y joignis des chausses dans lesquelles j'aurais pu tenir à l'aise,

moi, troisième; des guêtres à l'albanaise et un tarbouch avec un croissant en or d'où pendaient force torsades bleues. Ce costume, avec une barbe de trois mois, me donne un air très-respectable et ne m'a coûté que vingt-cinq écus, sans la barbe.

Le 6 octobre, on emporte nos bagages, ce qui me donne occasion de remarquer l'espèce de sellette en usage parmi les portefaix de Smyrne; elle s'attache avec des brassières, et, quand elle est placée sur un dos voûté, elle en déguise la courbure au point de ne plus présenter qu'une plate-forme sur laquelle le fardeau est en équilibre. Un homme ainsi courbé, sellé et chargé, prend un faux air du chameau.

Nos derniers loisirs à Smyrne furent pour M. Fauvel. Je me séparais à regret de ce spirituel et savant vieillard, à la société duquel j'avais dû, pendant près de quinze jours, l'emploi de mes plus douces heures; sa conversation, comme je l'ai déjà fait remarquer, s'égare fréquemment et n'a pas toujours le fil d'Ariane pour se retrouver dans les nombreux détours qu'elle a parcourus; mais elle n'en plaît pas moins, parce que quelques longueurs ne font pas quitter la lecture d'un bon livre. Cela me rappelle la réponse d'un de mes conseillers de préfecture, avocat bas-normand, auquel je me plaignais de ce que le conseil était en retard pour le jugement de plusieurs affaires. « Je comprends, me disait-il de très-bonne foi, qu'on attache du prix à ce qu'une affaire

soit bien traitée, mais à ce qu'elle finisse, je n'en vois pas la nécessité. » Je n'étais pas frappé non plus de cette nécessité d'en finir, quand je prolongeais avec M. Fauvel nos longues soirées de causerie; cette dernière fois, nous parlâmes encore de la Grèce asiatique dont j'allais m'éloigner. Nous nous rappelions tout ce qui, chez les anciens, l'élevait au moins à l'égal de la Grèce européenne; ses sages et ses poëtes : Pythagore, Thalès, Pittacus, Hippocrate, Hérodote, et, au défaut d'Homère, si le lieu de sa naissance peut être contesté, Anacréon et Sapho. Puis toutes ces villes qui se touchaient; ces trois merveilles du monde qu'on rencontrait à de courts intervalles sur les rivages que j'allais côtoyer : à Éphèse, à Rhodes, à Halicarnasse. A ce propos, M. Fauvel me confirme que cette dernière cité que, sur de fausses indications, j'avais été chercher près du cap Pétéra, n'était autre que Boudroun, et la colonnade qui occupe le devant de mon dessin, n° 38, pourrait bien être un reste du fameux monument de la douleur et de la fidélité d'Arthémise. En quittant notre ancien consul, je lui promis un affectueux et constant souvenir, et depuis, j'ai reçu en Égypte un précieux témoignage du sien : un itinéraire et une carte tracée de sa main, pour me guider dans le voyage de la Morée.

Nous nous embarquâmes dès que l'*imbat* eut commencé à perdre de sa violence; ce vent de mer

règne pendant le jour au fond du golfe de Smyrne, et, vers le soir, la brise de terre lui succède. Bientôt elle nous poussa hors du port; nous vîmes décroître les toits des maisons, puis les minarets, enfin le château lui-même. Adieu, la rue des Roses! adieu, les belles Smyrniottes qui bordent les balcons! adieu, notre hôtesse avec ses cinquante printemps qui commencent à ne ressembler pas mal à un hiver! adieu, docte et aimable Fauvel! Il me semble qu'on passerait doucement des années à rêver sous le ciel bleu de Smyrne, malgré d'assez tristes réalités qui blessent les yeux quand on les abaisse vers la terre; mais alors on les ferme,

Et comme le poëte, amant des fictions,
On vit dans le palais de ses illusions.

C'est ainsi qu'il faut entendre la vie en Orient, quelquefois même en Occident.

XXXIX.

RELACHE A RHODES ET A LARNAKA.

Démétrius avait fait ses provisions pour une longue traversée. Le matin, en m'éveillant, je l'aperçus, sur le pont de notre arche, entouré, comme Noé, d'animaux de toute espèce; il en avait embarqué une cargaison. Cet homme était heureux au milieu de ses bêtes. Un veau paraissait être en ce moment l'objet de ses préférences, mais il se plaisait de même dans la société des chèvres, des oies et des poules; il les caressait, les baisait, et ne se montrait jamais plus amical qu'au moment où il allait les égorger ou leur tordre le cou, car l'office de boucher lui souriait au moins autant que celui de berger ; et quand nous lui reprochions ses massacres : « Ces pauvres bêtes, disait-il en les regardant avec tendresse, elles sont si douces! » C'était là son excuse; il est sûr qu'il semblait aimer également à les caresser, à les tuer et à les manger. Pendant qu'il préludait à ses sanglantes exécutions, nous touchions la pointe de Karabournou qui termine la chaîne des monts Mimas. Ce cap justifie, par sa forme et sa couleur, le nom de Nez-Noir qu'il a porté de tout temps. Plusieurs localités en Grèce ont conservé leur ancien nom. D'autres en doivent un nouveau à

de singulières méprises; ainsi le mont Hymette s'appelle aujourd'hui le mont des Fous à cause que les Vénitiens, par une légère altération, en ayant fait le *monte Matto*, les Turcs ont traduit littéralement; je demande si, à ce nom, les abeilles mêmes s'y reconnaîtraient.

Nous voguions à pleine voile dans le canal de Scio, en nous approchant du château de Tschismé dont le port est fameux par deux grands désastres maritimes : la destruction de la flotte d'Antiochus par les Romains, et celle de l'armée navale ottomane par les Russes, en 1770.

Le 8 octobre, nous passions le matin entre l'île d'Icare et celle de Samos, et, le soir, entre Cos et le cap Crio. En considérant, sur la carte marine de notre patron, la forme de cette péninsule occupée jadis par les Gnidiens, je me rappelais que, pour se mettre à couvert de l'invasion des Perses, ils avaient eu la pensée de couper la langue de terre qui les joignait au continent, et de faire une île de leur territoire. L'oracle de Delphes, consulté à ce sujet, leur fit une réponse ainsi traduite par Duryer :

« Ne faites pas un effort inutile,
« Ne coupez pas cet isthme redouté.
« Le puissant Jupiter en eût bien fait une île,
« S'il en eût eu la volonté. »

Mettez le dieu de Mahomet à la place du puissant

Jupiter, la réponse sera tout à fait turque, et le muphti ne dirait pas autrement. Le fatalisme est indigène dans ces contrées.

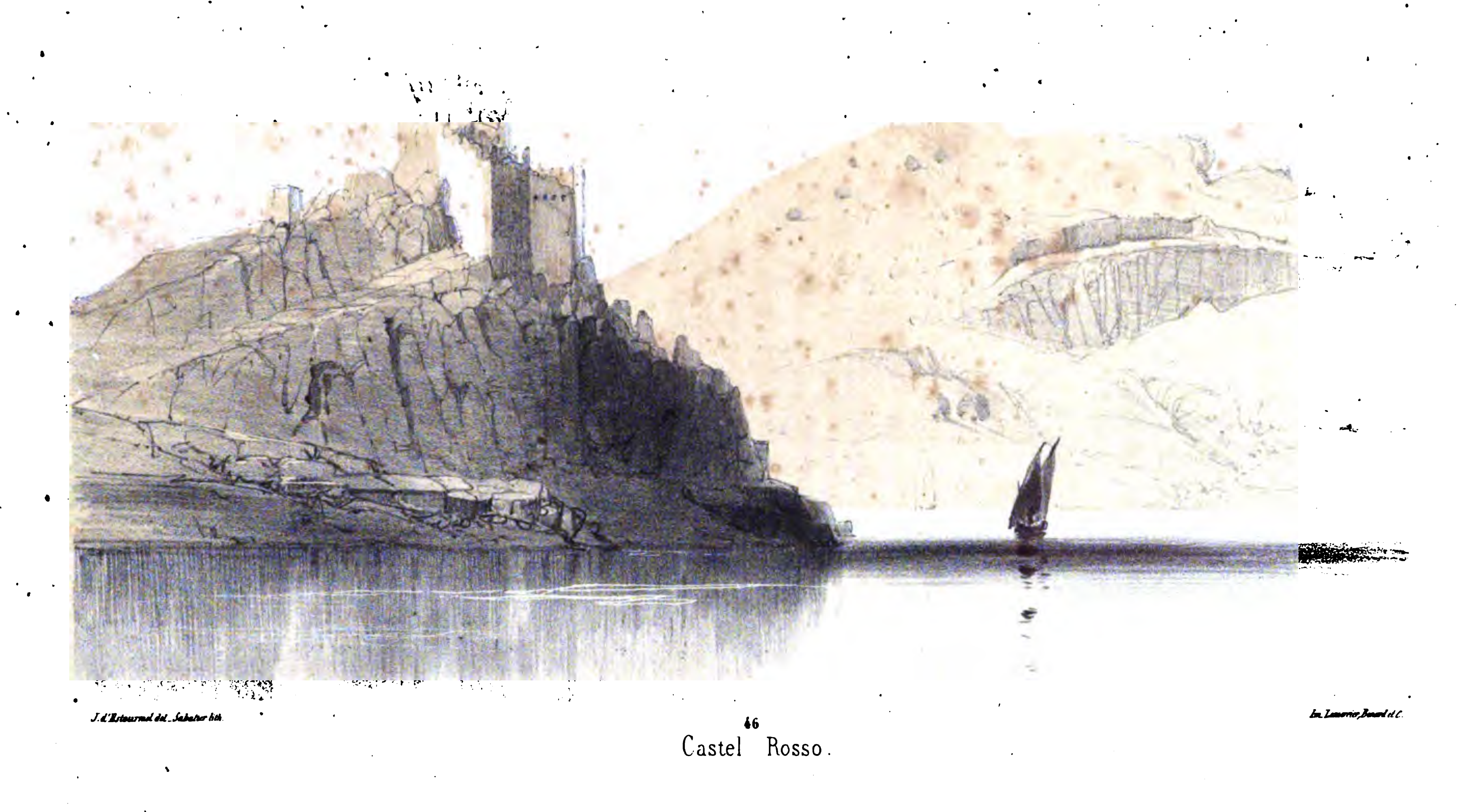
Le 9 octobre, nous nous retrouvons devant Rhodes. Déjà deux fois j'ai cru lui dire un dernier adieu et j'y reviens toujours. Cette belle île m'est plus chère encore depuis que j'ai vérifié, dans les livres de M. Fauvel, que Naples, la ville de mes préférences, est une de ses colonies. Je revois ses verts palmiers à l'un desquels la belle Hélène fut pendue brutalement par Polixo, sa parente. Nos marins me demandent deux heures de repos, et je consens volontiers à aller les passer dans ma chère rue des Chevaliers. Je m'y étais fait un ami d'un petit négrillon qui accourt au-devant de moi et me témoigne, en appuyant sa main sur son cœur, la joie qu'il ressent de mon retour. J'occupe agréablement mon loisir en terminant le dessin (N° 32) où se trouve la maison du grand-prieur. Parmi les nombreux écussons qui décorent sa façade, je reconnais les armes du grand-maître l'Isle-Adam : une main étendue avec une manche pendante, ou, pour parler la langue consacrée, au chef d'azur à un dextrochère d'hermines brochant sur le tout. J'avais grand désir de pénétrer dans l'intérieur de l'hôtel; une image dont je gratifie mon petit Nubien le détermine à m'y introduire. Je n'y vis rien qui répondît à l'architecture et aux ornements du dehors, si ce n'est

trois écussons en marbre blanc, enchâssés dans les murs.

J'entrai aussi dans une partie des bâtiments de l'ancien hôpital, qui me parurent à peu près abandonnés; une galerie à larges arcs règne autour de la cour, et dans une autre je remarquai des colonnes dont les chapiteaux sont ornés de la croix de l'ordre. Cette vaste maison doit être la même qui fut bâtie vers 1430 par le grand-maître Antoine Fluvian. L'abbé de Vertot dit qu'il éleva la magnifique infirmerie sur les fondements de l'ancienne et qu'il la dota de ses propres deniers.

Nous ne tardâmes pas à nous rembarquer; mais au soir le calme nous prit devant l'entrée du golfe de Macri. La journée du lendemain nous n'avançâmes pas, et le 11, pour chercher un peu de distraction, je mis successivement pied à terre à l'entrée d'une baie sur la côte d'Asie et dans la petite île de Castel-Rosso, dont je dessinai les rochers pittoresques et le château construit par les Chevaliers de Rhodes (N° 46); les Sarrasins le ruinèrent en 1440. On croit que cette petite île est l'ancienne Phœnice, et le continent, qui n'en est séparé que par un étroit canal, appartenait à la fertile Lycie, sous les bosquets de laquelle se plaisait Apollon. Je me serais mis volontiers en quête des ruines de Patare, où le dieu était particulièrement adoré; mais la saison nous pressait.

Le 13, à travers un brouillard que l'Aurore tei-



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

Imp. Lemercier, Bénard et C.

46

Castel Rosso.

gnait de rose, nous découvrîmes l'île de Chypre, et toute cette journée et la suivante nous ne la perdîmes plus de vue, tantôt faisant dix milles à l'heure, tantôt immobiles et attendant le retour de la rafale. Nous passâmes devant Paphos et non loin d'Amathonte, qui ont partagé le sort de Cythère et de Gnide. Il est remarquable que la désolation et la fièvre se soient emparées sans exception de tous les rivages où la volupté avait ses temples. A en croire les poëtes, le printemps de ces lieux devait être éternel, et pourtant les voilà sous nos yeux flétris et desséchés : c'est la vieillesse d'un libertin.

Dans l'après-midi, le capitaine se décida à toucher à Larnaka. Déjà nous apercevions quelques palmiers épars sur une grève et les pavillons consulaires flottant au haut de leurs mâts. L'espace d'un mille environ sépare la ville du port, qui est spécialement habité par la population franque. Nous visitâmes l'un et l'autre sous la conduite d'un Grec officieux, qui nous fit voir l'emplacement d'une antique cité, que je crois être Salami, et qui nous promena au grand soleil dans ce qu'il appelait des jardins. Dieu sait à quels fouillis on donne ce nom dans les contrées que j'ai parcourues depuis que j'ai quitté l'Italie et ses belles villas. A chaque pas que je fais dans la Grèce et dans l'Asie, à chaque nouveau regard que je jette sur cet Orient si renommé, le *quantum mutatus ab illo* de Virgile me revient aussi fréquemment que

le *deleatur Carthago* au vieux Caton. Sur ces bords fortunés de l'antique Idalie, si chers à Vénus et à M. de Voltaire, qui partout y fait éclore

Et les fruits de Pomone et les présents de Flore,

dans cette île où la mythologie a semé ses dieux et l'anthologie ses roses, ces dernières sont fanées sans retour, et quant aux divinités, Bacchus seul est resté à Chypre sur son terrain. L'imagination aime à placer ici des bosquets sacrés pour Apollon, des bains pour Diane, des forêts pour Pan et des prairies pour les chœurs des Nymphes. Mais hélas! où l'on a rêvé les dieux et les beautés de la nature, que trouve-t-on? La triste humanité en proie à la saleté et à la misère, et, au moral comme au physique, la plus desséchante aridité. Flore n'a conservé de ces jardins que la nue propriété. Mais Monsieur (je m'adresse ici à cet honnête Cypriote qui ne m'entend guère et me comprend encore moins), pour avoir des jardins il ne suffit pas d'éparpiller çà et là quelques arbres fruitiers dans un méchant clos où la terre est chauve, où la rare végétation qui se hasarde à percer à travers les pierres est jaune et sèche; il faudrait recueillir précieusement les eaux, n'en rien perdre, les diriger, s'en servir pour vivifier, car l'eau est le sang de la terre; il faudrait créer de la verdure, de la fraîcheur, de l'ombre, sans lesquels il n'y a pas de jardins; des bois, sans lesquels il n'y a point de

paysage. Il faut bien le dire, ici comme en Grèce, en Syrie comme ici, même à Damas, si vanté pour ses jardins, j'ai vu partout ce nom usurpé par des vergers plantés sans goût, cultivés sans art, d'où tout ordre et toute propreté sont exclus, et où la confusion n'a rien de pittoresque. Le désordre porté à ce point me réconcilierait avec la symétrie, que je n'aime guère; car encore faut-il que dans un carré les côtés soient égaux, que dans une allée les arbres se regardent; une certaine régularité est nécessaire, autrement c'est comme ces beaux yeux sur la beauté desquels un amateur se récriait, et dont il avait vu l'un à Paris et l'autre en Angleterre. Il me prend parfois une telle fatigue de l'aridité qui m'entoure, de ces pierres qui me blessent les yeux et les pieds, que j'en viens, malgré le ciel, le climat, enfin toute la féerie de l'Orient, à regretter le Nord, sa luxuriante végétation, ses fleuves à pleins bords et ses profondes forêts. Notre guide obligeant, qui de tout ce que je venais de dire sur la sécheresse du pays en avait conclu seulement que je serais bien aise de me rafraîchir, nous conduisit chez lui, où il nous offrit d'excellent vin du cru, des pistaches et des abricots secs, en nous disant qu'il était protégé de France. On rencontre ainsi dans les échelles du Levant un certain nombre de familles placées sous le patronage des puissances européennes; les individus qui les composent ont le droit de porter nos fracs et même nos

chapeaux, ou au moins un gros bonnet carré; ils jouissent encore de quelques autres priviléges. Celui de notre hôte, en cette occasion, fut de nous régaler gratis; car Démétrius, à qui je voulais persuader de l'indemniser, m'affirma que ce serait le payer deux fois, et qu'il l'était déjà trop par l'honneur que nous faisions à notre protégé de boire son vin et de manger ses pistaches. A la nuit, nous nous rembarquâmes.

XL.

BEYROUTH.

15 *Octobre*. Le soleil, en se levant en face de nous, sortait de derrière les cimes les plus élevées du Liban, et successivement toute la côte de Syrie se déploya à nos regards. Mon cœur était vivement ému; je répétais avec le Psalmiste : « Si « j'ai pris des ailes pour voler vers l'Orient, votre « main m'y conduira et vous me tiendrez de votre « droite. » Le plus jeune de mes neveux, auquel je demandais compte de ses impressions à la vue du Carmel, me répondit naïvement que l'air des montagnes lui donnait grand appétit. Le 16 au soir, nous arrivions au pied de ce demi-cercle de monts, *nec plus ultrà* de la Méditerranée vers l'est. Ici les pics du Liban font face aux colonnes d'Hercule à huit cents lieues de distance, et nous touchions le fond du plus

fameux golfe du monde. La mer était blanche et moirée, le ciel du bleu le plus foncé, les montagnes boisées d'arbres verts; et cette verdure, sur laquelle se détachaient les murailles crénelées de Beyrouth, nous apparaissait comme une riante oasis au milieu des grèves.

Nous remarquâmes dans le port de nombreux témoins de ce que fut jadis l'opulente Béryte, la seconde cité de la Phénicie. Le quai où l'on aborde n'est qu'un amas de colonnes de granit gris renversées ; quelques tronçons restés debout servent à amarrer les navires. En dépouillant Rhodes de ses gothiques écussons et Beyrouth de ses colonnes antiques, il resterait deux villes assez semblables. L'imagination se plaît ici comme à Rhodes; on aime à trouver à chaque pas ces traces phéniciennes au milieu d'une cité du moyen âge, et ces bois de mûriers et de pins, et ces haies de cactus si près des sables du rivage.

Nous fûmes hors de la ville visiter Mme de Lamartine; elle était avec sa fille, dont peu de temps après cette pauvre mère si intéressante eut à déplorer la perte. La jeune Julia était parée des grâces naïves de son âge; fille unique, idolâtrée de ses parents, appelée à une douce et flatteuse existence, il n'a pas fallu moins que la mort pour tromper tant d'espérances. J'eus le regret de ne plus trouver notre grand poëte, qui depuis douze jours était parti pour la

Terre-Sainte; il devait aussi visiter l'Égypte, puis revenir à Beyrouth, où il établissait son quartier d'hiver. Cette résidence, quelques ressources qu'elle pût offrir, était loin de remplacer pour moi Jérusalem, où j'étais décidé à faire un long séjour.

Je m'informai de lady Stanhope, qui a fixé sa demeure dans le pays des Druses. L'héroïne de tant de romans est aujourd'hui devenue vieille et laide, et a, dit-on, renoncé à Satan qui le lui rend bien. M. de Lamartine avait eu beaucoup à se louer de l'accueil de cette dame, qui, sans connaître ses ouvrages et même son nom, ce qui me parut bien arabe, l'avait, m'assura-t-on chez notre consul, reconnu pour poëte rien qu'à sa physionomie. Ce n'est peut-être pas vrai, comme disait quelqu'un de ma connaissance, qui terminait toujours ainsi les discussions où il avait été le plus affirmatif.

Des sentinelles veillent sur les murs de Beyrouth, et, chose bien étrange en ces contrées, la garde d'une cité musulmane est confiée à des soldats catholiques. En rentrant en ville, j'ai rencontré le cadi; il allait, en cérémonie, rendre ses devoirs à un de ces chiens de chrétiens auxquels la politique du pacha d'Égypte remet en ce moment l'autorité sur ce pays. Il paraît qu'Ibrahim, menacé par des forces considérables, a senti le besoin de réunir toutes ses troupes. Il appelle à lui les garnisons qu'il avait laissées en arrière; elles le rejoignent à marches forcées, et, pour les

remplacer, il s'est fié aux Maronites. Un de leurs princes commande ici militairement. Les autres fonctionnaires mahométans sont restés en place; le cadi rend la justice, on ne sait pas trop au nom de qui, et dans les prières on dit : *Allah* pour le sultan Mahmoud, *Allah* pour le pacha d'Égypte, *Allah* pour le gouverneur catholique. Une pareille anomalie surprend à peine les Levantins, tant l'apathie les domine, tant la fumée qui s'exhale de leurs pipes les empêche de voir plus loin que leur nez. L'émir Beschir fait sa résidence à une journée de Beyrouth; la famille des Sciab, dont il est issu, règne depuis plusieurs siècles sur les Maronites et les Druses. Ce prince compte environ trois cent mille sujets presque tous catholiques. Il se tient prudemment dans ses montagnes, et a laissé les Infidèles se battre entre eux, et son voisin Abdala, pacha de Syrie, défendre seul Saint-Jean-d'Acre contre les Égyptiens. Il s'est borné à reconnaître le vainqueur, et paie sans difficulté au Kaire le tribut qu'il acquittait naguère à Stamboul. Comme il doit gagner à l'occupation égyptienne, et que son intérêt répond de son affection, Ibrahim, qui a auprès de lui plusieurs de ses parents et un de ses petits-fils servant dans son armée, lui donne officiellement des marques de sa faveur, sans s'embarrasser du qu'en dira-t-on des vrais croyants.

Les Sciab sont d'origine turque; mais, régnant sur les Maronites, ils ont embrassé leur foi. Il faut

bien convenir que ces souverains du Liban sont des catholiques timides qui, hors de leurs montagnes, n'oseraient en public signer leur front couvert du turban. On assure pourtant qu'ils remplissent autant qu'ils peuvent leurs devoirs de chrétiens à huis clos, ce qui est plus commode pour la confession que pour la messe. Ils sont obligés, pour se maintenir, de compter avec leurs voisins; et, de fait, il paraît fabuleux qu'une population catholique ait pu se conserver ainsi intacte en Syrie, ayant son culte, ses lois et son gouvernement à part, tandis que les mahométans la pressent de tous côtés, et notamment les Damasquins, si renommés pour leur fanatisme. Notre consul vient d'envoyer à Paris, à la Bibliothèque du Roi, l'histoire manuscrite de cette dynastie montagnarde, fort peu connue jusqu'à présent; elle est écrite par un des membres de la famille, qui remplit près de l'émir, son cousin, les fonctions de secrétaire. On dit de ces princes : que leur naissance est chrétienne, leur vie turque et leur mort druse, parce que c'est cette dernière secte qui a le privilége de s'emparer, après son décès, du corps du souverain, et d'ordonner tout ce qui est relatif à sa sépulture. Or, les Druses, voisins des Maronites, passent ici pour être à peu près idolâtres.

XLI.

CONVERSATION INSTRUCTIVE.

M. GUYS, notre consul, neveu de celui qui a écrit sur la Grèce un ouvrage estimé, est, comme son oncle, un homme d'esprit et de savoir, dans la société duquel il y a à recueillir. Je viens de rencontrer chez lui un grand homme à grande barbe, à longue robe, à large bonnet, que j'ai d'abord pris pour un derviche. La conversation s'est engagée, et quand je me suis aperçu qu'il parlait français comme moi, je l'ai considéré avec une surprise qui l'a fait sourire. C'était le supérieur de nos lazaristes d'Anthourah. Nous avons beaucoup causé des prêtres maronites : Ce sont de bonnes gens, m'a-t-il dit, avec lesquels nous vivons bien. Ils sont nombreux; malheureusement la quantité ne supplée pas à la qualité. Ils s'accordent avec notre église sur tous les points de dogme et reconnaissent l'autorité du Saint-Siége. Il a bien fallu leur laisser quelques-unes de leurs habitudes. Ainsi, ils sont mariés pour la plupart. On appelle leurs femmes prêtresses, ce qui sonne assez mal à des oreilles orthodoxes; mais ils n'y entendent pas malice. Ils ont des troupes d'enfants, et pour soutenir la famille il faut le plus souvent que son chef travaille manuellement; aussi les

études théologiques sont-elles fort négligées. Des prêtres nous passâmes aux laïques, et mon lazariste, que je ne cessais de questionner, tant le sujet me semblait curieux, m'en dit assez pour me faire juger jusqu'à quel point nos frères du Liban sont de singuliers chrétiens, et combien, au tribunal de la pénitence, il est difficile d'obtenir d'eux, je ne dis pas la contrition, mais la simple déclaration de leurs fautes. En effet, le sentiment du bien et du mal se trouve tellement faussé chez ces pauvres gens, qu'ils sont souvent prêts à s'accuser d'une bonne action; comme, par exemple, d'avoir pardonné une offense. L'oubli des injures ne leur semble qu'une lâcheté. C'est dans la vengeance qu'ils placent le devoir, et celui-là, ils se montrent toujours disposés à le remplir consciencieusement. Le mensonge aussi leur est naturel; et, quant à leur cupidité, elle est tellement âpre, qu'on en a vu s'entretuer pour un para. Revenant à un point délicat que je viens de toucher plus haut, je ferai remarquer qu'il n'est pas tout à fait exact de dire, comme je l'ai lu et souvent entendu raconter, que les prêtres catholiques se marient dans le Liban; ils y jouissent seulement de la tolérance qui, jusqu'au VIIIe siècle, s'était conservée dans l'Église latine. En aucun cas, aujourd'hui comme alors, un prêtre ne peut se marier; mais un homme marié est admis à se faire prêtre. Ainsi, le sacrement de l'ordre peut suivre le sacrement de mariage,

mais jamais le précéder. Chez nous, un homme veuf se fait prêtre ; chez les Maronites un prêtre veuf ne peut se remarier, et les évêques ne sont choisis que parmi les ecclésiastiques célibataires.

Il est triste de penser que les missionnaires anglicans cherchent à mettre ici le trouble dans les consciences. C'est une idée bien singulière à des chrétiens de venir en Turquie pour convertir des catholiques. Certes les mahométans ne leur manquent pas, et ils auraient plus de mérite à s'adresser à eux ; mais il paraît qu'ils n'ont pas soif du martyre, et, comme on leur envoie pour leur œuvre beaucoup d'argent des pays protestants, ils ne manquent pas d'y mander qu'ils obtiennent les plus grands succès. Les récits qu'ils en font finissent par passer des gazettes étrangères dans les nôtres, et c'est ainsi qu'une lettre datée de Beyrouth, et adressée l'an dernier en Amérique, vient de revenir à sa source par son insertion dans un journal français arrivé récemment. On s'en égaie fort ici, car, avant cette lecture, la population ne s'était pas doutée des nombreuses abjurations qui s'opéraient chaque jour au milieu d'elle. On cite pourtant, disent les malins, quelques maronites qui, après avoir été longtemps endoctrinés par les anglicans, se sont faits druses. Dans le Liban on trouve aux Anglais des façons d'agir un peu trop cavalières. Dernièrement, deux d'entre eux, qui s'y étaient établis pour la belle sai-

son, allèrent faire visite à l'émir Beschir. Il était en affaire et on les pria d'attendre, mais cette attente s'étant trop prolongée au gré de leur impatience, ils firent du bruit et cherchèrent querelle aux officiers du palais, disant qu'ils porteraient plainte à leur gouvernement, et qu'un prince devait toujours être prêt à recevoir des Anglais. L'émir, choqué de cette exigence et pour se débarrasser de tels voisins, n'imagina rien de mieux que d'envoyer sur-le-champ, au village habité par eux, l'ordre de condamner les fours et de ne plus cuire; en sorte que les Anglais, le lendemain et les jours suivants, durent se passer de pain, et les paysans, qui jeûnaient par la même occasion, ne tardèrent pas à prier leurs hôtes d'aller chercher un gîte ailleurs. Cette manière de faire mourir de faim toute une population pour atteindre un de ses membres, rentre dans les anciennes habitudes du pays, et rappelle la justice distributive d'Hérode lors du massacre des innocents. Mais voilà l'Orient tel qu'il est encore. L'action régulière d'un pouvoir légalement établi est, pour ces gens-ci, une véritable abstraction. Ils ne comprennent que leurs sultans et leurs pachas avec tous les caprices du despotisme; et quelque honteux et féroces qu'en puissent être les abus, l'arbitraire ainsi constitué trouve la soumission toujours prête. Les grands tendent le cou, le peuple tend le dos. Telles sont les mœurs de l'Asie. Tandis que dans notre Europe, par l'excès

contraire, on semble être convenu de considérer toujours comme oppressif le pouvoir royal, quelque protecteur qu'il puisse se montrer. On est avant tout préoccupé des dangers de la tyrannie, et l'on voudrait raccourcir tellement les sceptres que les Rois ne pussent plus s'en servir pour s'appuyer.

La conversation fut interrompue par l'entrée d'un agréable jeune homme revêtu d'un costume des plus élégants, bleu de ciel, brodé en or, avec une ceinture et un turban dans le même goût. Il se plaça sur le divan, le corps à demi renversé. Il prit en main un long tube en argent ciselé qui se terminait par un œuf d'autruche rempli d'eau, et il y adapta un roseau par lequel il aspirait la fumée froide. Je ne fus pas moins surpris que pour mon derviche français, en entendant appeler madame ce joli fumeur dont le mari était présent; l'habit mameluck qu'elle portait m'avait trompé sur son sexe. Mme Jorele, fille du consul d'Espagne à Alep et née d'une mère arabe, nous parla de sa patrie et nous la peignit comme un lieu de délices. Sa double origine aurait pu nuire à la pureté de son langage, mais elle ne s'en exprimait pas moins agréablement, et, dans son français de même que dans celui de Montaigne, un peu d'*étrangeté* était loin de nuire au charme qu'elle répandait dans ses moindres propos comme dans ses moindres actions. Cette jeune femme me rappelait de la manière la plus frappante, par

ses grâces naïves autant que par sa toilette, notre délicieuse Mlle Mars dans le rôle du Benjamin d'*Omasis*. C'était la première figure levantine qui se présentait à moi avec ce prestige, et il est vrai de dire que tout lui seyait, jusqu'aux nuages de vapeur dont elle s'entourait. Je ne dissimulerai pas qu'elle devint aussitôt la sultane favorite de mes pensées. Je lui fis ma cour à l'orientale. Nous fumâmes ensemble, et, lorsqu'elle se taisait, je m'empressais de lui demander, comme Schariar à Scheherazade, encore une de ces histoires qu'elle contait si bien. Je ne suis pas du reste le seul Européen dont l'imagination se soit plu à jeter le mouchoir à cette séduisante Mme Jorele, et l'on me dit qu'elle et son narguilé avaient inspiré de jolis vers à M. de Lamartine. J'ai parlé du mouchoir; je ne sais quel est le voyageur qui a imaginé cette fable, qui fait rire, quand on leur demande ce qui en est, les Musulmans qui ne rient guère. Aujourd'hui je suis resté convaincu que le sultan n'a pas plus de mouchoir que ses sujets, qui ne s'en servent pas.

XLII.

SUITE DU SÉJOUR A BEYROUTH.

Je retrouve hors la ville quelques traces de l'ancienne Béryte. La mer pénètre dans des creux de rochers taillés carrément, qu'on décore du nom de bains. Une mosaïque est restée sur place; un sentier la traverse le long du rivage, et, plus loin, de longs tronçons de colonnes sont engagés horizontalement dans la maçonnerie d'une tour gothique. Dans l'intérieur de la ville trois colonnes restées debout sont oubliées au milieu d'un petit jardin où j'entrai indiscrètement, ce qui fit fuir trois ou quatre femmes comme si elles eussent vu le diable. C'étaient pourtant ces dames qui portaient des cornes, mais des cornes à la lettre, car cette singulière coiffure est en usage en Syrie, et, ce qui semble assez ridicule, elle est exclusivement dévolue aux femmes mariées qui ne manquent pas de l'arborer le lendemain de leurs noces. Cet ornement, d'un bon pied de haut, pyramide sur leur front et sert à attacher le voile. Chez les pauvres il est en étain, en argent chez les riches, et la corne d'or, comme celle d'abondance, est l'attribut de la plus haute classe. A propos de rangs et de distinctions aristocratiques, on m'apprend que le régime féodal a conservé chez les mon-

tagnards du Liban son organisation primitive ; il y a des grands et des petits feudataires. Ils doivent au prince le service militaire et le font acquitter par leurs vassaux. Ce sont ces vassaux que j'aperçois dans mes promenades, gardant les portes de la ville, l'arme au bras, c'est-à-dire la pipe.

L'auberge, car nous en avons trouvé une, n'est pas seulement remarquable par son enseigne française ; elle est tenue presque proprement, et on y trouve de bon lait et de bonne huile. C'était naguère le palais du gouverneur. Notre hôte est un Italien, ancien capitaine, qui a fait les campagnes d'Espagne à la solde anglaise. Il a servi aussi en Albanie, et, parmi les certificats qu'il m'a montrés, il a conservé un ordre du fameux Ali-Pacha dont la rédaction est précise. « Vous recevrez le porteur « du présent et vous vous soumettrez à lui, sinon je « vous ferai couper la tête. »

18 *Octobre*. Je viens de voir un saint, un saint tout nu, un saint marchant à quatre pattes. J'avais monté quelques marches pour considérer furtivement le parvis d'une mosquée, quand j'aperçus ce singulier personnage qui faisait, en rampant, le tour d'un grand bassin dans une cour où des Turcs vaquaient à leurs ablutions. Le digne santon, qu'on nourrit avec soin et qu'on traite avec tout le respect qui lui est dû, a une tête énorme, de longs cheveux, l'air bête et féroce, le corps d'un gris sale,

car ce n'est pas même un beau nègre, les extrémités grêles et des griffes d'oiseau de proie. Il me rappela un portrait de Nabuchodonosor dans la Bible, qui me faisait grand'peur quand j'étais petit. Voilà pourtant les saints des mahométans. Comme cela ressemble à saint François de Sales! On me dit que ces fous privilégiés se promenaient en ville dans toute la simplicité du costume que je viens d'indiquer, et qu'ils avaient quelquefois imaginé de témoigner publiquement leurs empressements aux femmes qui s'étaient rencontrées sur leur passage, et qui s'en tenaient pour très-honorées. On pourrait croire que j'invente, mais le fait est tellement positif qu'il existe un ordre du jour du général en chef, pendant que nous occupions l'Égypte, pour y prohiber de pareils scandales. « Voyez le beau miracle! disaient nos soldats; nous en ferions bien autant »; et en effet un d'eux s'était mis sans façon à la place du santon, ce qui avait failli occasionner une émeute [1].

[1] On m'a dit que lorsque pareille scène arrivait, les autres femmes formaient le cercle autour de la préférée, unissant leurs actions de grâces aux siennes. Cela me rappelle que Mme de Coislin, que j'ai connue dans ma jeunesse, et qu'on appelait la feue Reine, avait un chien, nommé *Cornichon*, qui était galant; il s'arrêtait souvent pour courtiser les chiennes, et sa maîtresse se serait fait scrupule de le troubler : elle attendait patiemment; seulement elle lui disait quelquefois : « Cornichon, si vous ne finissez pas vos bêtises, vous me ferez manquer le sermon. » Cornichon et le santon me semblent de la même espèce.

21 *Octobre*. Nous allons entendre au consulat de Sardaigne la messe du légat du Pape, Mgr Lossano; il a des manières distinguées, une conversation agréable, et c'est bien certainement le prélat le plus pittoresque de toute la chrétienté. Sa longue barbe se termine en pointe; il porte une robe, des bottines rouges et un turban; un évêque en turban!... Je me demandais presque si sa messe était bonne. Il m'a conté que lors de sa première visite à l'émir Beschir, celui-ci le reçut courtoisement, mais en gardant sa dignité princière, et sans aucune démonstration pieuse : il y avait des témoins. Au moment où il vit l'évêque prêt à se retirer, il lui proposa de passer dans sa chapelle, où ils entrèrent seuls; alors fléchissant le genou, il lui baisa l'anneau en disant : « N'est-ce pas l'usage des Francs d'honorer les prêtres dans l'église? »

On assure que la peste est à Jérusalem; nous le saurons au plus juste à notre retour de Damas. Cette affreuse peste est ici un sujet de conversation habituel. J'entends dire qu'elle est causée par l'introduction d'animalcules à travers les pores de la peau dilatée par les grandes chaleurs; ils y pullulent et forment ces tumeurs dont le corps se couvre. En admettant ce fait, celui de la contagion reste à expliquer. Il paraît avéré que le germe du mal peut rester déposé dans des vêtements et y couver indéfiniment jusqu'à ce qu'il trouve où s'attacher et se

développer de nouveau. Le fait suivant est désespérant, parce qu'il semble démontrer le néant des précautions : à Saint-Jean-d'Acre, des hardes suspectes furent exposées, puis oubliées sur une terrasse du couvent; elles y passèrent deux années abandonnées à toutes les intempéries des saisons, à des torrents de pluie, à un soleil desséchant. Un nouveau supérieur arrive d'Europe. On range la maison, on touche à ces habits, et peu après sur douze religieux pas un n'avait survécu pour apprendre aux successeurs le profit qu'on peut faire en essayant de purifier des vêtements pestiférés, autrement que par le feu. Un agent consulaire, qui nous racontait cet événement, ajouta pour nous rassurer qu'à Beyrouth depuis longtemps il n'était mort personne de la peste, absolument personne, répéta-t-il, que quelques vieilles femmes. Ce propos peu galant me rappela celui de M. Egerton, qui racontait qu'il en avait écrasé pour cent écus (de vieilles femmes) en traversant la Halle de Paris en cabriolet : c'était le montant de l'amende à laquelle il venait d'être condamné. J'ai souvent été blessé de l'indifférence, du dédain même avec lequel j'entendais nos Levantins parler des pauvres femmes, surtout quand elles ont perdu les agréments de la jeunesse; ce dédain tient naturellement à ce qu'en Orient on ne les considère que sous un point de vue tout matériel. C'est bien ravaler la dignité de leur sexe, c'est bien peu comprendre la

femme forte, dont jadis, dans ces mêmes contrées, Salomon traçait l'admirable portrait.

Les plantations d'arbres verts qui s'étendent derrière Beyrouth sont dues à l'émir Fakredin. Je remarquai dans le voisinage des sables semblables à ceux qu'on appelle volages sur nos côtes de l'Océan; le vent les pousse constamment dans la même direction, les amoncelant en forme de cône dont il défait et refait continuellement la pointe. Malheur aux terrains cultivés qui se rencontrent sur leur passage; et pourtant la culture est le seul obstacle qu'on puisse leur opposer, et quelquefois, par des semis appropriés à la nature de ces volages, on vient à bout de les fixer. Mais ce n'est pas une administration turque qui entreprendra rien de pareil. Le consul m'a dit que les sables qui ont envahi l'emplacement de l'ancienne Béryte, étaient charriés par les courants de la côte d'Égypte jusque sur celle de Syrie; quand ils sont lavés par de fortes pluies, on y trouve des morceaux de mosaïque, des médailles, des émaux et jusqu'à des pierres gravées. M. Guys en possède.



J.d'Estourmel del. Sabatier lith.   47   Imp. Lemercier

Bas-reliefs. Route de Beyrouth à Tripoli.

XLIII.

GAZIR.

Le 22 octobre, nous prîmes notre direction vers Tripoli, en suivant le littoral. Après trois heures de chemin nous découvrîmes, le long d'une côte assez rapide qui descend au fleuve du Chien, de curieux bas-reliefs sculptés sur les rochers; quatre, entre autres, sont bien conservés. Les croquis ci-joints (N° 47) les feront mieux comprendre qu'une description. Ce travail appartient-il aux Phéniciens? Est-ce un de ces témoins que Sésostris, au dire d'Hérodote, laissa de son passage dans sa grande expédition? Les caractères qui les couvraient, et dont on pourrait peut-être encore déchiffrer une partie, sont-ils syriaques, égyptiens, persans? C'est ce qu'un savant orientaliste pourrait seul nous apprendre; et M. Guys, en m'indiquant où je trouverais ces monuments, ne m'a fourni aucun autre renseignement. Déjà je les avais vus gravés dans le *Voyage de Casas*, dont j'ai connu et aimé l'auteur. Il a donné de beaux dessins de la plupart des lieux que je vais parcourir. On ne peut lui reprocher que d'avoir enrichi ses sites d'une végétation que j'aurais bien voulu y trouver, au lieu de ce sol desséché qui brûle les yeux. A part l'exactitude, ses paysages y gagnent beaucoup. Ici,

rien n'est beau que le vrai, n'est pas vrai. Parvenus au bord du fleuve du Chien, nous trouvâmes un pont ruiné et un gué un peu plus haut. Avant de le traverser, je lus sur un rocher une inscription latine, en beaux caractères, qui porte que l'empereur Antonin fit ouvrir cette route. Nous longeâmes peu après le village de Djouniéh, puis nous fîmes halte au pont Mameltin, construction romaine d'une seule arche (N° 48 . Pendant que je le dessinais, je vis paraître un scheik de bonne mine avec lequel Démétrius, quand ils eurent échangé quelques paroles, me parut dans une intimité que j'aurais crue d'ancienne date. Pourtant ils ne s'étaient jamais vus; mais le scheik avait un frère en Italie dont notre Grec s'était recommandé, le père Stéphano, prêtre maronite, qui fait à Rome les affaires du patriarche de Syrie, et dont j'avais admiré quelquefois, à la messe du pape, la belle tête et la longue barbe. Le scheik nous guettait au passage pour nous offrir l'hospitalité. Il était presque nuit quand nous le suivîmes. Pendant une heure nous montâmes à travers des précipices où je n'aurais certainement jamais proposé à ma mule de passer de jour, et, de roche en roche, nous parvînmes enfin à un grand village appelé Gazir, où nous nous arrêtâmes à la porte d'une maison qui se trouva pleine de gentilshommes arabes, comme Pockocke les appelle, qui s'apprêtaient à fêter les émirs français amis du père Stéphano.



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

48

Imp. Lemercier

Pont Mameltein. Gazir.

Comme c'était la première fois que j'étais admis en qualité d'hôte dans un intérieur syrien, les moindres détails m'intéressèrent et intéresseront peut-être aussi le lecteur. D'abord on entassa des coussins et des tapis. On m'y fit asseoir, puis on alluma de grands cierges qu'on plaça à terre devant moi, et autour desquels toute la société s'accroupit. Au milieu de ces costumes riches et étoffés, et de ces maintiens graves, la figure animée d'un père capucin sicilien n'était pas la moins pittoresque. La volubilité de son langage et la rapidité de ses gestes formaient un contraste très-piquant et très-gai avec la contenance des nobles scheiks. Le père Jean parlait tour à tour, et souvent à la fois, l'arabe, l'italien et presque le français. Il remplissait les fonctions de maître des cérémonies et me demanda si je voulais être traité à la mode du pays : « Oui, certainement, répondis-je, et rien ne peut m'être plus agréable. » Je n'avais pas dit, que déjà on nous apportait de l'eau de fleur d'orange la plus fraîche, servie dans des cristaux de Bohême, à laquelle succédèrent des petits verres d'eau-de-vie de genièvre et des dragées de plâtre, puis la fleur d'orange reparut, mais cette fois on nous la jeta à la figure. Parmi les rafraîchissements, le tour du café sans sucre revenait le plus fréquemment; quant à la pipe, elle était en permanence. Les dames de la maison, remarquables par leur embonpoint, condition *sine qua non* de la

beauté en ces contrées, parurent ensuite à visage découvert, et vinrent, dans leurs plus brillants atours et la corne au front, nous faire leur *salam alicum;* je leur répondis par le passage du psaume : *cornu ejus exaltabitur in gloria.* Je ne savais rien de plus poli à leur dire. J'ai déjà parlé de cette corne; c'est bien certainement l'ornement le plus bizarre que j'aie jamais rencontré sur la tête d'une femme. Le souper suivit assaisonné de musique qui, à vrai dire, n'était guère moins aigre que les sauces, mais qui avait comme elles le mérite de la singularité. On commença par de l'harmonie sacrée, puis les chants galants eurent leur tour. Ces bonnes gens se prêtaient à toutes nos fantaisies; ils nous chantèrent des airs de la plaine et de la montagne, parmi lesquels une romance kurde me parut la plus originale. Le repas fini, on nous présenta à laver, dans un large bassin d'argent à double fond, semblable à nos anciennes aiguières que nous ne connaissons plus que de nom. Il était tard, et le capucin, voyant mes paupières se fermer, comprit mes intentions et, sur un signe qu'il fit, la salle à manger changea aussitôt de décoration. Cinq lits furent improvisés en un moment, ce qui n'est pas difficile en Orient. Nous étions déjà assis par terre et plus d'à moitié couchés; cette manière de s'accroupir influe sur toutes les autres habitudes de la vie privée. Le plancher, quand nous nous en trouvons ainsi rapprochés, présente

une table toute dressée et un lit tout fait. On est commodément assis à la turque. Les jambes, ramassées sous vous, forment une large base sur laquelle le buste pose bien d'aplomp. Je dirais volontiers que c'est une bonne habitude à prendre étant jeune. Souvent, en rase campagne, quand je veux dessiner ou lire, je ne peux parvenir à me placer commodément. Jamais les Orientaux n'éprouvent cet embarras, et la chaïse et la table ne leur manquent nulle part non plus que le lit. Pour en revenir aux nôtres, ils furent bientôt faits, et chacun de nous s'endormit sur des tapis plus ou moins riches, mais également durs. Le mobilier de cette chambre de parade, que je considérai alors avec plus de liberté, se bornait à deux coffres, et quelques vêtements pendaient accrochés le long des murs.

Le lendemain, nous fûmes entendre la messe au couvent. Nous déjeunâmes chez le capucin qui fut aussi divertissant que la veille. Le père Jean est l'unique habitant de ce monastère dont il s'intitule le supérieur. Il est là, à défaut de Français, pour desservir la chapelle, car elle appartient à la France, et c'est, nous dit-il, une fondation de saint Louis. Pendant que j'étais à table, les scheiks vinrent me prier de leur accorder quelques jours. Je l'eusse fait volontiers si j'avais été moins bien fêté; mais la nécessité où l'on me réduisait de ne point faire un pas sans un nombreux cortége me dégoûtait de la pro-

menade, et j'aspirais déjà à descendre du faîte de mes grandeurs et à abdiquer mon rang d'émir. Je fixai donc le départ à l'heure de midi, et, en attendant, je fus saluer le prince de Gazir, propre neveu du souverain de ces contrées. L'émir Abdala me fit l'accueil le plus gracieux et me présenta successivement le chibouk et le narguilé, la fumée chaude et la fumée froide, ce qui est la grande politesse. Avant de me séparer de ces bons Maronites, il me fallut encore boire et manger bien des choses. Démétrius avalait tout en criant : *l'hospitalità, l'hospitalità!* Au fait, beaucoup de gens chez nous tiennent maison et invitent à leur table sans avoir une fois dans leur vie pratiqué l'hospitalité ; la véritable, c'est de recevoir des inconnus à bras ouverts comme dans le Liban. Notre hospitalité d'Europe n'est le plus souvent qu'orgueil et vanité. La belle cordialité que celle de gens qui donnent à dîner pour montrer leur argenterie! Ici, on me fait coucher sur la dure, on m'écorche les oreilles et on m'abreuve de café sans sucre, mais tout cela est offert avec la simplicité des anciens jours, sans arrière-pensée ; on ne sait d'où vous venez ; c'est un étranger, cela suffit ; les patriarches recevaient ainsi les anges. En Orient, l'hospitalité pour celui qui l'exerce est un honneur ; encore mieux, c'est un plaisir. On le voit peint sur la figure de l'hôte qui vous traite et qui vous donne son tapis, son pilau, enfin qui partage avec vous son

nécessaire dans un pays pauvre, sans savoir qui vous êtes et bien assuré de ne vous revoir jamais.

XLIV.

TRIPOLI.

Nous traversâmes sur un pont en escalier le fleuve Brahim, l'ancien Adonis. Je fais grâce à mes lecteurs de toute digression touchant ce beau chasseur et le culte qu'on lui rendit après sa mort. Il en est fait mention dans Ézéchiel lorsque, transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, il décrit les abominations de l'idolâtrie dans le lieu saint : « Je vis, dit-il, à la porte du nord des femmes assises qui pleuraient Adonis. » C'est dans ces parages que Paul Lucas, ce médecin-voyageur envoyé par Louis XIV dans le Levant, tua, si nous l'en croyons, un tigre dont il emporta la peau, non sans avoir craint d'abord pour la sienne, bien l'en prit d'avoir visé juste. En descendant le long du fleuve, nous gagnâmes bientôt les bords de la mer à travers des plantations de mûriers qui font la richesse du pays. Nous passâmes par la petite ville de Gebaïl environnée de remparts comme Beyrouth. Nous remarquâmes, le long du chemin, de belles colonnes de granit rouge et gris; un plus grand nombre est encastré dans la maçonnerie des tours. En Grèce et dans

l'Asie Mineure, nous avions vu souvent de riches débris employés pêle-mêle comme matériaux; en Syrie, il semblerait que c'est à titre d'ornement qu'on a placé, en travers et symétriquement dans des murs de construction moderne, ces tronçons de colonnes antiques.

Le soir approchait; un soir lumineux comme une aurore; le ciel se peuplait d'étoiles sans que le jour parût encore rien perdre de son éclat. Un phénomène attira mes yeux et les charma. J'ai peine à croire que ce fût une illusion. Je poursuivis longtemps une ville qui fuyait devant moi; je distinguais ses longs rangs d'arcades, ses remparts, ses tours ruinées. Peut-être étaient-ce les rochers de la côte, usés, creusés, quelquefois percés à jour par le continuel clapotage du flot, qui prenaient ces formes fantastiques; mais plusieurs fois je me crus près d'atteindre une cité déserte, quelque port abandonné de la vieille Phénicie; puis, à mesure que j'approchais, je n'apercevais plus que la mer à perte de vue, ses vagues irritées et ses rivages de pierre sur lesquels gisaient quelques colonnes sillonnées de profondes gerçures et ressemblant à des troncs d'arbres vermoulus.

Nous dormîmes sous un de ces hangars auxquels quatre mois de Turquie commencent à m'accoutumer; jamais, dans nos pays, l'idée ne me serait venue qu'on pût loger dans de pareilles étables, et,

si l'on m'en avait fait la proposition, je l'aurais trouvée bien indiscrète. Le lendemain, nous laissâmes à main gauche le bourg de Patrun, et, après deux heures de marche, nous entrâmes dans un défilé presque entièrement barré par une roche isolée et à pic qu'un château-fort couvre en entier. Je voudrais savoir l'historique de toutes ces ruines que je rencontre sur ma route. Beaucoup de vestiges de nos croisades doivent encore exister sur les côtes de Syrie, mais on y chercherait vainement des indicateurs.

A gauche, un couvent grec perché sur un long promontoire dominait la mer. Nous le dépassâmes et nous arrivâmes à Tripoli comme une forte pluie commençait à tomber; elle vint bien mal à propos, car elle obligea à rentrer en ville toute la population que nous avions trouvée réunie hors des murs dans un vaste cimetière. Les hommes, en habits de gala, étaient attroupés autour des sépultures qu'ils s'occupaient à fleurir et à parer, en y plaçant des rameaux verts. Ceux-ci priaient et brûlaient de l'encens. D'autres buvaient et mangeaient, et, en général, ils avaient l'air de supporter avec résignation la mort toute récente du cadi qu'ils étaient venus enterrer. Les femmes formaient des groupes à part d'un effet très-pittoresque; elles étaient enveloppées dans de longs voiles blancs et semblaient des ombres sorties de ces tombeaux; la plupart remplissaient l'office de pleureuses; on dirait que les anciens, dont cet usage est

emprunté, s'étaient figuré que les femmes pleurent à volonté : c'est certainement une grande injustice; mais quoi qu'il en soit, je dois reconnaître que toutes celles que j'ai vues se lamenter ainsi en Orient, dans les cérémonies funèbres, gagnent loyalement leur argent. « Je la plains bien si elle se console », disait une dame de ma connaissance en parlant d'une veuve qui semblait se complaire dans sa douleur, et ne haïssait pas d'en parler. En vérité, il faudrait plaindre aussi les pleureuses de Tripoli si le don des larmes leur était retiré, leurs grands yeux noirs y perdraient beaucoup; ainsi noyés, ils n'en sont que plus beaux. Je remarquerai en passant qu'ici les yeux sont l'étiquette du sac; c'est sur eux seuls qu'il faut juger des agréments du sexe, car c'est strictement tout ce qu'on en voit.

La ville est construite dans le même système que Beyrouth, mais les rues ont plus de largeur, les voûtes plus d'élévation, et j'ai remarqué au bazar des files d'arcades dont l'architecture n'est pas sans noblesse. Je montai au château. Sur son esplanade, quatre tambours éthiopiens battaient la retraite à la française. On nous fit voir, braqués sur la ville, des canons de toutes les tailles et de tous les âges; un d'eux, qui n'a pas moins de dix pieds et de quatre cents ans, est un reste curieux de l'artillerie du xve siècle. L'intérieur du château n'offre rien de remarquable; le commandant parlait italien et fran-

çais. Je lui trouvai un air embarrassé et presque honteux qui me fit deviner à qui j'avais affaire. C'était un renégat de Nice. « La semaine dernière, me dit notre agent consulaire, la corvette française *l'Églée* était en rade. Dans une visite que lui fit le commandant égyptien, il s'enquit s'il n'y avait point à bord quelques-uns de ses compatriotes; justement il s'en trouvait un; il se présente, et les deux frères se jettent dans les bras l'un de l'autre. Depuis douze ans le marin croyait le renégat mort. »

J'ai déjà dit que l'apathie orientale se communique comme une véritable lèpre. Tous les Francs la gagnent; le tabac et le café finissent par leur tenir lieu de la société des femmes et de celle des livres; ils n'éprouvent ni le désir de plaire, ni le besoin de s'occuper. Les plus distingués de nos compatriotes, après un séjour prolongé dans le Levant, ne sont pas à l'abri de cette influence. C'est comme le bouton d'Alep auquel personne n'échappe, seulement la marque en reste plus ou moins apparente. Je citerai un exemple de cette parfaite indifférence qui m'a paru caractéristique. Il y a vingt ans environ, le château et la ville de Tripoli se firent la guerre; M. Guys père remplissait alors les fonctions consulaires, et sa demeure était presque contiguë à celle du pacha nouvellement accrédité par la Porte, que l'ancien gouverneur, retranché dans la citadelle, refusait de reconnaître. Les

deux concurrents se canonnèrent pendant onze mois; la maison du pacha, et par conséquent celle de M. Guys, furent constamment le point de mire de l'artillerie des forts, et, malgré les périls d'un tel voisinage, les accidents fréquents qui en résultèrent et la possibilité d'aller loger ailleurs, notre consul demeura tranquille, se laissant mitrailler en famille; et je suis convaincu qu'il ne s'en fuma pas une pipe de moins dans son intérieur. Le fils, qui me racontait ce fait comme la chose du monde la plus simple, me traça mon itinéraire pour une journée de marche. Mais, quand je lui parlai de Damas, il me dit qu'il était sorti une fois de chez lui pour y aller, puis, que s'étant trouvé fatigué le soir, il était revenu sur ses pas.

Je fus le lendemain me promener au port, situé à l'extrémité d'une langue de sable, à une demi-heure de la ville. Sept tours carrées en protégeaient les abords; quelques-unes sont encore debout. J'ai compté, dans un seul pan de mur, quarante longs tronçons de colonnes de granit encastrés symétriquement. Ces tours sont l'ouvrage de nos chevaliers et des témoins de leur domination demeurés sur ces rivages, quand les souvenirs de nos croisades s'en sont peu à peu retirés. Tripoli, mentionnée au premier livre des Machabées, est une ville antique, ou plutôt la réunion de trois villes, comme son nom l'indique. Mais je cherchais de préférence, dans son

enceinte, quelques traces du moyen âge, aujourd'hui presque aussi effacées que celles de l'antiquité phénicienne. J'aurais voulu surtout retrouver cette maison du Temple où reposa, enseveli dans son amour, le bon chevalier Geoffroy de Rudel qui vint des pays d'Occident. J'ai lu dans nos chroniques qu'il était prince de Blaye et qu'il s'enamoura de la comtesse de Tripoli sans l'avoir jamais vue, mais pour la grande bonté et la grande courtoisie qu'il en ouït dire par les pèlerins qui revenaient d'Antioche. Il composa sur elle maintes chansons avec de beaux airs; sa passion résista à bien plus que l'absence. Elle allait toujours croissant, et le temps qui détrompe sans cesse, selon l'expression du poëte, n'avait rien pu sur le cœur de Geoffroy. Enfin, par désir de la voir, il se croisa et se mit en mer. Tandis qu'il était sur le vaisseau, il fut pris d'une grande maladie, de sorte que ses écuyers pensaient qu'il mourrait dans le trajet; mais ils firent tant et exploitèrent si bien, qu'ils l'amenèrent jusqu'à Tripoli et le déposèrent comme mort à l'hospice; on le fit savoir à la comtesse. Elle vint à son lit et le prit en ses bras; et, quand il sut que c'était elle, il retrouva la vue et l'ouïe, et loua Dieu, lui rendant grâce de l'avoir fait vivre jusqu'à ce qu'il eût vu sa dame et connu ses traits. Et ainsi il mourut dans les bras de la comtesse, et elle le fit enterrer en la maison du Temple, à Tripoli de Syrie, et puis,

le second jour, elle prit le voile, à cause de la grande douleur qu'elle eut de la mort de son chevalier.

XLV.

COUVENT DE SAINT-ANTOINE.

KANOUBIN.

Nous quittâmes Tripoli le 25, et nous nous dirigeâmes d'abord vers Amium, entièrement habité par des Grecs. On m'avait annoncé un temple, je n'en trouvai que les matériaux qui ont servi à construire l'église et qui offrent peu d'intérêt. Il n'en est pas ainsi d'une ruine que nous visitâmes près du village de Bridza (N° 49). Le péristyle ionique de ce monument, que je crois romain, est bien conservé ainsi que sa face méridionale; les fragments épars à l'entour et les arbres qui ont poussé dans l'intérieur concourent à son effet, ainsi que les montagnes qui l'avoisinent, et dans les défilés desquelles nous ne tardâmes pas à nous enfoncer. Nous suivions la direction de Kanoubin, résidence d'été du patriarche des Maronites. Je dis la direction, car ce serait bien improprement que j'emploierais ici le mot de route. Tantôt à califourchon sur les oreilles de ma mule, j'escaladais des rochers à pic; tantôt, dressé de mon mieux sur sa croupe, le corps



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 49 Imp. Lemercier

Temple antique près de Bridza, à l'entrée du Liban.

en arrière, je descendais perpendiculairement jusqu'au fond des précipices. Après avoir traversé les villages de Tourzeh et de Sereh, nous parvînmes à un petit plateau tout hérissé de rochers à formes bizarres. Deux d'entre eux figuraient les piliers d'un portail, et on les avait unis par un cintre sur lequel un crucifix était sculpté. Je retrouvais enfin ce signe de notre rédemption publiquement arboré. Nous reposions le pied en terre chrétienne; je distinguais des croix plantées sur toutes les cimes; j'entendais mourir au loin les sons de la cloche des couvents, et, en avançant au travers du Liban, de cette terre biblique si souvent mentionnée dans nos livres saints, je sentais mon cœur battre et ma foi s'exalter comme si ces hautes montagnes, appelées le jardin de Dieu, m'eussent rapproché la distance du ciel. Bientôt mes yeux plongèrent, non sans effroi, dans les profondeurs verticales d'une gorge où mugissait un torrent; rien n'arrêta nos montures. Elles descendirent d'un pied sûr dans l'abîme qui de temps en temps s'élargissait; alors le paysage prenait le plus grand caractère. Une multitude de rochers courbés en voûtes, percés en arcades, pendaient sur nos têtes, et, sur leurs flancs, de larges bandes vertes, violettes, jaunes, pourprées, tracées régulièrement comme au pinceau, présentaient successivement les diverses teintes de la palette. Tout à coup, au tournant d'un étroit sentier, je découvris les murs et les

toits en terrasse d'un monastère, et bientôt nous nous arrêtâmes au pied d'un large escalier sur les marches duquel une foule de moines s'étaient groupés pour nous recevoir (N° 50). Nous nous trouvions encore à deux heures de la résidence du patriarche ; j'acceptai donc un asile pour cette nuit chez les religieux de Saint-Antoine de Kashir. Ils comptent, dans ces montagnes, une vingtaine d'établissements de leur ordre, et vivent du produit de leurs terres qui sont assez étendues et que les frères cultivent eux-mêmes. Ils étaient quatre-vingt-neuf dans le couvent ; un d'eux, né à Bethléem, parlait italien et nous fut de ressource. Nous mourions de faim et nous nous jetâmes sur une omelette et sur une salade de choux avec un appétit qui semblait divertir beaucoup les jeunes moines ; ils s'étaient réunis autour de nous dans le réfectoire, babillant et riant de tout leur cœur.

Le 27, nous gravîmes une montée aussi droite que la descente de la veille, et après avoir enfin franchi le plateau qui sépare la gorge du couvent de Saint-Antoine de celle où Kanoubin est situé, nous nous précipitâmes dans des gouffres nouveaux. J'apercevais bien loin sous mes pieds la demeure du patriarche, et nous roulâmes jusqu'à sa porte plutôt que nous n'y descendîmes. Là nous apprîmes à regret qu'il avait quitté l'avant-veille sa résidence d'été, pour aller, jusqu'au printemps, habiter dans le Kes-



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 50 Imp. Lemercier Benard et C.

Couvent de S[t] Antoine dans le Liban

rouan, près d'Anthourah. En son absence, les honneurs nous furent parfaitement faits par son frère et par l'évêque Stéphano, dont le diocèse est voisin*, et qui prit plaisir à nous parler de Rome, où il a passé dix années de sa jeunesse. On brûla de l'encens et on nous inonda d'eau de fleur d'orange. Après les premiers compliments, je témoignai indirectement quelque désir de voir les appartements du patriarche, et j'eus peine à comprendre que nous étions dans le salon de réception, la plus belle pièce de la maison; j'avoue même que je me serais cru à la cuisine, s'il y avait eu une cheminée. Les murs en terre n'étaient seulement pas recrépis; des fagots croisés sur des soliveaux figuraient le plafond, et les trois fenêtres n'avaient pas une vitre; tout l'établissement était organisé à l'avenant. Quel Vatican pour le pape des Maronites! Cependant, la pluie tombant par torrents et coulant dans la chambre, on ferma les volets en plein jour, et on apporta une lampe. Quand le dîner fut prêt, on décrocha quatre serviettes brodées en oripeaux qui pendaient à un clou, c'était la seule tenture du salon : nous les retrouvâmes sur nos assiettes dans la salle à manger. La conversation de Mgr. Stéphano était intéressante, quand on la dirigeait bien. Nous apprîmes de lui tout l'historique d'un conclave maronite. Dix évêques composaient le dernier; les choses se passent, en petit, comme à Rome; on reste au secret dans l'église jus-

qu'à conclusion; à chaque scrutin on écrit son vote, et l'on peut choisir le patriarche hors de l'assemblée. L'élection faite, on la communique au légat, qui donne son avis, et le Saint-Père approuve.

Après notre dîner, l'encens et les aspersions d'eau de fleur d'orange recommencèrent; on les entrecoupait de lampées de café et d'anisette; et de temps en temps un grand moricaud venait m'essuyer la bouche avec les serviettes brodées, qu'il rattachait ensuite à la muraille. Parmi l'absence complète de toute espèce de confortable, je remarquai que l'idée assez simple de fermer la porte avec un loquet n'était encore venue à aucun des patriarches qui se sont succédé dans ce singulier salon; ils se sont contentés jusqu'à présent d'un verrou en dedans, qu'ils sont obligés d'aller tirer ou pousser chaque fois que quelqu'un veut entrer ou sortir; on peut juger comme cela est commode. J'en fis l'observation; on me répondit : *Malesch!* ce que Démétrius me traduisit par : *qu'importe!* Ce *malesch* m'a poursuivi jusqu'aux extrémités de l'Égypte : c'est la raison sans réplique, le *parce que* des Arabes.

Le soir, nous eûmes un nouveau convive, un évêque qui venait d'arriver, et qui assaisonna le souper de liturgie maronite, que toute la société, maîtres et gens, répétait après lui. Le lendemain nous entendîmes sa messe, dans laquelle j'eus bien de la peine à me reconnaître; l'enfant de chœur ne



J. d'Estourmel del. – Sabatier lith. 51 Imp. Lemercier Benard et C.

Le village d'Eden dans le Liban, paradis des Maronites

cessa pas un moment de psalmodier une espèce de récitatif qui n'était pas sans mélodie, et qui me plut davantage que la musique de la veille. Ce qui me toucha surtout, ce fut la dévotion des assistants. La foi règne toujours dans ces contrées; l'arbre est debout, et ses racines sont aussi vivaces que dans les anciens jours. Un pays qui conserve la foi religieuse, fût-elle obscurcie par quelques superstitions, a plus d'avenir que nos vieilles sociétés usées, où les cœurs sont oppressés par le doute ou desséchés par l'incrédulité.

XLVI.

ÉDEN. — BECHAREH.

Nous prîmes le chemin d'Éden. J'arrivai après trois heures de marche dans un petit village situé à mi-côte. Ses maisons clair-semées sont entremêlées de grosses roches, avec quelques arbres et un ruisseau qui coule à travers les pierres (N° 51). Les Maronites placent en ce lieu le jardin de délices où habita le premier homme. J'étais curieux de voir comment ils se figuraient le séjour de la félicité. N'en déplaise à l'Éden que j'ai sous les yeux, je me l'imagine encore autrement fait; et je n'ose dire que le seul rapport que j'aie trouvé à cette contrée avec nos premiers parents, c'est la nudité. Je pensais ne

m'arrêter que quelques moments seulement; mais, comme me le dirent agréablement les habitants : les choses ne se passent pas ainsi en Paradis, on n'en sort que quand on en est chassé. Nous nous trouvions dans le diocèse de Mgr. Stéphano, et dès la veille il nous avait annoncés au scheik Boutrous. Un grand festin se préparait, et on m'entraîna dans la maison, où l'encens fumait en nous attendant. C'était dans un logis sans maître qu'on nous accueillait ainsi, car le scheik était absent; mais sa femme n'avait eu garde de s'en faire une excuse et de reculer devant les devoirs de l'hospitalité; elle s'était hâtée de convier ses voisins et ses parents, et jusqu'à un d'eux qui, étant brouillé avec son mari, n'avait point paru depuis longues années dans la maison; mais comme il parlait français, elle avait jugé qu'il nous serait agréable de le connaître, et tout motif d'exclusion avait cédé à cette convenance. Qui ne croirait du moins que cette bonne dame vint recevoir mes excuses de l'embarras que nous lui causions? Pas du tout. Elle s'occupait à apprêter le dîner, et ne se montra point, Du reste, sa cuisine était certainement la plus présentable que nous eussions goûtée depuis Beyrouth, et nous lui fîmes honneur. Les convives cherchaient à lire dans nos yeux nos moindres désirs; souvent ils nous donnaient le nom de frères, et nous demandaient avec quelque inquiétude des nouvelles de l'état de la religion en

France. Ils eurent recours aux séductions les plus amicales pour nous retenir à coucher; mais j'étais décidé à me rendre le soir à Bechareh pour me rapprocher des Cèdres. En route, nous nous croisâmes avec le scheik Boutrous qui, sur la nouvelle de notre présence à Éden, accourait pour nous y recevoir. Il ne tint pas à lui que nous ne tournassions bride; il employa toute son éloquence à m'en conjurer, moi toujours cheminant, parce que la nuit et la pluie me pressaient d'arriver, et lui nous suivant en redoublant ses instances; enfin, renonçant à vaincre mon opiniâtreté, il se réduisit à me demander la permission de nous quitter et de retourner à son logis, et comme je ne comprenais pas que ses sollicitations avaient changé d'objet, je continuai à me renfermer dans la négative, l'assurant que cela m'était absolument impossible, en sorte que l'honnête scheik se résignait à m'accompagner, et avait déjà fait avec nous un assez bon bout de chemin, quand son parent, celui qui parlait français, et qui était venu nous conduire, fit cesser la méprise en me l'expliquant. Qu'on se figure un combat de politesses dans lequel l'un dit : Permettez que j'aille coucher chez moi, et où l'autre répond : Je suis désolé de vous refuser, mais ce sera pour une autre fois, et l'on aura une idée de la ridicule conversation que j'entretenais depuis un quart d'heure avec le scheik Boutrous. Le scheik Latouff, son cousin, qui

dans son enfance avait étudié notre langue à Tripoli, chez les Capucins, était convenu avec Démétrius de nous accompagner jusqu'à Damas; car nos moukres (on appelle ainsi les muletiers en Syrie) savaient mal la route. Nous profitions de sa conversation, et je cherchais à m'instruire des mœurs locales et de l'administration. Les paysans sont propriétaires, ce qui explique suffisamment l'état prospère de l'agriculture dans ces montagnes, où j'ai vu de véritables tours de force en fait d'industrie rurale, et des terrains conquis sur des rochers presque à pic, où pendaient des vendanges et des moissons. Le clergé est nombreux dans le village d'Éden; pour deux mille habitants il y a douze ecclésiastiques, et à Becharch seize pour trois mille. « Nos prêtres ne sont pas très-instruits de la religion, me disait naïvement le bon scheik, et la plupart ne comprennent pas les mystères. » Il m'apprit encore que quatre familles nobles gouvernent les deux villages, sous l'autorité des émirs, qui sont pour la plupart de la famille du prince. A chaque nouveau règne on procède à une estimation du revenu des terres, ce qui répond à notre cadastre; en outre, il y a une contribution personnelle, qui s'acquitte par tête, et dont le clergé et la noblesse sont exempts; les scheiks ne paient même pas l'impôt foncier, et la loi les en dispense à cause de l'obligation où ils sont de donner l'hospitalité. Il est impossible de s'acquitter plus noblement de ce devoir que

le scheik de Bechareh ; il se distingue par une politesse aisée, que l'excès d'insistance ne rend point fatigante, ce qui est en ce pays l'écueil ordinaire des politesses d'hôtes. Le scheik Georges est un véritable gentilhomme. La pièce où il nous reçut avait beaucoup meilleur air que les appartements d'honneur du patriarche. Une estrade fermée en forme d'alcôve y servait à volonté de chambre à coucher ou de petit salon, la boiserie en était peinte et dorée; je n'avais pas encore trouvé ces accessoires de luxe dans aucune des maisons que nous avions habitées. Peu à peu la salle se remplit de curieux. Je ne sais s'ils étaient invités, mais le scheik leur donna à souper à tous; ils se formèrent en groupes selon leur condition, et les plats qui nous étaient servis d'abord passaient ensuite de table en table, jusqu'aux dernières; nous nous trouvâmes bien ainsi soixante convives, et tout ce monde mangeait et buvait à discrétion, notre hôte m'assurant qu'il en serait ainsi le lendemain et huit jours de suite, parce que le mauvais temps avait pris avec la lune, et qu'il n'y avait pas moyen de nous en aller. Je répondais à ces honnêtetés par les mines les plus gracieuses que je susse faire, portant mes mains alternativement à mon cœur et à mon front; mais à part moi, la menace de m'amuser huit jours de suite m'effrayait un peu, et de temps en temps je me levais pour aller consulter les étoiles et la lune qui brillaient en ce moment sur les

pics couverts de neige dont la vallée de Bechareh est environnée.

Le scheik Latouff me servant d'interprète, le dialogue suivant s'établit entre moi et notre hôte :

Moi. — Je suis vraiment confus de tout l'embarras que je vous cause; si j'avais pu le prévoir, je me serais rendu directement d'Éden aux Cèdres.

Le Scheik. — Vous auriez été trouvé le lendemain les membres roides, et mort dans la neige, si vous étiez allé dormir aux Cèdres.

Moi. — Mais pourquoi faire tant de frais et avoir invité tout ce monde?

Le Scheik. — Nous avons le droit de recevoir les étrangers, et quand ce sont des Français, la maison est à eux; nous n'avons plus rien à nous.

Moi. — D'où vient pour les Français cette préférence à laquelle nous devons être si sensibles?

Le Scheik. — Comment ne vous aimerions-nous pas? N'avons-nous pas donné à votre Roi quarante mille des nôtres, qui se sont fait tuer pour les Français?

Moi. — Voilà donc les bienfaits qui vous ont attachés à nous; mais quand s'est passé cet événement?

Le Scheik. — Je ne puis vous dire combien il y a de mois et d'années.

Moi. — Mais ce roi, l'avez-vous entendu nommer?

Le Scheik. — Je sais que c'était un saint roi, et qu'il a été en Égypte.

Cependant une société choisie s'était accroupie dans l'alcôve, et se divertissait à un jeu qui consistait à jeter tour à tour une espèce de dé, et selon le point qu'on amenait on recevait plus ou moins de férules dans la main; à chaque tape c'était des rires fous, et cette bonne plaisanterie ne s'usa qu'un peu tard. Enfin on nous laissa dormir. Je souffris du froid. J'ai dit que les montagnes étaient déjà couvertes de neige, et la maison du scheik Georges, toute confortable qu'elle me semblait comparativement aux autres, était cependant fort mal close; le toit ressemblait assez au couvercle d'une bassinoire sans feu, et sous la corniche il régnait un cordon d'œils-de-bœuf sans vitres qui entretenait la fraîcheur.

Le 29 de bonne heure nous fûmes dire adieu à notre hôte. De peur de nous être incommode, il avait passé la nuit dans une case voisine. Sa femme était près de lui, tenant un petit enfant; elle ressemblait si prodigieusement à ma belle-sœur, que ses deux fils se récrièrent en même temps que moi; c'était tout à fait l'expression de son aimable figure, où son âme se peint si bien. Que n'est-elle ici, disions-nous, dans ces belles montagnes! comme son cœur catholique tressaillerait en pensant que trois journées au plus nous séparent de la Terre-Sainte, et en trouvant si loin de notre pays et au milieu des Musulmans cette population du Liban ayant la même foi que nous, et soumise à la même Église!

Nous nous séparâmes cordialement du scheik Georges, moi ne cessant de lui témoigner ma sensibilité pour son bon accueil, et lui, répétant toujours qu'il était notre obligé. « Il nous a servi ses meilleures bouteilles de vin ! » disait Démétrius les larmes aux yeux.

XLVII.

LES CÈDRES.

Une heure après, et toujours en montant, nous arrivâmes aux Cèdres (N° 52) ; les vallées étaient remplies par un épais brouillard, et les crêtes des monts nous apparaissaient comme des îles éparses au milieu de cette mer de vapeur. Un bouquet de deux cents arbres environ, parmi lesquels on en compte une quinzaine dont la caducité se perd dans la nuit des âges, voilà tout ce qui reste de l'ancienne gloire de ces cèdres fameux, qui s'allie dans la pensée à celle de Salomon ; et la sublime comparaison du Psalmiste peut aujourd'hui s'appliquer à eux comme à l'impie : *Et ecce non erat*[1]. Comment ces

---

[1] S'il est permis de douter que l'Éden des Maronites soit précisément celui de la Genèse, on doit reconnaître toutefois que le Liban reçoit souvent dans l'Écriture le surnom de *Jardin de Dieu*. Je ne citerai que ces passages d'Ézéchiel : « Assur était comme un cèdre « sur le Liban ; il n'y en avait pas dans le Jardin de Dieu qui fus-



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 52 Imp. Lemercier

Les Cedres.

hauts arbres, qui faisaient l'honneur du Liban, sont-ils tombés de ces sommets que nous voyons aujourd'hui nus et dépouillés? Quand s'est consommée cette grande destruction? Pourquoi ce seul bosquet est-il resté sur pied comme un témoin? C'est ce qu'il faut renoncer à découvrir par les lueurs de la tradition locale comme par le secours des livres; ce qui est positif, c'est l'intérêt qu'on éprouve, que j'ai éprouvé du moins à lire la Bible au pied des cèdres du Liban. Que Volney ait trouvé que, dans ce voyage, la fatigue passait le plaisir, je le conçois; ce que je conçois moins, c'est qu'avec la direction de ses idées, Volney soit venu en Syrie et surtout en Terre-Sainte. Qu'aperçoit-il dans les hommages et le respect dont Rome, qui renversa Jérusalem, entoure aujourd'hui ses ruines? rien *qu'un retour bizarre de la fortune*. Chaque esprit a sa manière de comprendre, chaque cœur surtout a sa manière de sentir.

« sent plus élevés, les sapins ne l'égalaient point dans sa hauteur; « il n'y avait point d'arbre dans le Jardin de Dieu qui lui ressemblât, ni qui lui fût comparable en beauté. Comme je l'avais « fait si beau, dit le Seigneur, et qu'il avait poussé tant de branches et si épaisses, tous les arbres qui étaient dans le Jardin de « Dieu lui portaient envie. Mais parce que ce cèdre s'est élevé dans « sa hauteur et que son cœur s'est enflé, je l'ai abandonné; des « étrangers le couperont par le pied. Le Liban s'est attristé de sa « chute, et les autres arbres du jardin de délices, les plus grands « et les plus hauts du Liban, se sont consolés au fond de la terre. »

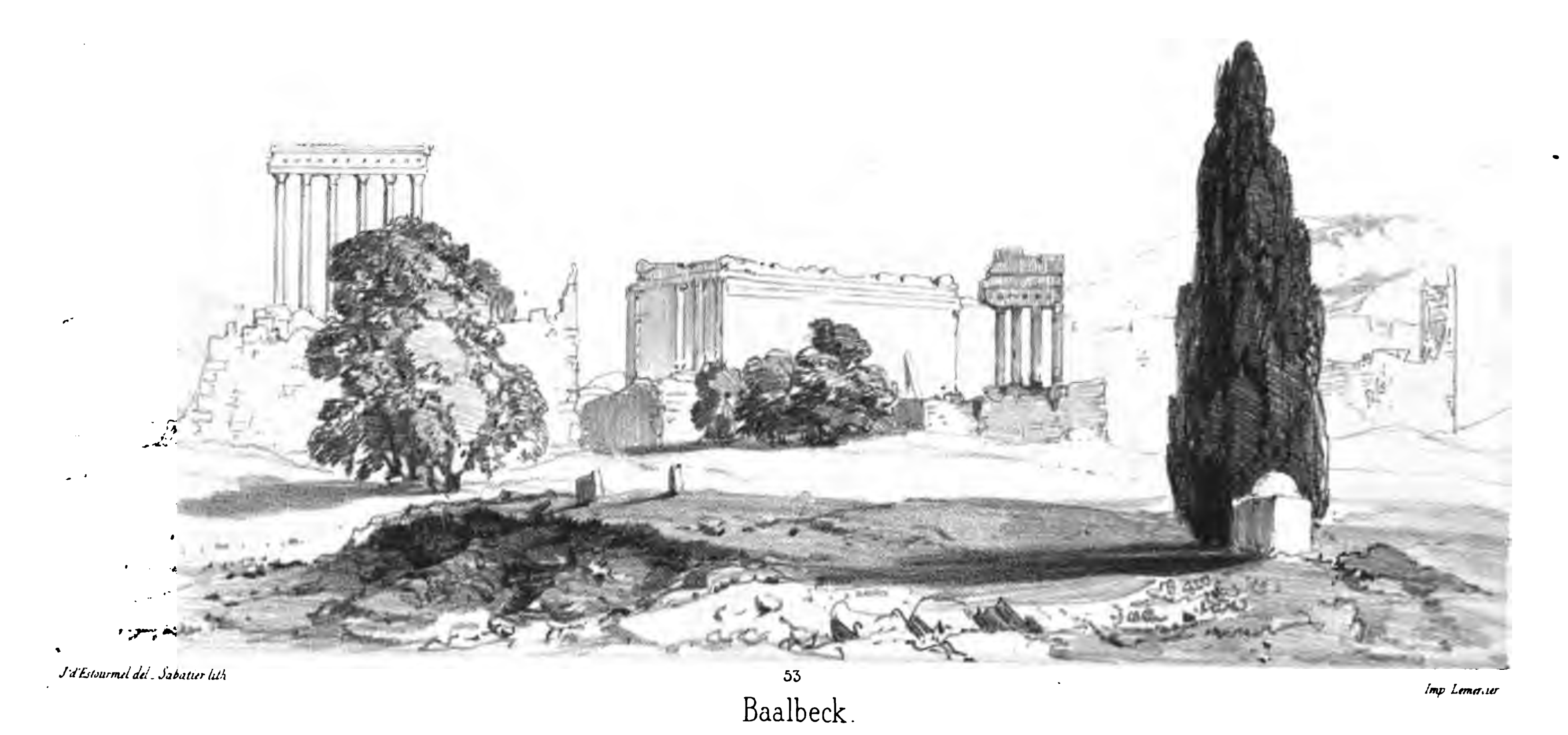
Nous montâmes encore près d'une heure avant d'atteindre la cime la plus élevée qu'il nous fallût franchir pour descendre ensuite dans la plaine de Baalbeck qui sépare le Liban de l'Anti-Liban. A notre gauche, tous les sommets étaient couverts de neige, et devant nous s'ouvrait une vaste perspective, des plaines, quelques bois et surtout des rochers La descente fut rapide et longue; à mi-côte nous fîmes halte près d'une fontaine, et un troupeau de chèvres qui paissait sur ses bords nous fournit d'excellent lait. J'avais compté coucher à un couvent appelé Der Akmar; mais lorsque, parvenu au pied du Liban, je vis en face de moi, de l'autre côté de la plaine, un long rideau d'arbres dont je me croyais tout proche et derrière lequel je devais trouver la ville du Soleil, j'excitai ma mule avec une nouvelle ardeur, et elle n'y répondit que trop bien: elle s'emporta. J'étais assis de côté et manquais d'équilibre. Je voulus me laisser couler à terre, et, en tombant, je me foulai rudement le pied droit; on me remit en selle, c'est-à-dire sur mon matelas dont je m'étais formé un harnais de voyage plus commode que ma selle de Rome que j'avais cédée, à Nauplie, à M. de Lamartine. Nous étions encore à plus de deux heures de notre gîte et nous n'y parvînmes qu'à tâtons, par une nuit obscure et humide. A mesure que nous approchions, nous croyions distinguer, à travers les ombres, des murailles colossales, de

longues colonnades, mais pas un être vivant; à chaque pas nous craignions de heurter contre les frises et les chapiteaux renversés, ou de tomber dans quelque cave. Le retentissement de nos pas troubla seul assez longtemps le profond silence de cette solitude où nous nous étions égarés, lorsque enfin les aboiements d'un chien nous attirèrent, par un heureux hasard, vers l'habitation même de l'évêque pour lequel j'avais une lettre. Quand on considère le principal monument de la moderne Héliopolis, le palais épiscopal debout en son entier, et qu'on le compare avec les ruines antiques que je fus visiter le lendemain, on ne peut nier que le paganisme ne joue encore le beau rôle à Baalbeck. Je ferai grâce de la description de ce nouveau taudis et me réserverai de préférence pour les temples du Soleil. Toutefois je n'entrerai point dans des détails qui ne seraient que la répétition de ce qu'en ont dit Wood et Volney, et, après eux, tant de voyageurs.

XLVIII.

BAALBECK.

Les noms de Baalbeck et d'Héliopolis ont la même signification, et le culte de Baal, chez les Orientaux idolâtres, n'était autre que celui du Soleil. Les Romains lui avaient bâti ici, au second siècle de l'ère chrétienne, comme une ville sacrée contenant plusieurs temples et de vastes cours environnées de logements. Je dis les Romains, et en effet il me paraît maintenant démontré que toutes les constructions de Baalbeck, comme celles de Palmyre, sont leur ouvrage; car, en fait de monuments, et cela est assez maussade à penser, la Syrie ne possède rien de syrien, la Phénicie rien de phénicien et la Judée rien de juif. Le niveau romain a passé sur tous ces pays. Adrien, les Antonins, sont les grands architectes de la Grèce et de l'Orient, sauf quelques exceptions rares. J'en conclurai que les architectes de notre temps peuvent rester dans la belle Italie et se dispenser de venir étudier en Syrie des monuments romains. Mais il est vrai d'ajouter que l'ensemble des ruines de Baalbeck est du plus grand caractère. Le fond fait merveilleusement valoir les premiers plans; jamais je n'avais vu la neige se marier ainsi, dans un paysage du midi, à l'architecture antique et



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 53 Imp. Lemercier

Baalbeck.

sous le 36e degré de latitude; on ne peut rien se figurer de plus pittoresque pour les yeux comme pour l'imagination, que cė temple du Soleil avec un horizon de frimas, et les crêtes du Liban apparaissant toutes brillantes de glaçons à travers des colonnades corinthiennes (N° 53). Du reste, il ne faut pas croire aux forêts de colonnes dont parlent quelques voyageurs. Il n'en reste que six au grand temple, le même nombre que du temps de Volney. Dans le milieu du siècle dernier, Wood en avait compté trois de plus, et, comme sa relation passe pour très-fidèle, c'est sans doute au tremblement de terre de 1759 qu'on doit attribuer leur chute; le petit temple en a aussi perdu neuf à cette époque, et la clef de la voûte de la porte d'entrée qui, en 1784, était descendue de huit pouces par suite de l'écartement des jambages, pend aujourd'hui de quatre pieds vers le seuil; aussi n'est-ce pas sans effroi qu'on passe sous ce bloc menaçant qui ne tient plus que par son sommet aux deux pierres contiguës qui ne pourront longtemps le retenir. La sculpture de cette porte est d'une grande richesse, ainsi que les plafonds du péristyle et de la galerie extérieure. Les matériaux employés aux constructions de Baalbeck sont d'une dimension prodigieuse. La pierre à laquelle Volney donne le nom de granit blanc a parfaitement conservé le travail du ciseau dans tout ce qui est ligne et ornement d'architecture, mais les

figures n'ont point eu la même fortune; et je remarque même comme une singularité que pas une tête ne soit restée reconnaissable, quand pas une feuille ne manque à la plupart des chapiteaux; on dirait que les iconoclastes ont passé par là. Une cour, qui précède les temples, est encore environnée d'édifices décrits par Volney, et où se trouvaient probablement les logements des prêtres. Tout en admirant ce magnifique ensemble et la profusion des ornements semés sur ces plafonds et ces frises, on est bien obligé quelquefois de se souvenir que les Antonins touchent de près aux Gordiens. Je croirais volontiers, et mon opinion se trouve naturellement fortifiée par la grandeur de ces constructions, que l'espace d'un demi-siècle au moins aura été employé à les terminer; en sorte que quelques portions rappellent l'époque voisine de Trajan, tandis qu'un plus grand nombre se rapproche de celle où l'art commence à s'abâtardir, sous le père de l'odieux Caracalla. Ainsi je ne puis reconnaître la pureté du beau siècle dans ces lignes de frontons brisés qui décorent les façades intérieures de la grande cour.

Quelques masures éparses composent aujourd'hui la ville du Soleil. L'évêque de Baalbeck nous reçut courtoisement; c'est un prélat de bonne mine, qui officie pontificalement le matin et qui tient auberge le soir. Il ferait mieux sans doute de ne pas cumuler ces fonctions peu compatibles; mais nous ne sommes

plus chez les Maronites. Ici la population se rattache à la communion des Grecs unis. « Voyez, disait Démétrius, le seigneur évêque nous a donné des pommes, mais il faut en partant que je lui donne des piastres. Tous les cadeaux qu'il fait, il les porte sur son mémoire : et quel mémoire ! un vrai compte de juif. C'est pourtant un évêque catholique, ajoutait-il, en me regardant malicieusement. — Mais qui suit le rit grec », lui répondais-je.

Cet évêque nous raconta un fait arrivé la veille. Un de ses diocésains était devenu amoureux d'une fille, dont la main lui fut refusée. Ne pouvant rien tirer des parents, il s'adressa au gouverneur, et lui dit : « Si vous intervenez pour obliger le père à me donner sa fille, je vous promets, en témoignage de ma reconnaissance, de vous compter cinq cents piastres. » Le gouverneur, convaincu que c'était une bonne œuvre, mande aussitôt le père, et entreprend de le raisonner, mais inutilement ; enfin, ne sachant plus que lui dire pour le convaincre, il lui avoue l'engagement que l'amoureux a pris avec lui. « Or, ajoute-t-il, vous voyez que cette affaire doit me rapporter cinq cents piastres, donnez-les moi donc, et je ne m'en mêlerai plus ; sinon je vous ferai mettre en prison, et vous n'aurez pas à vous plaindre, car vous me faites manquer une occasion d'avoir cinq cents piastres, et il n'est pas juste que je perde mon argent parce que vous ne voulez pas

marier votre fille. » Le père finit par se rendre à cet argument, appuyé peut-être par quelques coups de bâton ; mais aussitôt sorti de chez le Turc, il vient trouver l'évêque et lui conte la chose. Alors celui-ci crut devoir en faire un cas de conscience au jeune homme, qui résista longtemps à la proposition de contribuer à la dépense ; mais enfin la transaction venait de se conclure : l'amoureux avait donné deux cent cinquante piastres, le père autant, et la demoiselle était restée fille. Voilà une anecdote turque de l'exactitude de laquelle je puis répondre.

XLIX.

DAMAS.

Le 1er novembre nous prîmes la route de Damas, en passant devant la carrière indiquée par Volney, où gît toujours la pierre qu'il a décrite, et qui sans doute n'est pas destinée à jamais changer de place. Nous la mesurâmes le plus exactement possible, et nous lui trouvâmes 64 pieds de long sur 4 de large et 16 de haut, ce qui donne un cube de 14,336 pieds. Ce monolithe, taillé sur trois faces, a sans doute été laissé à dessein au milieu de la carrière, pour témoigner aux siècles futurs de ce que les Romains savaient faire. Ils occupaient leurs soldats à ces immenses travaux, comme le moyen âge ses pèlerins ; et c'est

ainsi qu'on laisse à la postérité des temples du Soleil et des cathédrales gothiques. Que pouvons-nous entreprendre, nous, avec nos poignées de mercenaires, en comparaison de ces armées d'architectes? A Paris, j'entendais dire un jour plaisamment que les travaux de l'Arc de triomphe allaient être interrompus, parce que l'ouvrier qui y travaillait était tombé de son échelle.

Nous arrivâmes de jour au village de Sergaya, où l'hospitalité est exercée alternativement par chaque habitant; cet usage est particulier à la localité : le scheik l'aura trouvé plus commode. Il accourut nous visiter avec beaucoup d'empressement, et son fils lui succéda, en sorte que nous eûmes toujours société. Ce jeune homme était déjà marié, bien qu'ayant à peine quatorze ans.

Le lendemain, nous continuâmes à suivre une longue et fertile vallée resserrée entre des files de montagnes nues et incultes; nous étions dans l'Anti-Liban, depuis Baalbeck. Nous laissâmes à droite le joli village de Zebdany, et, côtoyant la rivière de Banda qui devait nous conduire jusqu'à Damas, nous nous arrêtames à midi près des cascades qu'elle forme avant de se précipiter dans un gouffre. Bientôt nous la traversâmes sur un pont élevé dans un site sauvage. J'apercevais des conduits d'eau taillés dans les rochers, et plus haut, sur ma gauche, des tombeaux, près desquels je croyais distinguer des figures

sculptées. Je gémissais de l'état de mon pied, qui m'empêchait d'escalader ces monts. C'est vers ce lieu que les Arabes s'imaginent que fut le tombeau d'Abel.

Nous n'arrivâmes qu'à la nuit dans la plaine de Damas, après avoir descendu l'Anti-Liban à la lueur du crépuscule. J'allais voir une ville contemporaine de la Genèse, et l'unique de toutes celles mentionnées dans le plus ancien de nos livres saints qui ait conservé son nom, son emplacement et son importance à travers les vicissitudes d'une existence de près de quatre mille ans. Cette parole du prophète Isaïe n'a point été vaine : « Damas demeurera la capitale de la Syrie. » Mon Grec, que j'avais dépêché en avant pour nous chercher un gîte, n'avait rien fait qui vaille, et au lieu de nous mener chez les lazaristes français, il avait préparé nos chambres chez les franciscains espagnols, qui me prirent pour Charles X. Un d'eux, qui avait son portrait, le comparait avec ma figure barbue, et ne cessait de se récrier sur l'*étonnante ressemblance*. A tout ce que Creton lui disait en espagnol pour le dissuader il répondait : « Charles X a quitté la France, nous en sommes sûrs. »

Nous nous séparâmes le lendemain du scheik Latouff. J'avais été charmé de trouver à parler français dans le Liban, bien que pour la clarté la conversation de cet honnête Maronite laissât beaucoup à

désirer. Depuis une cinquantaine d'années il avait eu rarement l'occasion de mettre en pratique les leçons des pères capucins de Tripoli; bien des mots lui étaient échappés; il s'embarrassait dans de nombreuses parenthèses, d'entre lesquelles il ne se dégageait pas toujours à son avantage; et d'habitude il se séparait le plus tard possible du nominatif, qu'il plaçait de préférence à la fin de la phrase, ce qui n'aidait pas à en saisir le sens. Malgré cet inconvénient, le scheik Latouff nous avait été de ressource, et je le vis partir à regret pour retourner à son paradis. Je reçus la visite de notre agent consulaire, M. Bodin, et de deux religieux français, le père Pousseaut et le père Juste; ce dernier se trouvait être encore un de mes anciens administrés de l'Aveyron, compatriote de celui que j'avais rencontré à Naxos. Je commençais à leur demander des renseignements sur Palmyre et les moyens de s'y transporter, quand un bossu vint m'offrir ses services; il a le monopole de ce désert, et s'est constitué l'entremetteur obligé entre les voyageurs et les voleurs. Il jouissait, m'assura-t-il, du plus grand crédit parmi ces derniers, et moyennant mille piastres par tête il répondait sur la sienne de me faire arriver sain et sauf. Le gouverneur de Damas s'était montré quelques jours avant moins affirmatif avec un Russe qui s'était adressé directement à lui pour s'informer jusqu'à quel point on pouvait sans danger entreprendre ce

voyage. D'après sa réponse, le général Osterman y avait renoncé, et M. Bodin me donna le même conseil, en insistant fortement. Le père Pousseaut nous conta qu'un voyageur s'était récemment aventuré dans ce désert, s'y croyant bien en sûreté avec deux firmans, un du Grand-Seigneur et un du pacha d'Égypte. Le premier Bédouin qu'il reucontra lui dit qu'il ne connaissait pas ces gens-là, et, lui faisant signe de rétrograder, « Je te fais grâce pour cette fois, ajouta-t-il, mais si toi ou tout autre m'apportez jamais de ces chiffons, je vous les enfoncerai (à la turque) avec le fer de ma lance. » Ce qui concourt, avec de pareilles rencontres, à rendre très-périlleux l'accès des ruines de Palmyre, c'est qu'elles sont devenues en ce moment le refuge des mécontents de Damas, et la rage de ces fanatiques contre les chrétiens est à son comble. Il est vrai de dire que ceux-ci n'ont pas usé modérément du triomphe ou plutôt du répit que leur procure l'occupation égyptienne; ils ont été jusqu'à singer la cérémonie du départ de la caravane de la Mecque, promenant un chameau dans les bazars avec toutes les momeries d'usage, et commettant en public de grosses impiétés, comme celles de manger du porc et de boire du vin. Les Damasquins rongent leur frein; mais on peut prévoir une sanglante réaction si jamais les Égyptiens sont forcés d'abandonner la Syrie. Il y a d'ailleurs peu d'union entre les chrétiens : le Grec schismatique a horreur du

Grec uni, qui le lui rend bien; le Maronite les hait tous les deux, et l'Arménien tous les trois, et pour cela il n'en aime pas mieux le Syrien; les Latins, les seuls sages, cherchent à mettre la paix, mais le parti de la modération n'est pas en majorité à Damas. Les trois Français qui en ce moment se trouvaient réunis chez moi y représentent seuls notre nation.

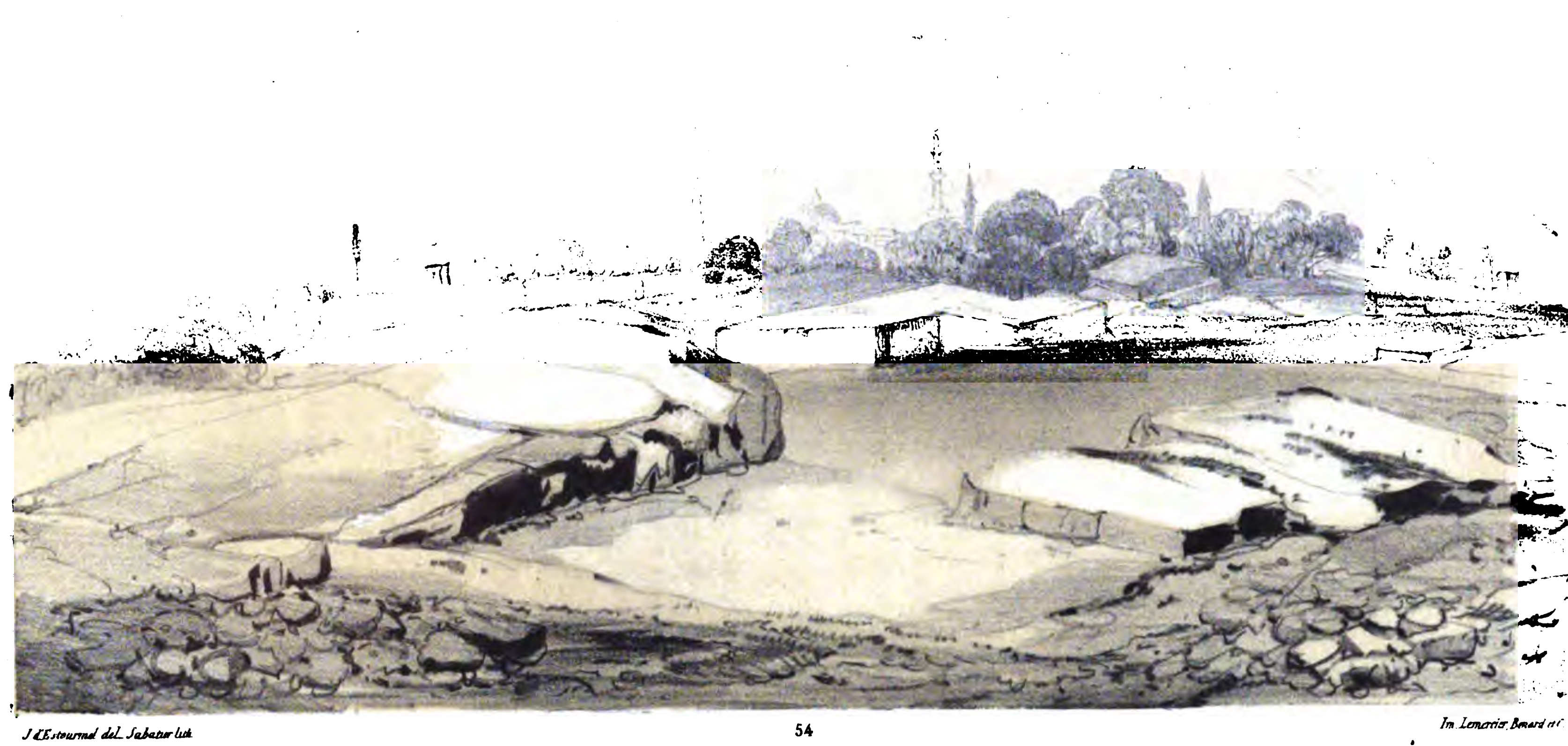
La ville me parut, sous le rapport de la magnificence, fort inférieure à sa réputation. C'était à peu près ce que nous avions vu à Smyrne et dans les autres cités du littoral; toutes se ressemblent. La plupart des rues se terminent par des portes garnies de barres et de cadenas, qu'on ferme la nuit. On m'avait vanté les bazars, ce sont toujours de longues allées couvertes, et bordées d'échoppes. Rarement on y étale les marchandises précieuses; sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, rien ne ressemble moins à nos boutiques que celles de Turquie. Le commerçant craint de paraître riche, et c'est au fond de noirs magasins cachés dans les okels (on appelle ainsi les caravansérails des marchands) qu'on doit aller chercher les objets de choix, qu'ils se décident difficilement à déployer. J'y fis l'emplette, pour mille piastres, d'un riche habit druse tout broché en or et en soie; au milieu du dos, une longue pointe rappelle, par la variété des couleurs et le goût du dessin, les bordures des châles de cachemire. C'est un habit de souverain, tissu, m'a-t-on

dit, pour le prince de la Montagne. Je m'en ferai une robe de chambre, ce qui est assez fat. Au travers de toutes ces boutiques, dans ces étroits passages, on voit fourmiller la foule, et l'on prend de fausses idées sur la population. Il m'a été impossible de recueillir des renseignements certains sur celle de Damas, et dans les réponses que j'obtenais à mes questions répétées, on variait habituellement de cent mille à un demi-million. Je m'arrête au terme moyen, en faisant remarquer que ce que j'appelle terme moyen en ce pays c'est la moitié du minimum. En consultant Volney, je trouve que nos chiffres se rapprochent; car il restreint le nombre des habitants à quarante mille.

L.

SOUVENIRS DE SAINT PAUL, D'ÉLISÉE ET D'ABRAHAM.

Je souffrais encore de mon pied, mais je me refusai à voir un opérateur, avec lequel Démétrius voulait m'aboucher. « Je ne veux pas des chirurgiens de Damas, lui dis-je, j'ai mes raisons »; et comme il insistait, je lui racontai que Cambyse, le roi de Perse, était mort entre leurs mains au retour de son expédition d'Égypte, et précisément d'un mal de jambe. Il s'excusa alors de m'en avoir parlé, igno-



J. d'Estournel del. Sabatier lith. 54 Im. Lemercier, Benard et C.

Damas « Saul pourquoi me persécutez-vous ? »

rant cette particularité : il en ignorait bien d'autres. Au lieu de médecin, je lui dis de m'amener un âne, et je fus avec le père Juste en quête des traces de saint Paul, en parcourant les différents lieux nommés dans les Actes. Nous suivîmes d'abord la rue droite, où était la maison de saint Jude, dont on ne peut voir l'emplacement, occupé par un harem; puis nous nous rendîmes hors de la ville dans un grand carrefour, champ de sépulture des anciens chrétiens. Ce fut à la place où depuis on érigea ces tombes que la voix du ciel se fit entendre : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? » (N° 54) Ici, ce fléau de Dieu, couvert du sang des martyrs, tomba la face contre terre, et se releva apôtre. D'autres opinions moins probables placent cet événement à trois heures de chemin de la ville; mais je remarque que les Actes disent positivement que déjà Saul *approchait* de Damas quand il eut sa vision; et que, lorsque tout effrayé il s'écria : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » la voix lui répondit : *Levez-vous, entrez dans la ville*, où les hommes qui l'accompagnaient le conduisirent *par la main*. Il me semble résulter de ces diverses expressions que le fait dut se passer à peu de distance des portes : ainsi la tradition locale est d'accord avec l'Écriture. De ce lieu, où je relus le chapitre IX des Actes, je voyais les minarets de la ville et les arbres qui l'environnent se détacher agréablement sur un fond de montagnes,

et les rochers nus de l'Anti-Liban se teindre de tous les feux qu'un soleil ardent dardait sur leurs cimes, bien que nous fussions déjà au mois de novembre.

Continuant à suivre saint Paul, nous fûmes à la maison d'Ananie dont il reste une cave. Ce fut là que l'Apôtre recouvra la vue. On lit ensuite que les Juifs, ayant résolu sa perte, faisaient garde jour et nuit aux portes pour le surprendre, et que les disciples le descendirent par-dessus la muraille dans une corbeille. La place de cette évasion est bien connue, et le mur était percé en cet endroit d'une fenêtre qu'un Juif a fait démolir récemment en haine de la tradition (N° 55). Damas était entourée d'une triple enceinte. On reconnait à peine les fondations des deux premières; la troisième subsiste encore en partie; on peut croire que sa base est antique à en juger par l'ampleur des pierres employées sans ciment. Le reste de la construction, les tours, les créneaux, appartiennent évidemment au moyen âge.

Nous fûmes chercher dans le village de Jobahr les souvenirs des deux prophètes Élie et Élisée. Le tombeau prétendu de ce dernier se voit au milieu d'une synagogue. J'ignore sur quoi les Juifs peuvent appuyer cette tradition, mais je n'ai trouvé dans le Livre des Rois rien qui l'autorise; il y est même dit expressément qu'Élisée mourut dans le royaume d'Israël, où Joas le visita dans sa dernière maladie. Du reste, le prophète était venu en Syrie, et peut-



J. d'Estournel del. Sabatier lith. 55 Im. Lemercier Benard et C.

Damas. « ses disciples le descendirent dans une Corbeille. »

être est-ce ici qu'il habitait quand il prédit, en pleurant, à Hazaël sa royauté et ses crimes. « Vous « écraserez contre terre les petits enfants et vous « brûlerez les villes des fils d'Israël. » On me fit descendre par un trou dans un caveau; une dalle de marbre blanc en occupe le fond et une lampe brûle sans cesse dans une niche au-dessus de laquelle on me fit remarquer la crevasse qui servait d'issue au corbeau pourvoyeur qui apportait à manger au prophète Élie. Tel fut du moins le récit de mon cicerone juif, mais son autorité ne peut balancer celle du Livre des Rois où la retraite d'Élie est indiquée vis-à-vis du Jourdain, sur les bords du torrent de Carith; je ne puis donc imaginer sur quel fondement les Israëlites de Jobahr se sont attribué ce miracle et en ont approprié la scène à la cave de leur synagogue.

Une tradition plus certaine, quoique d'une antiquité bien plus reculée, place à deux milles de ce village et près de celui de Barzeh le fait rapporté au XIVe chapitre de la Genèse : Quatre rois étaient venus ravager le pays des Amalécites et des Amorrhéens; cinq autres rois tentèrent vainement de leur résister. La bataille se donna dans la vallée des Bois, maintenant le lac Asphaltique, où il y avait, remarque l'Écriture, beaucoup de puits de bitume. Les vainqueurs se retiraient avec de riches dépouilles et emmenant entre autres prisonniers Loth, neveu

d'Abraham, lorsque ce dernier, partant de la vallée de Mambré, se mit à leur poursuite, attaqua les quatre rois pendant la nuit, les défit, reprit Loth et tout le butin, et poursuivit les ennemis jusqu'à *Hoba qui est à la gauche de Damas* (N° 57). Je traversai cette plaine où dernièrement Ibrahim, vainqueur des Turcs, occupait avec son armée le même campement qu'Abraham il y a trois mille sept cent quarante-cinq ans. De là, nous fûmes jusqu'à une masure située au pied des montagnes et appuyée contre un rocher d'où s'échappe une source. Notre guide, qui savait quelques mots d'italien, mais avec lequel il était difficile d'avoir des explications bien claires, tenait beaucoup à nous faire voir ce réduit où il nous affirma à plusieurs reprises que la mère du prophète Abraham était venue faire ses couches. Toute la contrée que nous venions de parcourir est plantée d'arbres fruitiers et traversée par les eaux courantes de plusieurs beaux ruisseaux. Le terroir est naturellement d'une grande fécondité. C'est un agréable aspect que celui qu'offre cette ville des premiers âges avec sa ceinture de murs fortifiés et cette seconde enceinte de vergers qui forment comme un bois. Vient ensuite la plaine qui s'étend au loin et qui, elle-même, est environnée par un cercle de montagnes dont plusieurs n'apparaissent que sur des plans très-reculés. La récolte des fruits est ici quelque chose de prodigieux. Une armée de quarante



J. d'Estourmel del. Sabatier lith — 56 — Im. Lemercier, Benard et C.

Hoba. Souvenirs d'Abraham

mille hommes vient d'en vivre sans que l'abondance en paraisse diminuée. Il ne faut pas d'ailleurs se figurer que ces jardins soient semblables aux nôtres pour les agréments. Ce ne sont que des vergers mal tenus et qu'on croirait abandonnés, mais les arbres n'en sont pas moins productifs; la plupart sont fermés de murs construits à peu de frais, au moyen de grandes briques en terre sèche, hautes de deux à trois pieds, comme j'en avais déjà remarqué dans l'Attique; les clôtures fort multipliées ne laissent souvent entre elles que d'étroits passages. Ce fut dans ces ruelles que périt en partie l'armée commandée par Louis VII, qui était venu mettre le siége devant Damas, en 1148. Dans la ville, les habitations ne sont guère plus magnifiques. Ce n'est partout que murailles en terre; on croit voir des chaumières de Beauce, mais l'intérieur vous dédommage. Je viens d'en visiter trois, et je décris sur place le plus remarquable.

LI.

UNE MAISON DE DAMAS.

DÉPART.

La maison du Juif **** n'a rien qui la distingue à l'extérieur. Vous entrez par une porte basse dans une allée étroite et obscure qui aboutit, après plusieurs coudes, à une cour carrée, pavée en marbre blanc à travers lequel de grands orangers se font jour par un trou rond ménagé autour de leur pied. Des têtes de dragons lancent de l'eau dans un beau bassin. Nulle symétrie n'est observée. Les arbres ne conservent aucun alignement. La cour est environnée de chambres, sauf un des côtés d'où l'on monte par un escalier en bois sur un toit en terrasse; toutes les pièces se ressemblent; elles ouvrent sur la cour sans communiquer entre elles. Leur carrelage en marbres de différentes couleurs, venant de Livourne, est d'un effet agréable. Sur une tablette élevée, et dans des niches carrées pratiquées dans l'épaisseur du mur, on aperçoit clair-semées des porcelaines chinoises, des petits coffrets et divers ustensiles incrustés de nacre; du reste, sauf le divan, absence complète de meubles; et seulement quelques boiseries grossièrement sculptées et dorées.

Maintenant asseyez sur un coussin un homme à longue barbe, à longue robe, à longue pipe, avec ces traits si caractérisés qui font distinguer un Juif entre mille chrétiens, et vous connaîtrez comme moi le maître et la maison. Ces habitations considérées dans leur ensemble offrent certainement des rapports frappants avec celles des anciens telles que Pompéi nous les a révélées. Un seul étage, des toits en terrasse, aucune ouverture sur la rue, une cour pavée en marbre environnée de petites chambres ne se communiquant pas et recevant le jour de l'intérieur et habituellement par la porte. Mais si l'on examine les accessoires, toute analogie cesse, et l'art et le goût diffèrent autant que l'élégance des mœurs grecques et l'existence engourdie des Levantins. Du reste, ceux-ci passent de même la journée en plein air et hors de chez eux, seulement le bazar est leur forum; ils y végètent accroupis et fumant à la porte des cafés. Voilà la vie orientale qu'on nous représente si voluptueuse, si parfumée! Il faut bien se dire que ces parfums, c'est du tabac, et que si quelque chose peut donner l'idée des délices d'un café de l'Orient, c'est un cabaret de chez nous, moins le bruit pourtant, ce qui est bien quelque chose. Prenons donc la comparaison dans les estaminets de Hollande où l'on fume sans mot dire, et elle sera exacte, n'en déplaise au vernis poétique dont on voudrait recouvrir la saleté et l'oisiveté.

J'ai déjà parlé du fanatisme et de la méchanceté des habitants de Damas; leur réputation est faite depuis longtemps. Damasquin méchant, *Châmi choumi*, dit le proverbe arabe. Dès Smyrne, on m'avait prévenu : « Vêtissez-vous comme eux et gardez-vous de paraître dans leur ville autrement qu'à pied; vous seriez jeté à bas de cheval si l'on vous reconnaissait pour un *giaour*. » Les choses se passaient en effet ainsi avant l'occupation égyptienne; la veille encore du jour où ils changèrent de maître, les gens de Damas s'exhalaient en menaces et en imprécations contre Ibrahim, protecteur des chrétiens; ils juraient de s'ensevelir sous les ruines de leur cité. Le pacha rit de ces bravades et fit enfoncer les portes, puis il entra dans la ville à la tête de ses troupes, criant à haute voix : Où sont donc les Damasquins? Tous les braves de la veille s'étaient cachés ou avaient gagné le désert. Je leur jetai le gant aussi fièrement qu'Ibrahim, et, après avoir pris congé des pères français et espagnols, et de l'obligeant M. Bodin, je montai à cheval en plein bazar, en habit franc et le chapeau sur la tête. Un chapeau dans les rues de Damas! Seulement de temps en temps, pour ne pas avoir l'air d'abuser de ma supériorité, je le mettais sous mon bras, seule concession qu'obtinrent de moi ces farouches Damasquins; et ce fut ainsi que je quittai leur ville sainte, le 7 novembre, me repliant sur le Liban.

La victoire étonnée a suivi sa retraite,

comme on l'a dit poétiquement en parlant de celle de Moreau. On chuchotait. Je surpris des regards furibonds, mais on ne me jeta pas une pierre. Je ne m'en suis pas toujours si bien tiré.

LII.

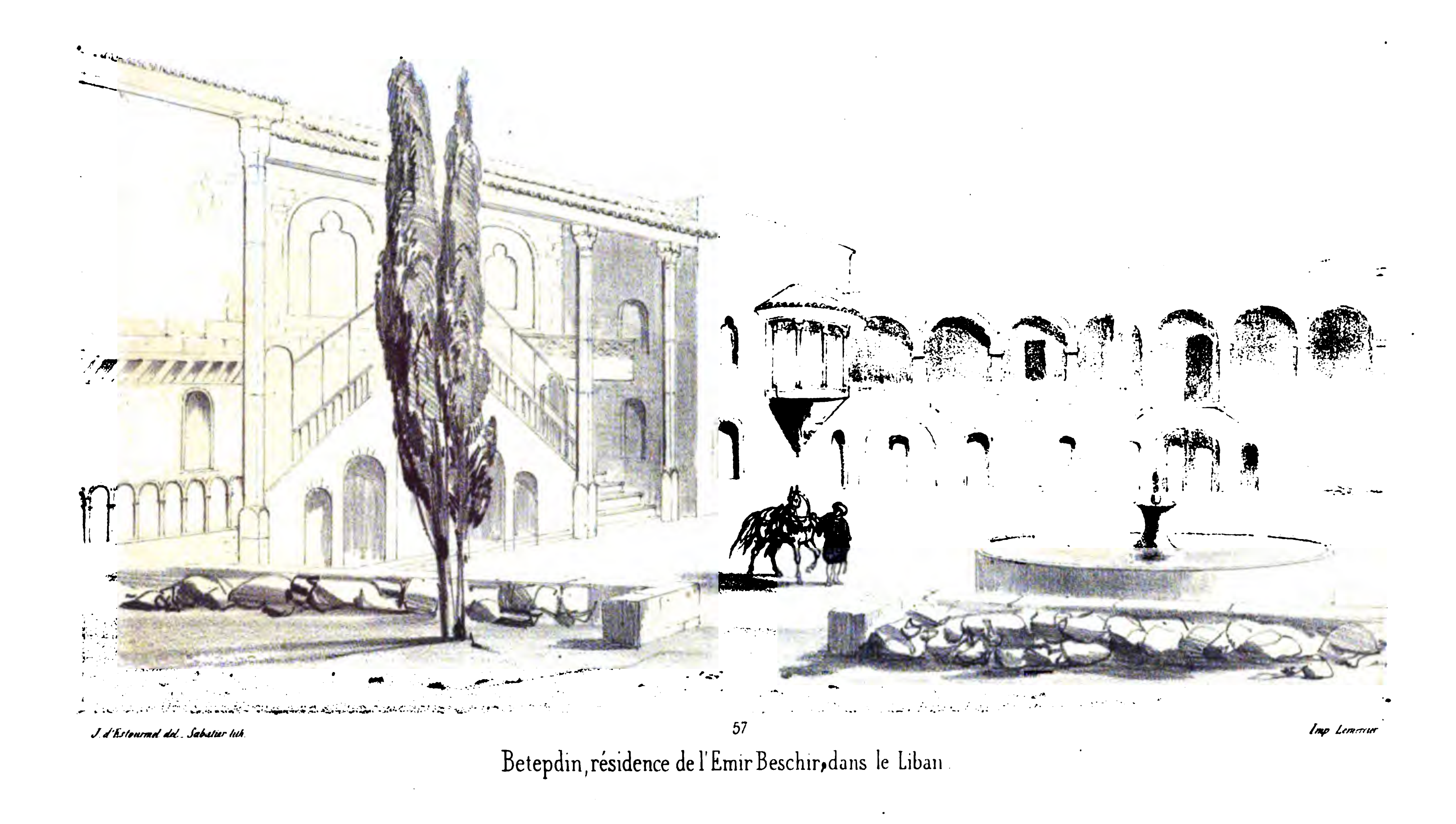
BETEPDIN.

Reprenant la route par laquelle nous étions venus de Baalbeck, nous ne la quittâmes qu'après trois heures de marche. En entrant dans le village de Dimas, il m'arriva un fâcheux accident; ma selle tourna et, comme j'étais assis de côté, je tombai à la renverse de toute la hauteur de ma mule; mon crâne toucha rudement la terre, et je n'oublierai jamais l'impression désagréable que j'éprouvai en entendant le bruit du coup avant d'en ressentir l'effet. Dans l'Anti-Liban, c'est certainement un grand hasard de ne point tomber sur une pierre, et si ma tête en eût rencontré une, ce qu'elle renferme de cervelle était gravement compromis. J'étais resté seul en arrière, et j'eus beaucoup de peine à me traîner jusqu'à une chaumière où toute la caravane se rallia. Je passai là une des nuits les plus pénibles de ma vie. Que faire? Nous étions privés de toutes ressources; le pays ne nous offrait que des cailloux.

Pas un simple pour faire un emplâtre ou une tisane. Revenir sur nos pas? j'avais peine à m'y décider; quelle entrée faire dans la ville sainte? Je me figurais les Damasquins me montrant au doigt, criant: Dieu est juste! et imputant ma chute à mon chapeau. Je pris le parti de continuer ma route, et m'aidant de mon mieux de mon bras droit et de ma jambe gauche, deux membres sur quatre qui me restaient pour faire mon service, je parvins à me hisser sur un cheval qu'on conduisit par le licou. Je souffrais cruellement, mais, ainsi que dans tout le reste du voyage, ma gaîté ne m'abandonna point. Probablement je me suis cassé un os, disais-je à ma caravane, mais il m'en reste encore deux cent trente-neuf, et, à l'appui de ce chiffre je citais ce début d'un poëme sur l'anatomie qu'on me faisait apprendre étant enfant :

Le corps est composé de deux cent quarante os,
Les petits et les grands, les minces et les gros.

Nous cheminâmes toute cette journée à travers des pierres sans rencontrer, je ne dis pas un homme, mais pas un arbre, mais pas une herbe, et, après avoir passé cette solitude affreuse, nous vînmes coucher dans un village situé sur le revers de l'Anti-Liban et presque au bord de la plaine qui le sépare du Liban; elle s'étend du nord au sud parallèlement à celle de Damas, mais elle est ici plus resserrée



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 57 Imp. Lemercier

Betepdin, résidence de l'Emir Beschir, dans le Liban.

qu'à Baalbeck. Nous la traversâmes le lendemain; puis, par un sentier fort roide, malgré les nombreux lacets qu'il décrit, nous rentrâmes dans le Liban, où je retrouvai la végétation et où je jouis bientôt de la vue de la mer dont l'air me raviva. Une petite rivière d'une extrême limpidité coule au-dessous du village de Barouch. Deux heures après, nous découvrîmes Betepdin, pour lequel l'émir Beschir a abandonné Dher-el-Quamar, résidence ordinaire des princes du Liban. Betepdin était sa propriété avant d'être souverain, et il est lui-même l'architecte du palais qu'il y a fait construire. La position en est belle. Une vallée resserrée entre deux montagnes cultivées en terrasses, se termine par un fer-à-cheval au sommet duquel s'élèvent les bâtiments faisant face à la mer; ils se composent de plusieurs corps de logis réunis par des ailes de longueur inégale, ce qui forme un ensemble très-irrégulier, mais qui n'est pas sans agrément [1]. Dans la première cour, nous trouvâmes d'abord l'enseigne certaine de tout logis oriental, une mare de boue et des tas de pierres qu'on n'aura certainement jamais l'idée d'enlever. Les disparates se succédaient à chaque pas. Sur les degrés d'un perron d'une architecture

[1] J'en ai pris le dessin, mais l'ayant trouvé depuis dans plusieurs keepsakes, je préfère donner ici une vue de la cour intérieure sur laquelle ouvrent les appartements de l'émir (N° 57).

assez noble et d'une saleté dégoûtante, un grand nombre de domestiques bien vêtus s'étaient échelonnés pour nous voir passer. Par une belle porte décorée de marbres, puis par un couloir obscur, nous pénétrâmes dans une seconde cour moins grande que la première; les appartements du prince en occupent le fond. Au milieu, une gerbe d'eau jaillit et retombe dans un large bassin. La chambre qui nous était destinée ouvrait sur un petit préau pavé et arrosé par une fontaine. Les murs étaient recouverts d'un torchis grossier qu'on n'avait même pas pensé à aplanir avec la truelle et encore moins à badigeonner. C'était de la boue sèche et brute, et l'intérieur de cette chambre princière n'était ni plus ni moins soigné que celui de nos plus pauvres chaumières de village. La fenêtre qui donnait sur la grande cour, et qui faisait ainsi partie de la principale façade, n'avait pas une vitre, et tout le meuble consistait en un paillasson dont les puces avaient pris possession avant nous. Dans cette étable, plusieurs officiers de bouche noirs et blancs vinrent nous offrir le superflu au défaut du nécessaire. La fleur d'orange et le café ne furent pas épargnés. Le souper leur succéda servi sur un plateau dont le riz occupait le centre; il était entouré de sept ragoûts diaboliques; c'étaient en général des légumes farcis de viande hachée, qui nageaient dans de la graisse fondue; du reste, il n'était pas plus question

de fourchettes que de serviettes et de serviettes que de verres. Nous buvions de l'eau à la ronde dans un pot cassé, et quelque chauds que fussent les aliments, il fallait les prendre à pleine main. Depuis Janina, je n'avais pas encore pu m'habituer à cette absence complète de tout ce qui chez nous constitue un couvert. En voyage, tout nouveau, tout beau ; le premier jour, on mange avec ses doigts, c'est curieux ; le second jour, c'est sale. Les domestiques nous regardaient étonnés et probablement charmés du peu d'honneur que nous faisions au festin de leur maître, car leur part devait en être meilleure. A peine eûmes-nous fini, qu'ils commencèrent et se mirent à dévorer, à la porte de l'appartement, toute cette curée que nous avions laissée presque intacte. Ils nous apportèrent ensuite le coucher qui se résumait en une couverture. Je tendis mon hamac et me dédommageai du mauvais souper par un bon sommeil. D'Anville place dans ces parages la maison de plaisance de Salomon, dont la vaisselle était de l'or le plus pur et où l'on ne voyait, disent les livres saints, aucun objet en argent parce que, sous ce règne, la richesse était telle que ce métal était réputé vil. Le prince actuel du Liban n'en est pas encore là en fait de magnificence, et ses hôtes se contenteraient bien d'être servis en vaisselle plate. Le lendemain, à midi et au soir, nous eûmes les mêmes ragoûts ni plus ni moins ; seulement, sur

ma demande, on m'apporta un peu de beurre fait de la veille, m'assurait-on, et que je trouvai bien avancé pour son âge. Je fus, en boitant, examiner les environs du palais. Le hasard y a fait naître quelques arbres, mais rien n'est disposé pour une promenade. On n'aime point l'ombre dans les pays chauds, si ce n'est celle des murs. Dès Rome, j'avais remarqué cette singularité. Un riche Levantin ne regardera point aux sacrifices pour amener l'eau dans l'intérieur de sa maison; il mettra, s'il le peut, une fontaine dans chaque chambre, mais la fraîcheur que la verdure pourrait lui procurer, il semble n'en faire aucun cas; je crois même qu'il la redoute. Jamais je n'ai vu un Musulman planter quelque chose, arbres ou arbustes. La Providence en fera bien pousser si elle le veut; cela la regarde. Rien n'est si rare qu'un bois dans les contrées méridionales, celles du moins que j'ai parcourues; et je croirais volontiers qu'il en a été ainsi dans l'antiquité. Nous voyons les patriarches s'asseoir sur le bord du chemin, près d'un puits, quelquefois sous un arbre isolé, mais jamais ils n'iront au fond d'un bois chercher le frais. En rentrant dans la grande cour, j'y vis des cavaliers qui se divertissaient à une espèce de jeu de barres; ils s'étaient partagés en deux camps et se poursuivaient alternativement, lançant leurs chevaux au grand galop, puis les arrêtant tout court et les faisant pirouetter avec une

étonnante dextérité. Les joueurs, quand ils avaient barre les uns sur les autres, visaient à se toucher au moyen d'un bâton court qu'ils se jetaient, mais ils s'atteignaient rarement. Ce bâton est un javelot sans fer et s'appelle *djeri*. Cette espèce de tournoi, moitié course, moitié joute, est très-amusant à regarder.

LIII.

SÉJOUR ET DÉPART.

ÉTANT remonté dans ma chambre, j'y trouvai le médecin du prince, qui remplissait aussi les fonctions de drogman, et dont j'avais déjà reçu la visite la veille; il venait de nouveau m'offrir ses services et me chercher pour notre audience. Vous avez sans doute amené d'Europe votre médecin? me dit-il, en toisant Creton, qu'il prenait pour un confrère. La question me fit rire, et pourtant il est bien vrai qu'après toutes mes chutes un docteur n'aurait pas manqué d'occupation avec moi. Je ne pouvais guère encore remuer le cou et l'épaule gauche, mais la souffrance étant moins cuisante, j'avais mieux aimé m'en fier aux bienfaits du temps qu'aux secours de l'art, n'ayant pas conçu grande opinion de la science du moderne Avicène de Betepdin. Probablement pour me donner l'idée d'y recourir, il me répéta

plusieurs fois que j'avais mauvais visage, et je l'assurai que je me trouvais déjà bien content d'en avoir un.

L'émir Beschir nous reçut dans une salle basse, ouvrant directement sur la cour; le décor se borne à des bandes tricolores peintes verticalement sur les murs, et l'ameublement à un divan, où nous prîmes place. Le prince du Liban était assis en face de nous sur des coussins, et appuyé contre un pilier massif qui soutient la voûte. Son extérieur est imposant, une belle barbe blanche tombe sur sa poitrine, et ses yeux sont abrités sous d'épais sourcils; il était vêtu d'un surtout de drap bleu qu'on appelle *jubé*, et en dessous, d'une robe de soie à rayures couleur de feu; un poignard garni de gros diamants brillait à sa ceinture. Il nous fit quelques questions, qui sont d'usage dans le Levant comme la pipe et le café. Durant le quart d'heure que nous passâmes avec ce souverain catholique, dont l'extérieur me parut plus turc que celui de pas un des pachas que j'avais visités, des petits noirs lui apportèrent plusieurs lettres. Après qu'il eut lu la dernière, qui probablement contenait quelque nouvelle fâcheuse, son visage prit une expression des plus rébarbatives, son front se plissa et ses lèvres en s'allongeant formèrent un cap, qui n'était pas celui de Bonne-Espérance. Je le laissai sur cette impression, et je m'en fus sans lui faire compliment sur son cuisinier. Dans une pièce

voisine, on nous montra des chibouks et des narguilé enrichis de pierreries. Décidément le luxe oriental dont on nous parle en Europe, et que nous cherchons vainement en Asie, consiste dans les pipes, les armes et le nombre des domestiques et des chevaux; et il en devait être ainsi chez nous il y a cinq cents ans, moins les pipes. Beaucoup de traces du moyen âge, complétement effacées en Europe, se retrouvent dans ces contrées. J'ai déjà remarqué combien les villes de la côte ont conservé le caractère de nos cités gothiques. L'homme libre marche armé à cheval comme du temps de la chevalerie, les varlets l'accompagnent à pied; des meubles superflus n'encombrent point les chambres, et le bahut suffit pour serrer les vêtements. Je puis me croire ici dans une des anciennes demeures de nos pères. La salle d'honneur s'appelait alors la salle voûtée; nous avons assisté au tournoi dans la cour; les ragoûts du XIIIe siècle n'étaient peut-être pas beaucoup meilleurs que la cuisine du prince des Druses; *les tailloirs* de pain servaient d'assiettes, comme ceux qu'on vient de nous servir; on présentait de même l'aiguière d'argent aux convives, au sortir de table, puis aux visiteurs le vin et les épices, comme ici le tabac et le café. Juvénal des Ursins nous apprend que sous Charles VI « les dames portoient « cornes merveilleusement hautes et larges, si bien « que quand elles vouloient passer par un huis cela

« leur étoit impossible » ; et enfin ce vers du roman de *Berthe aux longs pieds* :

En la chambre s'assoient tous trois sur le tapis,

trouve son application dans un palais où il n'y a pas de chaise. Alors l'hospitalité était aussi dans nos mœurs. On voit à quoi elle se borne chez le souverain de ces montagnes ; mais pourtant il faut reconnaître que tout mauvais qu'ils peuvent être, sept plats servis à tout venant sont une magnificence. Ce qui m'a paru le mieux ici, c'est sans doute le local des bains, avec leurs pavés et leurs lambris de marbres de couleur ; plusieurs salles se succèdent de manière à vous faire parcourir d'étuve en étuve les divers degrés du thermomètre jusqu'au plus élevé que le corps humain puisse supporter. Les peintures et les sculptures qui décorent extérieurement le principal corps de logis, gagnent à n'être pas regardées de près, le mauvais goût y domine ; mais d'un peu loin cette façade n'est pas d'un effet désagréable. Toutes les portes pesamment garnies de fer indiquent que le château de Betepdin n'est pas uniquement un lieu de plaisance.

Le soir j'appris que les jeunes princes, que j'avais rencontrés précédemment à Gazir, chez l'émir Abdala, habitaient le palais. Je fus les visiter, et je trouvai avec eux leurs trois frères encore enfants. Ces princes sont tous agréables de manières et de

tournure; l'aîné a fait une partie de la dernière campagne avec Ibrahim. Nous nous fîmes mutuellement beaucoup d'offres de services. Ils sont petits-fils de l'émir, et l'un d'eux recueillera sans doute un jour son héritage. Je n'ai pas bien pu connaître encore comment l'ordre de succession est réglé. Assez récemment, on a tenté de le changer; une révolte éclata. Un parent du prince des Maronites, qui avait longtemps joui de toute sa confiance, était à la tête des rebelles. Le vainqueur ayant interrogé les principaux conjurés pris les armes à la main sur le traitement qu'ils lui réservaient en cas de réussite, et ceux-ci ne lui ayant pas dissimulé que sa vie aurait été fort compromise, il leur répondit qu'il se montrerait plus humain qu'eux. Cette humanité, plutôt arabe que chrétienne, se réduisit à leur faire couper la langue et crever les yeux; mais il est vrai d'ajouter que ces yeux crevés et ces langues coupées voient et parlent, ce qui me parut des plus étranges. On m'expliqua qu'on se bornait à retrancher l'extrémité de la langue et à passer un fer chaud devant les yeux; opération qui, faite avec quelque précaution, par des bourreaux accommodants, ne prive que temporairement le condamné des précieux organes de la parole et de la vue.

Le dimanche 11 novembre, avant de nous mettre en route, nous assistâmes à la messe qu'un évêque célébra dans une église fort bien bâtie à l'italienne;

les assistants étaient nombreux, et il y eut plusieurs communions. Nous quittâmes le palais à peu près comme on quitte une auberge, Démétrius fit nos générosités aux valets de chambre et aux officiers de bouche, qui nous avaient si bien logés et si bien nourris; il lui en coûta trois à quatre cents piastres, à ce qu'il me dit, il est vrai que je ne le crus pas; d'ailleurs, je ne l'aurais pas plaint, car il avait trouvé la chère excellente.

Nous laissâmes derrière nous Betepdin et Dher-el-Quamar, qui en est séparé par une gorge profonde, et nous passâmes à travers le pays des Druses. On les considère aujourd'hui comme provenant d'une secte séparée dans le XI[e] siècle de la communion mahométane; ils attendent le retour d'Hakem, et croient à la divinité de ce calife fatimite dont les folies et les cruautés rappelèrent celles de Caligula; il était petit-fils de Moës, qui conquit l'Égypte et bâtit le Kaire. Hakem persécuta les chrétiens, et ordonna la destruction de l'église du Saint-Sépulcre. Ses absurdes ordonnances rempliraient un volume; un jour il interdisait les raisins, et faisait arracher les vignes; un autre il proscrivait le poisson sans écailles, ou la bierre, ou le miel. Dans une année de disette, le peuple se plaignant, « J'irai demain, dit-il, dans les maisons, et celles où je ne trouverai point de blé je ferai mourir le propriétaire. »

Ce fut l'an 408 de l'Hégire que Hakem manifesta

ses prétentions à la divinité, et cette dernière aberration, le complément des autres, fut propagée dans la Syrie par Hamza, surnommé Hadi ou le directeur, un des principaux adorateurs du nouveau dieu, dont il fut le Mahomet dans le Liban. Ce système religieux se compose d'idées et d'allégories qui avaient cours depuis longtemps en Orient, notamment parmi les sectaires d'Ali. Il est curieux d'imaginer que, si voisins d'une population catholique et presque amalgamés avec elle, les Druses en sont encore à se contenter du dieu Hakem. Dans le commencement du XVIIe siècle, et lorsque leur émir Fakardin vint en Italie, nos étymologistes s'occupèrent à rechercher l'origine de ce peuple; et on imagina d'en faire une colonie d'habitants de la ville et du pays de Dreux, qui, partis de France sous la conduite de leur comte, frère de Louis-le-Jeune, se seraient établis en Syrie, lors de la seconde croisade. Depuis, l'autre système a prévalu; mais je regrette l'ancien. J'aurais aimé à me considérer comme préfet des Druses, l'ayant été de leur métropole.

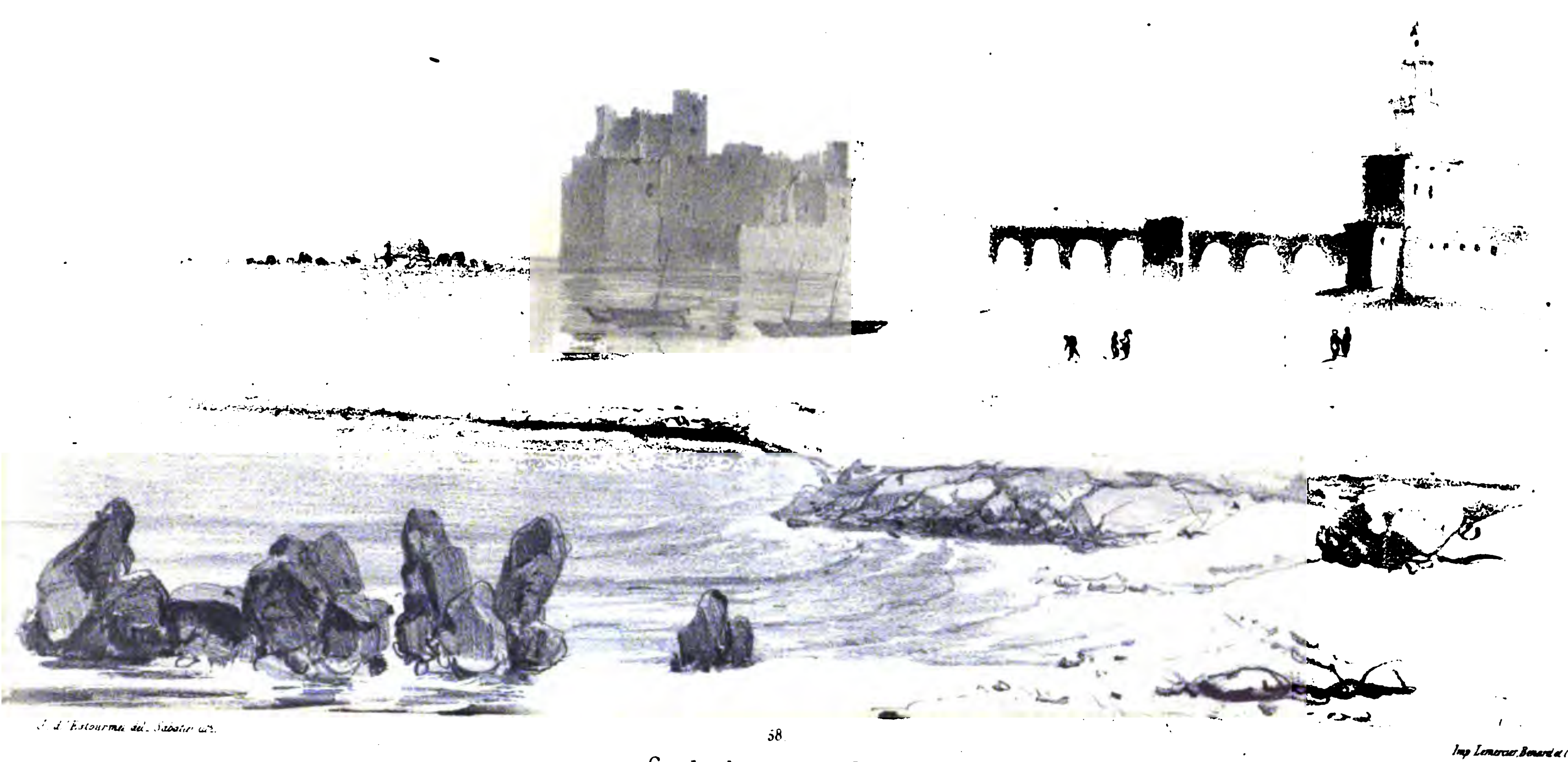
Nous passâmes à quelque distance de la demeure de lady Stanhope; mais sachant que les visites l'incommodaient et qu'elle était souffrante, j'aurais cru indiscret de m'y présenter sans une autorisation préalable[1]. Déjà nous commencions à descendre vers

---

[1] Maintenant que cette dame est morte, il faut bien dire qu'il en

domine; un autre, qui s'avance au milieu de l'eau, sur une jetée de rochers, protégeait le port, maintenant ensablé et que ce môle ruiné environnait (N° 58). Au commencement du xve siècle, le maréchal Boucicault faillit périr en ce lieu; il y était descendu avec le grand-maître de Rhodes, et se trouva pris entre dix mille Barbares qui le chargèrent, et une tempête qui empêchait également sa flotte de le secourir, et lui de se rembarquer.

Le kan français est un assez beau bâtiment carré, avec une grande cour au milieu ombragée d'arbres; des magasins occupent le rez-de-chaussée, et l'étage supérieur est entouré d'une galerie à jour. Nous y trouvâmes un logement commode, grâce à l'obligeance de l'agent consulaire qui depuis cinquante ans réside à Saïde sans être retourné à Marseille, sa patrie. Jadis nos comptoirs garnissaient ce vaste bâtiment, construit à leur usage; mais ce n'est pas la première fois que j'ai eu occasion de reconnaître à regret jusqu'à quel point le commerce français est déchu dans le Levant. Jadis il n'y avait pas de petit port qui ne vît prospérer les affaires de plusieurs de nos négociants; on en comptait douze établis à Saïde et un pareil nombre à Saint-Jean-d'Acre. Nous avons laissé les Anglais, les Allemands et les autres nations européennes se substituer en notre lieu et place; et cela me rappelle l'à-propos de je ne sais plus quel député d'une de nos assemblées, auquel on objectait



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. — 58 — Imp. Lemercier, Benard et C.

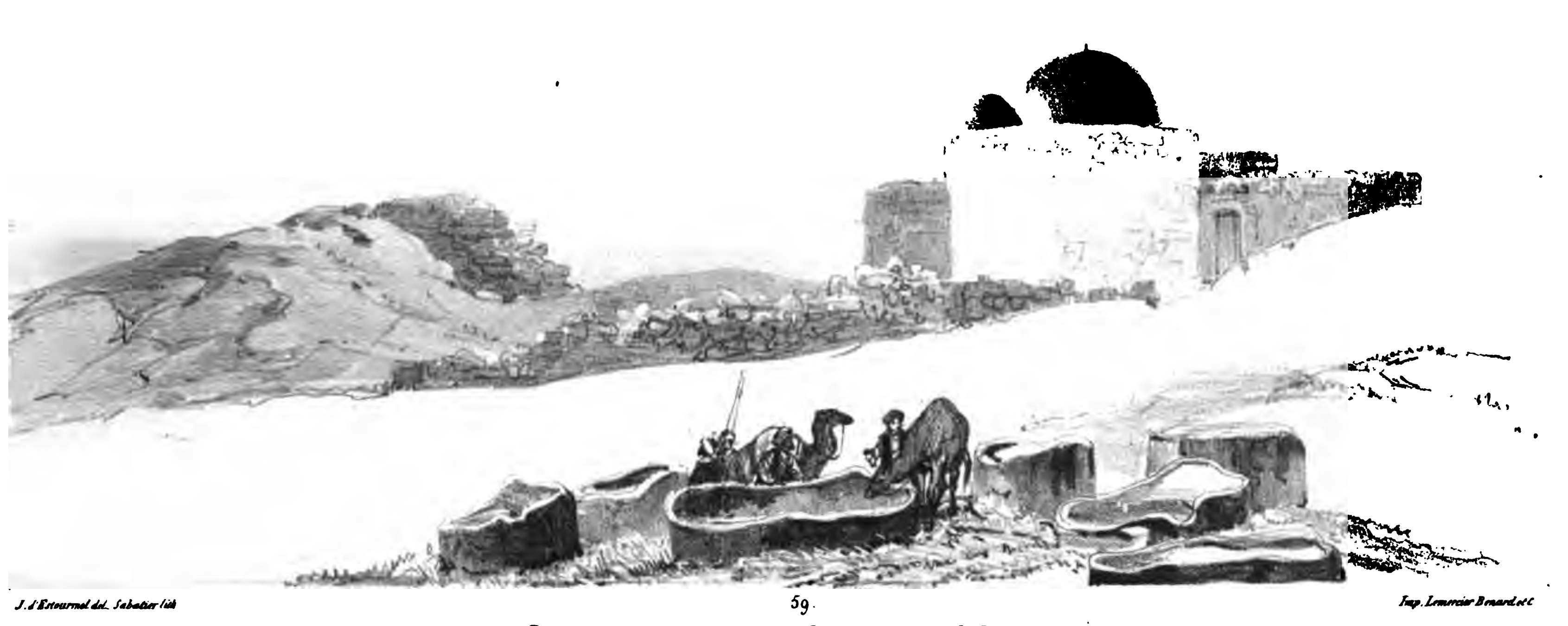
Saide, l'ancienne Sidon.

que la mesure dont il proposait l'adoption ruinerait infailliblement nos rapports commerciaux avec le Levant; cet homme d'État répliqua du ton le plus dégagé : « Eh bien! si nous ne faisons pas le commerce au Levant; nous le ferons au Couchant. » Il serait intéressant de rechercher les causes qui empêchent nos négociants de soutenir la concurrence avec ceux des autres pays, et pourquoi, par exemple, les frais de transports pour les marchandises sur nos navires dépassent habituellement les leurs.

Dès Saïde j'aurais dû adopter l'habit turc et ne plus le quitter jusqu'en Égypte où le nôtre porte respect : j'aurais évité ainsi plusieurs affronts; mais j'étouffais sous le tarbouch, véritable foyer de chaleur, et que les Orientaux garnissent encore en dedans de calottes de toile ou de laine qu'ils appellent *takets*. Je préférais un chapeau de paille qui garantissait mes yeux; seulement, j'y joignais quelquefois une culotte turque ou un manteau arabe, mais on ne me savait point gré de mes concessions, et, ayant voulu en cet équipage m'établir à dessiner sur la grève de l'ancienne Sidon, les petits Phéniciens me huèrent impitoyablement. Voyant que l'émeute grossissait, je commençai à opérer ma retraite en boitant, réservant mon énergie pour réprimer les voies de fait, si le désordre allait jusqu'à ce point. Heureusement un protecteur vint à mon secours et rossa les plus petits, ce qui fit fuir les plus grands; comme

je lui témoignais ma gratitude par un salut à la manière du pays : f..... polissons! s'écria-t-il en bon français. C'était un sous-officier de l'armée égyptienne qui avait quelque teinture de notre langue.

Le 12, nous nous dirigeâmes vers Tyr. Nos chevaux bronchaient quelquefois sur dès pavés de mosaïque à travers lesquels on a tracé ou, pour mieux dire, frayé la route. Quatre heures après notre départ, je reconnus la situation de l'ancienne Sarepta à la hauteur à peu près du village de Sarfand, qui est à gauche, près des montagnes. Je trouvai beaucoup de débris de marbre et de brique au bord d'une chaussée. La pluie nous prit en cet endroit, et nous cherchâmes un asile pour la nuit dans une cabane abandonnée, au bord de l'anse qui formait probablement l'ancien port. Le lendemain, nous visitâmes une petite mosquée blanche construite à la place où eurent lieu successivement les deux miracles d'Élie (N° 59). Entre ces noms orgueilleux de Tyr et de Sidon (car ce ne sont plus que des noms), je me plaisais à rencontrer la demeure de la pauvre veuve qui ramassait du bois sec pendant la famine pour préparer à son fils un dernier repas et mourir ensuite. Ce sanctuaire est l'objet de la vénération générale. Les juifs, les chrétiens et les mahométans honorent également l'humble toit sous lequel, durant trois ans, l'huile de la charité ne tarit point dans le petit vase et la poignée de farine ne diminua



J. d'Estournel del. Sabatier lith. — 59. — Imp. Lemercier Benard et C.

Sarepta, emplacement de la maison de la veuve.

point, parce qu'une pauvre femme avait cru à la parole de Dieu qui lui avait été apportée par un prophète aussi pauvre qu'elle; mais sa foi reçut sa récompense, puisqu'elle vit plus tard s'opérer en sa faveur le plus grand des miracles pour le cœur d'une mère. Dans une chambre attenante à la mosquée, les voyageurs trouvent un abri; il y a une étable pour les chevaux et des abreuvoirs en pierre à la porte. Je ne pus persuader à mon Grec d'adresser quelques questions à des Turcs qui se trouvaient là, relativement aux traditions conservées parmi eux sur les prodiges opérés en ce lieu; il m'assura doctoralement que les Turcs ne croyaient pas comme nous aux miracles *de l'Évangile*, et qu'il se ferait maltraiter s'il en prononçait seulement le nom.

LV.

RENCONTRE DANGEREUSE.

Nous cheminions à travers des débris de murs et de mosaïques, entre la mer et une longue file de rochers où je crus apercevoir des tombeaux. Je me dirigeai de ce côté et je mis pied à terre devant une caverne où j'allais pénétrer, quand je reconnus qu'elle était pleine de gens d'assez mauvaise apparence. Je fus bientôt distrait de cette rencontre par l'appât

que ces lieux offraient à ma curiosité. Des cellules carrées, coupées dans la pierre, se touchaient sans se communiquer. On distinguait à l'entrée les feuillures dans lesquelles les portes avaient dû s'appliquer. Souvent la salle sépulcrale, où trois niches étaient disposées pour recevoir des corps, se trouvait précédée d'une petite antichambre qui avait aussi sa fosse qui en occupait le milieu. L'accès de ce singulier cimetière était facilité tantôt par des escaliers, tantôt par des passages percés dans le roc; quelquefois aussi on ne pouvait s'introduire dans les caveaux que perpendiculairement en s'y faisant descendre. Tout ce que je voyais me semblait à la fois curieux et pittoresque. Divers arbustes, de grosses touffes de verdure croissaient entre les rochers, aux pieds desquels s'étendaient au loin les plages de Tyr et de Sidon. J'allais m'oublier en ce lieu, je pensais même à m'y établir pour la nuit, quand j'entendis Démétrius qui s'écriait: « Partons, partons, messieurs, il ne fait pas bon ici. » Je me rappelai alors les habitants de la caverne, et je me résignai, à mon grand regret, à regagner nos chevaux qui attendaient au pied des rochers. Mon Grec me conjurait de faire diligence. « Nous sommes dans un coupe-gorge, me dit-il quand je l'eus joint. Deux de ces Bédouins sont venus à moi : Le nouveau pacha est-il passé? première question à laquelle j'ai répondu affirmativement. Deuxième question : Et

son bagage? De cela je n'en savais rien. Puis, me regardant fixement : Que faites-vous de ces gens? en vous indiquant du doigt; puis, continuant par des gestes encore plus significatifs, ils m'ont fait entendre qu'il était facile de vous voler, de vous couper la tête et de vous jeter dans une de ces fosses. C'est alors que je vous ai appelé en mettant ma main sur mes pistolets; et les coquins m'ont quitté. »

Ce récit, comme on peut le croire, m'ôta l'envie de passer la nuit dans ces sépulcres où le mien se serait trouvé tout creusé, et nous nous empressâmes de regagner à travers champs la voie fréquentée. Ces hommes nous observaient de l'entrée de leur repaire, mais sans démonstration hostile. Nous avions des armes. Nous étions six sans compter les moukres, en sorte que l'aspect de notre petite troupe était encore assez imposant pour ôter à ces misérables l'idée de nous attaquer autrement qu'en traîtres. Je n'ai pu savoir si c'étaient, ainsi que Démétrius le présumait, de véritables Bédouins, sortis du désert avec le projet de dévaliser le nouveau gouverneur qui devait passer ce même jour pour se rendre à Damas; mais nous nous souvînmes qu'on m'avait recommandé à Saïde de nous méfier des Mostualis qui habitent Sarfand. Ce petit peuple de la secte d'Ali, la même communion que les Persans, et conséquemment ennemi naturel des Turcs, est habitué à vivre de brigandages. Longtemps inconnu dans

l'histoire de Syrie, et concentré dans Baalbeck et les environs, ce n'est que vers le milieu du siècle dernier qu'on l'en vit sortir et se répandre comme le feu grégeois, originaire aussi de la ville du Soleil où naquit, au VIIe siècle, son inventeur Calinique. On se demande comment les Turcs, surtout quand ils étaient unis et puissants, ont pu tolérer dans leur sein des peuplades ennemies, et comment des villes fanatiques comme Damas et Tripoli se sont accommodées du voisinage des Druses et des Mostualis. Je ne parle pas des Maronites qui s'étaient rendus plus redoutables et que des fortifications naturelles garantissent au fond de leurs montagnes; je suis à même de juger combien des ennemis y passeraient mal leur temps, puisque moi, qui y ai été reçu en ami, j'ai pensé y laisser un bras et une jambe. Mais les tempéraments que la prudence pouvait conseiller de garder avec des chrétiens protégés par les puissances européennes, ne semblent pas être de mise avec quelques milliers d'idolâtres et de schismatiques sans point d'appui. Cette question, que je me suis faite souvent, se résout par la connaissance des mœurs turques. Ne me suis-je pas aussi demandé à Janina pourquoi le fils du grand-visir laissait dans sa cour des pans de murailles écroulées et des trous où il risquait de se précipiter? Cette interrogation, n'ai-je pas eu occasion de me la renouveler chez tous les grands auxquels j'ai fait visite? Je l'ai déjà dit:

ce n'est pas seulement en Europe que les Turcs sont campés, et, partout où ils résident, leur établissement a toujours l'air d'un provisoire. Un gouverneur est aujourd'hui dans une partie du monde, et sera demain envoyé dans une autre, s'il n'est pas étranglé ; il le sait, et il se garde de rien entreprendre qui exige des peines et surtout du temps et de la suite ; il vit au jour le jour, vexe à petit bruit, bat monnaie, et préfère de beaucoup tirer quelque argent des voisins qui peuvent l'incommoder que de leur chercher querelle les armes à la main. Voilà ce qui explique la présence de sectes ennemies au milieu des populations mahométanes.

LVI.

TYR.

La petite ville de Sour nous apparaissait au bout de sa langue de sable. La chaussée construite par Alexandre s'est bien élargie. La mer, depuis vingt et un siècles, y amoncelle ses dépôts, mais l'œil distingue encore facilement le sol de l'ancienne île de Tyr de son continent factice, car elle était formée de roches et de terre végétale qui contrastent, par leur teinte noirâtre, avec le sable de la digue. La cité primitive avait été fondée en terre ferme dans le XIIIe siècle avant Jésus-Christ. Six à sept cents

ans après, épuisés par le long siége qu'ils avaient eu à soutenir contre Nabuchodonosor, les Tyriens se décidèrent à transporter leur capitale dans l'île dont ils n'étaient séparés que par un détroit; mais, trois siècles plus tard, cette retraite ne les mit point à couvert de l'ambition d'Alexandre. Sa persévérance changea la face des éléments, et, ne pouvant parvenir à s'emparer d'une île, il en fit une péninsule. Six siècles après, saint Jérôme, dans l'éloge de sainte Fabie, représente les Tyriens occupés à refaire leur île et à s'y retrancher en coupant la chaussée d'Alexandre, entreprise dont il ne reste aucune trace. Aujourd'hui, la première et la seconde Tyr, la ville continentale et la ville insulaire, sont également tombées.

Appena i segni dell'alte sue ruine il lido serba.

Je visitai les restes d'une église dont la construction est attribuée aux Croisés; d'autres ruines attenantes furent probablement la demeure épiscopale du vénérable Guillaume. Une grecque élégamment sculptée orne encore une arcade à demi écroulée, et deux colonnes du plus beau granit rose gisent à peu de distance; une d'elles a servi de fondation à un mur dont elle dépasse de beaucoup l'épaisseur; c'est un dernier témoin des magnificences de l'ancienne Tyr, et le seul que j'aie rencontré dans le village de Sour.

Hors des portes, deux grosses tours carrées renferment des citernes, et, en continuant de longer le rivage, on arrive en moins d'une heure aux fameux puits de Salomon. Rien de plus extraordinaire à rencontrer, si près de la mer, que cette source qui jaillit et remonte à plus de vingt pieds de hauteur dans le bassin en maçonnerie dont on l'a environnée. L'onde, à force de bouillonner contre ses bords, les a usés et creusés en forme de voûte. Son impétuosité est telle, qu'à peine échappée du réservoir elle fait tourner plusieurs moulins. Autour du puits principal, on en voit d'autres de construction semblable et qui présentent les mêmes singularités. Cette fontaine si abondante, qui a abreuvé les premiers Tyriens, et dont Salmanasar, au rapport de l'historien Josèphe, leur intercepta le cours lorsqu'il les assiégea pendant cinq ans, est célébrée dans le Cantique des Cantiques, ce type des épithalames : « Venez du « Liban, mon épouse, venez; vous serez couron- « née; vous avez blessé mon cœur. Vos plants for- « ment un jardin de délices rempli de pommes de gre- « nade; le nard, le safran, la canne et le cinnamome, « avec tous les arbres de la montagne, et la myrrhe, « et l'aloès, et les parfums les plus exquis, s'y rencon- « trent, ainsi que la fontaine des Jardins, *le puits « des eaux vivantes qui coulent avec impétuosité « du Liban.* » Volney, qui, d'après Laroque, évalue à trente-six brasses la profondeur de cette source,

se demande si elle descend des montagnes voisines par un conduit caché, ou si elle ne provient pas d'une de ces rivières souterraines dont la Syrie offre des exemples; cette dernière opinion me paraît plus probable, et il est curieux de penser que ces eaux jaillissantes furent peut-être amenées à la surface du sol par des procédés analogues à ceux usités de nos jours pour forer les puits appelés artésiens, sur l'invention desquels les puits de Salomon auraient près de trois mille ans de priorité. Rien sans doute ne justifierait mieux la remarque que ce grand sage a faite au premier chapitre de son Ecclésiaste : « Rien « n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire « voilà une chose nouvelle, car elle a existé déjà « dans les siècles qui ont passé avant nous. »

En quittant ces sources, nous suivîmes la ligne d'aqueducs qui les amenait à partir du réservoir jusqu'à l'ancienne ville, la première Tyr, fondée par les Sidoniens, dont je reconnus l'emplacement autour d'un mamelon isolé, en face et à une demi-heure de distance du village de Sour. Ces aqueducs sont en partie enterrés; quelquefois les eaux ont suinté à travers le conduit et produit des effets singuliers; la quantité de stalactites qui se sont alors amoncelées autour des arcades en ont tellement altéré la forme, qu'il ne vous semble plus voir que des rochers irrégulièrement percés, d'un aspect bizarre et souvent pittoresque. L'épaisseur de ces concrétions

prouve le temps qu'il a fallu à la nature pour les amasser, et c'est un témoin certain de la vieillesse de l'aqueduc dont la longueur n'avait pas moins d'une lieue. Peu avant d'arriver à l'emplacement de la première cité de Tyr, il fait un coude et se dirige vers la chaussée de Sour.

C'est sur cette digue qui a pris la place de la mer, entre la ville assiégée par Nabuchodonosor et celle prise par Alexandre, c'est le soir, quand les vagues et les vents se brisent contre la pointe de ce long promontoire, qu'il faut lire ces prophéties, poétiques comme les plus belles odes, que l'Esprit divin a mises dans la bouche d'Isaïe et d'Ézéchiel. Volney cite les dernières, et voici en quels termes il s'exprime : « Il existe un fragment historique qui contient à ce « sujet des détails d'autant plus précieux qu'ils « offrent dans des siècles reculés un tableau de mou- « vements analogues à ce qui se passe encore de nos « jours. Je vais citer les paroles de l'écrivain avec « leur enthousiasme prophétique, en rectifiant des « applications qui jusqu'ici ont été mal saisies. »

On dirait que la crainte de donner envie à quelqu'un de lire la Bible empêche le philosophe d'indiquer positivement la source où il a puisé le morceau suivant que j'extrais de sa traduction et de la Vulgate.

« Tyr, tu as dit en toi-même, je suis d'une « beauté parfaite et je règne sur la mer.

« Les mâts de tes vaisseaux sont des cèdres du « Liban, et les chênes de Basan tes rames.

« Le lin d'Égypte a tissu tes voiles. L'hyacinthe « et la pourpre de l'Archipel teignent tes pavillons. « Sidon te fournit des rameurs, et tes pilotes sont tes « propres savants et tes sages.

« Le Lydien, le Perse, le Libyen, servent dans « ton armée, et les carquois des pygmées brillent « sur le haut de tes tours. »

Après cette exposition de la puissance maritime et guerrière de Tyr, le prophète, ou, si l'on veut, l'historien, passe à sa prospérité commerciale :

« Les Carthaginois trafiquent avec toi de leurs « métaux, l'Ionie et la Géorgie de leurs esclaves, et « l'Arménie de ses montures.

« Les Syriens ont mis en vente, dans tes marchés, « les étoffes et les pierres précieuses; les enfants « d'Israël et de Judas le plus pur froment, le miel, « l'huile et le baume; Damas ses vins exquis et ses « laines fines.

« Plusieurs îles échangent avec toi l'ébène et « l'ivoire.

« Les Arabes offrent à tes marchands la canne « aromatique et le fer poli; d'autres les tapis; et les « habitants du désert, les scheiks de Cédar, leurs « béliers et leurs agneaux.

« L'Abyssinie et le Yémen t'enrichissent de leur « or et de leurs aromates, et l'Assyrien et le Chal-

« déen t'envoient l'argent et les riches étoffes, leurs « châles et leurs manteaux. »

Ézéchiel va dire ensuite à quoi aboutirent tant d'éclat et de prospérité :

« Vos rameurs vous ont conduits au travers des « grandes eaux, mais le vent du midi vous a brisés « au milieu de la mer.

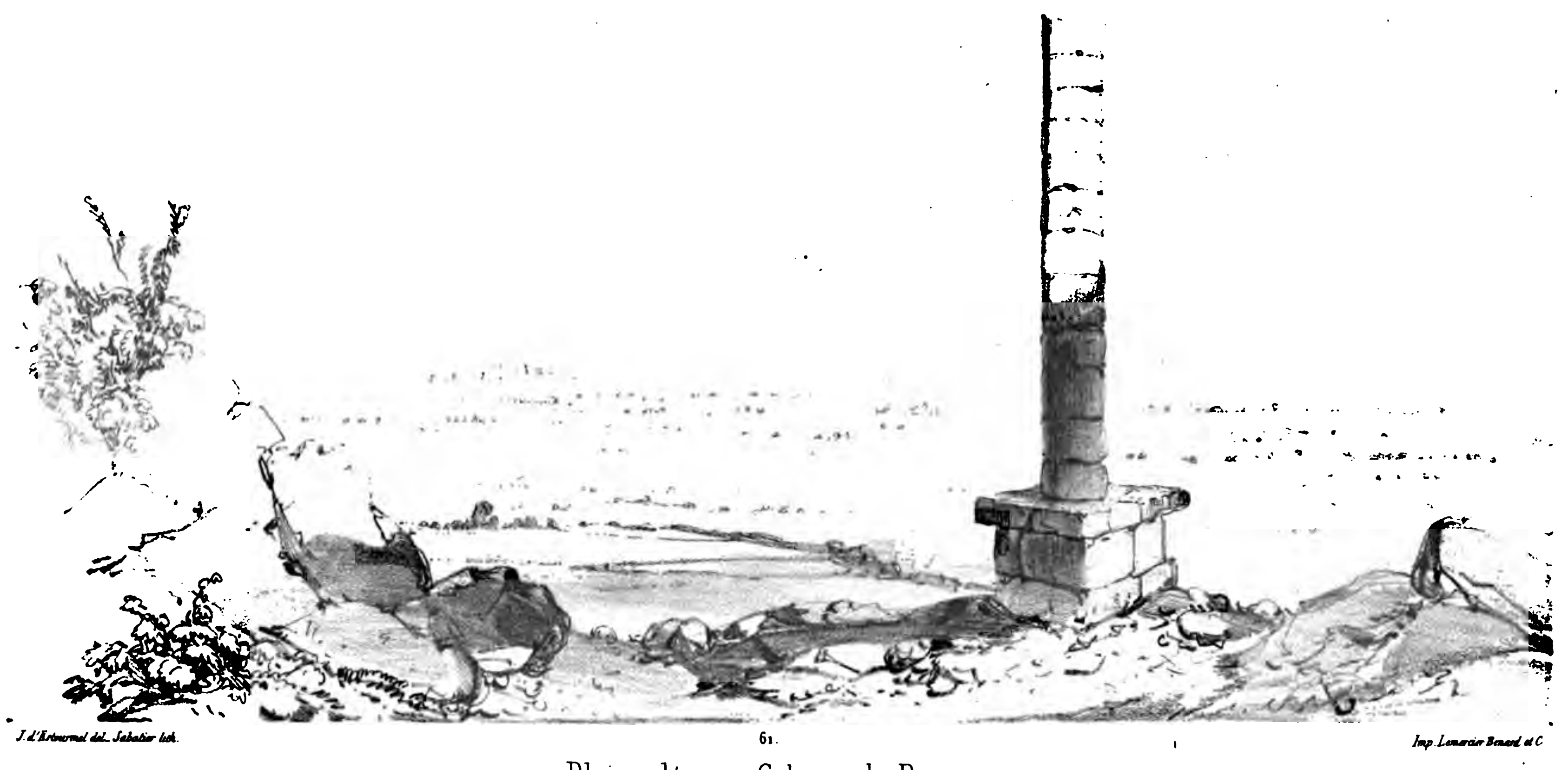
« Vos marins, vos gens de guerre, ce qui faisait « votre force et votre richesse, tout s'engloutira au « jour de votre ruine. Ceux qui tenaient la rame « l'abandonneront. Vos pilotes se tiendront sur le « rivage, l'œil baissé. Les peuples et les rois conster- « nés changeront de visage en vous considérant, et ils « répandront la cendre sur leur front, et ils se « diront les uns aux autres : Où aurait-on pu trouver « une ville semblable à Tyr, et aujourd'hui elle est « muette au milieu des eaux. »

Volney se contente d'ajouter : « Les révolutions « du sort ou la barbarie des Grecs du Bas-Empire « et des Musulmans ont accompli cet oracle. » En tournant le feuillet, il aurait trouvé la cause première de la ruine de Tyr, mais cette citation n'entrait plus dans son plan. Il ne lui convenait pas de montrer la main de Dieu dans la chute d'un grand empire.

« Fils de l'homme, continue Ézéchiel ou plutôt « l'Esprit saint qui lui parle, dites au prince de Tyr : « Voici ce que dit le Seigneur : Parce que votre cœur

« s'est élevé et que vous avez dit en vous-même : je « suis Dieu et je suis assis sur le trône de Dieu, au « milieu de la mer, quoique vous ne soyez qu'un « homme et non pas un Dieu ; et parce que votre « cœur s'est élevé, vous croyant plus sage que Da- « niel, et qu'il n'y avait pas de secret qui pût « demeurer caché à votre prudence ; parce que, dis- « je, votre cœur s'est élevé comme si c'était le cœur « d'un Dieu, je ferai venir contre vous des étrangers « les plus puissants d'entre les peuples. Ils viendront « avec l'épée ; ils extermineront votre sagesse et vous « précipiteront du trône, et vous mourrez dans le « carnage de ceux qui seront tués au milieu de la « mer. Direz-vous alors : je suis un dieu, vous qui « n'êtes qu'un homme ? Vous mourrez de la mort « des incirconcis et de la main des étrangers, parce « que c'est moi qui ai parlé. »

Je borne là ma citation. On composerait un volume des passages des livres saints où Tyr est mentionnée, et Isaïe égale au moins, s'il ne surpasse en sublimité, les prophéties d'Ézéchiel ; mais celle que je viens de rapporter reçoit un degré d'intérêt de plus de toutes les notions qu'elle nous donne sur les peuples de l'ancien monde que Tyr avait rendus tributaires de son commerce, et, sous ce rapport, Volney a parfaitement choisi.



J. d'Ertouvmel del. Sabatier lith. 61. Imp. Lemercier Benard et C.

Plaine d'acre . Colonne de Bassa.



J. de Bertou del. Sabatier lith. *Imp. Lemercier Benard et C.*

Plage de Tyr.

LVII.

ROUTE DE TYR A NAZARETH.

Je côtoyai le littoral jusqu'au cap Blanc, laissant sur ma droite le désolé village de Sour, dont la péninsule poursuivit longtemps mes yeux, et dont j'avais peine à les détacher (N° 60). A la fin elle disparut derrière nous. L'ancienne reine des mers se confondit à l'horizon avec les flots, et un débris de marbre vert fut la seule richesse que j'emportai de l'opulente Tyr. Nous vînmes à Bassa; le scheik nous offrit obligeamment de passer la nuit dans sa demeure, où nous ne trouvâmes plus la distribution des maisons que nous avions habitées dans le Liban. Celle-ci était divisée en deux parts; un mur s'élevant jusqu'au toit et percé de trois arcades en ogive la traversait, et bêtes et gens occupaient chacun un côté de cette espèce de halle. Sur une colline près de Bassa, j'examinai un monument dont je regrette de n'avoir pu découvrir l'historique; c'est une colonne isolée, d'environ vingt-cinq pieds, montée sur une base composée de trois assises de gros blocs; onze tronçons forment le fût, deux autres gisent à terre; des fragments de marbre et de terre cuite, répandus aux environs, semblent indiquer l'emplacement de quelque ancienne cité (N° 61).

Peut-être était-ce une de ces vingt villes qui ne plurent point au roi Hiram, ainsi qu'on en voit le récit naïf dans le Livre des Rois : « Salomon « ayant donné vingt villes à Hiram en échange de « tout ce qu'il en avait reçu pour la construction du « temple, le roi de Tyr vint voir ces villes, mais « elles ne lui plurent pas, et il dit : « Sont-ce là, « mon frère, les terres que vous m'avez données? » « et il appela cette contrée la terre de Chabal. »

Une large plaine s'étend depuis le cap Blanc jusqu'à l'ancienne Ptolémaïs, entre la mer et les montagnes de la Galilée. J'y découvrais de loin de longs aqueducs, dont je me rapprochai à travers champs. La construction en est grossière, et toutefois je serais surpris qu'elle fût l'ouvrage des Turcs et qu'ils se soient donné la peine de l'entreprendre; il me semble qu'ils se seraient plutôt passés de boire. Nous trouvâmes en ce lieu un corps de troupes et deux cents tentes environ : c'étaient les malades de l'armée égyptienne, restés à Saint-Jean-d'Acre, et qu'on a cantonnés *extra muros*. Nous passâmes le long de ce camp sans que personne nous demandât ce que nous venions faire. Chez nous c'eût été des qui vive? à n'en pas finir; il n'y a rien de questionneur comme nos sentinelles. Une des douceurs de l'Orient, c'est d'être délivré des curieux de tout genre, et de n'avoir ni noms à décliner, ni passe-port à faire viser. Je me trouvai bientôt à la vue de Saint-Jean-d'Acre, « ja-

« dis moult enforciée de grans murailles et grosses « tours », comme la dépeint Joinville quarante ans avant que ce dernier boulevard de la chrétienté en Syrie eût été renversé par le soudan d'Égypte. Au défaut de la Ptolémaïs des croisades, je cherchais celle qui de nos jours arrêta Napoléon, et qui, rejetant sur l'Europe le conquérant qui menaçait l'Asie, exerça par le fait une si grande influence sur les destinées de la France. On relève en ce moment les murs détruits par le dernier siége; au dedans, ce n'est qu'un amas de ruines sans physionomie, telles que le canon seul peut les faire. Combien elles diffèrent de ces nobles ruines, qui sont l'œuvre lente du temps, et qu'il semble prendre plaisir à parer! Ce canon brutal est cause qu'on a substitué de plats retranchements à la tour et au donjon; il a brisé la lance et le bouclier, il a tiré sur le moyen âge, il a tué la chevalerie. Aussi je l'ai en aversion, et je sais bien bon gré aux gens dont j'entends dire qu'ils n'ont pas inventé la poudre. En considérant la désolation actuelle de Saint-Jean-d'Acre, on est tenté de pleurer comme le bon sénéchal :

« Et je reconnus bien à Acre quarante chevaliers « de la cour de Champaigne tout deserpillez et mal « atournez, et je priai le Roy qu'il les voulust tous « retenir à son service. Luy ne dit mot quelconque; « mais fut ung des gens de son conseil qui me reprint, « disant : que fesai-je tres mal, et trop de depense

« estoit. Et je respondis haultement que le Roy ne « feroit mie bien s'il ne les retenoit; et ce disant, je « commençai à plorer. Lors le Roy me appaisa et « me octroya ce que lui avoye demandé. »

Le siége de Saint-Jean-d'Acre fait honneur à la résistance de son pacha; il est maintenant prisonnier au Kaire. On me conta que ce même Abdala, bien jeune alors, avait soutenu en 1822 de nombreux assauts contre cinq pachas qui s'étaient réunis pour lui faire la guerre par ordre de la Porte. Le rebelle, qui n'ignorait pas que sa capitale avait résisté aux armes de Napoléon, s'y regardait comme invincible, et ne répondait aux boulets que par cinq fusées volantes qu'il faisait lancer chaque matin, en dérision de ses cinq adversaires. Le fait est qu'au bout de dix mois les assiégeants n'étaient guère plus avancés que le premier jour, et Abdala finit par faire sa paix à Constantinople, moyennant quelques centaines de bourses : il s'en est moins bien tiré avec Ibrahim.

La nuit nous prit à l'entrée d'un bourg appelé Jaffarhamer. Je ne voulais m'arrêter qu'à Nazareth. Je m'informai de la distance au juste : Une heure, me dit l'un; deux heures, me dit l'autre. Notre hôte, car je me décidai alors à ne pas aller plus loin, me dit : Vous en auriez mis trois; et le lendemain j'en mis quatre. Voilà comment on est fixé sur les distances en Syrie. Si j'avais continué ma route,

j'aurais été obligé de bivouaquer au milieu des bois ; car nous ne rencontrâmes plus une seule cabane. Jaffarhamer est un assez gros bourg bien situé, et dominé par un château d'une belle construction qui ressemble à une fabrique italienne.

A dater de ce jour, je commençai à voyager la Bible à la main : elle devint mon guide. « Que de choses nous allons voir ! » s'écriait Roger ; et, tout enfant qu'il était, il ne disait là que ce que disent bien des hommes. La plupart des curieux vont en Orient et dans la Judée comme ils iraient en Italie. Ils veulent *voir ;* mais que trouve-t-on à voir, matériellement parlant, dans ce désert ? Le roseau agité par le vent ! dont parlait Jésus-Christ au peuple. Renonçons ici au métier de voyageur comme tant de gens l'entendent et le pratiquent ; ce n'est plus avec les yeux de la chair et du sang qu'il faut regarder, avec les oreilles qu'il faut entendre ; n'écoutons plus que la voix qui parle au cœur. Nous touchons à la terre des miracles, et les lieux témoins de la vie et de la mort d'un Dieu doivent être contemplés avec ces yeux de l'âme, auxquels fait allusion si souvent l'Écriture, qui ne dorment pas, percent à travers la nuit, découvrent par delà les temps, et que la mort même n'a pas le pouvoir de fermer.

Le 18 novembre, à midi, nous descendions dans un bourg assez étendu, dont les maisons éparses tapissent le penchant des collines qui l'environnent,

et le bassin au fond duquel un grand couvent est situé; nous entrions dans cette petite ville de la Galilée où s'est accompli le plus étonnant mystère, où le Verbe s'est fait chair, et où l'Homme-Dieu se préparait à sa mission par une retraite de trente années (N° 62).

LVIII.

NAZARETH.

Nous reçûmes un obligeant accueil dans le couvent de Terre-Sainte habité en commun par une quinzaine de religieux italiens, espagnols et portugais. On mit à notre disposition trois cellules, où nous trouvâmes des lits et des chaises, ce qui nous fit pousser des cris d'admiration. Le supérieur et ses moines vinrent nous offrir leurs services. Un d'eux exerce au dehors les fonctions curiales, et les soins de son troupeau ne laissent pas que de l'occuper; car sur une population d'environ quatre mille âmes, la bonne moitié est catholique. Il nous mena d'abord visiter les lieux saints, situés au dehors du couvent, en commençant par l'atelier de saint Joseph. Tout est recrépi dans l'intérieur, sauf un pan de mur qu'on croit être un reste de l'ancienne construction. Nous fûmes de là à une autre chapelle, appelée *Chiesa di menza Christi.* Elle renferme une roche qui s'élève

J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 62 Imp. Lemercier

Nazareth

de deux pieds environ au-dessus du sol, et sur laquelle, selon une tradition pieuse, Jésus fit la Cène avec ses disciples, peu de jours avant son ascension. Cette pierre, qui était toute couverte de noms de pèlerins, a été blanchie récemment. Les Évangiles ne disent point que Notre-Seigneur ait reparu à Nazareth après la résurrection; mais, dans saint Matthieu et saint Marc, l'Ange annonce aux saintes femmes que Jésus devancera les disciples en Galilée; saint Jean le montre au bord du lac de Tibériade leur procurant une pêche miraculeuse; ainsi son retour dans les environs de Nazareth ne peut être révoqué en doute. On nous conduisit en troisième lieu dans une salle voûtée qui sert de chapelle aux Grecs unis; elle occupe la place de la synagogue où le Sauveur expliquait aux Juifs les prophéties d'Isaïe, et où il excita leur colère en leur rappelant qu'il y avait des veuves et des lépreux dans Israël du temps d'Élie et d'Élisée, et que pourtant ce fut chez une veuve de Sarepta, au pays des Sidoniens, que le Seigneur envoya Élie, et que Naaman, qui fut guéri par Élisée, était Syrien. Ces mêmes Juifs, dans leur indignation, chassèrent Jésus de la ville et l'entraînèrent jusque sur la pointe de la montagne voisine, pour le précipiter : nous irons demain voir le site. Ces diverses traditions portent tous les caractères de la probabilité. Il y a continuellement eu des chrétiens à Nazareth, et les pères, dès le principe, ne peuvent avoir

manqué d'indiquer aux enfants les lieux plus particulièrement sanctifiés par la présence du Rédempteur; mais c'est surtout dans l'église construite sur l'emplacement de la demeure où si longtemps il cacha sa vie, qu'il faut chercher les vives émotions et les pieux souvenirs. Le vaisseau est disposé dans le goût des belles églises de Rome; quatre grands arcs soutiennent la voûte; la nef est très-courte. A peine entré, on voit devant soi un large escalier, qui, d'un côté, descend à la chapelle de l'Annonciation, et de l'autre, se divisant, monte au maître-autel par une double rampe, en sorte que l'église est partagée en trois étages : la grotte souterraine, la nef de plain-pied, et le chœur au-dessus, derrière le maître-autel. On juge bien où j'allai d'abord. Après avoir descendu quelques marches, je m'arrêtai à un palier de marbre qui couvre les anciennes fondations de la Santa-Casa; des chapelles occupent les côtés, et, en descendant encore deux marches, on entre dans une grotte au fond de laquelle est un autel de marbre blanc richement sculpté (N° 63). Cet autel n'a point de devant, et sous sa table, entre des vases de fleurs et des lampes qui brûlent toujours, une rosace, dans laquelle sont incrustées cinq petites croix rouges, marque la place même où la Vierge était agenouillée lorsque l'Ange lui apparut. Au-dessus on lit cette inscription, dont la sublimité confond notre faible nature : VERBUM CARO *hic*



J d'Estourmel del. Sabatier lith.

62

Imp. Lemercier

Nazareth. Grotte de l'Annonciation

FACTUM EST. A gauche de l'autel, un peu en avant, là où sort de terre un tronçon de colonne, l'*Ave Maria* fut prononcé, et derrière cette grotte s'en trouve une plus petite où l'on célèbre aussi la messe. Sainte Hélène orna l'oratoire de Marie de trois colonnes de granit rouge, et il est à remarquer que celle dite de l'Ange a été brisée par le milieu et le morceau emporté par les Turcs, qui croyaient bien y trouver un trésor; le bout qui entrait dans la voûte y est resté suspendu. Bourienne rapporte dans ses Mémoires qu'ayant accompagné le général Bonaparte dans cette chapelle, un moine leur dit que la rupture de la colonne provenait du fait de l'Ange, au moment où il prit son vol après la salutation, ce qui fit rire les aides de camp, dont le général réprima la gaîté. Cette tradition burlesque, si jamais elle a existé, est maintenant abandonnée, et aucun religieux ne m'a rien conté de semblable. Je retrouvais à Nazareth les traces de Napoléon, que j'avais perdues depuis l'Italie. On a gardé dans le couvent le souvenir de sa visite. Un ancien témoin nous raconta que le général avait reconnu, dans un des pères, une connaissance de son enfance, et qu'il s'était jeté à son cou avec la plus vive effusion; quand ils se séparèrent, il voulut lui laisser une poignée d'or, mais le moine lui répondit : « La Terre-Sainte me suffit. »

Un orage, accompagné de violents coups de tonnerre, se prolongea pendant plusieurs jours, et

m'empêcha de sortir du monastère, où ma reclusion ne me sembla nullement pénible. Je m'y trouvais parfaitement établi. J'ai dit que j'avais une chaise et une table, c'était presque le superflu; mais le nécessaire pour moi, le nécessaire qui suffisait à tous mes désirs, c'était une Bible [1], que jè trouvais un plaisir inexprimable à lire à Nazareth. J'éprouvais

---

[1] J'en avais même deux, Sacy et le père Carrière; mais autant la traduction du premier me satisfaisait, autant le second m'était insupportable. C'est, après le père Béruyer, un des hommes qui m'a le plus gâté la Vulgate : il veut mieux dire que l'Esprit-Saint. Il prétend éclaircir les sens les plus cachés, et préfère donner une explication ridicule plutôt que de n'en pas donner du tout. Dans cet admirable livre de Job, en parlant des richesses cachées dans la terre et dont la route est inconnue, etc., « les enfants des marchands n'y ont point passé », dit le texte, *ou plutôt les bêtes farouches*, ajoute le père Carrière. Il rend puériles les idées les plus énergiques. « Les vers qui me dévorent ne dorment point, s'écrie Job; leur multitude a consumé mon vêtement; ils me couvrent, ils me serrent comme le haut d'une tunique. » Le père Carrière dit bien cela, mais voici comment il allonge et rapetisse à la fois cette terrible image : « Leur multitude est si grande que ne trou-« vant pas dans ma chair de quoi se rassasier, ils consument mon « vêtement, *et pour réparer en quelque sorte ce dommage qu'ils* « *me causent*, ils m'environnent de toutes parts comme un habit, « et me couvrent comme le capuchon d'une tunique. » Peut-on concevoir une plus pitoyable paraphrase? et que dire de ces vers qui veulent en quelque sorte réparer le dommage qu'ils causent à Job!

Au livre des Paralipomènes on lit : Ochosias avait quarante-deux ans, *ou pour mieux dire vingt-deux*, ajoute le père Carrière, sans autre explication. Je pourrais multiplier les citations.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 64 *Imp. Lemercier*

Le précipice.

alors la vérité de ce passage de l'Imitation : « Vous aimerez votre cellule comme votre fidèle amie » Je n'aurais pas changé la mienne, avec ses quatre pauvres murs, pour un palais de Rome, et son grossier mobilier pour toutes les jolies inutilités qui font aujourd'hui ressembler nos appartements à des boutiques; on a beau multiplier à l'envi les superfluités, il faut en revenir à la maxime du sage, si poétiquement exprimée par Goldsmith :

> L'homme a besoin de peu de chose,
> Et n'en a pas besoin longtemps.

LIX.

JAFFA. — LE PRÉCIPICE. — NAÏM. — ENDOR.

Le 22 novembre, la pluie nous donna enfin quelques heures de répit, et j'en profitai pour aller voir dans un village appelé Jaffa, distant d'une heure au plus, la maison qu'habitaient les fils de Zébédée, avant leur apostolat; on en a fait un oratoire. Nous revînmes sur nos pas jusqu'à une fontaine qui porte le nom de Saint-Jacques, et à laquelle un sarcophage antique sert de bassin. De là, tournant à droite, nous allâmes au lieu appelé le Précipice. Le site en est sauvage et très-imposant (N° 64). On

nous fit remarquer, sous une grotte, quelques ruines, qu'on nous dit être celles d'un couvent, et près de là la place où la Sainte-Vierge, gémissante, perdit les traces de son fils, que les Juifs entraînaient vers le sommet des rochers.

Le 24, un vent fort aigre succéda aux orages des jours précédents. Nous prîmes notre route par la fontaine Saint-Jacques, et, passant entre Jaffa et la montagne du Précipice, nous descendîmes dans la grande plaine d'Esdrelon qui forme en cet endroit comme un long fer à cheval environné de montagnes. Nous cheminâmes pendant près de deux heures, toujours en plaine et dans la direction du midi. D'après une carte italienne que j'avais emportée avec moi, nous devions traverser une assez large rivière, et je pensais avec inquiétude qu'elle serait encore grossie par les dernières pluies, mais nous ne rencontrâmes pas une goutte d'eau, et j'eus lieu de reconnaître que, pour faire boire les chevaux en voyage, il ne faut pas compter sur les fleuves de certains géographes. Nous avions, à notre gauche, une montagne isolée qui me rappela d'abord par sa forme le Puy-de-Dôme, mais qui, à mesure que nous avancions, s'arrondit régulièrement en demi-cercle; c'était le Thabor, et nous arrivions à Naïm, où quelques cabanes habitées s'élèvent au milieu d'un plus grand nombre en ruines. Les débris d'une église, une petite voûte et quelques morceaux de

colonnes, signalent le lieu où un fils unique mort fut rendu à sa mère, tandis que les témoins, ravis d'admiration, s'écriaient : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » Nous marchons de merveille en merveille, et encore un peu de chemin, et nous allons trouver Endor, séjour de la Pythonisse, où, plus de dix siècles avant la venue du Messie, les lois de la nature furent aussi changées; mais, quand on lit dans les deux Testaments le récit de ces deux prodiges racontés avec une égale simplicité, il est impossible de ne pas être frappé de la différence de caractère qu'ils présentent, et, si j'ose employer cette expression, ici chaque ouvrier se connaît à son œuvre. Naïm et Endor ont conservé leur nom; seulement les Arabes prononcent *Neme* et *Endour*. Ce dernier lieu est encore assez peuplé. Je pénétrai dans des cavernes qui sans doute furent la demeure de la réprouvée et le théâtre de ses maléfices. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un site plus en harmonie avec la scène de ténébreuse horreur que décrit le chapitre XXVIII du Livre des Rois : « La Pythonisse jeta un grand cri. « J'ai vu, dit-elle, un Dieu qui sortait de la terre; et « Samuel dit à Saül : Pourquoi avez-vous troublé « mon repos? Le Seigneur vous a abandonné; il dé- « chirera votre royaume parce que vous n'avez pas « obéi à la voix du Seigneur. Demain, vous et vos « fils, vous serez avec moi. »

Des roches, tantôt éparses çà et là, tantôt accumulées et présentant de larges fentes, comme si la terre avait tremblé sous elles, tapissent le penchant d'un mont qui fait face au Thabor. Nous gravîmes jusqu'à une masse de rochers au travers desquels de vieux figuiers se sont fait jour; des eaux souterraines y aboutissent et forment au fond de la caverne un réservoir abondant (N° 65). Pendant que j'étais à rêver dans ce lieu sauvage, des femmes y vinrent puiser de l'eau. Une d'elles était belle et ne rappelait nullement la sorcière de Saül; toutes marchaient nu-pieds, vêtues d'une longue chemise blanche ou bleue et d'un manteau écarlate. Souvent, dans leurs mouvements, elles mettaient à découvert le haut de leurs bras, et la tunique fendue par devant laissait voir leur sein qu'un sculpteur n'aurait pas dédaigné pour modèle; elles portaient de larges bracelets en argent et des anneaux à leurs pieds, au-dessus de la cheville. Elles sont toujours parées de ces joyaux pour lesquels elles semblent avoir hérité de l'attachement que les prophètes ont souvent reproché aux filles de la Judée; le bord de leurs yeux était peint en bleu foncé, et *cet éclat emprunté* me rappela le passage du Livre des Rois : « Jézabel ayant appris « l'arrivée de Jéhu, se para les yeux avec du fard. »

On vint m'avertir qu'il était imprudent de s'arrêter si longtemps au milieu de ces rochers dont les habitants sont mal famés. Comme nous longions la



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 65 Imp. Lemercier Benard et C.

Endor, le Thabor.

base du Thabor, nous nous aperçûmes que nous étions observés et suivis par quatre cavaliers bien montés qui parfois semblaient vouloir nous joindre, puis s'arrêtaient et se consultaient entre eux. Nous pressâmes le pas de nos mules. Je n'ose pas trop dire, pour notre honneur, qu'en comptant nos guides et les moukres nous étions neuf, mais pas un fusil, ce qui aurait bien compensé l'infériorité du nombre et donné même un grand avantage à quatre assaillants bien armés. Nous vînmes ainsi jusqu'au village de Zal, où cette incommode escorte se décida enfin à nous quitter. Nous en prîmes une autre, deux hommes que le scheik donna à Démétrius. Ils nous reconduisirent à Nazareth; leur aspect était peu rassurant, et Louis fit à notre Grec l'observation qu'en cas d'attaque c'était probablement deux auxiliaires qu'il donnait à nos adversaires. « Je ne dis pas non, répliqua-t-il, mais comme je sais où j'ai pris ceux-ci, ils paieront pour les autres, et, si l'on me vole cent piastres, je tâcherai de m'arranger pour m'en faire rendre deux cents par le village. » En effet, pour peu qu'on soit appuyé auprès des autorités turques, ou qu'on les intéresse par quelques présents, on parvient à rendre ainsi un village solidaire du délit commis par une fraction de ses habitants, et on finit quelquefois par se faire restituer plus que la valeur du vol.

base du Thabor, nous nous aperçûmes que nous étions observés et suivis par quatre cavaliers bien montés qui parfois semblaient vouloir nous joindre, puis s'arrêtaient et se consultaient entre eux. Nous pressâmes le pas de nos mules. Je n'ose pas trop dire, pour notre honneur, qu'en comptant nos guides et les moukres nous étions neuf, mais pas un fusil, ce qui aurait bien compensé l'infériorité du nombre et donné même un grand avantage à quatre assaillants bien armés. Nous vînmes ainsi jusqu'au village de Zal, où cette incommode escorte se décida enfin à nous quitter. Nous en prîmes une autre, deux hommes que le scheik donna à Démétrius. Ils nous reconduisirent à Nazareth; leur aspect était peu rassurant, et Louis fit à notre Grec l'observation qu'en cas d'attaque c'était probablement deux auxiliaires qu'il donnait à nos adversaires. « Je ne dis pas non, répliqua-t-il, mais comme je sais où j'ai pris ceux-ci, ils paieront pour les autres, et, si l'on me vole cent piastres, je tâcherai de m'arranger pour m'en faire rendre deux cents par le village. » En effet, pour peu qu'on soit appuyé auprès des autorités turques, ou qu'on les intéresse par quelques présents, on parvient à rendre ainsi un village solidaire du délit commis par une fraction de ses habitants, et on finit quelquefois par se faire restituer plus que la valeur du vol.

LX.

TOMBEAU DE JONAS. — CANA. — LE CHAMP-DES-ÉPIS. — LA MONTAGNE DES BÉATITUDES.

Le 29 novembre, j'entrepris une tournée plus longue ; nous emportâmes quelque bagage et nous nous dirigeâmes par Cana, ou Kenna, vers Tabariéh, l'ancienne Tibériade. Après avoir passé un village appelé Reni, nous fûmes sur le haut d'un mont visiter une petite mosquée où l'on montre un tombeau qu'on dit être celui de Jonas, cet apôtre des Ninivites, instrument indigne des miséricordes de Dieu, et qui, le seul peut-être parmi les prophètes chargés de porter sa parole, s'affligeait du succès de sa mission et osait adresser au Seigneur ces reproches si encourageants pour les faibles pécheurs : « Je savais « que vous êtes un Dieu clément, plein de patience « et de bonté, et qui pardonne les iniquités, et c'est « pour cela que je ne voulais point venir annoncer « aux Ninivites leur destruction. » Ce récit occupe deux pages dans la Bible : tout en est sublime ; et pourtant combien de gens n'y ont vu que l'histoire burlesque d'un homme avalé par un gros poisson ! Je la relus près de ce tombeau, et j'y trouvai des

clartés qui ne m'avaient pas encore frappé, ce qui arrive fréquemment en méditant l'Écriture sainte. Que de choses nous avons apprises par cœur dès notre enfance et dont nous ne nous doutons pas! On les cite, on les répète sans les avoir jamais senties et comprises; puis un jour la lumière vous vient. J'en rapporterai pour exemple la fin du livre de Jonas : « Vous vous fâchez, lui dit le Seigneur, « parce que j'ai séché un lierre que j'avais fait naître « sans que vous vous en soyez mêlé, qui a crû en « une nuit et qui est mort la nuit suivante, et je ne « pardonnerais pas à la grande ville de Ninive, où « il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne « savent pas distinguer leur main droite de leur « main gauche! »

Peut-on indiquer plus clairement que le choix de Dieu et ses préférences pour le peuple auquel on donnait son nom ne constituaient point une exclusion pour le reste du genre humain, comme je l'ai entendu tant de fois alléguer et reprocher; et n'est-il pas évident, par ce grand exemple des Ninivites, que lorsque les cœurs, se dégageant des ombres dont l'idolâtrie avait obscurci le sens naturel de l'homme, se tournaient vers le Dieu de vérité, abjurant leur erreur et pleurant leurs iniquités, alors l'indulgence de ce Dieu savait bien, comme sa puissance, sortir des limites de la Judée et aller, même avant l'Évangile, chercher au loin les gentils?

Après ces réflexions consolantes, mes yeux se tournèrent vers le village de Cana, que j'apercevais dans la plaine et où le Rédempteur manifesta sa mission par le premier de ses miracles, et je m'éloignai du lieu de la sépulture de Jonas, qu'on nomme Meshad, et qui, d'après la tradition locale, aurait vu également la naissance et la mort du prophète. Comme l'Écriture est muette à cet égard, je ne vois rien à dire qui soit favorable ou contraire à une pareille opinion.

En entrant à Cana, nous trouvâmes d'abord une source, et auprès un sarcophage antique servant d'auge (N° 66). Un peu plus loin, une église grecque marque l'emplacement de la maison où la Sainte-Vierge avait été conviée aux noces. La distance de Cana à Nazareth est telle, qu'il existait naturellement des relations de voisinage entre leurs habitants. Un témoin, qu'on aime à retrouver dans cette contrée aride, c'est la fontaine abondante à laquelle je viens de m'arrêter pour boire, et où furent sans doute remplies, d'après le commandement du Sauveur, les six grandes jarres de pierre qui tenaient chacune deux ou trois mesures. « Remplissez les urnes d'eau; et ils les emplirent jusqu'au « haut. »

Après Cana, nous traversâmes une plaine appelée le Champ-des-Épis; ce fut là que les Apôtres en rompirent quelques-uns le jour du sabbat, et que Jésus-



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

66.

Cana en Galilée.

Imp. Lemercier, Bénard et C.

Christ rappela aux Pharisiens, qui s'en scandalisaient, l'exemple de David, et que la miséricorde valait mieux que le sacrifice.

Une lieue plus loin, nous trouvâmes la montagne des Béatitudes, ainsi nommée à cause du divin sermon rapporté au long dans saint Matthieu; ses deux sommets dominent la plaine de Génésareth et le lac de ce nom, appelé aussi dans l'Écriture mer de Galilée et lac de Tibériade. Au nord, les tours de Saphet, qu'on croit être l'antique Béthulie, se dressent sur le sommet d'un mont, et à l'horizon au delà du Jourdain, le Gebelscheik, couvert de neiges éternelles, marquait jadis, sous le nom d'Hermon, la limite du territoire qui fut assigné par Josué à la tribu de Manassé. Nous sommes sur la place même où les pauvres d'esprit, les doux, les pacifiques, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent pour la justice et ceux qui en sont affamés, furent proclamés bienheureux. C'est là qu'à la loi du talion, encore aujourd'hui en honneur parmi les Arabes, fut substitué cet admirable commandement, inconnu jusqu'alors dans toutes les religions, et si en opposition avec notre nature : « Aimez vos ennemis. » C'est là enfin que la prière, cet élan du coeur vers la Divinité, fut formulée et enseignée à l'homme par la Divinité ellemême.

Le soir arrivait, et j'avais peine à quitter cette sainte montagne; cependant les nuits devenaient

trop froides pour songer à camper dans un lieu si élevé; nous descendîmes par des sentiers rapides le long d'un ravin où une source coule entre un monastère abandonné et des groupes de rochers, et nous fûmes chercher au village de Hutin un abri contre le vent du nord.

LXI.

TIBÉRIADE.

LE JOURDAIN A SA SORTIE DU LAC.

Le 26 au matin, longeant du côté septentrional la base de la montagne des Béatitudes, nous achevâmes d'en faire le tour; nous y trouvâmes campée une tribu arabe, que ses tentes déchirées garantissaient mal du froid piquant dont nous éprouvions les atteintes. Un peu plus loin, sur un tertre élevé, j'apercevais quelques roches isolées; ce lieu s'appelle les Cinq-Pains (N° 67). La tradition y place le miracle de leur multiplication; et c'est, dit-on, sur la plus grosse de ces pierres que les pains furent bénis avant d'être distribués.

Une heure après je descendais à Tabariéh (N° 68). Son enceinte de murs et de tours appartient sans doute à l'époque où Tancrède, le héros de la première croisade, était prince de cette contrée; on croit entrer dans une ville du moyen âge, et on est

base du Thabor, nous nous aperçûmes que nous étions observés et suivis par quatre cavaliers bien montés qui parfois semblaient vouloir nous joindre, puis s'arrêtaient et se consultaient entre eux. Nous pressâmes le pas de nos mules. Je n'ose pas trop dire, pour notre honneur, qu'en comptant nos guides et les moukres nous étions neuf, mais pas un fusil, ce qui aurait bien compensé l'infériorité du nombre et donné même un grand avantage à quatre assaillants bien armés. Nous vînmes ainsi jusqu'au village de Zal, où cette incommode escorte se décida enfin à nous quitter. Nous en prîmes une autre, deux hommes que le scheik donna à Démétrius. Ils nous reconduisirent à Nazareth; leur aspect était peu rassurant, et Louis fit à notre Grec l'observation qu'en cas d'attaque c'était probablement deux auxiliaires qu'il donnait à nos adversaires. « Je ne dis pas non, répliqua-t-il, mais comme je sais où j'ai pris ceux-ci, ils paieront pour les autres, et, si l'on me vole cent piastres, je tâcherai de m'arranger pour m'en faire rendre deux cents par le village. » En effet, pour peu qu'on soit appuyé auprès des autorités turques, ou qu'on les intéresse par quelques présents, on parvient à rendre ainsi un village solidaire du délit commis par une fraction de ses habitants, et on finit quelquefois par se faire restituer plus que la valeur du vol.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith.

68

Imp. Lemercier

Tabarieh, la mer de Galilée.

surpris de ne trouver qu'un mauvais village. On nous fit traverser les voûtes obscures et les ruelles étroites du ghetto des Juifs, pour nous conduire à une petite église où les Pères de Nazareth viennent quelquefois dire la messe, et qui sert habituellement d'hospice aux voyageurs. J'avais peine à me décider à faire mon lit au pied d'un autel; quand un jeune Juif, dont les manières et la figure étaient également prévenantes, après avoir cherché vainement à nous procurer un meilleur gîte, finit par nous l'offrir dans sa maison même. J'acceptai avec empressement. J'étais curieux d'être admis dans un intérieur israélite. Nous y trouvâmes une table, une lampe, une écritoire, enfin toutes les recherches européennes qu'on peut imaginer en Asie, et de plus une petite Juive la plus mignonne du monde, et fort empressée à faire les honneurs à ses hôtes; le mari parlait italien, et l'allemand était sa langue naturelle : c'était un Juif polonais, arrivé depuis peu dans la terre promise. Nous ne pouvions nous expliquer comment un homme bien élevé, ayant connu les douceurs de la vie dans un pays civilisé, avait pu abandonner Varsovie pour Tabariéh; mais il m'apprit que beaucoup de ses compatriotes en agissaient ainsi. Quand ils ont amassé quelques biens, leurs regards se tournent vers cette Judée qu'ils considèrent toujours comme à eux; ils viennent y attendre le Messie et acheter un tombeau dans la

vallée de Josaphat. C'est certainement une chose bien extraordinaire que cette constance dans l'erreur, cette foi dans des promesses dont depuis dix-huit siècles ils ont laissé passer l'accomplissement sous leurs yeux sans l'apercevoir.

M. Weissman nous mena sur le bord du lac voisin de sa maison. Là, nous vîmes se renouveler sous nos yeux la pêche miraculeuse; le vent du nord était violent et la mer furieuse; on peut sans exagération lui conserver ce nom; le grand Océan lui-même ne se brise pas avec plus de fracas contre les hautes falaises de Normandie, que les vagues de la mer de Galilée, la plus petite sans doute de toutes les mers (treize lieues de tour environ), contre les roches noires et basses qui la bordent, elle était aujourd'hui aussi orageuse que le jour où les disciples s'écriaient : « Seigneur, sauvez-nous; nous périssons! » et, durant cette tourmente, les poissons à demi morts venaient échouer par milliers aux pieds des habitants de Tabariéh attroupés sur la grève, et qui n'avaient que la peine de se baisser et d'en prendre; mais cette peine, quelque légère qu'elle fût, encore en était-ce une, et la plupart de ces nonchalants Arabes ne semblaient pas disposés à se la donner. Souvent ainsi ils doivent leur sobriété à leur paresse. Par exemple, aucun d'eux n'imaginerait d'aller jeter un filet au milieu de cette eau si poissonneuse; il n'y a plus un batelier sur ce lac

que nous voyons le Sauveur traverser si fréquemment, où Vespasien livra aux Juifs un combat naval; et l'on me montra, engagée dans le sable, la carcasse de la dernière barque qu'il n'est pas question de radouber. Nous découvrions la plaine de Génésareth, Bethsaïde, Capharnaüm, Corozaïm, le pays des Géraséniens. Ici on ne prononce pas un nom que, comme le son de la cloche, il n'appelle le chrétien à la prière; et les pêcheurs de ces rivages furent des apôtres. Le Jourdain, qui prend sa source à environ deux journées plus haut, vers l'Anti-Liban, se jette dans cette mer qui n'est point salée, et, la traversant du nord au midi, y mêle ses eaux sans qu'elles perdent rien de leur saveur.

Le lendemain, je montai à cheval pour aller chercher le fleuve à sa sortie du lac. A peu de distance, nous trouvâmes des fondations et beaucoup de colonnes de granit, restes de l'ancienne Tibériade. Les rochers sont percés de sépulcres, et, sur le rivage, un petit bâtiment renferme une source d'eau thermale où je plongeai et brûlai ma main. J'ai lu dans Josèphe que la ville fut bâtie par Hérode le tétrarque, en l'honneur de l'empereur; qu'il avait choisi un des terroirs les plus fertiles de la Galilée, tout près des eaux chaudes d'Emmaüs, et qu'il accorda de grands priviléges tant pour y attirer de nombreux habitants, que pour les y fixer, car les Juifs se décidaient avec peine à résider dans un lieu

rempli de sépultures ; ce qui était contraire à la loi et les exposait à devenir impurs.

En continuant de côtoyer la rive par un chemin facile, nous arrivâmes, après deux heures de marche, en face d'un village, et peu après j'aperçus une rivière qui s'échappait du lac, à son extrémité, en décrivant un coude avant de passer sous les arches d'un pont ruiné ; sa largeur, en cet endroit, peut être d'une centaine de pieds, mais bientôt le lit se resserre et s'encaisse. De grosses pierres, cachées sous les eaux, rendent le passage à gué assez difficile. Le dessin (N° 69) donne une idée exacte du cours de ce fleuve que je n'ai pas besoin de nommer ; nous avons sous nos yeux ces mêmes ondes qui se divisèrent à la voix de Josué et d'Élie, et où le baptême fut institué par celui qui était exempt de toute souillure. Les Arabes appellent Samark et Carak ces villages que nous apercevons sur les deux rives, et qui sont fameux dans l'histoire de la guerre des Juifs sous les noms de Gamala et de Tarichée, villes importantes alors. Le paysage est triste et sévère, et les montagnes grises de Saphet et le glacier de Gebel-scheik se reflètent dans le lac.

Pendant que je contemplais le Jourdain, Démétrius s'y plongeait la tête, convaincu, selon la croyance superstitieuse des Grecs, que ce genre de purification suffisait pour laver toutes les impuretés de sa vie passée ; c'était sa confession, sa contrition,



J. d'Estourmel del. Sabatier lith.

Im. Lemercier Benard et Cie

69

Le Jourdain.

et surtout sa satisfaction ; il ne connaissait pas d'autre sacrement de pénitence; je n'ai jamais rencontré d'homme plus matériel. L'âme, s'il y croyait, n'était pour lui qu'un accessoire du corps, et lorsqu'il priait Dieu, c'était toujours pour lui demander de l'argent, *cento mille dobloni;* c'était son chiffre. Quand il eut pris son bain dans lequel il avait une foi si vive, il nous conjura de nous en retourner au plus vite, de crainte des voleurs. Nos guides nous dirent que ces sables que nous voyions devant nous étaient l'entrée du désert et qu'ils appartenaient aux tribus errantes qui vivent de pillage, tandis que, sur la rive droite, nous nous trouvions dans le pays fertile et habité. Je ne m'en étais pas douté; cependant au retour, en considérant la nature du sol, je reconnus bien qu'avec un peu de culture il serait facile de le féconder, et qu'il indemniserait largement le laboureur de ses sueurs; mais ce n'est pas dans les entrailles de la terre que l'Arabe va chercher ses richesses ; il pense plutôt à les y cacher. Qui croirait que le Bédouin thésaurise? la chose est pourtant certaine. Le butin que lui rapporte le genre d'industrie auquel il se livre le plus volontiers est quelquefois considérable; cependant on ne le voit ni mieux vêtu, ni faisant plus de dépense ; riche ou pauvre, il n'en éprouve pas plus de besoins, et il enterre son argent dont il ne sait que faire ; un misérable en guenilles se confia à M. Weissman, ne sachant pas compter

et voulant connaître à combien montaient ses économies. Il s'y trouva la valeur de quinze mille francs de notre monnaie. Que vont faire les Arabes de plus de cent mille piastres qu'ils ont enlevées ces jours derniers à la caravane qui se rendait de Tabariéh à Damas? tout cet argent sera enfoui dans le désert, qui doit recéler ainsi beaucoup de ces trésors que les Turcs s'obstinent à aller chercher dans les ruines antiques, parce qu'ils y rencontrent habituellement les Francs et qu'ils ne s'imaginent pas qu'on puisse être attiré par un autre genre d'intérêt. Volney raconte l'histoire d'un de ces Arabes qui, ayant trouvé des perles fines dans sa part du butin, les faisaient cuire pour son dîner, les prenant pour une graine, et renouvelant ainsi, sans s'en douter, la folle prodigalité de son ancienne reine.

LXII.

PLAINE DE GÉNÉSARETH. — BETHSAÏDE. — CAPHARNAÜM.

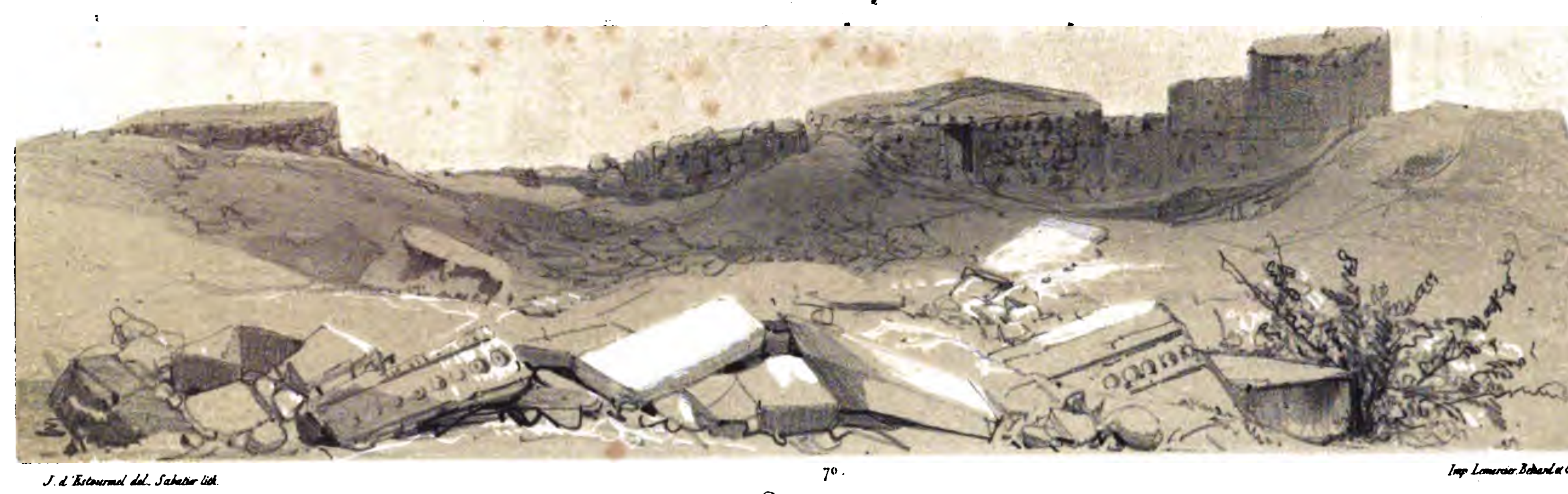
LE JOURDAIN A SON ENTRÉE DANS LE LAC. — KAN DU PUITS DE JOSEPH.

28 *Novembre*. Par une chaleur qui contraste singulièrement avec la température des jours précédents, nous entreprenons de remonter le long du lac jusqu'à l'embouchure du Jourdain. Nous entrons dans la plaine de Génésareth qui s'étend entre le village de Mechdel et celui de Hutin. A notre gauche, par une large embrasure que la nature a ménagée au travers d'une chaîne de rochers, et à laquelle on donne le nom de Val-des-Colombes, nous revoyons les deux sommets de la montagne des Béatitudes. Je rencontre des bergers et même un laboureur, car ce sol est si fécond qu'il ôte tout prétexte à la paresse, et les Arabes se décident à le laisser produire. Il est arrosé par des eaux qui s'échappent d'un abondant réservoir enclos dans un grand massif de maçonnerie.

A moins d'une heure de marche, je m'arrête sur l'emplacement que plusieurs géographes, et notamment d'Anville, se sont accordés à donner à l'an-

cienne Bethsaïde : c'est ici que seraient nés Simon, fils de Jean, André son frère, et Philippe; le premier, surnommé Pierre par Jésus, était marié et avait des enfants, et il vivait de sa pêche lorsqu'il fut fait pêcheur d'hommes, et appelé à devenir la principale pierre du grand édifice. C'est sur ces mêmes rivages que Jésus ressuscité lui conféra ses saints pouvoirs, et qu'il lui fut dit : « Paissez mes agneaux. » Philippe le tétrarque augmentait le bourg de Bethsaïde et lui donnait le nom de Julie, tandis que son frère Hérode fondait Tibériade, et le dédiait à l'empereur. Ces deux courtisans étaient loin de se douter qu'en ce moment un obscur pêcheur était près de sortir de Bethsaïde pour donner à Rome des successeurs aux Césars, et que ce serait le séjour de Jésus de Nazareth sur les bords de ce lac qui sauverait de l'oubli la ville de Tibère.

Nous nous élevons, le long d'une étroite corniche, jusqu'au sommet des rochers qui se dressent en cet endroit presque à pic au-dessus des eaux. Suivant notre guide, c'est ici que le troupeau de pourceaux possédé de l'esprit impur appelé Légion, se serait précipité; mais l'Évangile place ce fait au pays des Géraséniens, sur la situation duquel saint Luc ne laisse pas d'incertitude. « Jésus et ses disciples abor-« dèrent ensuite au pays des Géraséniens, *qui est sur « le bord opposé à la Galilée.* » Ainsi le Jourdain séparait la Galilée de la Décapole, dont les Gérasé-



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. | 70. | Imp. Lemercier, Bénard et C.

Capharnaüm.

niens faisaient partie. Un peu plus loin, une petite rivière, que nos moukres appellent Tabrac, fait tourner un moulin dont la chute d'eau forme une belle cascade. C'est sans doute cette source, très-abondante, dont parle l'historien Josèphe dans l'agréable description qu'il fait de ces rivages, qui portait le nom de Capernaüm, et que quelques-uns, ajoute-t-il (il ne les donne pas pour géographes), croyaient être une branche du Nil. Nous passons sous les arcs d'un aqueduc, et une heure après, toujours bordant le lac, nous nous reposons au milieu des ruines de cette orgueilleuse Capharnaüm, qui s'élevait jusqu'au ciel et qui a été abaissée jusqu'au fond des enfers. Les morceaux de colonnes et d'architraves, des chapiteaux renversés et d'autres débris témoignent de l'accomplissement de cette menace (N° 70). Quelques misérables cabanes tiennent la place qu'occupait jadis la ville impénitente et superbe où commença la prédication, et que saint Matthieu appelle la ville de Jésus. « Et quittant « Nazareth, il alla demeurer à Capharnaüm, ville « maritime sur les confins de Zabulon et de Neph- « tali, afin que cette parole d'Isaïe fût accomplie : « Le pays de Zabulon et le pays de Nephtali, proche « la mer, au delà du Jourdain, la Galilée des Gen- « tils, ce peuple qui était dans les ténèbres, a vu « une grande lumière, et le jour s'est levé sur ceux « qui habitaient dans la région de l'ombre de la

« mort. » En effet, Jérusalem elle-même n'a point assisté à plus de prodiges que ces rivages de la mer de Galilée, et notamment Capharnaüm. « Allez, « rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : « les aveugles voient, les boiteux marchent, les lé- « preux sont guéris, les sourds entendent, les morts « ressuscitent. » Ce fut aussi dans cette synagogue que Jésus tint le discours rapporté au chapitre vi de saint Jean, contre le sens caché duquel les Juifs, toujours matériels, se révoltèrent, et qu'il leur annonça l'eucharistie aussi clairement qu'au jour où il l'institua en faisant la Cène. « Celui qui mange « ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je « le ressusciterai au dernier jour; il demeure en « moi et je demeure en lui. »

A une forte lieue de Capharnaüm, après avoir traversé des terrains rocailleux et remplis de sources, nous trouvons un kan isolé environné d'un retranchement en clayonnage, ouvrage récent des soldats d'Ibrahim lorsqu'il marchait sur Damas. Le sol n'est plus qu'une agglomération de sable fin et de coquilles, alluvion provenant d'une rivière qui court rapidement sous nos pieds. Je revoyais le Jourdain beaucoup plus agréable à son entrée dans le lac qu'à sa sortie; ici ses eaux sont vives et transparentes. Assis sur sa rive, je répétais les paroles du psaume, qui semblent inspirées par l'aspect de ces lieux : « Je me « souviendrai de vous, Seigneur, dans la terre du

« Jourdain, près d'Hermon et de la petite mon-« tagne. » Je prenais plaisir à voir cette eau couler et se perdre dans la mer de Galilée, aujourd'hui bien différente du jour de notre arrivée à Tibériade; car il n'était plus question de tempête. Toute la furie des flots était tombée comme lorsque Jésus leur parlait, et en se mêlant avec une onde aussi paisible l'impétuosité du Jourdain s'y trouvait comme enchaînée. La soirée était ravissante de fraîcheur et de calme. Un long cercle de montagnes s'arrondissait devant nous, en serrant les contours du lac, dont le miroir réfléchissait l'image du ciel, de même que ses rivages nous retraçaient les souvenirs de l'Évangile. Nous nous trouvions en face de Corozaïm [1]; mais aucun gué ne s'offrait à nous. Il fallait forcément rester sur la rive occidentale, et même ne pas s'y oublier; car souvent nos guides regardaient autour d'eux avec inquiétude, et murmuraient contre notre

[1] En plaçant ici Corozaïm et non point Bethsaïde, je me soumets à l'autorité de d'Anville et des voyageurs qui m'ont précédé dans ces lieux; cependant trois passages de l'historien Josèphe sont de nature à laisser des doutes. Le premier (*Histoire des Juifs*, liv. XVII, chap. XIII) établit que Philippe avait le gouvernement de la Batanée, de l'Auranite et de la Trachonite, toutes provinces au delà du Jourdain;

Le second (liv. XVIII, chap. III) qu'il augmenta le bourg de Bethsaïde et l'appela Juliade.

Enfin le troisième (*Guerre des Juifs*, liv. III, chap. XXXV) que

imprudence; ils assuraient que nous courions le risque d'être enlevés. Je me décidai donc à regret à ordonner le départ; mais avant de m'éloigner je recueillis de l'eau du fleuve dans une bouteille de fer-blanc, et je remplis mes poches de coquilles.

Nous tournâmes vers le nord, laissant le lac derrière nous et le Jourdain sur notre droite, et nous nous dirigeâmes toujours en montant vers le puits de Joseph, le lieu où l'on dit qu'il fut vendu par ses frères. Nous rencontrâmes de nombreux troupeaux, des vaches de petite stature, mais bien proportionnées; des chèvres dont les oreilles pendent d'un demi-pied au-dessous de leurs cornes; et des brebis qui avaient peine à traîner après elles leur large queue plate et chargée de graisse. J'aimais à trouver ces troupeaux et leurs pasteurs nomades auprès de la citerne de Joseph, lorsqu'à travers les premières ombres de la nuit j'entrevis un grand bâtiment à

---

le Jourdain passe au-dessous de la ville de Juliade, à travers le lac de Génésareth.

En rapprochant ces trois citations, on devrait en conclure que Bethsaïde-Juliade se trouvait au débouché du Jourdain dans le lac et sur la rive gauche, au lieu intitulé par d'Anville Julia *vel* Corozaïm. Il n'est pas probable que les deux tétrarques eussent édifié leurs villes si proches l'une de l'autre, et non moins que Philippe, dont le gouvernement était séparé de celui d'Hérode par le fleuve, l'eût passé pour venir fonder Juliade sur la rive droite.

demi ruiné, devant lequel notre caravane fit halte. Nous poussâmes les battants d'une large porte, et, pénétrant dans une cour que je croyais déserte, je fus assez contrarié de la trouver pleine d'hommes et de chameaux. Démétrius, après avoir échangé quelques paroles, vint me prendre à part, tandis que je cherchais le puits du patriarche, et il me pressa de me remettre en route, en m'alléguant que le kan était à l'abandon et sans propriétaire responsable, que la société qui l'occupait lui paraissait suspecte, enfin que nous n'avions ni feu, ni lumière, ni même de l'eau pour boire. A cela, je lui fis remarquer que la nuit était noire, le bourg de Saphet distant de trois heures, les mules fatiguées et les muletiers peu au fait de la route; et il finit par convenir que, tout examiné, il y aurait encore plus d'imprudence à partir qu'à rester; restons donc, et faisons bonne contenance.

Cependant ces ruines se peuplaient de plus en plus; trois nouveaux hôtes y arrivèrent armés jusqu'aux dents, et s'établirent dans le même quartier que nous occupions. Je plaçai un des nôtres en observation sur la limite des deux campements, et il fut convenu que chacun veillerait tour à tour à la sûreté commune; mais tandis que nous étions si soigneusement en garde contre nos voisins, qui l'étaient eux-mêmes contre nous, des ennemis cachés, auxquels nous n'avions point pensé, nous

assaillirent traîtreusement, et ne nous laissèrent pas un instant de repos. Ainsi souvent un mal nous menace, et c'est un autre qui nous atteint. Toute la nuit (elle dura douze heures), je fus en proie à d'impitoyables insectes, dont la dent ou le dard m'étaient inconnus, et que je ne savais comment qualifier. Quand je m'examinai aux premiers rayons du jour, ils s'étaient retirés, et je ne trouvai plus sur mon corps que leurs morsures. Depuis, j'ai lu dans les relations de plusieurs voyageurs que le kan de Jeb-Joseph était renommé pour ses scorpions. C'est sans doute une espèce particulière et point venimeuse; car, toutes cuisantes qu'elles furent d'abord, les ampoules dont j'étais couvert n'eurent pas d'autres suites. Pour charmer mes douleurs, je repris mes recherches de la veille, et je trouvai enfin ma citerne au milieu d'une cour fermée, au fond de laquelle un sanctuaire turc est érigé. Je ne dissimule pas qu'il m'est resté beaucoup de doutes sur l'authenticité de cette tradition. En effet, nous lisons que Joseph, étant à Sichem, errait dans un champ en demandant ses frères, quand un homme lui dit : Ils se sont retirés, et je les ai entendus qui se disaient : Allons vers Dothaïm; et que Joseph fut après eux et les y trouva. Or, si ce dernier lieu est le même que celui appelé maintenant Jeb-Joseph, il ne faudrait pas moins de deux très-fortes journées pour s'y rendre à cheval de Sichem, en passant par les montagnes

de Gelboé, puis le long de la mer de Tibériade ; et Joseph aurait ainsi plus que doublé la route qu'il avait parcourue en venant de la vallée d'Hébron, et se serait trouvé avoir traversé la Palestine dans presque toute sa longueur. Il paraît plus probable que Dothaïm n'était pas à une si grande distance de Sichem, et d'Anville le place au-devant du Thabor, dans la plaine d'Esdrelon, ce qui est conforme au passage suivant du Livre de Judith : « Le prêtre « Éliacim écrivit à tous ceux qui habitaient vers « Esdrelon, vis-à-vis de la grande plaine qui est « près de Dothaïm. » Cette digression prouve en faveur de ma candeur ; car certainement je ne serais pas indifférent, en dépit des scorpions, à l'idée d'avoir reposé auprès de cette citerne des premiers âges, d'où Joseph sortit pour administrer l'empire des Pharaons. On peut aussi remarquer que les marchands ismaëlites auxquels Joseph fut vendu, et qui *passaient, venant de Galaad, et allant en Égypte,* d'après les termes de la Genèse, auraient précisément tourné le dos à l'Égypte, si venant de Galaad, qui est plus bas que le lac de Tibériade et situé en deçà du Jourdain, ils avaient pris leur direction par Jeb-Joseph.

LXIII.

SAPHET.

RETOUR A TABARIÉH.

Le 29 au matin nous passâmes devant une longue file de rochers calcaires, qui s'élèvent à pic à une grande hauteur, et qui sont percés de beaucoup de grottes naturelles; puis, traversant un ravin à notre gauche, et gravissant toujours, nous atteignîmes enfin la ville de Saphet. Je ne demandais pas mieux que de me croire dans l'ancienne Béthulie, et d'y rechercher les traces de Judith; mais la lecture de cette belle histoire et l'examen des lieux ne peuvent guère laisser d'illusion, bien que cette erreur se soit accréditée. Ce n'est point dans ces environs qu'on peut rencontrer la grande plaine d'Esdrelon, ni quelque plaine que ce soit; d'ailleurs, Saphet existait sous le nom de Sephet dans les temps antérieurs à la délivrance de Béthulie, ainsi qu'il résulte du premier verset du Livre de Tobie. Je ne puis donc m'expliquer comment on a confondu deux localités bien distinctes. La moderne Saphet est disséminée sur le revers de la montagne, dont un château flanqué de grosses tours couvre le sommet; elle est bien plus vivante que Tibériade, et, comme elle est peu-

plée en grande partie de Juifs, il s'y fait beaucoup de commerce. Ces Juifs sont attirés par leurs traditions religieuses, ou pour mieux dire par les rêveries que leurs rabbins y ont substituées; ils se sont persuadés que le Messie doit d'abord paraître à Saphet, y rester quarante ans, puis aller régner à Jérusalem. Qu'ils tournent les yeux vers Nazareth, ils y trouveront, à dix ans près, la prédiction accomplie il y a dix-huit siècles. Notre bon M. Weissman, qui attend le Messie avec toute la foi possible, et qui se propose bien de l'arrêter au passage, a acheté à cette intention une maison à Saphet.

Ma passion pour les châteaux-forts finira par m'y faire enfermer. J'ai cru pouvoir en toute sécurité dessiner celui-ci, et la leçon de Patras était déjà perdue pour moi. Un Arabe vint me la rappeler brutalement; il me saisit au collet, sans égard pour toutes les explications que je lui donnais en français. La résistance n'eût servi qu'à faire déchirer mon habit et peut-être mes dessins, qu'il convoitait visiblement, et que j'étais bien décidé à ne pas lui abandonner. Malheureusement, j'avais laissé tout mon monde prendre les devants, et voyant que ce soldat tirait son yatagan et m'entraînait hors du chemin, je n'étais pas sans inquiétude sur mon sort, ne pouvant me faire comprendre et ne sachant à qui me recommander. S'il me met sous clef, me disais-je, où Démétrius ira-t-il me chercher? Heureusement il

me conduisit à un corps-de-garde; c'était ma bonne chance. Le chef du poste me fit plusieurs questions. La mémoire me revint à propos, je répondis *men fiche* [1]; c'était tout ce que je savais de la langue. Il goûta mes raisons, et après quelques moments il me fit signe que j'étais libre. Je n'en étais pas plus avancé; car je ne savais où aller. Enfin, en cheminant à l'aventure, je retrouvai par un heureux hasard les traces de notre caravane; elle s'était casée dans une salle basse où Démétrius était dans le feu de la composition d'un dîner, qui l'empêchait de songer à ce que j'étais devenu. J'étais fou de m'écarter ainsi, sans armes, sans suite et surtout sans trucheman; mais je suis rêveur de ma nature, j'aime à aller seul, à errer au hasard, à faire des découvertes; la compagnie diminue beaucoup pour moi le plaisir de la promenade, et l'obligation de ne marcher qu'avec un écuyer m'aurait gâté la chevalerie.

Le site de Saphet est très-imposant; l'œil plane au midi sur la mer de Galilée dont il embrasse tous les contours, ainsi que le territoire des trois tribus de Nephtali, Zabulon et Issachar. Vers le couchant, de longues chaînes de montagnes se succèdent jusqu'à l'horizon, et nous reconnaissons parmi elles le

---

[1] Nous entendions sans cesse autour de nous cette locution négative qui répond au *non c'è* des Italiens, et qui nous faisait rire par sa ressemblance avec une mauvaise expression française.



J. d'Estournel del. Sabatier lith. 71 Im. Lemercier Benard et C.

Saphet.

sommet fourchu du mont des Béatitudes, le Thabor et jusqu'au Carmel (N° 71). Après avoir joui de cet aspect, nous prîmes le chemin direct de Tabariéh de manière à y arriver de jour; la descente fut longue et souvent rapide; nous laissâmes à notre droite des cavernes percées dans de grandes masses de rochers dont nous étions séparés par des gorges profondes; enfin, parvenus dans la plaine de Génésareth, nous prîmes terre; nous n'avions pas cessé, depuis Saphet, de marcher sur des pierres. Nous rejoignîmes, au village de Mechdel, la route que nous avions suivie la veille, et le soir nous nous reposions dans notre bon gîte de Tabariéh; j'en avais grand besoin, je tombais de fatigue. La chaleur, les chemins raboteux, la réverbération d'un soleil ardent sur ces roches nues, la mauvaise nuit surtout du kan de Jeb-Joseph avaient épuisé mes forces. Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob récompense dans sa miséricorde l'honnête Juif Weissman de l'hospitalité qu'il m'a donnée en son nom! Que le repos du corps que j'ai goûté chez lui lui vaille celui de l'âme! La grâce renferme des trésors inattendus. Dieu rend au centuple; il acquitte jusqu'à un verre d'eau, et le grain de sénevé, la plus petite des semences, devient un arbre pour les oiseaux du ciel.

Nous mangeâmes de bon appétit un bon souper dont notre hôtesse ne prit point sa part. Cette jeune femme, dans sa quinzième année, était déjà mère

de deux enfants; son mari était venu de Pologne l'épouser à Tunis. L'étonnement se peignait sur son joli visage lorsque nous la remercions de quelque service, et elle nous rendait à table ceux de la plus humble servante. Nous nous regardions aussi surpris qu'elle, mes neveux et moi, et nos yeux se demandaient comment il pouvait être dans les mœurs d'une nation qu'un mari ravalât ainsi sa femme à la condition d'une fille d'auberge. Le costume singulier de Mme Weissman ajoutait encore au piquant de sa physionomie; elle était enveloppée de la tête aux pieds dans une espèce de domino mi-partie jaune clair et brun foncé, avec une ceinture attachée sur les hanches. M. Weissman me dit que sa femme, les jours de sabbat, mettait sous ce manteau un riche habit, et des pierreries pour trente mille piastres, mais que, chez eux, les femmes ne se paraient que pour leur mari. Dès qu'un tiers survient, le domino doit aussitôt dérober à ses yeux toute apparence de toilette.

Un long soupir de notre Juif n'avait point échappé à mon attention lorsqu'il parla des trente mille piastres de pierreries, et je m'aventurai à lui en demander la raison. Je recueillis ainsi un fait assez étrange et qui peint les mœurs locales. Le mois dernier, une femme israélite de Tabariéh, endoctrinée par des Turcs, avait témoigné le désir d'embrasser la loi du Prophète et s'en était ouverte au muphti;

la chose s'étant ébruitée, les parents fort affligés imaginèrent d'aller offrir au chef de la religion un cadeau de deux mille piastres s'il consentait à déclarer que cette fille était ivre quand elle lui avait parlé d'abjurer; celui-ci n'a garde de refuser. Il donne sa parole et on lui remet d'avance deux bourses, la moitié de la somme. Quand sa déclaration est faite et publique, les Juifs se voyant hors d'affaire et l'honneur de leur religion sauvé, emmènent la fille chez un d'entre eux et veulent persuader au muphti qu'ils sont quittes envers lui; celui-ci furieux excite le fanatisme de ses ouailles; une troupe de forcenés court enlever la néophyte qui se trouvait précisément réfugiée dans la maison de la belle-mère de notre hôte, on la fait musulmane et, sans désemparer, un d'eux la prend pour femme; de tout cela, M. Weissman aurait pu s'en consoler, mais les joyaux de sa moitié se trouvaient déposés chez sa mère, et, dans le tumulte et la confusion d'une exécution aussi brusque, les pierreries et la Juive s'en sont allées ensemble; depuis ce temps, M. Weissman s'adresse au gouverneur, réclame auprès du muphti, recherche l'appui des consuls, enfin demande justice, mais c'est comme s'il parlait de l'envoyer en pleine mer, et sa jolie femme n'est plus parée que de ses seuls attraits. Pendant qu'elle nous servait le souper, notre amphitryon, rigide observateur de la loi de Moïse, s'occupait exclusivement du soin de rester pur et de

veiller à la stricte observance des moindres préceptes du Lévitique : telle cuiller devait servir pour le lait et ne devait point toucher à la soupe. Il avait eu, dit-il, le projet de nous offrir un chevreau, mais, en considérant le foie de l'animal, il s'était aperçu qu'il y avait des taches ; il voulait nous accompagner le lendemain vendredi jusqu'à Nazareth, mais le sabbat l'embarrassait beaucoup, car la journée était forte, et, si nous étions surpris en route par le coucher du soleil, notre Israélite devait aussitôt s'arrêter n'importe en quel lieu, et toute circulation lui devenait interdite.

Le lendemain, mon Grec me donna la comédie ; il se récriait sur les superstitions des Juifs, et prétendait que leurs manies lui étaient tellement antipathiques, qu'il ne pouvait se décider à goûter de leur cuisine. En effet, j'avais remarqué que la veille il s'était retiré quand nous nous étions mis à table. « Mais, Démétrius, lui observai-je, le souper était fort bon. » Il prit l'air le plus grave. « Je le crois, seigneur comte, mais tenez pour certain qu'il y a toujours quelques diableries dans la cuisine des Hébreux. — Cependant, Démétrius, tout était préparé et servi proprement, même avec recherche ; nous avions du linge blanc, des assiettes de porcelaine, des fourchettes, toutes choses qu'on ne trouve ni chez vos palicares en Grèce, ni chez les émirs en Syrie. — A la bonne heure, seigneur comte, mais

cela ne fait pas le fond de la cuisine; et d'ailleurs ces gens-là sont tellement superstitieux que si je mangeais avec eux, je suis sûr qu'il m'arriverait quelque malheur. » Les deux faisaient bien la paire!

LXIV.

LE THABOR.

Le 30 novembre, départ de Tabariéh. Je dis adieu à ses remparts, à ses tours, à ses pieux souvenirs, à ceux de la croisade et de Tancrède. Bon Tancrède, qui faisait jurer à son écuyer de ne jamais publier les exploits qu'il lui verrait faire; comme il eût été bien placé dans notre siècle de modestie et de désintéressement! Nous nous dirigeons vers le Thabor, et je me retournai plus d'une fois pour contempler encore la mer de Tibériade et ses rivages, dont j'avais parcouru la partie occidentale depuis l'entrée du Jourdain jusqu'à sa sortie, sept heures de marche. Ce pays, s'il était en d'autres mains, serait encore la terre où coulaient des ruisseaux de lait et de miel. Et, quand nous eûmes franchi la ceinture de monts qui entourent le lac, nous ne traversâmes plus que des terres labourables, mais non labourées, et qui, au défaut de culture, témoignaient leur fécondité par la multitude de plantes parasites dont elles étaient chargées. Après trois grandes heures, nous arrivâmes

au bazar, vaste bâtiment en ruine où, chaque lundi, on vient de Nazareth et des environs tenir un marché. C'est vers ce lieu que d'Anville place Dothaïm, au pied du Thabor (N° 72).

Du haut de cette sainte montagne, on voit se déployer autour de soi un magnifique panorama religieux et historique, digne de figurer avec celui de Jérusalem, et qui embrasse toute la Galilée. Le Thabor est justement situé entre Nazareth et le lac de Tibériade. Ainsi trente-deux années de la vie de Jésus passent ici sous vos yeux. Si, du Nouveau Testament, nous remontons à l'Ancien et jusqu'aux fastes les plus reculés de la Bible, nous avons à nos pieds la plaine d'Esdrelon; Béthulie nous rappelle Holopherne et Judith; Endor, la Pythonisse et Saül; le village de Débora, la prophétesse de ce nom; et les pâturages de Dothaïm, l'esclavage de Joseph. Je demande, tout sentiment religieux à part, si la plaine de Troie elle-même offre des souvenirs plus épiques que celle d'Esdrelon. En face de nous, au midi, les montagnes de la Samarie ferment l'horizon, vers la gauche, et plus rapprochées, celles de Gelboé dominent Jesraël, la ville d'Achab, et, sur notre droite, se prolongent jusqu'à la grande mer les verts plateaux du Carmel, témoins des miracles d'Élie. C'est au milieu de tant de scènes sublimes que s'élève plus sublime encore la crête du mont où le Rédempteur, dans sa transfiguration mystérieuse,



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. — Imp. Lemercier Benard et C.

72

Le Thabor.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith.

73

La Transfiguration

Imp. Lemercier

dévoila manifestement à trois disciples préférés sa nature divine. C'est ici qu'il faut, comme eux, se prosterner et adorer. Indépendamment de tout ce qui le recommande à l'âme et à l'imagination, le Thabor est encore, matériellement parlant, une belle montagne; des bois et une végétation abondante la verdissent jusqu'à son sommet où l'on peut parvenir en une heure en suivant un sentier facile et sans descendre de cheval; j'y trouvai la fortification dont, au rapport de Josèphe, les Romains s'emparèrent de son temps; de grands pans de murs sont restés debout. A travers une brèche et de larges fossés, je pénétrai dans l'enceinte où plusieurs citernes sont creusées dans le roc. Enfin l'on me montra une chapelle souterraine avec trois autels, restes d'une église érigée par la piété de sainte Hélène à la place où Pierre, dans son trouble, proposait à son divin maître de dresser trois tentes (N° 73).

Le froid et le soir nous obligèrent de penser à la retraite; un vent glacial et un ciel nébuleux avaient succédé au chaud et brillant soleil des deux jours précédents; nous nous plaignons souvent, dans nos contrées, des variations subites et fréquentes de la température, mais je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé de plus sensibles qu'en Syrie. Nous passâmes devant une grotte où Jésus-Christ, au moment de descendre la montagne, recommanda le secret aux trois apôtres. Saint Jean l'a gardé, et il est remar-

quable que ce soit le seul des quatre évangélistes (lui, témoin oculaire) qui n'ait point parlé de la transfiguration. Nous apercevions sous nos pieds le village de Débora, où l'armée des Chananéens fut mise en déroute douze cent quatre-vingt-six ans avant l'ère chrétienne. Les Israélites étaient alors opprimés par Jabin, roi puissant qui avait neuf cents chariots armés de faux, et, en ce temps, Débora la prophétesse jugeait le peuple, assise sous un palmier qui portait son nom. Elle manda Barac qui demeurait en Nephtali (le pays que nous venons de parcourir le long du lac vers Saphet) et elle lui dit : « Prenez dix mille combattants de Nephtali et de Zabulon (la tribu où est située Nazareth), et menez l'armée sur la montagne de Thabor (limite de Zabulon et d'Issachar) ; quand vous serez au *torrent de Cison* (qui part du Thabor et se jette dans la grande mer en suivant la plaine d'Esdrelon), je vous amènerai Sisara et son armée et je vous le livrerai, dit le Seigneur. » Cependant Sisara sut que Barac *s'était avancé sur le mont Thabor*, et il vint de son côté avec ses neuf cents chariots *au torrent de Cison*. « Courage ! dit alors la prophétesse à Barac, car voilà le Seigneur même qui vous conduit. » *Barac et les combattants descendirent donc du Thabor*, et en même temps le Seigneur frappa de crainte Sisara ; son armée fut taillée en pièces, et lui-même périt de la main d'une femme.

Débora chanta cette victoire dans un cantique inspiré.

« Mon cœur aime les princes d'Israël. Zabulon et « Nephtali se sont exposés à la mort; on a combattu « contre Sisara du haut du ciel » : ce qui peut peindre au figuré la rapidité de la course des enfants d'Israël s'élançant des hauteurs du Thabor, sous lequel le champ de bataille, qui a gardé le nom de la prophétesse, se trouve presque perpendiculairement situé. Elle continue : « Le torrent de Cison a en- « traîné les cadavres. Le torrent de Cadumim, le « torrent de Cison! O mon âme! foule aux pieds les « corps de ces braves. » Je ne citerai point tout le cantique, qui est de la poésie la plus élevée et a le mouvement d'une ode; la fin surtout en est bien frappante. Après avoir décrit la mort de Sisara, « Sa mère, ajoute la prophétesse, regarde par la « fenêtre, et, du fond de sa chambre, elle crie : « Pourquoi son char ne revient-il pas encore? pour- « quoi ses chevaux tardent-ils tant? Et la plus « sage d'entre les femmes de Sisara répond ainsi : « Peut-être que maintenant on partage les dé- « pouilles, et qu'on choisit pour Sisara la plus belle « d'entre les captives; on choisit des robes des cou- « leurs les plus variées, et on lui destine quelque « précieuse ceinture brodée à l'aiguille, pour qu'il « la porte sur lui comme un ornement. Ainsi tom- « bent tous vos ennemis, Seigneur; mais que ceux

« qui vous aiment soient comme le soleil lorsque ses « rayons brillent à l'aurore. »

Je m'étais proposé de rechercher, le livre à la main, la position des lieux qui y sont décrits. Je passai de l'autre côté du torrent, desséché en ce moment, mais dont le lit est reconnaissable par les pierres qu'il a roulées; et, me plaçant en face du village de Débora, au-dessus duquel s'élève la montagne, je restai frappé du rapport du site, tel qu'il se présente encore aujourd'hui, avec le récit de la Bible. L'armée des Chananéens s'étendait le long de la base du Thabor, jusqu'au village d'Endor, que j'aperçois à ma droite. « Ils périrent à Endor et de- « vinrent comme le fumier de la terre. » (Ps. XXXII.)

Nous n'arrivâmes qu'à deux heures de nuit à Nazareth. Nous retrouvâmes avec plaisir *ce local célèbre dans l'histoire du christianisme*, comme parle Volney; c'est tout ce qu'il trouve à en dire : la naissance de Jésus-Christ est un si petit événement!

LXV.

NOUVEAU SÉJOUR A NAZARETH. — SÉPHORIS.

M. Weissman nous avait précédés, charmé de n'avoir pas été surpris en route par la première heure du sabbat, qui l'aurait obligé de mettre pied à terre et de coucher à la belle étoile. Remarquant que nous avions rempli deux bouteilles d'eau du Jourdain et que nous les conservions soigneusement, il nous demanda, car le juif se retrouve toujours, ce que pourrait valoir cette eau transportée en France, et si un tel commerce offrirait quelques chances de bénéfice. Le lendemain, il prit congé de notre caravane, pour aller retrouver ses pénates. Je vis partir à regret notre bon hôte de Tibériade. Peut-être est-ce l'air du pays qui agit sur moi; mais je n'éprouve pas pour les Juifs la répugnance qu'ils inspirent en général; leur ancienne grandeur m'intéresse, leur misère actuelle m'apitoie, leur respect pour les souvenirs éveille mes sympathies. Au fait, une fois la première erreur admise, je les trouve bien plus conséquents que tous nos dissidents, réformés et réformateurs; un Israélite de bonne foi a droit aux égards. Nous ne pouvons oublier que notre arbre est greffé sur leur souche, et, qu'ainsi que l'ont professé les Pères de l'Église, dont le dicton

les ruines pittoresques d'une église élevée sur l'emplacement de leur demeure (N° 74). Le château gothique qui couronne le mont, et à l'entour duquel le village est groupé, a été construit avec d'antiques matériaux et des fragments de sarcophages. Plus bas une colonne est debout, plantée en terre; sa base est renversée. Séphoris fut réduite en cendres par Varus, qui vendit à l'encan tous les habitants; mais elle fut bientôt rebâtie, et devint, sous Hérode le tétrarque, la principale et la plus forte place de la Galilée.

LXVI.

CAÏFFA. — LE COUVENT DES CARMES.

Le 5 décembre, nous quittâmes définitivement Nazareth, où nous étions arrivés le 17 novembre. Notre caravane s'était grossie d'un pèlerin allemand, et d'un jeune Arabe chrétien, qui devait nous servir de guide jusqu'à Jérusalem : c'était la confusion des langues. Souvent nos moukres m'impatientaient par leur lenteur, qui vraiment était désespérante; je me fâchais contre eux en italien, je leur adressais de vifs reproches. Mon Grec les leur passait en mauvais turc, et je ne sais si leur chef, qui était Persan, finissait par en comprendre quelque chose. Rien ne gâte les injures comme l'intermédiaire d'un traduc-



J. d'Escournel del. – Sabatier lith. 74 Imp. Lemercier

Séphoris. Ruines de l'église construite sur l'emplacement de la maison de St Joachim et de Ste Anne

teur qui conserve son sang-froid; mais quand mon indignation parvenait à se communiquer à Démétrius, il avait une manière beaucoup plus claire que la mienne de correspondre avec ces pauvres diables; ils le craignaient comme la peste, et ce n'est pas assez dire dans un pays où l'on s'en soucie peu. Ses gestes étaient moins libres avec son grand cuisinier, qu'il appelait toujours Adelphé; mais il lui rendait la vie aussi dure que s'il l'avait battu. Chaque nuit il fallait que Georges se relevât plusieurs fois pour apprêter à manger à son insatiable maître, dont l'appétit, stimulé par le froid, ne se contentait plus des quatre repas du jour. En récompense, Georges se faisait servir par les moukres, les moukres par Jacob, notre guide, et Jacob par le pèlerin; ce dernier se prêtait à tout. Parti des frontières de la Bosnie, pauvre d'argent, pauvre d'esprit, sa foi lui suffisait; il voulait voir Jérusalem, visiter les lieux saints, et n'aspirait pas à autre chose. Démétrius l'examinait avec surprise, et disait de temps en temps : Je ne puis m'expliquer sa spéculation! Il fut très-brillant ce jour-là (je veux dire le Grec et non le Bosnien), et, tandis que nous cheminions, il entama un long éloge de l'Égypte, au détriment de la Judée. Quand mes neveux lui demandèrent la cause de son admiration, j'entendis qu'il leur disait : « Et les momies, messieurs, y a-t-il quelque chose de plus beau dans toutes les religions? » Et s'étendant

sur cet admirable usage d'embaumer les corps : « n'est-il pas bien consolant de penser, ajoutait-il, qu'on sera ainsi conservé pendant des milliers d'années, et qu'on vaudra de l'argent après sa mort. »

Quand nous eûmes longtemps descendu en nous éloignant de Nazareth, nous ne nous trouvâmes plus séparés du Carmel que par la grande plaine d'Esdrelon ; nous y rencontrâmes quelques charrues en exercice. Il faut voir l'insouciance avec laquelle un Arabe laboure ; le soc ne pénètre pas plus avant que chez nous les dents de la herse ; mais le moindre appel à la terre suffit pour provoquer sa fécondité naturelle ; elle rapporte environ trente fois la semence, et, avec un excellent blé, on trouve le moyen de fabriquer un détestable pain. Ce sont de petites galettes très-minces qu'on applique un moment contre les parois d'un vase de terre où l'on a mis quelques charbons allumés ; la pâte voit à peine le feu, et, loin d'être cuite, elle n'est même pas sèche ; le pain que nous mangions au couvent, fait à l'européenne et très-bon, ne revenait pas à un sou la livre. La viande est aussi à bas prix, et le mouton, à peu près la seule dont on fasse usage, ne coûte pas plus de deux sous. Voilà pour la nourriture. Quant au vêtement, on se procure pour six francs un long et large manteau d'étoffe de laine à grandes bandes bleues et blanches, dans lequel l'Arabe dort la nuit et végète le jour ; rien n'entre-

tient son indolence comme cette facilité de vivre. Le cultivateur se garderait bien d'arracher les mauvaises herbes de son champ, mais en revanche il est obligé d'arracher le blé qui, si on le fauchait, se trouverait confondu avec l'ivraie. C'est le contre-pied de ce que le père de famille recommande à ses gens dans la parabole : « Enlevez premièrement « l'ivraie et liez-la en botte pour la brûler. » Maintenant on enlève d'abord le bon grain, et on laisse l'ivraie qui reste en possession de la terre et qui n'a pas besoin, pour étouffer la moisson, que la main d'un ennemi vienne la semer.

Nous descendîmes vers la mer, parallèlement au torrent de Cison, et nous ne tardâmes pas à apercevoir la petite ville de Caïffa, dont la plage, qui s'étend au pied du Carmel, offre un agréable mélange de végétation de différentes nuances : aloès, grenadiers, lauriers-roses; ces derniers fleuris comme au printemps : entre ces arbustes s'élevaient de hauts palmiers dont le panache vert se détachait sur un ciel du bleu le plus vif. Nous ne fîmes que traverser Caïffa; un trajet de mer de deux lieues sépare son port de celui de Saint-Jean-d'Acre, mais il faut quatre heures pour parcourir à pied la courbe que le rivage décrit d'une ville à l'autre.

Nous trouvâmes chez les pères du Carmel le même accueil que chez ceux de Nazareth. Je voudrais que les gens qui ont toujours le sarcasme à

la bouche quand il s'agit des moines, vinssent en Orient mourir comme nous de faim, de soif et de fatigue. Le soir, en sonnant à la porte du monastère hospitalier, en voyant s'ouvrir le guichet, ils seraient bien obligés de convenir qu'il vaut mieux rencontrer dans le désert des capucins que des philosophes. En ce moment les carmes étaient occupés à rebâtir leur demeure ruinée en 1823 par le pacha d'Acre, qui les haïssait et qui leur avait appliqué de rigoureuses dispositions prescrites par le Divan contre les caloyers grecs; ils obtinrent peu après un firman qui les autorisait à reconstruire; mais Abdala, acharné après eux, imagina alors de leur masquer la vue en élevant une maison de plaisance devant leurs fenêtres sur la pointe du rocher qui regarde la mer; il n'en a pas joui longtemps, et sa villa servait naguère d'hôpital à l'armée égyptienne. Les aumônes de la chrétienté n'ont pas manqué aux bons religieux. La bâtisse avance; elle est solide et peut paraître élégante à des yeux fatigués comme les nôtres de voir habituellement des masures et des décombres.

Le lendemain, nous assistâmes à la messe dans la chapelle de Saint-Louis. Au fond de l'église, un petit souterrain servit, dit-on, de refuge à Élie, dont on donne aussi le nom à d'autres grottes dans les environs; la principale se trouve au bas de la montagne et proche de la mer; elle peut avoir cin-

quante pieds de longueur; elle est large et élevée à proportion. Les Pères l'appellent *la scuola dei propheti*, et pensent que ce fut une des retraites où Abdias déroba les prophètes du Seigneur à la fureur de Jézabel.

Au déjeuner, un religieux maltais, qui dessert à Caïffa un petit hospice dépendant du couvent, vint se réunir aux deux italiens; le sujet de la conversation fut, comme d'ordinaire, Ibrahim-Pacha. « Il « nous visita, dit le père gardien, pendant le long « siége d'Acre. Il accepta le café et la pipe, et nous « traita avec bienveillance. Comme il observait « que c'était une grande tâche que nous avions en- « treprise de rebâtir notre église: Il ne tiendrait, lui « répondis-je, qu'à Votre Excellence de la rendre « facile. Il se mit à rire et, me montrant un méde- « cin italien qui l'accompagne d'habitude: Tenez, « confessez-le, me dit-il; il est gros de péché. Ce fut « son expression. Il voulait en effet que je me misse « de suite à l'œuvre, malgré les excuses du méde- « cin; mais enfin, sur l'assurance que je lui donnai « qu'il fallait un peu de préparation: Eh bien! de- « main sans faute. Puis, changeant de propos: « Avez-vous lu Voltaire? C'est un grand philosophe. « Je lui répondis que nous avions une autre philo- « sophie que la sienne. Le lendemain, à Caïffa, il « affecta, devant tous les Turcs, de ne parler qu'au

« père Juliano pour lequel il réserva toutes ses « attentions. »

Cette manière d'agir du futur souverain de l'Égypte, et peut-être de la Turquie, tient évidemment à un système. Mais si Ibrahim est convaincu, comme il semble l'être, de la supériorité de nos lumières sur les absurdités de sa religion, il devrait chercher à se les approprier, à en éclairer les populations qu'il est appelé à gouverner, mais peu à peu et discrètement, en suivant la pente douce des améliorations, au lieu de heurter de front des préjugés enracinés et d'humilier publiquement des orgueils implacables; ses préférences pour les chrétiens ne réussiront qu'à les faire égorger si la réaction turque a lieu, et la civilisation dans l'Orient n'y aura rien gagné. Seulement, pendant quelques années, les coups de bâton auront changé d'épaules. Dieu veuille surtout qu'on ne prenne point la régénération à rebours! ce qui ne manquera pas d'arriver si c'est à l'évangile de Voltaire qu'on prétend convertir ces gens-ci; mieux vaudrait, je crois, qu'ils gardassent leur ignorance; et si l'on n'en fait pas de bons chrétiens, je ne vois pas ce qu'on pourra gagner à en faire de mauvais Turcs.

LXVII.

LE MONT CARMEL.

En quittant le couvent, nous nous dirigeâmes vers le village d'Azifia qui en est à quatre bonnes heures; nous jouîmes constamment d'une vue admirable. A notre gauche, nous dominions sur la plage de Caïffa, sur son golfe dont l'exact demi-cercle semble arrondi au compas, et sur la plaine d'Esdrelon. A droite, nous avions la mer et les terres basses qui s'étendent à perte de vue entre ses rivages et la longue chaîne du Carmel; nous découvrions Césarée et jusqu'à Jaffa. Les bois qui couvrent le plateau sont courbés et tondus par le vent de la mer, mais partout la végétation est abondante, et les sentiers que nous parcourions offrant un accès facile, nous fîmes la plus agréable promenade, qu'un beau soleil favorisait encore; cette riante solitude était animée tantôt par des volées de perdrix qui partaient sous nos pieds, tantôt par des gazelles qui bondissaient à nos côtés; plus loin, nous apercevions des sangliers qui s'éloignaient lentement. C'était sans doute dans ces clairières que paissaient les trois mille brebis et les trois mille chèvres de Nabal, lorsque sa femme, aussi prudente que belle, le sauva de l'indignation de David. Ce dernier, résolu à l'exter-

miner avec tous les siens, montait le Carmel, suivi de quatre cents hommes armés, quand Abigaïl se présenta et lui dit : « Que le cœur de mon seigneur « ne soit point sensible à l'injustice de Nabal, parce « qu'il est insensé et que son nom même marque sa « folie. Maintenant, mon seigneur, comme Dieu est « vivant, comme votre âme est vivante, que vos « mains restent pures de sang; recevez les présents « que vous fait votre servante et remettez-lui l'ini- « quité qu'elle prend sur elle. »

David bénit la femme prudente et forte, de l'avoir empêché de verser le sang; il agrée ses présents et la renvoie en paix. Abigaïl revient vers l'insensé qui faisait dans sa maison un festin de roi; son cœur nageait dans la joie; elle attend que cette folle ivresse soit dissipée et lui apprend le danger qu'il a couru; son cœur alors est frappé de mort, et, comme pétrifié, il meurt. Et les gens de David viennent sur le Carmel trouver sa veuve et lui disent : « Notre maître nous a envoyés pour vous demander d'être sa femme. » Abigaïl se prosterne et répond : « Que votre servante soit employée à laver les pieds des serviteurs de mon seigneur », et prenant cinq femmes pour l'accompagner, elle va épouser le roi.

Je me laisse aller au plaisir d'extraire de la Bible ces histoires qui, belles par elles-mêmes dans leur simplicité, prennent un charme extrême quand elles

sont lues sur ces montagnes où elles se sont passées il y a trente siècles. A mi-chemin, nous laissâmes sur notre gauche les ruines d'un village abandonné, peut-être depuis la mort de Nabal, et, vers le soir, nous trouvâmes à Azifia l'hospitalité accoutumée, dans la demeure d'un scheik chrétien. Trois ménages de la même famille se partageaient la maison et vivaient en bonne intelligence; les trois jeunes femmes étaient belles; elles avaient les poignets et les bras entourés de bijoux massifs en argent, et deux espèces de gourmettes, formées de petites pièces de monnaie enfilées, retenaient sous leur menton le voile qui flottait sur leur tête. Une d'elles allaitait à la fois deux enfants; l'aîné, qui avait près de trois ans, tétait debout et d'un air fier et mécontent. Il était facile de reconnaître que le petit gourmand supportait impatiemment le voisinage et la concurrence d'un second convive; durant cet appétissant banquet, les doux yeux de la jolie nourrice, taillés en amande et légèrement bordés d'un cercle d'indigo, se portaient alternativement sur les deux enfants, sur moi et sur le domestique du couvent qui me servait d'interprète. Elle satisfit aux questions que je lui adressai sur sa toilette et notamment sur la mentonnière dont j'ai parlé et qui formait aussi bandeau; j'appris qu'il était d'usage pour les femmes de porter ainsi leur bourse à leur tête. Tantôt ce sont des sequins d'or, tantôt des demi-talaris; dans les jours de pé-

nurie, on défile grain à grain le précieux chapelet, qui s'en va en détail au marché. « Quand les temps redeviennent meilleurs, nous retrouvons notre argent », ajouta la jeune femme avec un sourire agréable et qui dénotait de la finesse, « et nous recomposons peu à peu notre parure. » Du reste, ces belles personnes, avec leurs joyaux et leur vêtement de soie qui les enveloppait de la manière la plus pittoresque et la plus faite pour relever leurs agréments naturels, vivaient au milieu de la saleté et de la vermine, ainsi qu'il est d'usage dans ces pays où l'on manque de tout, et où tout serait sous la main si l'on se donnait seulement la peine de ramasser.

Le 7 décembre, malgré les beaux yeux de nos Carmélites, il fallut partir à l'aube du jour. Je voulais m'arrêter au lieu appelé le Sacrifice, où le feu du ciel consuma l'offrande d'Élie. La partie du Carmel que nous traversâmes dans cette matinée me parut mieux cultivée et moins pittoresque que celle qui m'avait tant plu la veille. Après une heure et demie de marche, nous quittâmes le sentier battu, et, tournant à gauche dans le bois, nous trouvâmes à cent pas environ, au milieu d'une petite clairière, les ruines d'une chapelle et un autel qui devint aussitôt l'objet de la vénération de nos guides (N° 75). De ce lieu élevé et à travers les feuillages, nous découvrions en face de nous le dôme imposant du Thabor, et, sous nos pieds, la plaine d'Esdrelon



J. d'Estourmel del. Sabatier lith.   75   Imp. Lemercier.

Lieu du sacrifice d'Elie sur le Carmel.

partagée dans sa longueur par le torrent desséché de Cison.

Ce site nous rappelait un des plus éclatants miracles par lesquels Dieu signala sa puissance au temps des rois d'Israël :

> Des prophètes menteurs la troupe confondue,
> Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.

Les quatre cent cinquante prophètes de Baal et quatre cents autres des grands bois que Jézabel nourrissait de sa table, osèrent entreprendre d'y lutter de prodiges contre le seul Élie. Cette scène est décrite très-dramatiquement au Livre des Rois, et la plus piquante ironie respire dans les encouragements qu'Élie donne à ses adversaires : « Élevez la « voix, votre dieu Baal est peut-être engagé dans « quelque conversation ; appelez-le plus haut, peut- « être aussi est-il en route pour ses affaires, ou à se « reposer dans quelque hôtellerie. Quoi qu'il en soit, « criez de toutes vos forces : vous le réveillerez, s'il « dort » ; et cette armée d'insensés redoublait d'efforts et de cris, et se couvrait de sang en se faisant avec le couteau des incisions dans la chair, ainsi que le pratiquent les sauvages quand leur manitou est sourd à leurs voix. Le peuple d'Israël, enfin convaincu de l'imposture de ces faux prophètes, les entraîna dans la plaine, au bord du torrent de Cison, où ils furent tous égorgés. Cet endroit est remar-

quable encore aujourd'hui par un grand tertre qui paraît formé de main d'homme.

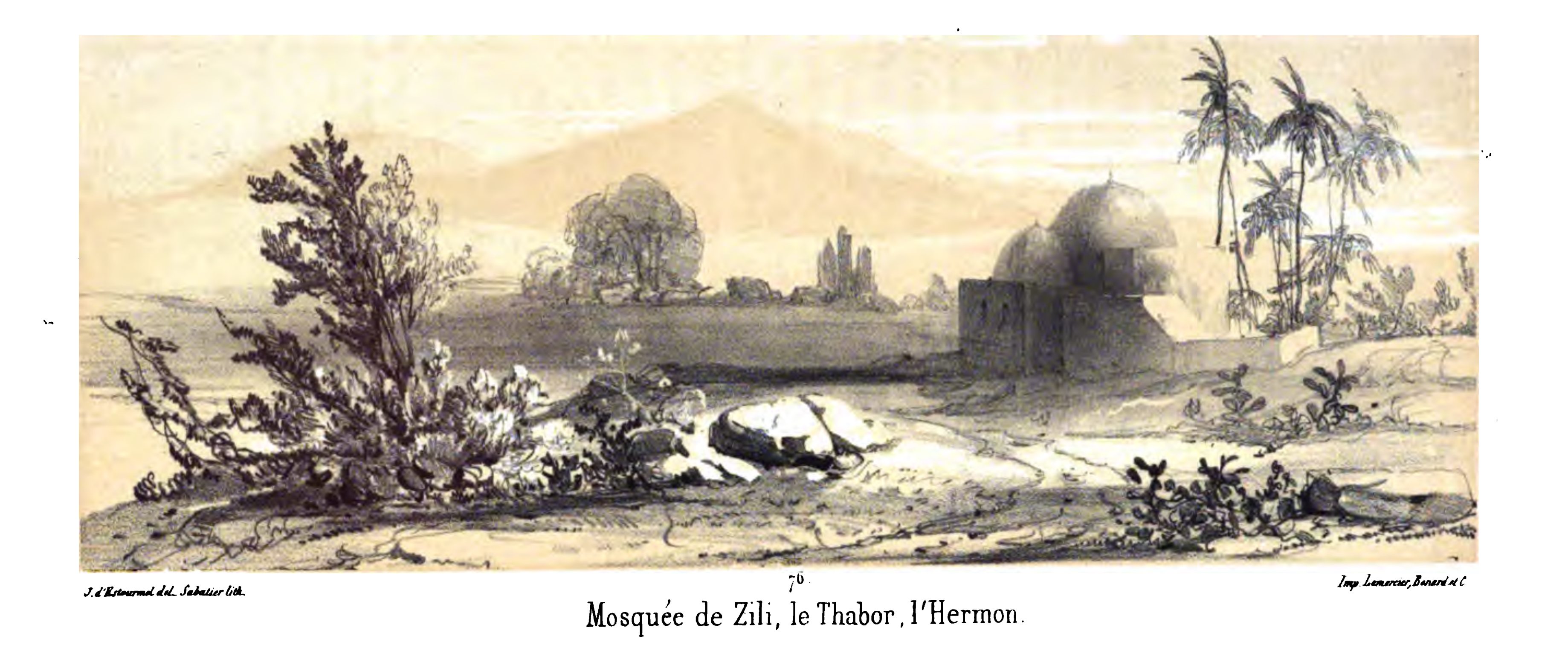
Après cette sanglante exécution, Élie monte au sommet du Carmel, et ayant envoyé par sept fois son serviteur regarder du côté de la mer, il voit enfin s'élever le petit nuage qui bientôt, en s'étendant et enveloppant tout le ciel, va faire succéder une pluie bienfaisante à la sécheresse de trois années qui désolait Israël. « Allez dire à Achab qu'on attelle « les chevaux au char, et partez. J'entends le bruit « d'une grande pluie. » Et le ciel tout à coup fut couvert d'ombres épaisses, et des torrents en sortirent, tandis que le roi fuyait vers Israël et que le prophète, s'étant ceint les reins, courait devant lui. Ce fut aussi cette même direction que nous suivîmes en descendant du Carmel dans la plaine, où nous cheminâmes jusqu'au soir au milieu d'une forêt de chardons, et en traversant plusieurs petits ruisseaux qui aboutissent au torrent de Cison. Nous nous étions fort rapprochés de Nazareth; nous avions à notre gauche le rocher du Précipice, plus loin le Thabor qui fermait la vallée, et presque devant nous l'Hermon, et Naïm à ses pieds. C'est, me dit-on, cette position qu'occupaient nos troupes lorsqu'elles livrèrent la bataille à laquelle on a donné le nom de Mont-Thabor.

LXVIII.

LA SUNAMITE. — ZILI. — GININ.

Au revers du mont Hermon, qu'il ne faut pas confondre avec le Gebelscheik, l'Hermon de la Décapole, que nous apercevons aussi, mais dans le lointain, est situé le village de Sunam. Élisée passant en ce lieu, une des femmes les plus qualifiées de la ville l'obligea de recevoir chez elle l'hospitalité; car elle avait reconnu que c'était un envoyé de Dieu. Elle dit à son époux : « Faisons disposer une petite chambre avec un lit, une table, un siége et un chandelier, afin qu'il y demeure toutes les fois qu'il passera. » Un jour, qu'il s'y était reposé, il voulut savoir quel service il pourrait rendre à son tour à la Sunamite, et Giezi son serviteur répondit : « Il n'est pas besoin de le lui demander, car elle n'a pas de fils, et son mari est déjà vieux. » Élisée fit donc de nouveau appeler la Sunamite, qui s'arrêta devant la porte, et le prophète lui dit : « Si dans un an vous vivez, vous aurez conçu un fils. — Non, mon seigneur; non, homme de Dieu, répondit-elle, ne trompez pas votre servante »; car elle ne pouvait croire à la promesse du prophète. L'enfant étant né et commençant à grandir, comme il allait un jour trouver son père et les moissonneurs, il cria :

« La tête me fait mal ! » Un des serviteurs le porta à sa mère, qui le tint jusqu'à midi sur ses genoux, puis il mourut. La Sunamite posa l'enfant sur le lit du prophète, qui était alors sur le Carmel, et elle dit à son mari : « Donnez-moi un de vos serviteurs, et je monterai l'ânesse pour courir trouver l'homme de Dieu » ; il lui répondit : « Pourquoi allez-vous le trouver? ce n'est point aujourd'hui le premier du mois, ni jour du sabbat » ; mais elle répliqua : « Je désire le voir. » Elle vint donc en diligence sur la montagne du Carmel, où elle se jeta aux pieds d'Élisée, et Giezi s'approchant pour la relever, « laissez-la, lui dit son maître, son âme est dans l'amertume; mais le Seigneur m'en a caché la cause. Et la pauvre mère lui dit : « Vous ai-je demandé un fils? Ne vous ai-je pas dit : Ne me trompez point? » Le prophète n'eut pas besoin d'en entendre davantage : « Ceignez vos reins, dit-il à son serviteur, prenez mon bâton et partez ; ne saluez personne, ne rendez pas le salut, et placez mon bâton sur le visage de l'enfant. » Mais la mère : « Par le Seigneur et par votre âme, je ne vous quitterai point » ; et Élisée la suivit. Cependant, le serviteur, qui les avait précédés, avait exécuté l'ordre du prophète, mais inutilement. Il revint donc sur ses pas, et dit : « L'enfant n'est pas ressuscité. » Alors Élisée entra dans la maison et dans la chambre; il ferma la porte; il pria le Seigneur; et communiquant à l'enfant, comme par une



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. — 70 — Imp. Lemercier, Benard et C.

Mosquée de Zili, le Thabor, l'Hermon.

vertu sympathique, la chaleur de sa bouche, de ses yeux, de ses mains, enfin de tout son corps qu'il courbait sur le sien, l'enfant bâilla et ouvrit les yeux, et l'homme de Dieu, faisant appeler la Sunamite : « Emmenez votre fils », lui dit-il; et cette mère, se prosternant et adorant, prit son enfant et s'en alla.

Que peut-on ajouter à ce récit si simple d'un fait si prodigieux?

La fatigue nous obligea à nous arrêter au village de Zili. Je dessinai la mosquée et les dattiers qui forment un dais de verdure au-dessus de ses blanches coupoles (N° 76). A quelques pas, par un contraste choquant, s'élèvent deux véritables montagnes de fumier, produit des principales ordures du village, qu'on laisse ainsi s'accumuler sans doute depuis des siècles. J'ai remarqué ces dégoûtants amas à l'entrée de presque tous les bourgs de la Syrie. Ce seraient des monceaux d'or pour l'engrais des terres, mais on en dédaigne l'usage, on dirait que cette vidange n'est là que pour l'ornement. L'habitant de ces contrées court après quelques paras et n'a jamais à la bouche que le mot *bakcis*, qui équivaut à la *buona mano* italienne et au *pourboire* français; il demande avec importunité, quand il ne ravit pas avec violence; mais les véritables mines de la terre promise il n'a garde de les exploiter.

Le 8 décembre, au sortir de Zili, nous nous dirigeâmes vers Ginin qui n'en est qu'à une heure;

nous avions à notre gauche l'Hermon qui nous cachait en partie le Thabor dont nous n'apercevions plus qu'un quart de cercle. La plaine de Jesraël nous séparait du village de ce nom et se prolongeait entre les montagnes d'Hermon et de Gelboé. Je me représentais en ce lieu

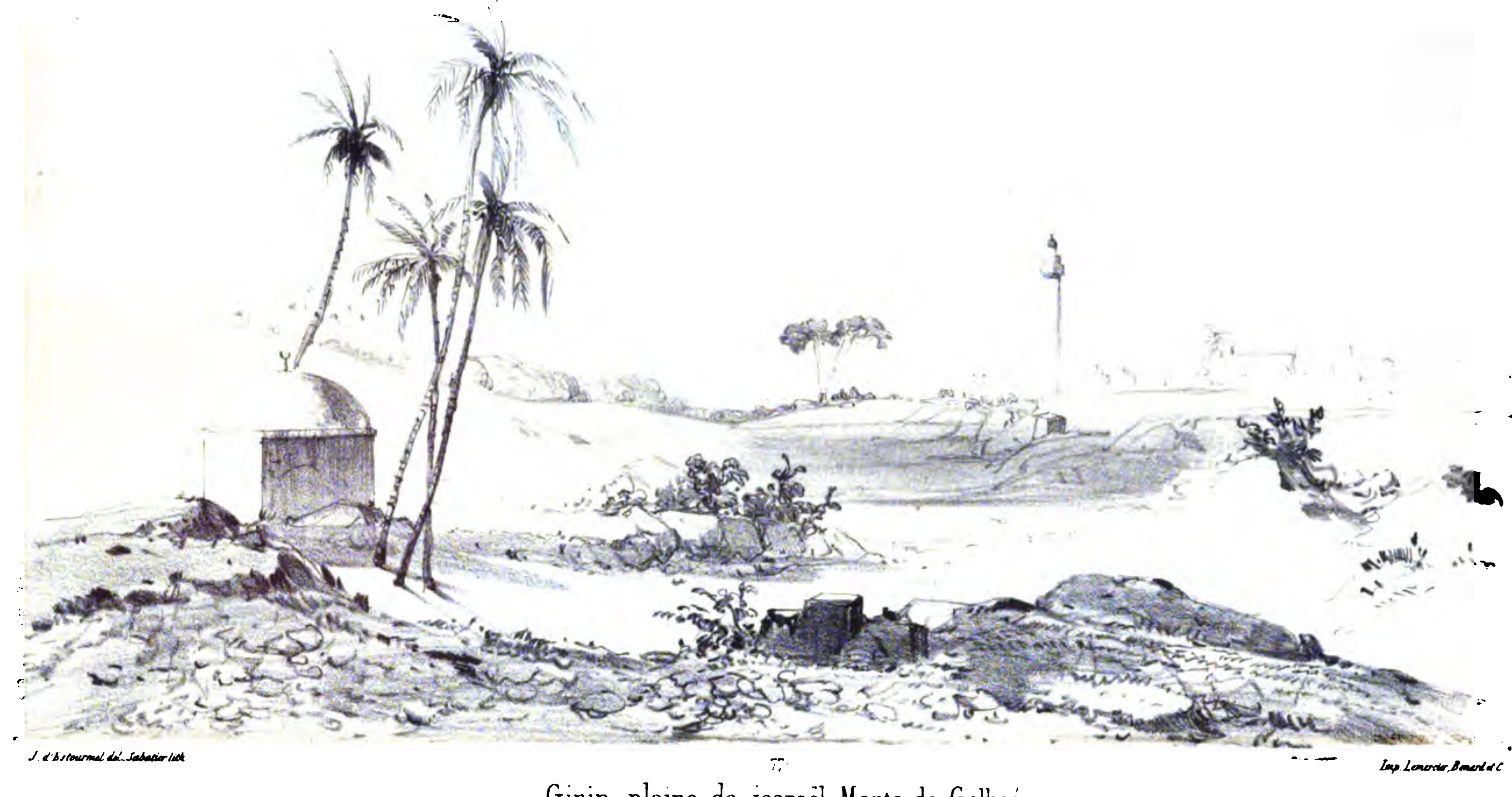
« Le trouble et la terreur subite,
« Dont Gédéon frappa le fier Madianite » ;

et, trois siècles plus tard,

« L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
« Le champ que par le meurtre il avait usurpé » ;

enfin l'affreuse Jézabel couverte de fard et de fange, servant de pâture aux chiens dévorants. Sur les monts les plus rapprochés, je voyais Saül percé de sa propre main, et j'entendais les tendres regrets que cette mort inspira au roi-prophète.

« O monts de Gelboé ! que la pluie et la rosée ne « tombent jamais sur vos coteaux pierreux, parce « que c'est là qu'a été jeté le bouclier des vaillants. « Comment les forts sont-ils tombés ? Ils étaient plus « rapides que les aigles, plus hardis que les lions. « Votre mort me perce de douleur, ô Jonathas, mon « frère ! je vous aimais comme une mère aime son « seul enfant. » Tels étaient les souvenirs qui se retraçaient à mon esprit à mesure que la présence des lieux les faisait naître. Et où la poésie trouverait-elle



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. — Imp. Lemercier, Benard et C.

Ginin. plaine de Jesraël, Monts de Gelboé

des accents plus touchants, des inspirations plus sublimes? Tout est action dans la Bible. L'Esprit-Saint ne parle pas pour parler. Pourquoi Racine s'est-il avisé si tard de puiser à cette source d'eau vive. Il me semble digne de remarque que, dans les deux sujets qu'il a tirés de l'Ancien Testament, il ait mis le dénouement en action, tandis que, dans toutes ses autres tragédies, il s'était restreint à des récits.

La tradition place à Ginin le miracle des dix lépreux. Ce lieu (N° 77), remarquable par sa situation, n'est pas nommé dans l'Écriture. Ici, nous rentrons dans le chemin de Nazareth à Jérusalem, et, peu après, nous perdîmes de vue le glacier de Gebelscheik, dont nous n'avions cessé d'apercevoir les neiges depuis notre entrée dans la Galilée; c'est leur fonte qui alimente le Jourdain. Plus tard nous laissâmes à droite Sanour, gros village dévasté il y a quelques années par Abdala-Pacha, et nous approchions de Naplouse quand, changeant l'ordre de la marche, contre le gré de Démétrius, je décidai que nous irions reconnaître Sébaste.

LXIX.

SAMARIE.

Il était encore jour quand, à travers des vallons plantés d'olivier et des coteaux assez bien cultivés, nous arrivâmes dans l'ancienne Samarie, cette métropole des dix tribus, dont les premiers habitants, emmenés captifs par Salmanazar, furent dispersés au delà de l'Euphrate. Dieu, pour dernier châtiment, ôta de leur cœur l'amour de la patrie, et ils refusèrent de se rallier à Esdras lorsqu'il reconduisit à Jérusalem les restes de Judas et de Benjamin. Les Chutéens, venus de la Perse, les remplacèrent, et l'esprit de schisme continua de subsister parmi ces nouveaux Samaritains. Plus tard, et lorsque Alexandre vint en Judée, Sichem, depuis *Néapolis,* aujourd'hui Naplouse, où nous irons demain, était devenue la ville principale de la province. Enfin Hérode voulant, dit Josèphe, laisser un monument de sa munificence, rétablit Samarie sous le nom de Sébaste, l'entoura de murs et y bâtit un temple au milieu d'une grande place.

A notre entrée dans cette capitale du royaume d'Israël, toutes les portes nous furent brutalement fermées, et, forcés de coucher à la belle étoile, nous eûmes pour la première fois recours à une tente que

J. d'Estourmel del. - Sabatier lith.

Imp. Lemercier Bénard et C.

78

Samarie . Eglise S.t Jean.

Démétrius traînait après lui depuis Beyrouth, sans avoir encore imaginé de la déployer et de s'en servir; nous pénétrons dans des contrées où il faut se résoudre à porter sa maison comme le colimaçon, et à n'aller guère plus vite. Nous nous trouvâmes bien de notre nouveau gîte; j'étais dégoûté de la saleté et des insectes auxquels j'avais été en proie les deux nuits précédentes; celle-ci, je dormis en paix, grâce à l'inhospitalité des deux ou trois cents âmes qui composent la population de Sébaste, si tant est que ce soient des âmes. Le village s'élève en amphithéâtre sur ce mont que le roi Amri acquit de Somer pour deux talents d'argent, il y a près de trente siècles. L'entrée s'annonce bien par les ruines d'une église dédiée à saint Jean qui occupe, dit-on, la place où la tête du précurseur fut sacrifiée aux ressentiments de la femme de Philippe et aux séductions de sa fille (N° 78). Sous la domination des princes latins, Sébaste était un évêché dépendant du royaume de Jérusalem, et c'est à cette époque qu'il faut assigner la construction de son église, qui présente dans son architecture un exemple assez rare du mélange des arcs ronds et aigus. Malgré les systèmes contradictoires, je ne crois pas qu'on puisse douter que l'ogive ne nous ait été apportée de l'Orient, car sa forme prévaut exclusivement dans toutes nos constructions, à dater de la première croisade, tandis que bien peu d'années avant, les

ducs normands, conquérants de l'Angleterre, employaient encore le plein cintre dans les magnifiques abbayes qu'ils firent élever à Caen et à Bayeux, et qui tiennent le premier rang parmi nos monuments les plus curieux pour l'histoire de l'art. J'avais déjà bien remarqué en France, dans quelques églises commencées au onzième siècle et terminées dans le douzième, des portions distinctes construites d'après les deux systèmes; mais je n'avais jamais rencontré l'assemblage symétrique d'une rangée de fenêtres percées alternativement une en ogive et une en plein cintre, comme celles du chœur de la basilique de Sébaste; sa fondation aura sans doute suivi de près la conquête de la Terre-Sainte, et peut-être sont-ce les compagnons normands des Tancrède et des Boëmond qui firent ici ce mélange des deux architectures et marièrent la voûte romane, saxonne, lombarde, car on lui donne ces diverses désignations, avec l'ogive sarrasine.

Il n'est pas difficile de reconnaître, dans le chétif village de Sébaste, l'emplacement d'une ville forte et considérable. Je me hasardai à le parcourir, malgré l'aspect repoussant de ses habitants dont les regards malveillants épiaient toutes nos démarches. Je me dirigeai vers un plateau élevé dont la position semblait indiquer l'ancienne acropole. Sur mon chemin, je trouvai des murs formés en partie d'antiques débris, et, devant une porte, deux sarco-

phages retournés. Au milieu d'une pelouse, de grandes dalles et des fondations à fleur de terre semblent avoir appartenu au pavé d'un temple, et, plus loin, s'élèvent seize colonnes dans un champ planté d'arbres. C'est probablement là cette construction d'Hérode dont parle Josèphe. Un pâtre qui m'observait me fit signe de le joindre, et me conduisant sur le penchant du mont, il me fit remarquer beaucoup d'autres colonnes alignées sur deux rangs. Cette espèce d'avenue aboutissait jadis à une porte dont je reconnus l'emplacement, ainsi que celui de plusieurs tours qui flanquaient un ancien mur d'enceinte; ces colonnes sont toutes de granit gris sans base et de petite dimension. J'en ai compté quatre-vingt-six restées debout. Un plus grand nombre a été renversé et brisé. En revenant vers notre campement, je trouvai la tente environnée de curieux qui la serraient de près avec des yeux de convoitise; au milieu de cette foule, Démétrius s'était fait un ami d'un chrétien honteux qui lui confessa à l'oreille qu'ils étaient trois de sa religion à Sébaste, qui la nuit faisaient quelquefois le signe de la croix, et il lui dépeignit ses compatriotes comme de vrais bandits; tellement que je craignais qu'ils ne fissent feu sur notre arrière-garde quand ils nous virent prendre la route de Naplouse. Nous les entendions encore de loin qui se querellaient et probablement se reprochaient de nous avoir laissés échapper. « Bonnes

gens, leur criai-je, en vous remerciant de votre accueil, vivez en paix et aimez-vous les uns les autres, car qui diable vous aimerait? » Laissant derrière nous la ville d'Amri et ses sauvages habitants, nous descendîmes dans une vallée que nous suivîmes pendant plus d'une heure, et qui se resserrait à mesure que nous approchions de l'ancienne Sichem; nous avions alors à notre droite le mont Garizim, à notre gauche le mont Hébal, et je me rappelais le commandement mystérieux que Moïse fit au peuple d'Israël : « Après que vous aurez passé le Jourdain, « Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Joseph et Benjamin « se tiendront sur la montagne de Garizim pour « bénir le peuple, et Ruben, Gad, Asser, Zabu- « lon, Dan et Nephtali de l'autre côté, sur le « mont Hébal, pour le maudire. » Je me rangeai du parti de ces derniers, car, en arrivant à Naplouse, j'y fus reçu encore plus mal qu'à Sébaste; on me jeta des pierres; et je pus dire avec les lévites : « Maudit « soit celui qui viole la justice dans la cause de « l'étranger. » Ce n'était plus cette bienveillance fraternelle qui nous avait accueillis dans le Liban; nous étions décidément en pays ennemi, et l'habit turc était ici encore bien plus de mise qu'à Damas.

LXX.

SICHEM.

LE PUITS DE LA SAMARITAINE.

Naplouse, l'ancienne Néapolis, occupe l'emplacement de Sichem; j'examinai ce site avec un vif intérêt; il est fameux dès la Genèse : « Abraham sortit avec les « siens de la terre d'Haran pour aller dans celle de Cha- « naan, et, lorsqu'il y fut arrivé, il passa au travers « du pays jusqu'au lieu appelé Sichem. » Nous voyons plus tard Siméon et Lévi exercer sur ses habitants la plus sanglante vengeance du rapt de leur sœur. Joseph vient y chercher ses frères dix-sept cent cinquante-sept ans avant Jésus-Christ, et, plus de trois siècles après, ses ossements y sont rapportés de la terre d'Égypte et les enfants d'Israël les ensevelissent à Sichem, dans le champ que Jacob avait acheté pour cent jeunes brebis. Environ deux siècles plus tard, Gédéon, le libérateur d'Israël, ayant eu soixante-dix fils légitimes et un d'une concubine qui habitait Sichem, après sa mort, Abimélech, ce dernier fils, excita les Sichémites contre ses frères qu'il égorgea tous sur une même pierre, dans la maison de son père, à l'exception de Joathan, le plus jeune, qui se cacha. Le meurtrier fut proclamé roi

près du chêne qui était à Sichem. En ce temps, ses habitants prostituaient leur encens au soleil et lui avaient construit un temple appelé Baal-Bérith. Alors Joathan vint se placer debout sur le sommet de la montagne de Garizim (sans doute ce rocher élevé que j'aperçois à ma droite), et, criant à haute voix, il adressa aux Sichémites l'apologue des arbres qui, voulant avoir un roi, finirent par se donner au buisson, et il termina par cette adjuration : « Si vous « avez traité justement Gédéon et sa maison, qu'alors « tout vous prospère, qu'Abimélech soit votre salut « et soyez aussi celui d'Abimélech. Au contraire, si « vous avez agi contre la justice, que la flamme sorte « d'Abimélech pour vous consumer, et que pareil- « lement le feu qui sortira de vous dévore Abimé- « lech. » Joathan ayant ainsi parlé s'enfuit ; cependant sa malédiction tomba également sur l'assassin de ses frères, qui périt plus tard de la main d'une femme, et sur les Sichémites qui se révoltèrent, dont la ville fut rasée et sur l'emplacement de laquelle Abimélech sema du sel. Or, cette première ville devait se trouver à portée de voix du sommet du Garizim et s'étendre dans cette vallée resserrée où Naplouse a pris sa place. Dans le troisième livre des Rois nous voyons que Jéroboam la rebâtit sur la montagne d'Éphraïm et y fit sa demeure, et comme cette circonstance, *sur la montagne d'Éphraïm*, se trouve précisée, il est probable que la nouvelle Si-



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 79 Imp. Lemercier

Naplouse.

chem n'occupait pas tout à fait la place de l'ancienne.

Plus tard, elle est appelée Sichar, et notamment dans l'Évangile ; mais ce que saint Jean ajoute établit suffisamment l'identité : « La ville était située, « dit-il, près de l'héritage que Jacob donna à son « fils Joseph, et il y avait auprès la fontaine de « Jacob. »

L'aspect de Naplouse avec ses minarets, ses dômes et ses terrasses entremêlées de dattiers, est très-agréable, et la vue s'encadre bien entre le mont Hébal et les rochers crevassés du Garizim (N° 79). L'intérieur n'offre qu'une suite de ruelles étroites et de passages voûtés. Toutes ces cités semblent construites d'après le même principe, celui de la défense, le premier qui ait porté les hommes à s'associer et à habiter des villes.

Nous logeâmes dans une ancienne église, peut-être la même où furent tenus ces conciles de Naplouse, qui, par les infamies contre lesquelles ils s'élèvent et les peines qu'ils leur infligent, font assez juger du fâcheux état des mœurs de nos frères de l'Orient à cette mémorable époque. Du reste, le synode de 1120 fit merveille, et Baronius semble en donner pour preuve que le général de l'armée musulmane, marchant contre Antioche l'année suivante, fut frappé d'apoplexie. Notre hôte est un bon chrétien bien sale, et sa demeure est pleine d'insectes. Démé-

trius me fait valoir l'attention qu'il a de nous héberger toujours de préférence chez des chrétiens plutôt que chez des Turcs. J'avoue que je ne fais aucune différence entre leurs puces; tous ces gîtes sont également dégoûtants.

Le 10 décembre, nous prîmes de bonne heure le chemin de Jérusalem. La vallée que nous avions suivie la veille, ombragée d'oliviers qui se sont fait jour à travers le sol le plus pierreux, se prolonge encore pendant deux milles environ, puis elle s'élargit et se divise en deux plaines. L'une aboutit au Jourdain, vers l'Orient; l'autre s'étend vers le midi. Trois papas grecs nous avaient accompagnés pour faire honneur à Démétrius, fils d'un de leurs confrères, comme je l'ai déjà dit et ainsi que l'indiquait son nom de Papadriopulo, dont il ne laissait pas que de tirer vanité; ils nous conduisirent sur un petit tertre formé par des décombres, un peu à gauche du chemin, et nous firent remarquer plusieurs tronçons de colonnes de granit gris, gisant à terre, et, tout auprès, les traces fort effacées d'une ancienne citerne (N° 80). « C'était là, nous dirent-ils, la fontaine de Jacob, où Jésus, fatigué du chemin, s'assit et demanda à boire à la Samaritaine en échange de ces sources d'eaux vives qu'il allait ouvrir pour elle, et dont la pécheresse ne comprit pas le sens mystique : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit. »



J d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 80 Imp. Lemercier

Le puits de la Samaritaine

LXXI.

ROUTE DE NAPLOUSE A JÉRUSALEM.

Chaque jour nous changions de tribu. J'étais sorti de Zabulon en m'éloignant de Nazareth; sur le Carmel, j'avais traversé l'extrémité sud de la tribu d'Asser, et, toute la journée du 8, le territoire d'Issachar. A Samarie, nous nous trouvions sur Manassé, et, à Sichem, sur Éphraïm. Maintenant, nous approchons du domaine des Benjaminites que nous ne devons plus quitter jusqu'à Jérusalem. Je fus souvent à même d'apprécier l'exactitude de la carte de d'Anville. La plupart des positions y sont bien indiquées; seulement la distance qui sépare Ginœa (Ginin) de Sébaste, est trop rapprochée, et paraît moindre que celle de ce dernier point à Naplouse, que nous parcourûmes en deux heures et demie, tandis que de Ginœa à Sébaste nous en employâmes près de huit. Il est vrai que les montagnes doivent nécessiter quelques détours.

Après deux heures environ de route en plaine, nous recommençâmes à monter. Sur le soir, le ciel qui s'était maintenu constamment pur depuis notre départ de Nazareth, devint si menaçant que nous eûmes à peine le temps de gagner un village qui se trouve à peu près à mi-chemin de Naplouse à Jéru-

salem. Nous nous réfugiâmes dans le kan le plus sale et le plus noir, mais c'était la seule retraite qui s'offrît, et il devenait instant d'en profiter. Beaucoup de gens vinrent nous regarder et semblaient avoir grand désir de prendre leur part de notre bagage, sur lequel nous nous étions couchés par précaution. Enfin peu à peu, Démétrius, Georges et Jacob, reconduisant les grands, poussant les petits, finirent par mettre toute la société à la porte; il ne resta plus que quelques voyageurs qui couraient la même fortune que nous, et que la nuée qui venait de crever n'encourageait pas à coucher dehors. Ils dégouttaient l'eau comme des fleuves. Nous les régalâmes de quelques fagots avec lesquels ils nous enfumèrent toute la nuit. Je la trouvai longue et je songeais avec regret que si le temps eût continué à nous favoriser, au lieu d'être si mal hébergés, nous aurions pu planter notre tente dans le voisinage, sur ces mêmes montagnes où la fille de Jephté, résignée à son sort, pleura pendant deux mois sa virginité avec ses compagnes[1]. En m'éveillant de grand matin, je n'eus rien de plus pressé que de quitter notre gîte, mais nous ne tardâmes guère à le regretter. L'air se dissolvait en eau, et les nuages qui nous enveloppaient

---

[1] J'avais lu la veille cette histoire et celle d'Iphigénie et j'avais été frappé de la singulière coïncidence de circonstances et presque de date qu'elles offrent entre elles.

en rasant la terre, quoique se déchargeant sans cesse, n'en conservaient pas moins leur épaisse obscurité. A peine si nous voyions à nous conduire. Je m'abritai comme je pus sous les lambeaux d'un parapluie, et je me laissai aller au pas de ma mule. J'avais consulté ma carte avant de partir. Nous étions à la hauteur et fort près de l'ancienne Bethel, où Jacob vit l'échelle des anges, et où le Seigneur lui réitéra les promesses faites à Abraham. Bethel, dont le nom signifie *maison de Dieu*, fut souillée par l'idolâtrie, et Jéroboam y renouvela le scandale du veau d'or. Je cherchais vainement à découvrir à ma gauche ces hauts lieux si fameux dans l'Écriture. Quelquefois je croyais les entrevoir, prenant pour des monts les noires vapeurs dont j'étais entouré, et leur prêtant des formes matérielles. Je pouvais alors dire avec les enfants infidèles dont parle Jérémie : « Nous « reconnaissons aujourd'hui que les collines et les « hauts lieux ne sont que mensonges. » Cependant le courage manqua à ma caravane quand, vers midi, le ciel devint encore plus sombre et la pluie plus abondante; les uns avaient perdu leur manteau, les autres leur chapeau, et Creton tremblait la fièvre. Nous nous arrêtâmes à l'entrée d'un village appelé Byreh, sur l'emplacement que d'Anville assigne à l'ancienne Gabaa, où se passa l'affreuse aventure du lévite d'Éphraïm. Je ne savais trop si je devais mieux augurer de la moralité des modernes Gabaonites;

dans le doute, nous cherchâmes d'abord un abri sous les arceaux à demi écroulés d'une antique église. Nous grelottions. Transis de froid et percés jusqu'aux os, que faire? du feu avant tout; nous l'essayâmes longtemps et vainement. Le bois était vert et mouillé, et, quand il commença à flamber, le vent qui s'engouffrait sous ces voûtes glaçait nos épaules et nos reins, tandis que nous brûlions nos habits par-devant, sans parvenir à nous sécher. *Ennuyeux comme la pluie* est un dicton vieux comme le monde et qui remonte au moins au Déluge; or, c'était un second déluge auquel, depuis vingt-quatre heures, nous nous trouvions en butte, et, pour nous achever, le mulet chargé du bagage s'était abattu en route; nous l'avions perdu et notre tente avec lui. Nous résolûmes de nous jeter dans la première porte que nous trouverions ouverte, en criant merci! On nous y reçut fort mal; c'étaient de vrais Turcs sans pitié pour les *chiens*, et nous couvant des yeux pour nous dépouiller; enfin, à force d'instances et de *bakcis,* nous parvenons à trouver place dans une de ces demeures dont un four peut donner l'idée. On y pénètre, en se courbant, par une étroite ouverture qui sert en même temps de porte, de fenêtre et de tuyau de cheminée, car ces gens-ci n'en sont pas au point d'avoir imaginé un autre moyen d'éclaircir l'atmosphère de fumée au milieu de laquelle ils croupissent; et l'idée de faire un trou à la

voûte est trop subtile pour leur intelligence. Oui, les Lapons ont certainement leurs aises comparativement aux Arabes de Byreh ! A peine entrés, des insectes dévorants s'emparèrent de nous. Je voulais repartir, braver la tempête ; mais impossible. Toutes les écluses du ciel étaient lâchées et la pluie tombait avec la même roideur que si elle eût été dardée. Le froid au dehors était devenu excessif, et nous avions chaud du moins dans ce sale chenil, en société avec nos bêtes. Nous nous résignâmes donc à y passer une nuit. Une nuit de seize heures ! car elle commença pour nous dès notre entrée dans la maison, où l'obscurité était aussi profonde à midi qu'à minuit. J'obtins une lampe, mais le lumignon ne servait qu'à faire apercevoir les ténèbres ; impossible de lire, impossible d'écrire ; dessiner, encore bien moins. « Mangez, nous dit Démétrius en tordant le cou à des poules qui couraient entre nos jambes, et dormez. » A ce régime, jamais le temps ne lui paraissait long. Enfin le jour vint ; un jour digne de la veille ; n'importe, je me jetai hors de ce repaire et sur ma mule, bien décidé à ne plus m'arrêter avant d'avoir atteint le but. Nous nous encourageons les uns les autres : *iallah ! iallah !* nos montures ont beau broncher à travers les roches et les torrents, nous avançons ; enfin, après quatre mortelles heures, au moment où trempé, percé, démoralisé, je demandais à Dieu dans ma prière de mesurer le vent à la pauvre

brebis tondue, un rayon de soleil, le premier depuis deux jours, vient luire sur les dômes et les minarets d'une ville que nous apercevons devant nous entre deux nuages. « Envoyez votre lumière, Seigneur; « qu'elle nous conduise sur votre montagne sainte! » Un dernier effort, et nous arrivions à Jérusalem.

LXXII.

LE COUVENT.

LA VIA DOLOROSA.

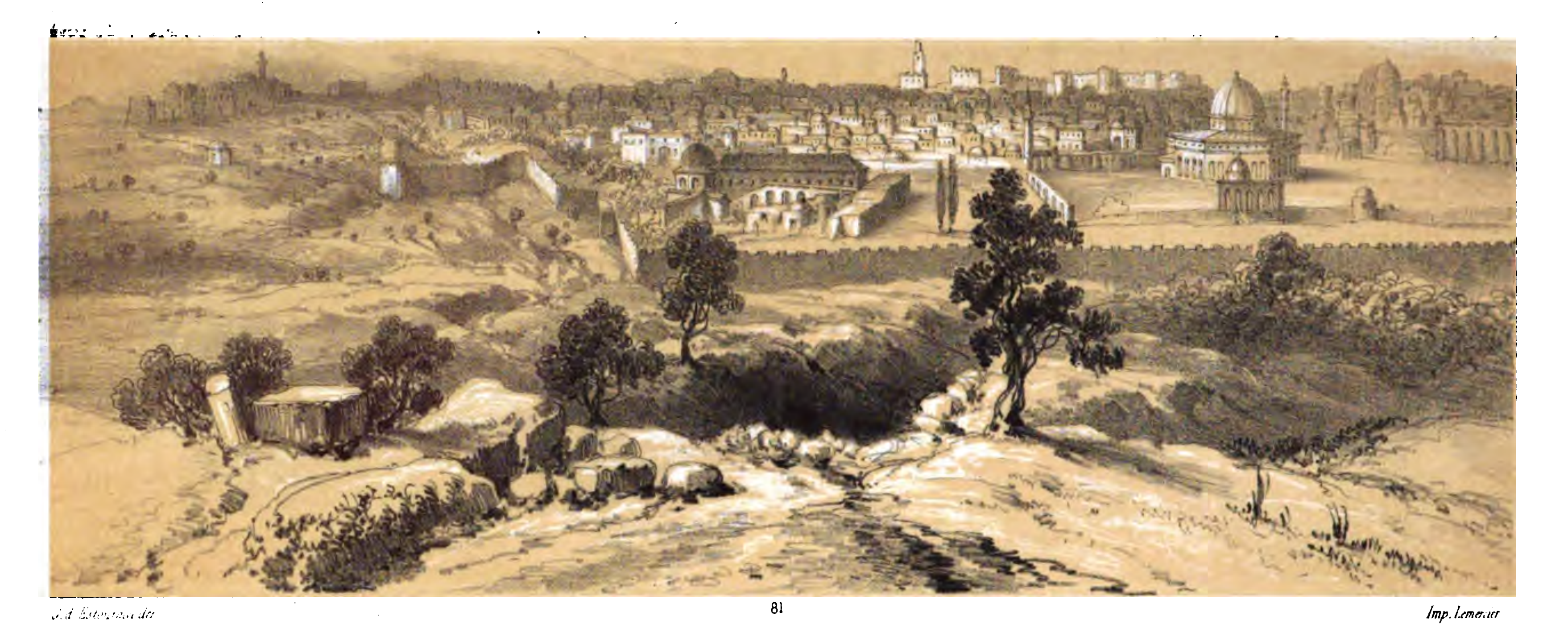
« Nous établirons donc notre demeure dans l'enceinte de tes murs, ô Jérusalem! » (*Cantique des degrés.*)

Nous entrâmes par une porte couronnée de créneaux, la porte de Damas, celle devant laquelle campèrent Tancrède et ses guerriers lorsqu'ils livrèrent leur dernier assaut. Nous suivîmes une rue étroite et longue; puis tournant à droite, nous descendîmes au couvent de Saint-Salvator. Nos dents claquaient, nos genoux tremblaient, nous ruisselions l'eau, enfin nous étions excédés de fatigue et de froid. L'aide des religieux ne nous manqua point, et le feu et quelques gouttes de cette eau-de-vie anisée en usage dans le Levant m'eurent bientôt ravivé. Le père gardien, pour lequel j'avais une lettre du cardinal Pedicini, préfet de la Propagande, était parti



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. | 82 | Imp. Lemercier

Jérusalem. Seconde vue, faisant suite à la précédente. Porte S.t Etienne, portion de murs ajoutée au 16.e Siècle; sur le devant, ruines de l'Eglise construite au lieu d'où Jésus pleura sur la ville.



81

Imp. Lemercier

Vue de Jérusalem depuis le Mont Sion jusqu'au St. Sépulcre, sur le devant la mosquée d'Omar.

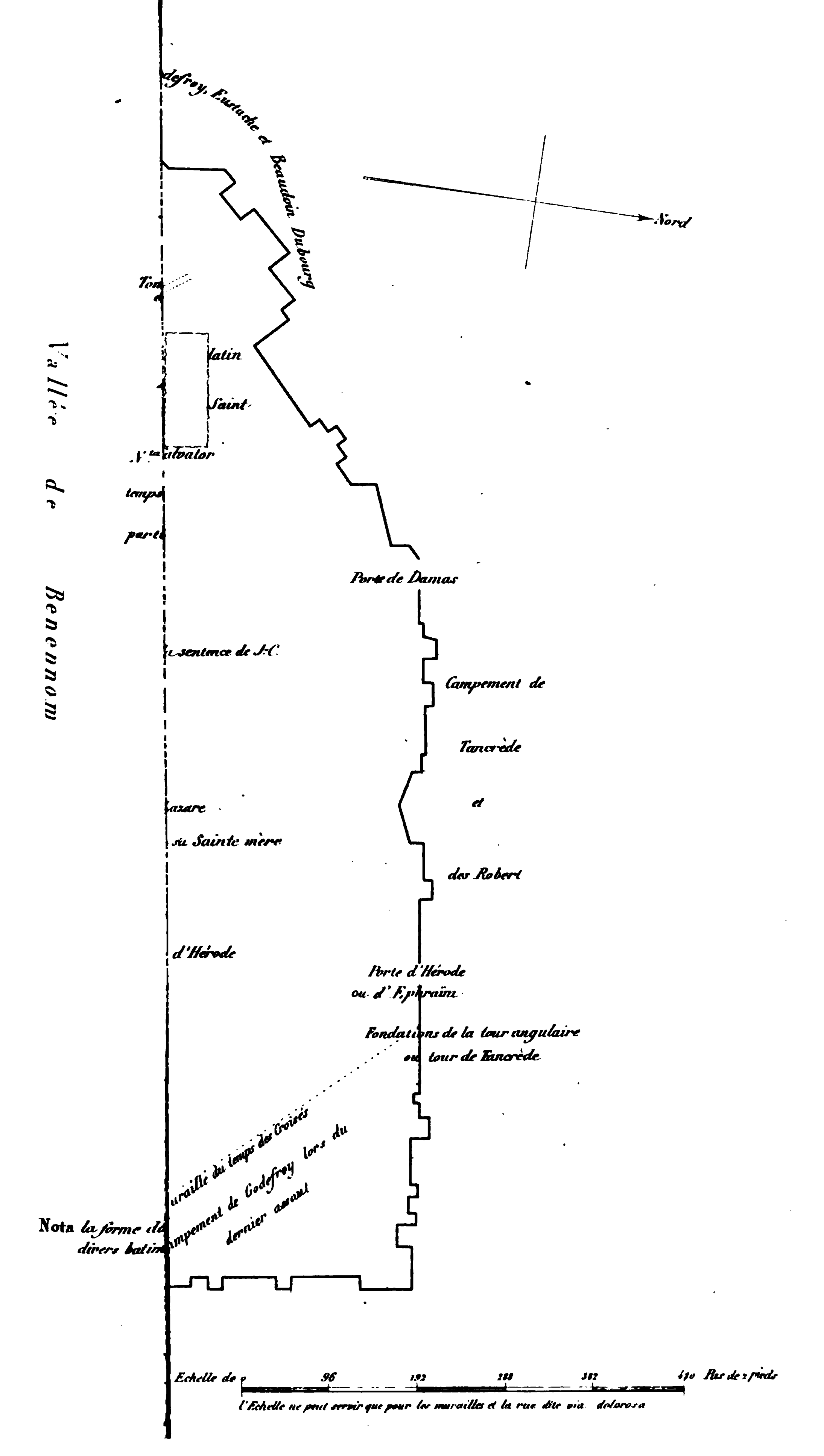
pour sa tournée apostolique. Le vicaire suppléa à son absence, et nous fit installer dans l'appartement d'honneur de la *Casa-Nova*, hospice presque contigu au monastère. Il y a peu d'années encore que les pèlerins étaient logés dans l'intérieur même de Saint-Salvator; mais il en sera résulté quelques abus, et, maintenant, on évite d'y héberger les laïques.

Si j'écrivais autre chose qu'un Journal, il conviendrait, pour procéder avec ordre, de commencer le récit de mon long séjour à Jérusalem par une description générale de la ville et des lieux saints; mais qui peut avoir la prétention de refaire l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand, ce modèle d'exactitude et d'érudition? Tout ce que je pourrais dire est écrit, et le livre est dans les mains de tout le monde. Je continuerai donc à rendre compte naïvement et fidèlement de ce que je vois et de ce qui me frappe, et au jour le jour. Seulement, par anticipation, je place ici deux vues (Nos 81 et 82), que je dessinai plus tard et à loisir, et qui donnent l'aspect général de la ville, pris de la montagne des Oliviers. Nous aurons souvent occasion de nous y reporter.

Le 13 au matin j'entrai avec le public dans l'église du Saint-Sépulcre. Je ne compte point cette première visite, dont pourtant beaucoup de voyageurs se contentent. C'est voir les lieux, si l'on veut; mais ce n'est certainement pas les connaître. L'âme se

sent mal disposée, au milieu de la foule et du bruit, aux pieuses émotions, et l'œil même se refuse d'abord à comprendre cet amas de constructions irrégulières, et trois églises confondues en une. Je remets donc à parler du Saint-Sépulcre à l'époque où il me fut permis de l'habiter; souvent alors, pendant les dix-sept jours que j'y ai vécu, je me suis applaudi de n'être pas resté sur ma première impression.

Aujourd'hui, l'Évangile à la main, nous suivrons la *via Dolorosa* tracée sur le plan ci-joint (N° 83), que nous levâmes quelques jours après et qui donne toute l'enceinte de la ville. Nous passons devant la colonne qui marque la place où fut affichée la sentence du Christ; puis devant la maison de sainte Véronique; nous laissons à droite celle du mauvais riche, à la porte duquel se tenait le pauvre Lazare (N° 84). Je croyais que cette histoire n'était qu'une parabole, et j'apprends aujourd'hui que de graves autorités l'ont considérée comme un récit. Quelques pas plus loin, par cette petite ruelle, la Vierge éplorée accourut près de son divin Fils, pliant sous le poids de sa croix; nous nous trouvions alors dans le creux de la vallée qui sépare le mont Moria et le Golgotha, le temple de Salomon et celui de Jésus, l'Ancien Testament et le Nouveau. Bientôt la rue se resserre entre deux longs murs, et une arcade la traverse; c'est là que le

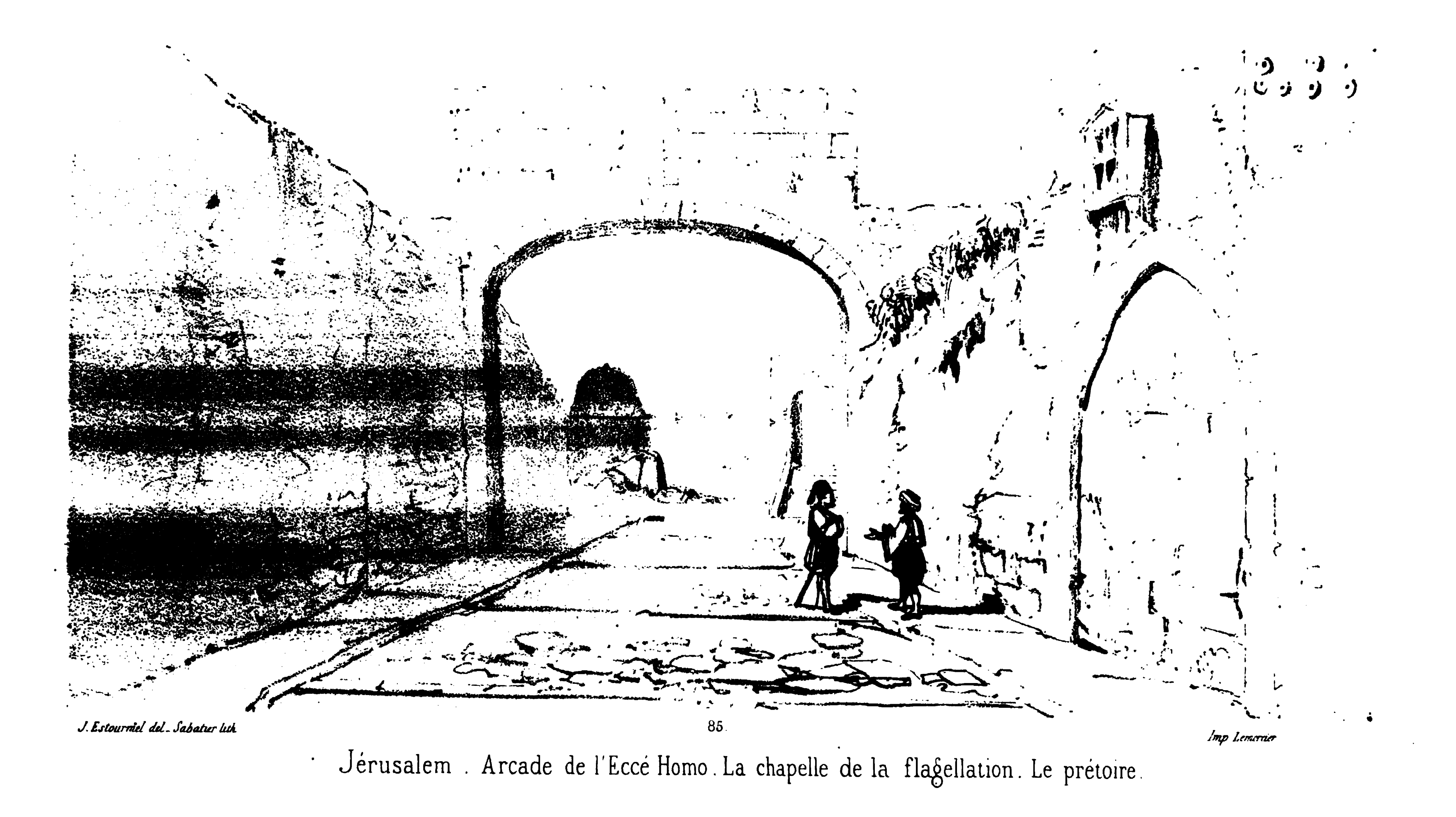


defroy, Eustache et Beaudoin Dubourg
Nord
Vallée de Benennom
Porte de Damas
sentence de J.C.
Campement de Tancrède et des Robert
d'Hérode
Porte d'Hérode ou d'Ephraïm
Fondations de la tour angulaire ou tour de Tancrède
uraille du temps des Croisés
mpement de Godefroy lors du dernier assaut
Nota la forme de divers batim
Echelle de 0 96 192 288 382 480 Pas de 2 pieds
l'Echelle ne peut servir que pour les murailles et la rue dite via dolorosa



84

Via Dolorosa, maison du mauvais riche.



J. Estournel del. Sabatier lith. 85. Imp Lemercier

Jérusalem . Arcade de l'Eccé Homo. La chapelle de la flagellation. Le prétoire.

Sauveur fut présenté par Pilate au peuple acharné à sa perte : *Crucifiez-le! crucifiez-le!* Une chapelle ruinée fut le théâtre de la flagellation, et à droite quelques marches, qui ont pris la place de la *Scala-Santa* de Rome, nous conduisirent chez le gouverneur, qui occupe précisément la même demeure que Pilate (N° 85).

Une fois pour toutes je m'expliquerai sur ce que j'entends par ces expressions : *les mêmes lieux, la même demeure;* ce qui ne peut jamais vouloir signifier que le même emplacement. Il ne reste pas pierre sur pierre du temple, la cité juive a été ruinée de fond en comble; les prophéties n'ont été que trop bien accomplies, et à chaque pas on peut dire ici : *Consummatum est.* Si donc, ailleurs, les âmes pieuses se font un scrupule de douter, à Jérusalem c'est au contraire la foi qu'on accorderait sans examen à certains récits et à certains monuments, qui serait de nature à troubler les consciences, puisque cette foi aveugle se trouverait en contradiction avec ce qui a été prédit par Jésus-Christ lui-même. Nous avions avec nous un missionnaire espagnol d'une imagination très-vive, dont la société me fut utile, parce qu'il savait le français et connaissait bien les localités. Le digne père Casto aurait vu de ses yeux le Sauveur couronné d'épines à la petite fenêtre de l'arcade à laquelle on donne le nom d'*Ecce-Homo*, qu'il n'aurait pas été plus convaincu

que le bâtiment entier était resté intact depuis Pilate jusqu'à nos jours, malgré Titus et Cosroës. Il supportait impatiemment les objections, et il était bien tenté de déplorer ce qu'il appelait mon incrédulité. J'avais beau lui répéter que personne n'était plus disposé que moi à croire à l'authenticité des traditions par rapport aux emplacements, que j'en trouvais d'irrécusables garants dans la vénération qui dès l'aurore du christianisme avait dû s'attacher aux lieux saints, dans la succession des évêques pendant les premiers temps, et dans la présence continue de familles chrétiennes à Jérusalem; il n'était pas disposé à se contenter de cette déclaration. Elle était pourtant bien sincère; car je ne connais pas de ville au monde qui m'inspire plus la foi des emplacements et où les traditions me paraissent plus vivantes. Des yeux chrétiens ont été, sans interruption depuis les Apôtres, fixés sur ces traces vénérables; pourquoi supposer qu'on aura été changer le théâtre des événements? Et à quoi bon, et qu'en reviendrait-il? On peut bien se disputer la possession d'une relique, plusieurs églises montreront la tête du même saint, et chacune d'elles croira qu'elle possède la véritable. Mais ici, quand il s'agit de questions de lieux, on n'a plus d'autre intérêt que celui de la vérité. Aussi, alors, tous les récits concordent, toutes les sectes ont la même croyance, et les Grecs schismatiques ne contestent pas plus aux Arméniens l'authenticité de l'emplace-

ment de la maison de Caïphe, où Pierre renia le Sauveur, que ceux-ci ne dénient aux Grecs celle de la sépulture de la Vierge dans l'église dont ils ont enlevé la possession aux catholiques. A Jérusalem les traditions sont toutes conformes; mais si les positions sont bien connues, on ne peut douter en même temps que l'aspect des lieux n'ait bien varié, et cela dès les premiers siècles du christianisme; il n'en faudrait pas d'autre preuve que ce passage de saint Jérôme : « Depuis l'empereur Adrien jusqu'à Constantin, « c'est-à-dire durant près de cent quatre-vingts ans, « les païens ont adoré l'idole de Jupiter à la place « même où Jésus-Christ est ressuscité; il ont rendu « le même culte à une statue de marbre consacrée à « Vénus sur la montagne où le Fils de Dieu fut « crucifié. Les ennemis du nom chrétien s'imagi- « naient qu'en profanant ces lieux saints par un culte « idolâtre ils pourraient abolir la foi en la mort et « en la résurrection du Sauveur. »

LXXIII.

LE PRÉTOIRE.

EXCURSION AU DEHORS.

Je restai surpris et charmé en découvrant du Prétoire l'ensemble vraiment magnifique de la mosquée d'Omar, au milieu de la vaste esplanade qui l'environne. Je n'avais rien vu de semblable, rien même qui pût en donner l'idée, ni à Smyrne, ni à Damas. Sans doute le souvenir

« De ce temple où Dieu fit sa demeure sacrée »

contribuait à parer à mes yeux la mosquée du calife qui en occupe le site; mais, même en mettant à part les émotions qu'un pareil emplacement ne peut manquer d'éveiller, l'effet matériel est encore frappant; cette coupole, ces minarets, ces kiosques ont tout le prestige oriental. Ce n'est certes plus Salomon, mais c'est bien Aroun-al-Raschid (se reporter au N° 81).

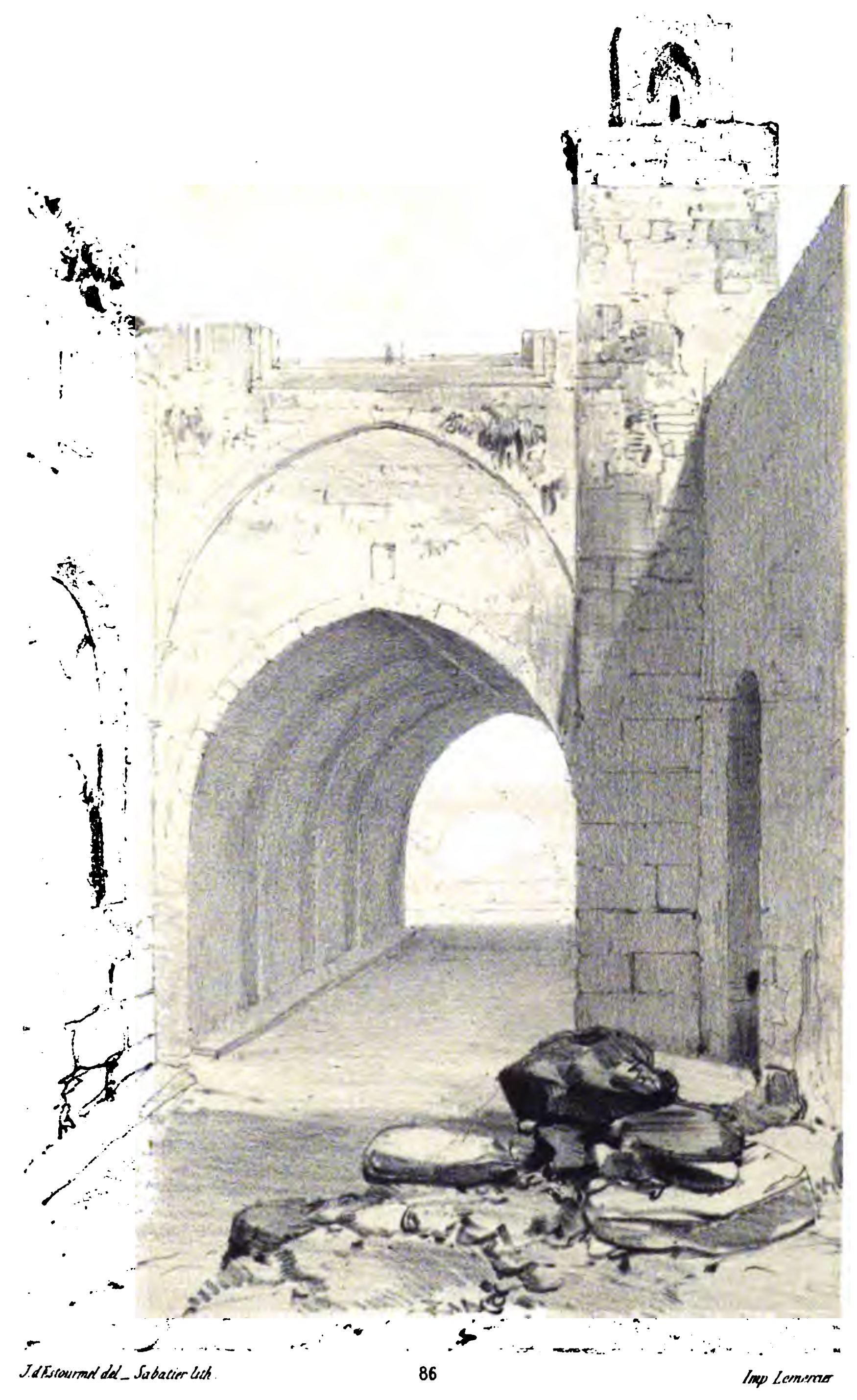
Il était convenable d'aller saluer le gouverneur, étant ainsi entrés dans sa cour sans sa permission. C'est un scheik de Naplouse. On reconnaît dans ce choix la politique d'Ibrahim. A Beyrouth, à Saïde, sur cette côte voisine des Maronites et habituée au

contact des Francs, il n'a pas craint de confier l'autorité au prince de la Montagne, et d'assujettir des musulmans à des catholiques; à Jérusalem, le pays des avanies, où les chrétiens sont depuis si longtemps courbés sous l'oppression, il choisit un gouverneur turc, et le prend dans la localité la plus fanatique. Un Francais, notre voisin à la *Casa-Nova*, qui arrivait d'Égypte, essaya de faire valoir le firman qu'il en avait apporté pour obtenir l'entrée de la mosquée. Le gouverneur lui répondit, avec la mesure d'un diplomate : « Si le firman du pacha porte l'ordre de vous laisser entrer dans la mosquée, je le ferai exécuter. » Il savait bien jusqu'à quel point il s'avançait; car aucune autorisation de cette espèce n'a jamais été accordée, et la première fois qu'un chrétien pénétrera officiellement dans le saint des saints et verra la pierre qui servit de marchepied au prophète pour s'élever au ciel, ce sera sans doute un grand événement dans les annales de l'islamisme. Cette pierre, toutefois, est moins curieuse et moins vénérée que celle de la Mecque, qui depuis qu'elle a servi au même usage est restée suspendue en l'air. Les Turcs, en rapportant ce fait, conviennent qu'à la suite de je ne sais quel accident on a placé quelques autres pierres en dessous de la pierre sacrée, comme pour la soutenir; mais ils ont soin d'ajouter qu'elles ne servent à rien, et que sans ce support inutile la pierre de Mahomet ne laisserait pas de demeurer en l'air.

Le gouverneur de Jérusalem, après m'avoir remercié de mon attention d'être venu le visiter, me fit demander quel pays j'habitais, et quand il sut qu'il pouvait bien être à mille lieues de distance, il dit, en levant les bras et les yeux : « Comment, parti de si loin pour me voir! » Puis il se mit à rire, et moi aussi; il ne nous parla que de son regret d'avoir quitté pour El Kods le séjour de Naplouse, dont il vanta les délices. Je savais à quoi m'en tenir à cet égard, mais honnêtement je ne voulus pas lui dire ce que j'en pensais; je me contentai de lui répondre que je croyais qu'il pouvait faire ici tout ce qu'il faisait chez lui; il m'assura que non. Il avait pourtant sa pipe à la bouche et venait de prendre son café, et je jurerais bien qu'il n'a pas fait autre chose depuis qu'il a l'âge de raison.

Nous vîmes, en retournant à la *Casa-Nova*, l'hospice de Sainte-Hélène et son immense chaudière. Nous visitâmes aussi une église ruinée qui occupe la place de la prison de saint Pierre.

Le lendemain, je sortis de l'enceinte des murs, toujours sous la conduite officieuse du révérend missionnaire espagnol; nous suivîmes d'abord, comme la veille, la *via Dolorosa* jusqu'au Prétoire; puis, continuant tout droit et passant sous des voûtes obscures où l'on trouve encore quelques pierres de la tour Antonia (N° 86), nous aboutîmes à la porte orientale, à laquelle on donne le nom de la Vierge,

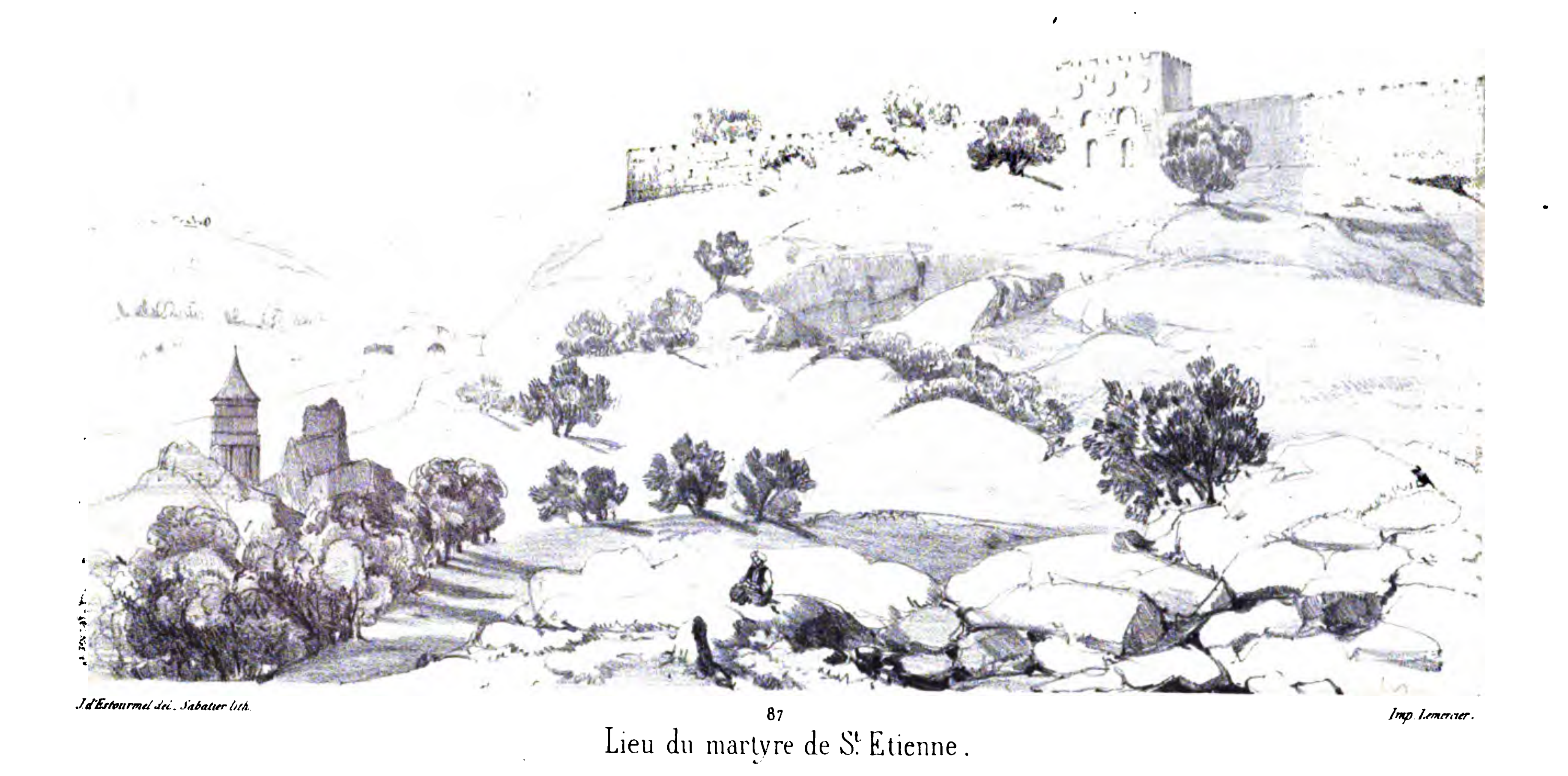


J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith.

86

Imp. Lemercier

Emplacement et debris de la tour Antonia



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. — Imp. Lemercier.

87

Lieu du martyre de St. Etienne.

mais aussi et plus communément celui de Saint-Étienne, et qui ouvre précisément en face du mont des Oliviers. Je savais que c'était de ce côté que le mur avait été escaladé lors du dernier assaut donné par les Croisés en 1099, et que la ville avait été forcée. J'éprouvais une grande impatience de reconnaitre ces lieux, et je m'étais promis d'y faire une exploration complète, et de lever même le plan des remparts, si nous pouvions y parvenir sans trop effaroucher la susceptibilité des sentinelles. Aussitôt après avoir passé la porte, nous descendîmes par une pente rapide dans la vallée de Josaphat, dont le lit desséché du torrent de Cédron occupe le fond, et où nous nous arrêtâmes d'abord devant une roche que teignit de son sang le premier confesseur de la foi. « Et l'entraînant hors de la ville, ils le lapi-« dèrent; et les témoins mirent leurs vêtements aux « pieds d'un jeune homme nommé Saül. Et Étienne « invoquait Jésus, et disait : Seigneur, recevez mon « esprit. » (N° 87.)

Un peu plus bas se trouve l'église où les Grecs montrent le tombeau de la Mère du Sauveur et ceux de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne; on y descend par cinquante degrés.

Nel tempio de' Cristiani occulto giace
Un sotterraneo altare; e qui vi è il volto
Di colei che sua diva e madre face
Quel vulgo del suo Dio nato e sepolto,

dit le magicien Ismène au tyran de Jérusalem. Ce temple souterrain, un des plus vénérables de la Terre-Sainte, et des plus remarquables par sa construction et son antiquité, est maintenant la propriété des Grecs schismatiques.

En suivant le mur à gauche à la sortie de l'église on entre dans la grotte de l'Agonie, dont les Pères latins ont la clef. C'est en ce lieu que l'âme de Jésus devint triste jusqu'à la mort (N° 88), et que les deux natures d'un Dieu fait homme furent si visiblement aux prises. « Éloignez de moi ce calice, ô mon Père! « néanmoins que votre volonté soit faite. Et un « ange vint le fortifier, et il redoublait ses prières; « et étant tombé en agonie, il lui vint une sueur de « sang, et des gouttes découlaient jusqu'à terre. » Un autel occupe le fond de ce souterrain, qui est éclairé par des lampes et par un jour venant d'en haut; il y avait une issue au midi qui a été murée. Ce lieu n'est qu'à un fort jet de pierre d'une grande roche à fleur de terre, sur laquelle s'endormirent les trois disciples, et devant laquelle, au couchant, et dans un enclos ceint d'un mur très-bas, l'œil s'arrête sur huit oliviers dont les énormes troncs sont tout couverts de nœuds et de crevasses. L'olivier renaît de sa souche; ainsi, quand même les Romains, les Perses, les Sarrasins, qui successivement désolèrent la ville sainte, auraient coupé tous les arbres plantés autour, cette circonstance pourrait encore se con-



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. 88 Imp. Lemercier.

Grotte de l'agonie au mont des Oliviers



J. d'Estourmel del. - Sabatier lith. Imp. Lemercier

89

Gethsémani, la pierre des trois disciples.

cilier avec la tradition, qui fait remonter l'existence de ceux-ci jusqu'au temps du Sauveur. Je me trouvais précisément dans le lieu appelé Gethsémani, et dans ce jardin, but habituel des promenades de Jésus. « Et étant sorti, il s'en alla selon sa coutume au « delà du torrent de Cédron, au mont des Oliviers, « où il y avait un jardin. » Je cueillis quelques feuilles de ces arbres vénérables, et je m'assis pour lire l'Évangile sur la pierre même où par deux fois les disciples cédèrent au sommeil (N° 89), et où de si douces réprimandes leur furent adressées. « Eh quoi! « vous dormez, vous n'avez pu prier une heure avec « moi? Veillez et priez, pour ne pas succomber à la « tentation; car, je vous le dis, l'esprit est prompt, « mais la chair est faible. » Puis, plus tard : « Dor- « mez maintenant, l'heure est venue, celui qui doit « me trahir est bien près. » Cependant Judas arrivait avec sa bande par la vallée de Josaphat; Jésus marcha au-devant d'eux, et l'on désigne à quelques pas de la roche des disciples, et vers le midi, la place même où Judas osa livrer son maître par un baiser perfide: alors la troupe des sbires l'entraînant, ils traversèrent le torrent de Cédron et se rendirent chez Caïphe, sur le mont Sion. Pour le moment, nous ne suivîmes pas cette direction, préférant continuer l'exploration du mont des Oliviers. A mi-côte, mon guide me fit remarquer l'entrée d'un souterrain qu'on nomme le Sépulcre des Prophètes, et les débris

d'une église élevée au lieu où les Apôtres formulèrent le Symbole qui a reçu leur nom; puis, descendant un peu, nous nous arrêtâmes dans les ruines d'un couvent sur le sol duquel retentirent ces paroles : « On verra se soulever peuple contre peuple, et « royaume contre royaume. Que ceux qui sont dans « la Judée s'enfuient dans les montagnes! » enfin où l'abomination de la désolation fut annoncée. Jésus alors, d'après saint Marc, était assis sur le mont des Oliviers, vis-à-vis le temple, comme nous le sommes en ce moment en face de la mosquée d'Omar, qui en a pris la place. (Se reporter aux Nos 82 et 83.)

LXXIV.

MONT DES OLIVIERS.

TOMBEAUX.

Nous gagnâmes le sommet du mont des Oliviers, au lieu où est l'église de l'Ascension. « La gloire du « Seigneur monta du milieu de la ville et alla s'ar- « rêter sur la montagne qui est à l'orient de la « ville. » (*Ézéchiel,* Ch. xi.) Nous pénétrâmes par une porte entr'ouverte près de laquelle, dans un étroit réduit, Pélagie, pénitente et justifiée, mourut et fut ensevelie. Nous nous trouvions alors dans une cour

entourée de murs; au milieu, s'élève une chapelle octogone d'une architecture agréable; ses pans, jadis à jour, sont maintenant murés, et l'on distingue à peine, engagés dans la maçonnerie, les fûts des colonnes et leurs élégants chapiteaux sur lesquels portaient les huit arcades. Cette construction doit remonter à la même époque que le portail du Saint-Sépulcre qu'on attribue à Constantin. Elle couvre la place d'où Jésus s'éleva au ciel, et l'on y a enclos la roche sur laquelle posèrent pour la dernière fois les pieds du Rédempteur. Il est heureux que la plupart des lieux saints soient restés l'objet sinon du culte, au moins de la vénération des mahométans; sans cette sauvegarde, de précieux vestiges auraient disparu, et la destruction se serait probablement étendue jusqu'aux pierres. Chose singulière! un derviche est le *custode* de cette sainte chapelle où les musulmans font habituellement leurs oraisons, et où les Pères latins, à certains jours, viennent célébrer les saints mystères. Le santon, comme on l'appelle, était sorti et je ne pus résister à la tentation de lui voler une poignée d'olives. Je pris à même un grand tas qui séchait dans la cour de la mosquée. C'était la récolte du mont des Oliviers. Pour lever mon scrupule, j'en parlai au père Casto qui jugea les olives de bonne prise. Je savais à qui je m'adressais. Le bon missionnaire avait dans sa poche un ciseau de serrurier et un marteau. Il enle-

vait des éclats de toutes les pierres qu'il jugeait tant soit peu mémorables, et, sans certaines excommunications qui les protégent, il n'y a pas de lieux sanctifiés qu'il n'eût mis à contribution. J'ai dit que les Turcs les vénèrent comme nous, et ce respect est conforme à celui que professe le Coran pour Jésus-Christ et son Évangile qui y est appelé *le flambeau de la foi qui met le sceau à la vérité des anciennes écritures*. Du reste, ils croient aussi que Mahomet choisit cette même place pour une de ces fabuleuses ascensions où la jument el-Barack lui servit d'hippogriffe.

Du sommet de la montagne des Oliviers, on a sous ses yeux tous les lieux sanctifiés que je viens de décrire : la vallée de Josaphat et la ville étalée sur le penchant des monts Moria , Sion et Golgotha, et dont le temple et son vaste parvis occupent le premier plan; si l'on se retourne, on voit le soleil briller au loin sur des eaux dont l'œil retrouve trois fois la nappe à travers les monts qui la dérobent. C'est la mer Morte, la mer maudite, l'onde empestée dans laquelle s'éteignirent les feux de Gomorrhe et de Sodome. Jérusalem en est éloignée d'environ quatre lieues à vol d'oiseau. Vers l'orient, on découvre la vallée du Jourdain; on suit les détours de ses rives tracées comme en relief dans la plaine par une suite de monticules blanchâtres, que de cette distance on prendrait pour des tentes et des pavil-

lons dressés le long du fleuve. Cette plaine est celle de Jéricho ; et, de l'autre côté, au delà de ce désert où Élie fut ravi au ciel sur un char de feu, la chaîne des monts d'Arabie s'alligne parallèlement au Jourdain et au lac Asphaltique. Je distinguais les sommets qui font la limite de Moab, d'où Moïse, à l'heure de la mort, vit la terre qu'il ne lui était pas permis de toucher : « Et Moïse fit cette prière au Seigneur : « Permettez que je passe au delà du Jourdain et que « je voie le Liban, et cette terre et cette montagne si « fertiles. Et le Seigneur répondit : Allez sur le « mont de Phasga et jetez vos yeux de tous côtés, « mais vous ne passerez pas le fleuve » La tombe de Moïse est restée inconnue sur ce mont mystérieux. Aucun œil mortel ne l'a vue, dit le Deutéronome, et ces deux grandes figures d'Élie et de Moïse, disparues aux mêmes lieux, ne reparaissent plus que sur le Thabor, aux côtés du Messie.

En descendant, je me dirigeai au couchant, vers l'angle du mur de la ville qui sert de soutenement à l'esplanade de la mosquée. Quelquefois, sous mes pas, je ramassais des petits cubes de pierre blanche, noire, grise, rouge, débris des pavés des anciens édifices qui jadis auront couvert le penchant de ce mont [1]. Ces mosaïques furent probablement contem-

---

[1] J'en ai fait faire une petite table, que je conserve, dans la galerie de Suzanne.

poraines du Messie et doivent appartenir à l'époque où Hérode-le-Grand embellissait la ville et ses environs de monuments construits à l'imitation des Romains. Trois tombeaux s'élèvent sur les bords du torrent de Cédron, à l'endroit où la vallée de Josaphat est le plus resserrée. On donne au premier le nom réprouvé d'Absalon, et, en confirmation de cette tradition, nous vîmes des Juifs l'injurier en passant et lui jeter des pierres. J'ai lu dans Josèphe qu'Absalon avait fait élever dans la vallée nommée la Royale, distante de deux stades de Jérusalem, une colonne de marbre avec une inscription. Cette indication ne peut s'appliquer au monument dont le dessin est ci-joint (N° 90). Mais probablement celui-ci, ayant pris la place de l'autre, en aura conservé le nom. On trouve ensuite les tombeaux de Zacharie et de Josaphat. L'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, document très-curieux remontant à l'an 333 de l'ère chrétienne, parle de deux sépulcres magnifiques dont un d'une seule pierre près de la montagne des Oliviers : Là sont, dit-il, les restes du prophète Isaïe et du roi Ézéchias. Ne seraient-ce pas les mêmes que nous attribuons aujourd'hui au prophète Zacharie et au roi Josaphat (N° 91)? Ce dernier, le plus curieux des trois, et qui se termine en forme de pyramide, est bien en effet d'une seule pierre, puisqu'on l'a découpé dans le rocher même. A sa gauche, je remarquai la porte d'un quatrième



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. | 90 | Imp. Lemercier

Vallée de Josaphat. Tombeau d'Absalon



J. d'Estourmel del. _ Sabatier lith. 91. Imp. Lemercier.

Tombeau de Zacharie et de Josaphat dans la vallée de ce nom.

sépulcre presque entièrement enterré et couronné d'un élégant fronton. Le tombeau dit de Zacharie est décoré de deux pilastres et de deux colonnes doriques qui posent sur un soubassement, et son architecture diffère des deux autres, où l'on reconnaît le mélange du style romain et de l'égyptien. Les pierres tumulaires se rencontrent à chaque pas dans la vallée, et il n'est pas un Juif qui n'y veuille avoir sa sépulture, car c'est ici, d'après le prophète Joël [1], que le grand jugement doit avoir lieu : « Publiez « ceci parmi les peuples ; qu'ils se liguent entre eux ; « que leurs braves s'animent ; que tout ce qu'il y a « de gens de guerre se mette en marche. Forgez des « épées du coutre de vos charrues, et des lances du « fer de vos bêches ; que le faible dise : je suis fort. « Peuples, accourez en foule ; assemblez-vous de « toutes parts. C'est là que le Seigneur fera périr « vos braves. *Que les peuples se rendent à la vallée « de Josaphat ; j'y serai assis pour juger.* Peuples, « peuples, accourez dans la vallée du carnage. Le « jour du Seigneur est proche. » Le commencement de cette prophétie a été très-poétiquement traduit par Pompignan, n'en déplaise aux sarcasmes de Voltaire.

Des limites de la terre
Accours, prince ambitieux ;

---

[1] C'est le seul, je crois, qui en ait parlé dans l'Écriture.

Hâte-toi, mène à la guerre
Tes soldats audacieux.
Que transformé par leur rage
L'instrument du labourage
Devienne un fer meurtrier ;
Que le lâche entre en furie,
Et que le faible s'écrie :
Je suis fort, je suis guerrier !

LXXV.

SECONDE PROMENADE DANS LA VALLÉE.

Nous longeâmes les murs du côté du midi, et, passant sous la mosquée qui a pris la place du tombeau de David et du Cénacle, sur la montagne de Sion, nous rentrâmes en ville par la porte occidentale, appelée indifféremment de Bethléem ou de Jaffa. On me fit remarquer à main gauche une petite piscine dont on veut faire le bain de Bethzabée, parce qu'on appelle le château voisin la Tour de David, et que, du haut de ses créneaux, on a vue sur la piscine en question. Rien n'empêche de croire que les terrasses du palais du roi ne s'étendissent jusqu'à cette extrémité du mont Sion voisine du Golgotha, mais il serait absurde d'imaginer qu'une pareille mare puisse avoir rien de commun avec le bain que la femme d'Urie prenait *sur la terrasse de*

son habitation. D'ailleurs, je demande qui aurait eu intérêt à perpétuer ce souvenir.

Je fus voir en rentrant le père vicaire, et je ne fus pas peu surpris en découvrant que je me trouvais sous le coup d'une excommunication pour avoir cueilli quelques branches aux oliviers de Gethsémani. « Comment, mon père, m'écriai-je, vous me gâteriez à ce point mon voyage, et je serais venu à Jérusalem pour m'y faire excommunier ! » Le révérend me mit la conscience en repos, mais en même temps il me fit convenir par de bons raisonnements de la nécessité d'assurer les lieux saints contre les dévastations des pèlerins par les seules armes défensives que l'Église ait en son pouvoir ; il me lut la bulle du pape. Je me tins pour averti, et, comme le cas de restitution n'était pas prévu, j'emportai mon pieux larcin.

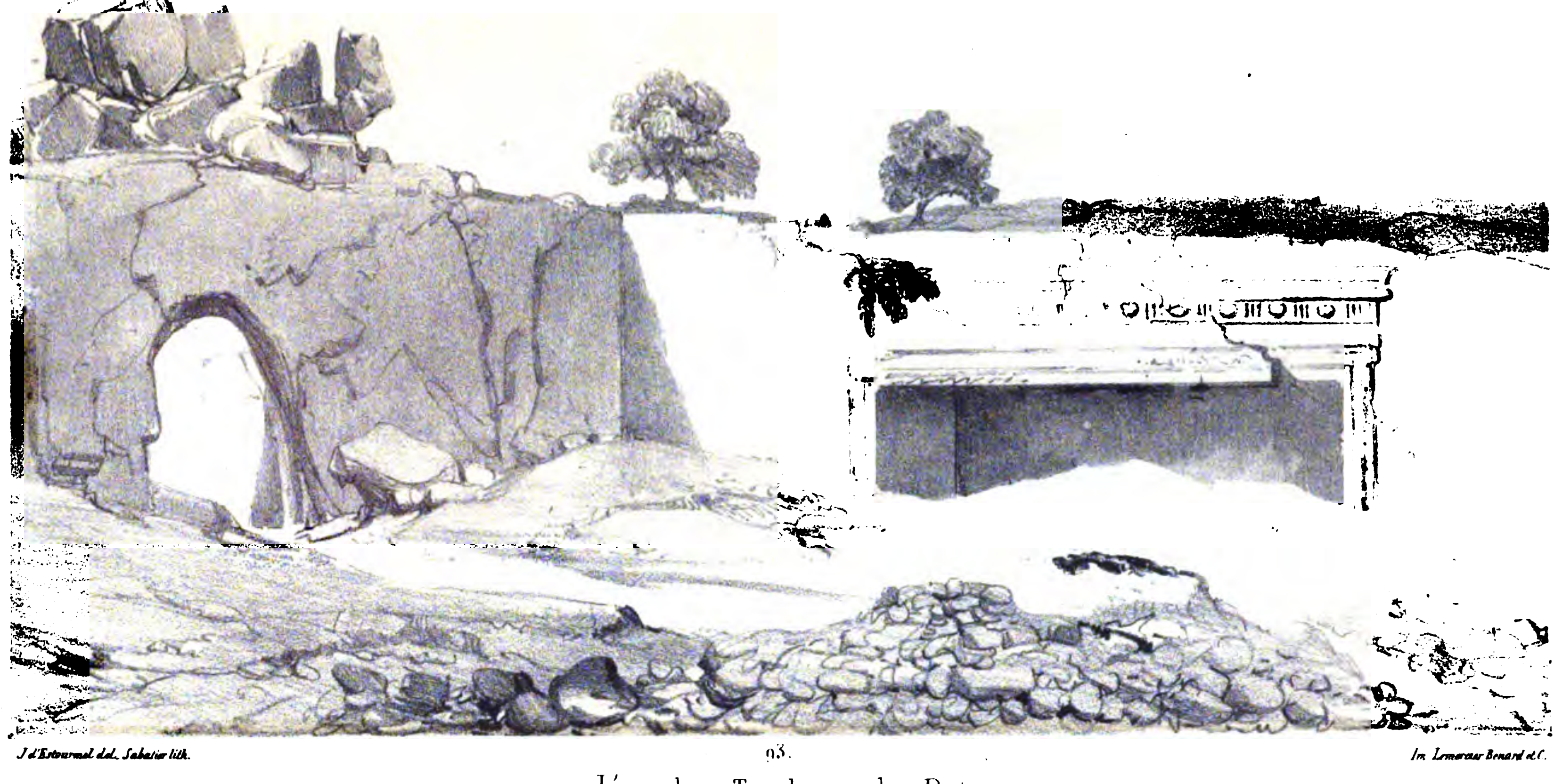
Le 15 décembre, nous reprîmes au tombeau d'Absalon la promenade de la veille ; nous nous arrêtâmes d'abord sur le petit pont qui traverse le torrent de Cédron, d'où l'œil plonge dans la vallée, entre le mont Sion et celui de l'Offense ou du Scandale, appelé ainsi à cause de l'apostasie de Salomon. Ce fut là que le plus sage des rois témoigna publiquement sa folie en adorant Chamos et Moloch. L'Ecclésiaste oublia qu'il avait écrit : « J'ai reconnu « que la femme est le filet des chasseurs, que son « cœur est un piége et que ses mains sont des chaî-

nes. » Fatal exemple du néant de notre raison! Malheur à nous quand les passions nous font courber et ramener vers la terre ce front que, seuls de toutes les créatures, il nous est donné de lever librement vers les cieux. L'homme ne devrait toucher la terre que des pieds, et comme pour la repousser; mais, hélas! le plus riche en sagesse porte son trésor dans un vase d'argile : l'ennemi l'entoure, le presse; cet ennemi intime qui est toujours là; et la parole de notre divin Maître, prononcée sous ces oliviers mêmes que j'ai sous les yeux, peut s'appliquer à chacun de nous : « Celui qui doit me trahir est bien près. » « Et Salomon bâtit un temple aux « idoles des Moabites et des Ammonites, sur la « montagne qui était vis-à-vis de Jérusalem » Cette montagne de l'Offense fait suite au mont des Oliviers. Plus loin, sur son penchant, nous découvrons le village de Silo, près duquel la vallée de Benennom rencontre celle de Josaphat; Jésus avait ici traversé le Cédron, quand on l'entraîna du Jardin chez le grand-prêtre. « Il boira en passant de l'eau du « torrent et il élèvera sa tête. » Le bon père Casto continuait à me contrister. Non-seulement il était convaincu que ce même petit pont, qui aura été emporté vingt fois par le torrent, existait du temps de Notre-Seigneur, et qu'il en avait été précipité par les soldats; mais il reconnaissait sur un roc la trace de ses pas que déjà il m'avait fait remarquer dans

plusieurs autres endroits. « Eh, mon Dieu ! lui disais-je, quel besoin avez-vous de ces traces? Vous voulez me faire voir en quelques lieux l'empreinte des pieds du Sauveur, mais je les vois partout; et qu'importe ici le témoignage des yeux ? Est-il donc nécessaire que nous mettions nos doigts dans les plaies, comme l'apôtre incrédule, et que nous mesurions ces vestiges, et que nous y placions nos pieds pour croire, à Jérusalem, à la présence d'un Dieu ? » Mais jamais nous ne pûmes nous entendre sur ce point. En descendant au fond de la vallée, je me désaltérai à la fontaine de la Vierge, qui coule au fond d'un antre et communique avec celle de Siloé, dont nous trouvâmes, à la racine du mont Sion, le bassin entouré de débris de colonnes : « Allez, dit le Sauveur, vous laver dans la piscine de Siloé »; l'aveugle s'y lava et revint guéri. Le récit de ce miracle est admirable dans saint Jean : on se sent frappé du bon sens qui règne dans les réponses de l'aveugle aux questions insidieuses des Pharisiens. « Ce qui est étonnant, c'est que vous ne sachiez d'où il est et qu'il m'ait ouvert les yeux. » Un olivier entouré d'une muraille marque le lieu de l'affreux supplice que Manassé fit subir au saint prophète Isaïe, et, plus loin, c'est dans cette profonde citerne que Néhémias retrouva le feu sacré. « Car, lorsque nos pères furent « emmenés captifs en Perse, ceux des prêtres qui « craignaient Dieu, ayant pris le feu qui brûlait sur

« l'autel, le cachèrent en secret dans une vallée où « il y avait un puits profond et à sec, et ce lieu de- « meura inconnu à tout le monde; mais beaucoup « d'années s'étant passées, lorsqu'il plut à Dieu de « faire envoyer Néhémias en Judée, il chargea les « petits-fils de ces prêtres de chercher le feu qu'ils « avaient caché, et ils ne le trouvèrent point, comme « ils nous l'ont dit eux-mêmes, mais seulement une « eau bourbeuse. Cette eau ayant été répandue sur « l'autel et sur les sacrifices, fut soudainement allu- « mée par le feu du ciel, et l'événement ayant été « rapporté au roi de Perse, après avoir considéré « ce qu'on lui disait et s'être assuré de la vérité par « une exacte recherche, il fit bâtir un temple en ce « lieu même. »

A l'orient, les murs de la ville ont pour fossé la vallée de Josaphat, et à l'ouest et au midi ils sont pareillement défendus par la vallée de Benennom ou fils d'Ennom, *la vallée des cadavres et des cendres où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint jamais*, parce que c'est celle où aux jours de l'idolâtrie, les Israélites brûlaient leurs enfants en l'honneur de l'infâme Moloch. Elle borde la montagne de Sion. Nous y trouvâmes des tombeaux ruinés; un d'eux avait été transformé en chapelle, et on aperçoit encore dans l'intérieur des traces de stuc et de peinture; l'entrée d'un autre est décorée d'une frise sculptée; et un dernier, vers le couchant, porte sur



J d'Estourmel del. Sabatier lith. 93. Im. Lemercier Benard et C.

Jérusalem, Tombeaux des Rois.



J. d'Estourmel del. Sabatier lith. | 92 | Imp. Lemercier

Monts moria et des oliviers, la présentation et l'ascension vus de l'haceldama.

son entrée une longue inscription presque entièrement fruste. Au-dessus de ces sépulcres, au midi de la ville, une ancienne église voûtée, et en partie pratiquée dans le rocher, occupe la place de l'Haceldama, ce champ acquis au prix du sang, et de quel sang! Aujourd'hui encore il sert de cimetière : on croit que cette terre a la propriété de consumer très-promptement les corps qui y sont déposés, et j'ai lu qu'on en avait transporté des navires chargés au Campo-Santo de Pise. De la plate-forme de l'église de l'Haceldama on découvre devant soi le mont Moria et celui des Oliviers, séparés par la vallée où quelques masures portent encore le nom de Silo. (N° 92.)

LXXVI.

TOMBEAUX DES ROIS ET DES JUGES.

Le 16, nous profitâmes d'une belle journée pour visiter les tombeaux des Rois, situés au nord de la cité, à un mille environ de la porte de Damas. Au fond d'une assez vaste cour taillée dans le rocher, on entre sous un large porche, au-dessus duquel règne un bandeau où sont sculptés des triglyphes et des métopes, ces dernières représentant des grappes de raisin, des couronnes, des bouquets de palmes, et, je crois, des pommes de pin (N° 93). Il m'a semblé reconnaître

aussi la trace de deux piliers, qui jadis soutenaient la voûte. Une porte basse, presque entièrement enterrée, laisse à peine l'ouverture nécessaire pour s'introduire dans des salles que nous parcourûmes, et dont M. de Châteaubriand donne une description si exacte que je ne pourrais que la copier. La plus complète incertitude règne, non sur la destination de ces chambres souterraines, mais sur les cendres plus ou moins illustres qui y furent déposées. Depuis que j'en ai visité de semblables en Égypte, dont l'antiquité n'est pas contestée, je ne vois pas pourquoi on attribuerait à celles-ci une date plus récente, et rien ne me démontre que nous n'ayons pas en ce moment sous nos yeux un monument vraiment judaïque.

Le lendemain, par le même chemin, nous fûmes à la nécropole des Juges, un mille environ plus loin que celle des Rois. Nous examinâmes attentivement le dernier de ces sépulcres : c'est un grand rocher dont la face, du côté du chemin, est aplanie, et dans lequel on a creusé carrément, comme au tombeau des Rois, une voûte surmontée d'un fronton orné de feuillages délicatement sculptés (N° 94). Au fond, une petite porte donne accès dans un vestibule qui communique avec quatre chambres; dans la première à droite, on trouve neuf sépulcres; dans celle en face, vingt et un sur deux rangs; les deux autres portes placées dans des angles, con-



J d'Estourmel del. Sabatier lith. 94 Imp Lemercier

Tombeaux des Juges, à un mille de Jérusalem.



J. d'Estourmel del. - Sabatier lith. 95 Imp. Lemercier

Grotte de Jérémie près de la porte de Damas, à Jérusalem

duisent, par quelques degrés, l'une à un caveau vide, l'autre à une petite antichambre où il y a trois sépulcres, puis à une chambre plus basse qui en renferme treize. Vingt et une cases sont ménagées dans le mur à gauche de la première salle, que j'ai appelée vestibule, et forment comme les rayons d'une bibliothèque. En tout, j'ai compté soixante-sept sépultures dans ce même rocher. Je les énumère avec quelque détail, parce que M. de Châteaubriand n'en parle point. En revenant sur nos pas, nous vîmes d'autres tombeaux : un d'abord, dont on a fait une citerne, puis plusieurs avec de grandes portes carrées et des vestibules; quelques stalactites ont filtré à travers la roche calcaire dans laquelle ces sépulcres sont creusés. Des Arabes remarquèrent que nous dessinions, et nous dirent : « Vous venez mesurer notre pays, pour ensuite vous en emparer. » Ces gens voient avec méfiance des Francs pénétrer dans l'intérieur des terres, et sont surtout blessés de leur admission dans les armées égyptiennes.

La grotte de Jérémie (N° 95), située en face des murs de la ville, entre la porte de Damas et celle d'Hérode, a dû être primitivement une carrière; on croit qu'elle servit d'habitation au prophète, et qu'il y écrivit ses éloquentes lamentations. « Comment cette ville « si pleine de peuple est elle maintenant solitaire? La « reine des nations est veuve. O vous qui passez par « le chemin, considérez et voyez s'il y a une dou-

« leur semblable à la mienne. » Cette grotte est encore aujourd'hui habitée par un saint, mais un saint turc, auquel on peut dire, avec celui dont il a pris la place : « Les prophètes actuels de Jérusalem « n'ont pas reçu de visions du Seigneur. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES,

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.




IMPRIMERIE DE CRAPELET